


UNIVERSITAS
O. N. L.
OTTAVIENSIS

HISTOIRE
NATURELLE
DE BUFFON,

TOME VI.

HISTOIRE
NATURELLE
DE BUFFON,

RÉDUITE A CE QU'ELLE CONTIENT DE PLUS INSTRUCTIF ET DE PLUS INTÉRESSANT,

PAR P. BERNARD.

HISTOIRE DES QUADRUPÈDES.
TOME III.



HACQUART, Imprimeur et propriétaire de l'édition, rue Gît-le-Cœur, n°. 16.

A PARIS,

Chez RICHARD, CAILLE et RAVIER, Libraires, rue Haute-Feuille, n°. 11.

AN VIII.

TABLE DES ARTICLES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

DOMESTIQUES DU NOUVEAU CONTINENT.

SAUVAGES DU NOUVEAU CONTINENT.

LES SINGES. . . pag. 125.

LES QUADRUPÈDES AMPHIBIES.

NOTICES.

HISTOIRE

NATURELLE

DES QUADRUPÈDES

ÉTRANGERS

PROPRES AU NOUVEAU CONTINENT.

L'HOMME est le seul des êtres vivans dont la nature soit assez forte, assez étendue, assez flexible pour pouvoir subsister, se multiplier partout, et se prêter aux influences de tous les climats de la terre. Aucun des animaux n'a obtenu ce grand privilège; loin de pouvoir se multiplier partout, la plupart sont bornés et confinés dans de certains climats et même dans des contrées particulières. L'homme est en tout l'ouvrage du ciel; les animaux ne sont, à beaucoup d'égards, que des productions de la terre; ceux d'un continent ne se trouvent pas dans l'autre; ceux qui s'y trouvent sont altérés, rapetissés, changés souvent au point d'être méconnoissables. En faut-il plus pour être convaincu que l'empreinte de leur forme n'est pas inaltérable; que leur nature, beaucoup moins constante que celle de l'homme, peut se varier et même se changer absolument avec le temps; que, par la même raison, les espèces les moins parfaites, les plus délicates, les plus

pesantes, les moins agissantes, les moins armées, ont déjà disparu ou disparoîtront? leur état, leur vie, leur être dépendent de la forme que l'homme donne ou laisse à la surface de la terre.

Le prodigieux *mahmout*, animal quadrupède, dont nous avons souvent considéré les ossemens énormes avec étonnement, et que nous avons jugé six fois au moins plus grand que le plus fort éléphant, n'existe plus nulle part; et cependant on a trouvé de ses dépouilles en plusieurs endroits éloignés les uns des autres, comme en Irlande, en Sibérie, à la Louisiane. Cette espèce étoit certainement la première, la plus grande, la plus forte de tous les Quadrupèdes : puisqu'elle a disparu, combien d'autres plus petits, plus foibles et moins remarquables ont dû périr aussi sans nous avoir laissé ni témoignages ni renseignemens sur leur existence passée? combien d'autres espèces s'étant dénaturées, c'est-à-dire perfectionnées ou dégradées par les grandes vicissitudes de la terre et des eaux, par l'abandon ou la culture de la Nature, par la longue influence d'un climat devenu contraire ou favorable, ne sont plus les mêmes qu'elles étoient autrefois? et cependant les animaux quadrupèdes sont, après l'homme, les êtres dont la nature est la plus fixe et la forme la plus constante : celle des oiseaux et des poissons varie davantage; celle des insectes, encore plus; et, si l'on descend jusqu'aux plantes que l'on ne doit point exclure de la Nature vivante, on sera surpris de la promptitude avec laquelle les espèces varient, et de la facilité qu'elles ont à se dénaturer en prenant de nouvelles formes.

Nous avons remarqué comme une chose très-singulière, que dans le nouveau continent les animaux des contrées méridionales sont très-petits en comparaison des animaux des pays chauds de l'ancien continent. Il n'y a en effet nulle comparaison pour la grandeur de l'éléphant, du rhinocéros, de l'hippopotame, de la giraffe, du chameau, du lion et du tigre, tous animaux naturels et propres à l'ancien continent (1), et du tapir, du cabiai, du fourmiller, du lama, du puma, du jaguar, qui sont les plus grands animaux du nouveau monde; les premiers sont quatre, six, huit et dix fois plus gros que les derniers. Une autre observation qui vient encore à l'appui de ce fait général, c'est que tous les animaux qui ont été transportés d'Europe en Amérique, comme les chevaux, les ânes, les bœufs, les brebis, les chèvres, les cochons, les chiens, tous ces animaux, dis-je, y sont devenus plus petits; et que ceux qui n'y ont pas été transportés et qui y sont allés d'eux-mêmes, ceux en un mot qui sont communs aux deux mondes, tels que les ours, les loups, les renards, les cerfs, les chevreuils, les

---

(1) Les espèces du cheval, de l'âne, du zèbre, du bœuf, du buffle, de la brebis, de la chèvre, du cochon, du chien, de l'hyène, du chacal, de la genette, de la civette, du chat, de la gazelle, du chamois, du bouquetin, du chevrotain, du lapin, du furet, des rats, des souris, des loirs, des lérots, des mangoustes, des blaireaux, des zibelines et des hermines, de la gerboise, des makis et de plusieurs singes, n'existoient point en Amérique à l'arrivée des Européens, et sont également toutes propres et particulières à l'ancien continent.

élans (1) sont aussi considérablement plus petits en Amérique qu'en Europe, et cela sans aucune exception.

Il y a donc dans la combinaison des élémens et des autres causes physiques, quelque chose de contraire à l'agrandissement de la Nature vivante dans ce nouveau monde : il y a des obstacles au développement et peut-être à la formation des grands germes; ceux même qui, par les douces influences d'un autre cli-

(1) Si l'on joint à ces espèces les castors, les lynx, les lièvres, les écureuils, les hérissons, les rats musqués, les loutres, les martes, les putois, les fouines, les marmottes, les musaraignes, les chauve-souris et les taupes, on aura à très-peu près, tous les animaux qu'on peut regarder comme communs aux deux continens de l'ancien et du nouveau monde, et de ce nombre qui, comme l'on voit, n'est pas très-considérable, on doit retrancher peut-être encore plus d'un tiers, dont les espèces, quoiqu'assez semblables en apparence, peuvent cependant être réellement différentes. Mais en admettant même dans tous l'identité d'espèce avec ceux d'Europe, on voit que le nombre de ces espèces communes aux deux continens, est assez petit, en comparaison de celui des espèces qui sont propres et particulières à chacun d'eux. On voit aussi que non-seulement les animaux des climats les plus chauds de l'Afrique et de l'Asie, manquent à l'Amérique, mais même que la plupart de ceux des climats tempérés de l'Europe y manquent également, et qu'il n'y a de tous ces animaux que ceux qui habitent ou fréquentent les terres du nord qui soient communs aux deux mondes; et l'on ne peut guère se refuser à croire qu'ils ont autrefois passé comme nous l'avons dit ailleurs, de l'un à l'autre continent, par les terres du nord.

mat, ont reçu leur forme plénière et leur extension toute entière, se resserrent, se rapetissent sous ce ciel avare et dans cette terre vide, où l'homme en petit nombre étoit épars, errant; où loin d'user en maître de ce territoire comme de son domaine, il n'avoit nul empire; où ne s'étant jamais soumis ni les animaux ni les élémens, n'ayant ni dompté les mers, ni dirigé les fleuves, ni travaillé la terre, il n'étoit en lui-même qu'un animal du premier rang, et n'existoit pour la Nature que comme un être sans conséquence, une espèce d'automate impuissant, incapable de la réformer ou de la seconder; elle l'avoit traité moins en mère qu'en marâtre en lui refusant le sentiment d'amour et le desir vif de se multiplier. Car, quoique le sauvage du nouveau monde soit à peu près de même stature que l'homme de notre monde, cela ne suffit pas pour qu'il puisse faire une exception au fait général du rapetissement de la Nature vivante dans tout ce continent: le sauvage est foible et petit par les organes de la génération; il n'a ni poil, ni barbe et nulle ardeur pour sa femelle; quoique plus léger que l'européen parce qu'il a plus d'habitude à courir, il est cependant beaucoup moins fort de corps; il est aussi bien moins sensible, et cependant plus craintif et plus lâche; il n'a nulle vivacité, nulle activité dans l'ame; celle du corps est moins un exercice, un mouvement volontaire qu'une nécessité d'action causée par le besoin; ôtez-lui la faim et la soif, vous détruirez en même temps le principe actif de tous ses mouvemens; il demeurera stupidement en repos sur ses jambes ou couché pendant des jours entiers.

Il ne faut pas aller chercher plus loin la cause de la vie dispersée des sauvages, et de leur éloignement pour la société : la plus précieuse étincelle du feu de la Nature leur a été refusée ; ils manquent d'ardeur pour leur femelle, et par conséquent d'amour pour leurs semblables ; ne connoissant pas l'attachement le plus vif, le plus tendre de tous, leurs autres sentimens de ce genre sont froids et languissans ; ils aiment foiblement leurs pères et leurs enfans ; la société la plus intime de toutes, celle de la même famille, n'a donc chez eux que de foibles liens : la société d'une famille à l'autre n'en a point du tout : dès-lors nulle réunion, nulle république, nul état social. Le physique de l'amour fait chez eux le moral des mœurs ; leur cœur est glacé, leur société froide et leur empire dur. Ils ne regardent leurs femmes que comme des servantes de peine ou des bêtes de somme qu'ils chargent, sans ménagement, du fardeau de leur chasse, et qu'ils forcent sans pitié, sans reconnoissance, à des ouvrages qui souvent sont au-dessus de leurs forces : ils n'ont que peu d'enfans ; ils en ont peu de soin ; tout se ressent de leur premier défaut ; ils sont indifférens parce qu'ils sont peu puissans, et cette indifférence pour le sexe est la tache originelle qui flétrit la Nature, qui l'empêche de s'épanouir, et qui, détruisant les germes de la vie, coupe en même temps la racine de la société.

L'homme ne fait donc point d'exception ici. La Nature en lui refusant les puissances de l'amour, l'a plus maltraité et plus rapetissé qu'aucun des animaux. Mais avant d'exposer les causes de cet effet général,

nous ne devons pas dissimuler que si la Nature a rapetissé dans le nouveau monde tous les animaux quadrupèdes, elle paroît avoir maintenu les reptiles et agrandi les insectes; car quoiqu'au Sénégal il y ait encore de plus gros lézards et de plus longs serpens que dans l'Amérique méridionale, il n'y a pas à beaucoup près la même différence entre ces animaux qu'entre les quadrupèdes; le plus gros serpent du Sénégal n'est pas double de la grande couleuvre de Cayenne, au lieu qu'un éléphant est peut-être dix fois plus gros que le tapir qui, comme nous l'avons dit, est le plus grand quadrupède de l'Amérique méridionale; mais à l'égard des insectes, on peut dire qu'ils ne sont nulle part aussi grands que dans le nouveau monde : les plus grosses araignées, les plus grands scarabées, les chenilles les plus longues, les papillons les plus étendus se trouvent au Brésil, à Cayenne et dans les autres provinces de l'Amérique méridionale; ils l'emportent sur presque tous les insectes de l'ancien monde, non-seulement par la grandeur du corps et des ailes, mais aussi par la vivacité des couleurs, le mélange des nuances, la variété des formes, le nombre des espèces et la multiplication prodigieuse des individus dans chacune. Les crapauds, les grenouilles et les autres bêtes de ce genre sont aussi très-grosses en Amérique. Nous ne dirons rien des oiseaux ni des poissons, parce que pouvant passer d'un monde à l'autre, il seroit presqu'impossible de distinguer ceux qui appartiennent en propre à l'un ou à l'autre, au lieu que les insectes et les reptiles sont à peu près comme les Quadrupèdes, confinés chacun dans son continent.

Voyons donc pourquoi il se trouve de si grands reptiles, de si gros insectes, de si petits quadrupèdes et des hommes si froids dans ce nouveau monde. Cela tient à la qualité de la terre, à la condition du ciel, au degré de chaleur, à celui d'humidité, à la situation, à l'élévation des montagnes, à la quantité des eaux courantes ou stagnantes, à l'étendue des forêts, et surtout à l'état brut dans lequel on y voit la Nature. La chaleur est en général beaucoup moindre dans cette partie du monde, et l'humidité beaucoup plus grande : si l'on compare le froid et le chaud dans tous les degrés de latitude, on trouvera qu'à Québec, c'est-à-dire sous celle de Paris, l'eau des fleuves gèle tous les ans de quelques pieds d'épaisseur, qu'une masse encore plus épaisse de neige y couvre la terre pendant plusieurs mois, que l'air y est si froid que tous les oiseaux fuient et disparoissent pour tout l'hiver. Cette différence de température sous la même latitude dans la zône tempérée, quoique très-grande, l'est peut-être encore moins que celle de la chaleur sous la zône torride : on brûle au Sénégal, et sous la même ligne on jouit d'une douce température au Pérou ; il en est de même sous toutes les autres latitudes qu'on voudra comparer. Le continent de l'Amérique est situé et formé de façon que tout concourt à diminuer l'action de la chaleur ; on y trouve les plus hautes montagnes, et par la même raison les plus grands fleuves du monde : ces hautes montagnes forment une chaîne qui semble borner vers l'ouest le continent dans toute sa longueur. Le vent d'est qui, comme l'on sait, est le vent constant et général entre les tropiques, n'arrive en

Amérique qu'après avoir traversé une très-vaste étendue d'eau sur laquelle il se rafraîchit; et c'est par cette raison qu'il fait beaucoup moins chaud au Brésil, à Cayenne, qu'au Sénégal, en Guinée, où ce même vent d'est arrive chargé de la chaleur de toutes les terres et des sables brûlans qu'il parcourt en traversant et l'Afrique et l'Asie. Les nuages qui interceptent la lumière et la chaleur du soleil, les pluies qui rafraîchissent l'air et la surface de la terre, sont périodiques et durent plusieurs mois à Cayenne et dans les autres contrées de l'Amérique méridionale. Cette première cause rend donc toutes les côtes orientales de l'Amérique beaucoup plus tempérées que l'Afrique et l'Asie; et lorsqu'après être arrivé frais sur ces côtes, le vent d'est commence à reprendre un degré plus vif de chaleur en traversant les plaines de l'Amérique, il est tout-à-coup arrêté, refroidi par cette chaîne de montagnes énormes dont est composée toute la partie occidentale du nouveau continent; en sorte qu'il fait encore moins chaud sous la ligne au Pérou qu'au Brésil et à Cayenne, à cause de l'élévation prodigieuse des terres: aussi les naturels du Pérou ne sont que d'un brun rouge et tanné moins foncé que celui des Brasiliens. Supprimons pour un instant la chaîne des Cordillères, ou plutôt rabaissons ces montagnes au niveau des plaines adjacentes, la chaleur eût été excessive vers ces terres occidentales, et l'on eût trouvé les hommes noirs au Pérou, tels qu'on les trouve sur les côtes occidentales de l'Afrique.

Ainsi, par la seule disposition des terres de ce nouveau continent, la chaleur y seroit déjà beaucoup moin-

dre que dans l'ancien; et en même temps nous allons voir que l'humidité y est beaucoup plus grande. Les montagnes étant les plus hautes de la terre et se trouvant opposées de face à la direction du vent d'est, arrêtent, condensent toutes les vapeurs de l'air, et produisent par conséquent une quantité infinie de sources vives, qui par leur réunion forment bientôt des fleuves les plus grands de la terre : il y a donc beaucoup plus d'eaux courantes dans le nouveau continent que dans l'ancien, proportionnellement à l'espace; et cette quantité d'eau se trouve encore prodigieusement augmentée par le défaut d'écoulement : les hommes n'ayant ni borné les torrens, ni dirigé les fleuves, ni séché les marais, les eaux stagnantes couvrent des terres immenses, augmentent encore l'humidité de l'air et en diminuent la chaleur : d'ailleurs, la terre étant partout en friche et couverte dans toute son étendue d'herbes grossières, épaisses et touffues, elle ne s'échauffe, ne se sèche jamais; la transpiration de tant de végétaux, pressés les uns contre les autres, ne produit que des exhalaisons humides et mal saines; la Nature, cachée sous ses vieux vêtemens, ne montra jamais de parure nouvelle dans ces tristes contrées; n'étant ni caressée ni cultivée par l'homme, jamais elle n'avoit ouvert son sein bienfaisant, jamais la terre n'avoit vu sa surface dorée de ces riches épis qui font notre opulence et sa fécondité. Dans cet état d'abandon, tout languit, tout se corrompt, tout s'étouffe; l'air et la terre surchargés de vapeurs humides et nuisibles, ne peuvent s'épurer ni profiter des influences de l'astre de la vie; le soleil darde inutilement ses rayons les

plus vifs sur cette masse froide, elle est hors d'état de répondre à son ardeur; elle ne produira que des êtres humides, des plantes, des reptiles, des insectes, et ne pourra nourrir que des hommes froids et des animaux foibles.

C'est donc principalement parce qu'il y avoit peu d'hommes en Amérique, et parce que la plupart de ces hommes, menant la vie des animaux, laissoient la Nature brute et négligeoient la terre, qu'elle est demeurée froide, impuissante à produire les principes actifs, à développer les germes des plus grands quadrupèdes auxquels il faut, pour croître et se multiplier, toute la chaleur, toute l'activité que le soleil peut donner à la terre amoureuse; et c'est par la raison contraire que les insectes, les reptiles et toutes les espèces d'animaux qui se traînent dans la fange, dont le sang est de l'eau, et qui pullulent par la pourriture, sont plus nombreuses et plus grandes dans toutes les terres basses, humides et marécageuses de ce nouveau continent.

Lorsqu'on réfléchit sur ces différences si marquées qui se trouvent entre l'ancien et le nouveau monde, on seroit tenté de croire que celui-ci est en effet bien plus nouveau, et qu'il a demeuré plus longtemps que le reste du globe sous les eaux de la mer; car à l'exception des énormes montagnes qui le bornent vers l'ouest, et qui paroissent être des monumens de la plus haute antiquité du globe, toutes les parties basses de ce continent semblent être des terreins nouvellement élevés et formés par le dépôt des fleuves et le limon des eaux; on y trouve en effet, en plusieurs endroits, sous la première couche de la terre végétale, les co-

quilles et les madrépores de la mer formant déjà des bancs, des masses de pierre à chaux, mais d'ordinaire moins dures et moins compactes que nos pierres de taille qui sont de même nature. Si ce continent est réellement aussi ancien que l'autre, pourquoi y a-t-on trouvé si peu d'hommes? pourquoi y étoient-ils presque tous sauvages et dispersés? pourquoi ceux qui s'étoient réunis en société, les Mexicains et les Péruviens, ne comptoient-ils que deux ou trois cents ans depuis le premier homme qui les avoit rassemblés? pourquoi ignoroient-ils encore l'art de transmettre à la postérité des faits par des signes durables, puisqu'ils avoient déjà trouvé celui de se communiquer de loin leurs idées et de s'écrire en nouant des cordons? pourquoi ne s'étoient-ils pas soumis les animaux et ne se servoient-ils que du lama et du paco qui n'étoient pas comme nos animaux domestiques résidens fidèles et dociles? Leurs arts étoient naissans comme leur société, leurs talens imparfaits, leurs idées non développées, leurs organes rudes et leur langue barbare. Les noms qu'ils ont donnés à leurs animaux sont presque tous si difficiles à prononcer, qu'il est étonnant que les Européens aient pris la peine de les écrire.

Tout semble donc indiquer que les Américains étoient des hommes nouveaux, ou pour mieux dire des hommes si anciennement dépaysés, qu'ils avoient perdu toute notion, toute idée de ce monde dont ils étoient issus. Tout semble s'accorder aussi pour prouver que la plus grande partie des continens de l'Amérique étoit une terre nouvelle encore hors de la main de l'homme, et dans laquelle la Nature n'avoit pas eu

le temps d'établir tous ses plans, ni celui de se développer dans toute son étendue; que les hommes y sont froids et les animaux petits, parce que l'ardeur des uns et la grandeur des autres dépendent de la salubrité et de la chaleur de l'air; et que dans quelques siècles, lorsqu'on aura défriché les terres, abattu les forêts, dirigé les fleuves et contenu les eaux, cette même terre deviendra la plus féconde, la plus saine, la plus riche de toutes, comme elle paroît déjà l'être dans toutes les parties que l'homme a travaillées. Cependant nous ne voulons pas en conclure qu'il y naîtra pour lors des animaux plus grands : jamais le tapir et le cabiai n'atteindront à la taille de l'éléphant ou de l'hippopotame; mais au moins les animaux qu'on y transportera ne diminueront pas de grandeur comme ils l'ont fait dans les premiers-temps : peu à peu l'homme remplira le vide de ces terres immenses qui n'étoient qu'un désert lorsqu'on les découvrit.

Les premiers historiens qui ont écrit les conquêtes des Espagnols ont, pour augmenter la gloire de leurs armes, prodigieusement exagéré le nombre de leurs ennemis : ces historiens pourront-ils persuader à un homme sensé qu'il y avoit des millions d'hommes à Saint-Domingue et à Cuba, lorsqu'ils disent en même temps qu'il n'y avoit parmi tous ces hommes ni monarchie, ni république, ni presque aucune société; et quand on sait dailleurs que dans ces deux grandes îles voisines l'une de l'autre, et en même temps peu éloignées de la terre ferme du continent, il n'y avoit en tout que cinq espèces d'animaux quadrupèdes, dont la plus grande étoit à peu près de la grosseur d'un écu-

reuil ou d'un lapin? Nos officiers qui ont été de Québec à la belle rivière de l'Ohio, et de cette rivière à la Louisiane, conviennent tous qu'on pourroit souvent faire cent et deux cents lieues dans la profondeur des terres, sans rencontrer une seule famille de sauvages. Tous ces témoignages indiquent assez jusqu'à quel point la Nature est vide et déserte dans les contrées même de ce continent, où la température est la plus agréable. Les terres immenses du nouveau monde n'étoient pour ainsi dire que parsemées de quelques poignées d'hommes, et je crois qu'on pourroit dire qu'il n'y avoit pas dans toute l'Amérique, lorsqu'on en fit la découverte, autant d'hommes qu'on en compte actuellement dans la moitié de l'Europe. Cette disette dans l'espèce humaine faisoit l'abondance, c'est-à-dire le grand nombre dans chaque espèce des animaux naturels au pays; ils avoient beaucoup moins d'ennemis et beaucoup plus d'espace; tout favorisoit donc leur multiplication, et chaque espèce étoit relativement très-nombreuse en individus; mais il n'en étoit pas de même du nombre absolu des espèces, et si on le compare avec celui des espèces de l'ancien continent, on trouvera qu'il ne va peut-être pas au quart et tout au plus au tiers. Si nous comptons deux cents espèces d'animaux quadrupèdes dans toute la terre habitable ou connue, nous en trouverons plus de cent trente espèces dans l'ancien continent, et moins de soixante-dix dans le nouveau; et si l'on en ôtoit encore les espèces communes aux deux continens, c'est-à-dire celles seulement qui par leur nature peuvent supporter le froid, et qui ont pu communiquer par les terres du nord

de ce continent dans l'autre, on ne trouveroit guère que quarante espèces d'animaux propres et particuliers à l'Amérique.

Si l'on y réfléchit, il paroîtra singulier que dans un monde presque tout composé de naturels sauvages, dont les mœurs approchoient beaucoup plus que les nôtres de celles des bêtes, il n'y eût aucune société, ni même aucune habitude entre ces hommes sauvages et les animaux qui les environnoient, puisque l'on n'a trouvé des animaux domestiques que chez les peuples déjà civilisés : cela ne prouve-t-il pas que l'homme dans l'état de sauvage, n'est qu'une espèce d'animal incapable de commander aux autres, et qui n'ayant comme eux que les facultés individuelles, s'en sert de même pour chercher sa subsistance et pourvoir à sa sûreté en attaquant les foibles, en évitant les forts, et sans avoir aucune idée de sa puissance réelle et de sa supériorité de nature sur tous ces êtres, qu'il ne cherche point à se subordonner ? En jetant un coup d'œil sur tous les peuples entièrement, ou même à demi policés, nous trouverons partout des animaux domestiques ; chez nous, le cheval, l'âne, le bœuf, la brebis, la chèvre, le cochon, le chien et le chat ; le buffle en Italie, le renne chez les Lapons ; le lama, le paco et l'alco chez les Péruviens ; le dromadaire, le chameau et d'autres espèces de bœufs, de brebis et de chèvres chez les Orientaux ; l'éléphant même chez les peuples du midi ; tous ont été soumis au joug, réduits en servitude ou bien admis à la société, tandis que le sauvage cherchant à peine la société de sa femelle, craint ou dédaigne celle des animaux. Il est vrai que de toutes les espèces que

nous avons rendues domestiques dans ce continent, aucune n'existoit en Amérique; mais si les hommes sauvages dont elle étoit peuplée, se fussent anciennement réunis, et qu'ils se fussent prêté les lumières et les secours mutuels de la société, ils auroient subjugué et fait servir à leurs usages la plupart des animaux de leur pays; car ils sont presque tous d'un naturel doux, docile et timide, et il y en a peu de malfaisans, et presqu'aucun de redoutable. Ainsi ce n'est ni par fierté de nature, ni par indocilité de caractère, que ces animaux ont conservé leur liberté, évité l'esclavage ou la domesticité, mais par la seule impuissance de l'homme, qui ne peut rien en effet que par les forces de la société; sa propagation même, sa multiplication en dépend.

Le plus grand des animaux du nouveau monde est le tapir. Quoiqu'il ne soit que de la taille d'un âne, il ne peut cependant être comparé qu'à l'éléphant, au rhinocéros et à l'hippopotame; il est dans son continent le premier pour la grandeur, comme l'éléphant l'est dans le sien. Il a, comme le rhinocéros, la lèvre supérieure musculeuse et avancée, et comme l'hippopotame, il se tient souvent dans l'eau : seul il les représente tous trois à ces petits égards, et sa forme qui en tout tient plus de celle de l'âne que d'aucune autre, semble être aussi dégradée que sa taille est diminuée. Le cheval, l'âne, le zèbre, l'éléphant, le rhinocéros et l'hippopotame n'existoient point en Amérique, et n'y avoient même aucun représentant, c'est-à-dire qu'il n'y avoit dans ce nouveau monde aucun animal qu'on pût leur comparer, ni pour la grandeur, ni pour la forme. Le tapir est celui dont la nature sembleroit

bleroit être la moins éloignée de tous; mais en même temps elle paroît si mêlée, et elle approche si peu de chacun en particulier, que malgré les petits rapports que cet animal se trouve avoir avec le rhinocéros, l'hippopotame et l'âne, on doit le regarder non-seulement comme étant d'une espèce particulière, mais même d'un genre singulier et différent de tous les autres.

Ainsi le Tapir n'appartient ni de près ni de loin à aucune espèce de l'ancien continent, et à peine porte-t-il quelques caractères qui l'approchent des animaux auxquels nous venons de le comparer. Le cabiai se refuse de même à toute comparaison; il ne ressemble à l'extérieur à aucun autre animal, et ce n'est que par les parties intérieures qu'il approche du cochon d'Inde, qui est de son même continent, et tous deux sont d'espèces absolument différentes de toutes celles de l'ancien continent.

Le lama et la vigogne paroissent avoir des signes plus significatifs de leur ancienne parenté, le premier avec le chameau, et le second avec la brebis. Le lama a, comme le chameau, les jambes hautes, le cou fort long, la tête légère, la lèvre supérieure fendue; il lui ressemble aussi par la douceur du naturel, par l'esprit de servitude, par la sobriété, par l'aptitude au travail; c'étoit chez les Américains le premier et le plus utile de leurs animaux domestiques; ils s'en servoient comme les Arabes se servent du chameau pour porter des fardeaux : voilà bien des convenances dans la nature de ces deux animaux, et l'on peut encore y ajouter celle des stigmates du travail; car quoique le dos

du lama ne soit pas déformé par des bosses comme celui du chameau, il a néanmoins des callosités naturelles sur la poitrine, parce qu'il a la même habitude de se reposer sur cette partie de son corps. Malgré tous ces rapports, le lama est une espèce très-distincte et très-différente de celle du chameau; d'abord il est beaucoup plus petit et n'a pas plus du quart ou du tiers du volume du chameau; la forme de son corps, la qualité et la couleur de son poil sont aussi fort différentes; le tempérament l'est encore plus; c'est un animal pituiteux, et qui ne se plaît que dans les montagnes, tandis que le chameau est d'un tempérament sec, et habite volontiers dans les sables brûlans. Il n'en est pas ainsi du pecari; quoiqu'il soit d'une espèce différente de celle du cochon, il est cependant du même genre; il ressemble au cochon par la forme et par tous les rapports apparens; il n'en diffère que par quelques petits caractères, tels que l'ouverture qu'il a sur le dos, la forme de l'estomac et des intestins. On pourroit donc croire que cet animal seroit issu de la même souche que le cochon, et qu'autrefois il auroit passé de l'ancien monde dans le nouveau, où par l'influence de la terre, il aura dégénéré au point de former aujourd'hui une espèce distincte et différente de celle dont il est originaire.

Les fourmillers qui sont des animaux très-singuliers, et dont il y a trois ou quatre espèces dans le nouveau monde, paroissent aussi avoir leurs représentans dans l'ancien; le pangolin et le phatagin leur ressemblent par le caractère unique de n'avoir pas de dents, et d'être forcés comme eux à tirer la langue et

vivre de fourmis ; mais si on veut leur supposer une origine commune, il est assez étrange qu'au lieu d'écailles qu'ils portent en Asie, ils se soient couverts de poils en Amérique.

De même les tigres d'Amérique que nous indiquerons sous les dénominations de jaguars, couguars, ocelots et margays, quoique d'espèces différentes de la panthère, du léopard, de l'once, du guépard et du serval de l'ancien continent, sont cependant bien certainement du même genre ; tous ces animaux se ressemblent beaucoup tant à l'extérieur qu'à l'intérieur ; ils ont aussi le même naturel, la même férocité, la même véhémence de goût pour le sang; ce qui les rapproche encore de plus près pour le genre, c'est qu'en les comparant on trouve que ceux du même continent diffèrent autant et plus les uns des autres que ceux de l'autre continent ; par exemple, la panthère de l'Afrique diffère moins du jaguar du Brésil que celui-ci ne diffère du couguar, qui cependant est du même pays ; de même le serval de l'Asie et le margay de la Guiane sont moins différens entr'eux qu'ils ne le sont de tous ceux de leur propre continent.

Il ne seroit donc pas impossible que, même sans intervertir l'ordre de la nature, tous ces animaux du nouveau monde ne fussent dans le fond les mêmes que ceux de l'ancien, desquels ils auroient autrefois tiré leur origine. On pourroit dire qu'en ayant été séparés ensuite par des mers immenses ou par des terres impraticables, ils auront avec le temps reçu toutes les impressions, subi tous les effets d'un climat devenu nouveau lui-même, et qui auroit aussi changé de qua-

lité par les causes mêmes qui ont produit la séparation ; que par conséquent ils se seront avec le temps rapetissés et dénaturés. Mais cela ne doit pas nous empêcher de les regarder aujourd'hui comme des animaux d'espèces différentes : de quelque cause que vienne cette différence, qu'elle ait été produite par le temps, le climat et la terre, ou qu'elle soit de même date que la création, elle n'en est pas moins réelle : la Nature, je l'avoue, est dans un mouvement de flux continuel; mais c'est assez pour l'homme de la saisir dans l'instant de son siècle, et de jeter quelques regards en arrière et en avant, pour tâcher d'entrevoir ce que jadis elle pouvoit être, et ce que dans la suite elle pourroit devenir.

DOMESTIQUES
DU NOUVEAU CONTINENT.

DU LAMA ET DU PACO (1).

Il y a exemple, dans toutes les langues, qu'on donne quelquefois au même animal deux noms différens, dont l'un se rapporte à son état de liberté et l'autre à celui de domesticité; le sanglier et le cochon ne font qu'un même animal, et ces deux noms ne sont pas relatifs à la différence de la nature, mais à celle de la condition de cette espèce, dont une partie est sous l'empire de l'homme et l'autre indépendante. Il en est de même des Lamas et des Pacos, qui étoient les seuls animaux domestiques des anciens Américains. Ces noms sont ceux de leur état de domesticité; le lama sauvage s'appelle *huanacus* ou *guanaco*, et le paco sauvage *vicunna* ou *vigogne*. J'ai cru cette remarque nécessaire pour éviter la confusion des noms. Ces animaux ne se trouvent pas dans l'ancien continent, mais appartiennent uniquement au nouveau; ils affectent même de certaines terres hors de l'étendue desquelles on ne les trouve plus : ils paroissent attachés à la chaîne des montagnes qui s'étend depuis la Nouvelle Espagne jusqu'aux terres Magellaniques; ils habitent les régions

(1) *Lama*, nom que les Espagnols ont donné à cet animal; ils l'appellent aussi au Pérou mouton de terre.

les plus élevées du globe terrestre, et semblent avoir besoin pour vivre de respirer un air plus vif et plus léger que celui de nos plus hautes montagnes.

Le Lama est dans le nouveau continent le représentant du chameau dans l'ancien; il semble en être un beau diminutif; car sa figure est élégante, et sans avoir aucune des difformités du chameau, il lui tient néanmoins par plusieurs rapports et lui ressemble à plusieurs égards. Comme le chameau, il est propre à porter des fardeaux; il a le poil laineux, les jambes assez minces, les pieds courts et conformés à peu près comme les jambes et les pieds du chameau; mais il en diffère en ce qu'il n'a point de bosse, qu'il a la queue courte, les oreilles longues, et qu'en général il est beaucoup mieux fait et d'une forme plus agréable par les proportions du corps; son cou long, bien couvert de laine, et sa tête qu'il tient toujours haute, lui donnent un air de noblesse et de légéreté que la Nature a refusé au chameau.

Le Pérou est le pays natal, la vraie patrie des Lamas. Ils font seuls toute la richesse des Indiens et contribuent beaucoup à celle des Espagnols. Leur chair est bonne à manger; leur poil est une laine fine d'un excellent usage, et pendant toute leur vie ils servent constamment à transporter toutes les denrées du pays. Leur charge ordinaire est de cent cinquante livres, et les plus forts en portent jusqu'à deux cent cinquante; ils font des voyages assez longs dans des pays impraticables pour tous les autres animaux; ils marchent assez lentement et ne font que quatre ou cinq lieues par jour; leur démarche est grave et ferme, leur pas

assuré; ils descendent des ravines précipitées et surmontent des rochers escarpés où les hommes mêmes ne peuvent les accompagner. Ordinairement ils marchent quatre ou cinq jours de suite, après quoi ils veulent du repos et prennent d'eux-mêmes un séjour de vingt-quatre ou trente heures avant de se remettre en marche. On les occupe beaucoup au transport des riches matières que l'on tire des mines du Potosi. Bolivar dit que de son temps on employoit à ce travail trois cent mille de ces animaux.

Leur accroissement est assez prompt et leur vie n'est pas bien longue; ils sont en état de produire à trois ans, en pleine vigueur jusqu'à douze, et ils commencent ensuite à dépérir, en sorte qu'à quinze ils sont entièrement usés; leur naturel paroît être modelé sur celui des Américains; ils sont doux et flegmatiques, et font tout avec poids et mesure. Lorsqu'ils voyagent et qu'ils veulent s'arrêter pour quelques instans, ils plient les genoux avec la plus grande précaution, et baissent le corps en proportion afin d'empêcher leur charge de tomber ou de se déranger; et dès qu'ils entendent le coup de sifflet de leur conducteur, ils se relèvent avec les memes précautions et se remettent en marche: ils broutent chemin faisant et partout où ils trouvent de l'herbe, mais jamais ils ne mangent la nuit, quand même ils auroient jeûné pendant le jour; ils emploient ce temps à ruminer: ils dorment appuyés sur la poitrine, les pieds repliés sous le ventre, et ruminent aussi dans cette situation. Lorsqu'on les excède de travail et qu'ils succombent une fois sous le faix, il n'y a nul moyen de les faire relever; on les frappe

inutilement ; la dernière ressource pour les aiguillonner est de leur serrer les testicules, et souvent cela est inutile : ils s'obstinent à demeurer au lieu même où ils sont tombés, et si l'on continue de les maltraiter, ils se désespèrent et se tuent, en battant la terre à droite et à gauche avec leur tète. Ils ne se défendent ni des pieds, ni des dents, et n'ont, pour ainsi dire, d'autres armes que celles de l'indignation ; ils crachent à la face de ceux qui les insultent, et l'on prétend que cette salive qu'ils lancent dans la colere, est âcre et mordicante, au point de faire lever des ampoules sur la peau.

Le Lama est haut d'environ quatre pieds, et son corps, y compris le cou et la tète, en a cinq ou six de longueur ; le cou seul a près de trois pieds de long. Cet animal a la tète bien faite, les yeux grands, le museau un peu alongé, les lèvres épaisses, la supérieure fendue et l'inférieure un peu pendante. Il manque de dents incisives et canines à la mâchoire supérieure ; les oreilles sont longues de quatre pouces, il les porte en avant, les dresse et les remue avec facilité ; la queue n'a guère que huit pouces de long, elle est droite, menue et un peu relevée ; les pieds sont fourchus comme ceux du bœuf, mais ils sont surmontés d'un éperon en arrière, qui aide à l'animal à se retenir et à s'accrocher dans les pas difficiles ; il est couvert d'une laine courte sur le dos, la croupe et la queue, mais fort longue sur les flancs et sous le ventre ; du reste les lamas varient par les couleurs ; il y en a de blancs, de noirs et de mêlés ; leur fiente ressemble à celle des chèvres. Le mâle a le membre génital menu et recourbé, en

sorte qu'il pisse en arrière. C'est un animal très-lascif et qui cependant a beaucoup de peine à s'accoupler. La femelle a l'orifice des parties de la génération très-petit; elle se prosterne pour attendre le mâle, et l'invite par ses soupirs; mais il se passe toujours plusieurs heures et quelquefois un jour entier avant qu'ils puissent jouir l'un de l'autre, et tout ce temps se passe à gémir, à gronder et sur-tout à se conspuer; et comme ces longs préludes les fatiguent plus que la chose même, on leur prête la main pour abréger et on les aide à s'arranger. Ils ne produisent ordinairement qu'un petit et très-rarement deux. La mère n'a aussi que deux mamelles, et le petit la suit au moment qu'il est né. La chair des jeunes est très-bonne à manger, celle des vieux est sèche et trop dure; en général celle des lamas domestiques est bien meilleure que celle des sauvages, et leur laine est aussi beaucoup plus douce. Leur peau est assez ferme; les Indiens en faisoient leur chaussure, et les Espagnols l'emploient pour faire des harnois. Ces animaux si utiles et même si nécessaires dans le pays qu'ils habitent, ne coûtent ni entretien ni nourriture; comme ils ont le pied fourchu, il n'est pas nécessaire de les ferrer; la laine épaisse dont ils sont couverts dispense de les bâter; ils n'ont besoin ni de grain, ni d'avoine, ni de foin; l'herbe verte qu'ils broutent eux-mêmes leur suffit, et ils n'en prennent qu'en petite quantité; ils sont encore plus sobres sur la boisson : ils s'abreuvent de leur salive qui, dans cet animal, est plus abondante que dans aucun autre.

Le huanacus ou lama dans l'état de nature est plus fort, plus vif et plus léger que le lama domestique;

il court comme un cerf et grimpe comme le chamois sur les rochers les plus escarpés : sa laine est moins longue et toute de couleur fauve. Quoiqu'en pleine liberté, ces animaux se rassemblent en troupes, et sont quelquefois deux ou trois cents ensemble; lorsqu'ils aperçoivent quelqu'un, ils regardent avec étonnement sans marquer d'abord ni crainte, ni plaisir; ensuite ils soufflent des narines et hennissent à peu près comme les chevaux, et enfin ils prennent la fuite tous ensemble vers le sommet des montagnes; ils cherchent de préférence le côté du nord et la région froide; ils grimpent et séjournent souvent au-dessus de la ligne de neige : voyageant dans les glaces, et couverts de frimats, ils se portent mieux que dans la région tempérée; autant ils sont nombreux et vigoureux dans les Sierras, qui sont les parties élevées des Cordillères, autant ils sont rares et chétifs dans les Lanos qui sont au-dessous. On chasse ces lamas sauvages pour en avoir la toison; les chiens ont beaucoup de peine à les suivre; et si on leur donne le temps de gagner leurs rochers, le chasseur et les chiens sont contraints de les abandonner. Ils paroissent craindre la pesanteur de l'air autant que la chaleur; on ne les trouve jamais dans les terres basses; et comme la chaîne des Cordillères, qui est élevée de plus de trois mille toises au-dessus du niveau de la mer au Pérou, se soutient à peu près à cette même élévation au Chily et jusqu'aux terres Magellaniques, on y trouve des huanacus ou lamas sauvages en grand nombre; au lieu que du côté de la Nouvelle Espagne où cette chaine de montagnes se rabaisse considérablement, on n'en trouve

plus, et l'on n'y voit que les lamas domestiques que l'on prend la peine d'y conduire.

Les Pacos ou vigognes sont aux Lamas une espèce succursale, à peu près comme l'âne l'est au cheval; ils sont plus petits et moins propres au service, mais plus utiles par leur dépouille; la longue et fine laine dont ils sont couverts est une marchandise de luxe aussi chère, aussi précieuse que la soie : les Pacos que l'on appelle aussi alpaques, et qui sont les vigognes domestiques, sont souvent tout noirs et quelquefois d'un brun mêlé de fauve. Les vigognes ou pacos sauvages sont de couleur de rose sèche, et cette couleur naturelle est si fixe, qu'elle ne s'altère point sous la main de l'ouvrier : on fait de très-beaux gants, de très-bons bas avec cette laine de vigogne; l'on en fait d'excellentes couvertures et des tapis d'un très-grand prix. Cette denrée seule forme une branche dans le commerce des Indes espagnoles; le castor du Canada, la brebis de Calmouquie, la chèvre de Syrie, ne fournissent pas un plus beau poil; celui de la vigogne est aussi cher que la soie. Cet animal a beaucoup de choses communes avec le Lama; il est du même pays, et comme lui il en est exclusivement, car on ne le trouve nulle part ailleurs que sur les Cordillères; il a aussi le même naturel et à peu près les mêmes mœurs, le même tempérament. Cependant comme sa laine est beaucoup plus longue et plus touffue que celle du Lama, il paroît craindre encore moins le froid; il se tient plus volontiers dans la neige, sur les glaces et dans les contrées les plus froides : on le trouve en grande quantité dans les terres Magellaniques.

Les vigognes ressemblent aussi par la figure aux Lamas, mais elles sont plus petites; leurs jambes sont plus courtes et leur muffle plus ramassé; elles n'ont point de cornes; elles habitent et passent dans les endroits les plus élevés des montagnes; la neige et la glace semblent plutôt les récréer que les incommoder; elles vont en troupes et courent très-légèrement; elles sont timides, et dès qu'elles aperçoivent quelqu'un, elles s'enfuient en chassant leurs petits devant elles. Les anciens rois du Pérou en avoient rigoureusement défendu la chasse, parce qu'elles ne multiplient pas beaucoup; et aujourd'hui il y en a infiniment moins que dans le temps de l'arrivée des Espagnols. La chair de ces animaux n'est pas si bonne que celle des huanacus; on ne les recherche que pour leur toison et pour les bézoards qu'ils produisent. La manière dont on les prend prouve leur extrême timidité, ou, si l'on veut, leur imbécillité. Plusieurs hommes s'assemblent pour les faire fuir et les engager dans quelques passages étroits où l'on a tendu des cordes à trois ou quatre pieds de haut, le long desquelles on laisse pendre des morceaux de linge ou de drap; les vigognes qui arrivent à ces passages sont tellement intimidées par le mouvement de ces lambeaux agités par le vent, qu'elles n'osent passer au-delà, et qu'elles s'attroupent et demeurent en foule, en sorte qu'il est facile de les tuer en grand nombre; mais s'il se trouve dans la troupe quelques huanacus, comme ils sont plus hauts de corps et moins timides que les vigognes, ils sautent par-dessus les cordes; et dès qu'ils ont donné l'exemple, les vigognes sautent de même et échappent aux chasseurs.

A l'égard des vigognes domestiques ou pacos, on s'en sert comme des lamas pour porter des fardeaux; mais indépendamment de ce qu'étant plus petits ou plus foibles ils portent beaucoup moins, ils sont encore plus sujets à des caprices d'obstination; lorsqu'une fois ils se couchent avec leur charge, ils se laisseroient plutôt hacher que de se relever. Les Indiens n'ont jamais fait usage du lait de ces animaux, parce qu'ils n'en ont qu'autant qu'il en faut pour nourrir leurs petits. Le grand profit que l'on tire de leur laine avoit engagé les Espagnols à tâcher de les naturaliser en Europe; ils en ont transporté en Espagne pour les faire peupler, mais le climat se trouva si peu convenable, qu'ils y périrent tous. Cependant, comme je l'ai déjà dit, je suis persuadé que ces animaux, plus précieux encore que les lamas, pourroient réussir dans nos montagnes, et sur-tout dans les Pyrénées; ceux qui les ont transportés en Espagne, n'ont pas fait attention qu'au Pérou même ils ne subsistent que dans la région froide, c'est-à-dire dans la partie la plus élevée des montagnes; ils n'ont pas fait attention qu'on ne les trouve jamais dans les terres basses, et qu'elles meurent dans les pays chauds; qu'au contraire elles sont encore aujourd'hui très-nombreuses dans les terres voisines du détroit de Magellan, où le froid est beaucoup plus grand que dans notre Europe méridionale, et que par conséquent il falloit pour les conserver, les débarquer, non pas en Espagne, mais en Ecosse ou même en Norwège, et plus sûrement encore aux pieds des Pyrénées ou des Alpes, où elles eussent pu grimper, et atteindre la région qui leur



convient : je n'insiste sur cela, que parce que j'imagine que ces animaux seroient une excellente acquisition pour l'Europe, et produiroient plus de bien réel que tout le métal du nouveau monde, qui n'a servi qu'à nous charger d'un poids inutile, puisqu'on avoit auparavant pour un gros d'or ou d'argent ce qui nous coûte une once de ces mêmes métaux.

Les Lamas et les Pacos, dans leur état de liberté, donnent de beaux bézoards; ceux qu'ils produisent dans leur condition de servitude, sont petits, noirs et sans vertu; les meilleurs sont ceux qui ont une couleur de vert-obscur, et ils viennent ordinairement des vigognes, sur-tout de celles qui habitent les parties les plus élevées de la montagne et qui paissent habituellement dans les neiges; de ces vigognes montagnardes, les femelles comme les mâles produisent des bézoards, et ces bézoards du Pérou tiennent le premier rang après les bézoards orientaux, et sont beaucoup plus estimés que ceux de la Nouvelle Espagne qui viennent des cerfs et sont les moins efficaces de tous.

DE L'ALCO.

Nous avons dit qu'il y avoit au Pérou et au Mexique, avant l'arrivée des Européens, des animaux domestiques nommés *Alco*, qui étoient de la grandeur et à peu près du même naturel que nos petits chiens, et que les Espagnols les avoient appelés chiens du Mexique, chiens du Pérou, par cette convenance et parcequ'ils ont le même attachement, la même fidélité pour leurs maîtres; en effet l'espèce de ces animaux ne paroît pas être essentiellement différente de celle du chien; et d'ailleurs il se pourroit que le mot Alco fût un terme générique et non pas spécifique. Recchi nous a laissé la figure d'un de ces alcos, qui s'appeloit en langue Mexicaine, *Ytzcuinte Portzolli*; il étoit prodigieusement gras et probablement dénaturé par l'état de domesticité, et par une nourriture trop abondante; la tête est représentée si petite qu'elle n'a, pour ainsi dire, aucune proportion avec la grosseur du corps; il a les oreilles pendantes, autre signe de domesticité; le museau ressemble assez à celui d'un chien, tout le devant de la tête est blanc, et les oreilles sont en parties fauves; le cou est si court qu'il n'y a point d'intervalle entre la tête et les épaules; le dos est arqué et couvert d'un poil jaune; la queue est blanche et courte; elle est pendante et ne descend pas plus bas que les cuisses; le ventre est gros et tendu, marqué de taches noires, avec six mamelles très-apparentes; les jambes et les pieds sont blancs; les doigts sont comme ceux du chien, et armés d'ongles longs et pointus. Il y a encore en Amérique deux autres es-

pèces qui sont assez semblables aux nôtres par la nature et les mœurs, et qui n'en diffèrent pas infiniment par la forme. Le premier est couvert de poil, et pour la grandeur est assez semblable à nos petits chiens de Malte. Il est marqué de blanc, de noir et de jaune. Il est singulier par sa difformité, ayant le dos bossu et le cou si court, qu'il semble que sa tête sorte immédiatement de ses épaules, on l'appelle *Michuacanens*, du nom de son pays. Le second de ces chiens se nomme *Techichi*; il est assez semblable à nos petits chiens, mais il a la mine sauvage et triste. Les Américains en mangent la chair.

Je suis donc persuadé que le mot Alco étoit un nom générique, qui désignoit ces espèces, et peut-être encore d'autres races et variétés que nous ne connoissons pas; car indépendamment de l'alco gras et potelé qui servoit de chien bichon aux dames péruviennes, il y avoit un alco maigre et à mine triste qu'on employoit à la chasse, et il est très-possible que ces animaux, quoique de races très-différentes en apparence de celle de tous nos chiens, soient cependant issus de la même souche. Les chiens de Laponie, de Sibérie et d'Islande ont dû passer comme les renards, et les loups d'un continent à l'autre, et se dénaturer ensuite comme les autres chiens par le climat et la domesticité.

DU





De Seve, Del. L'Epine, Sculp.

SAUVAGES
DU NOUVEAU CONTINENT.

DU TAPIR (1).

C'EST ici l'animal le plus grand de l'Amérique, de ce nouveau monde où, comme nous l'avons dit, la nature vivante semble s'être rapetissée, ou plutôt n'avoir pas eu le temps de parvenir à ses plus hautes dimensions ; au lieu des masses colossales que produit la terre antique de l'Asie, au lieu de l'éléphant, du rhinocéros, de l'hippopotame, de la giraffe et du chameau, nous ne trouvons dans ces terres nouvelles que des sujets modelés en petit, des tapirs, des lamas, des vigognes, des cabiais, tous vingt fois plus petits que ceux qu'on doit leur comparer dans l'ancien continent : et non-seulement la matière est ici prodigieusement épargnée, mais les formes mêmes sont imparfaites et paroissent avoir été négligées ou manquées ; les animaux de l'Amérique méridionale, qui seuls appartiennent en propre à ce nouveau continent, sont presque tous sans défenses, sans cornes et sans queue ; leur figure est bizarre, leur corps et leurs mem-

(1) Nom de cet animal au Brésil. On le nomme *Maïpouri* dans la langue Galibi, sur les côtes de la Guiane. Les Portugais du Brésil l'appellent *Anta*.

bres sont mal proportionnés, mal unis ensemble; et quelques-uns, tels que les fourmillers, les paresseux, sont d'une nature si misérable, qu'ils ont à peine les facultés de se mouvoir et de manger; ils traînent avec douleur une vie languissante dans la solitude du désert, et ne pourroient subsister dans une terre habitée, où l'homme et les animaux puissans les auroient bientôt détruits.

Le Tapir est de la grandeur d'une petite vache, mais sans cornes et sans queue; les jambes courtes, le corps arqué comme celui du cochon; il porte au bout de la mâchoire supérieure, une trompe d'environ un pied de long dont les mouvemens sont très-souples, dans laquelle réside l'organe de l'odorat; il s'en sert, comme l'éléphant, pour ramasser des fruits qui sont une partie de sa nourriture. Sa queue est très-courte et presque sans poil; les jambes sont courtes et grosses, les pieds larges et un peu ronds; le pelage uniforme, d'un brun-foncé; ses poils sont plus gros et plus longs que ceux de l'âne ou du cheval, mais plus fins et plus courts que les soies du cochon et beaucoup moins épais; sa crinière, dont les crins sont seulement un peu plus longs que les poils du reste du corps, s'étend depuis le sommet de la tète jusqu'au commencement des épaules. Il a dix dents incisives et dix dents molaires à chaque mâchoire, caractère qui le sépare entièrement du genre des bœufs et des autres animaux ruminans.

On voit que l'espèce de trompe qu'il porte au bout du nez, n'est qu'un vestige ou rudiment de celle de l'éléphant. C'est le seul caractère de conformation par lequel on puisse dire que le Tapir ressemble à l'élé-

phant. On n'auroit jamais pensé à comparer deux animaux aussi disproportionnés, si le Tapir, indépendamment de cette espèce de trompe, n'avoit pas quelques habitudes semblables à celles de l'éléphant; il va très-souvent à l'eau pour se baigner; il se nourrit d'herbes comme l'éléphant et ne produit qu'un petit.

Il paroît que le Tapir est un animal triste et ténébreux, qui fuit le voisinage des lieux habités, et demeure aux environs des marécages et des rivières qu'il traverse souvent pendant le jour et même pendant la nuit. La femelle se fait suivre par son petit, et l'accoutume de bonne heure à entrer dans l'eau où il joue et plonge devant sa mère qui semble lui donner des leçons pour cet exercice. Le père n'a point de part à l'éducation; car on trouve les mâles toujours seuls, à l'exception du temps où les femelles sont en chaleur.

La mère tapir paroît avoir grand soin de son petit. Non-seulement elle lui apprend à nager, jouer et plonger dans l'eau, mais encore, lorsqu'elle est à terre, elle s'en fait constamment accompagner ou suivre; et si le petit reste en arrière, elle retourne de temps en temps sa trompe dans laquelle est placé l'organe de l'odorat, pour sentir s'il suit ou s'il est trop éloigné, et dans ce cas elle l'appelle et l'attend pour se mettre en marche.

Quand on les chasse ils se réfugient dans l'eau où il est aisé de les tirer; mais quoiqu'ils soient d'un naturel tranquille et doux, ils deviennent dangereux lorsqu'on les blesse. On en a vu se jeter sur le canot d'où le coup étoit parti, pour tâcher de se venger en le

renversant; il faut aussi s'en garantir dans les forêts; ils y font des sentiers, ou plutôt d'assez larges chemins battus par leurs fréquentes allées et venues, car ils ont l'habitude de passer et repasser toujours par les mêmes lieux ; et il est à craindre de se trouver sur ces chemins, dont ils ne se détournent jamais (1), parce que leur allure est brusque, et que, sans chercher à offenser, ils heurtent rudement tout ce qui se rencontre devant eux.

On ne les voit guère s'écarter des cantons qu'ils ont adoptés; ils courent lourdement et lentement; ils n'attaquent ni les hommes ni les animaux, à moins qu'ils ne soient poursuivis par les chiens; ils n'ont pas d'autre cri qu'une espèce de sifflet vif et aigu que les chasseurs et les sauvages imitent assez parfaitement pour les faire approcher et les tirer de près; comme ils ont la peau très-ferme et très-épaisse, il est rare qu'on les tue du premier coup de fusil. Quand ils sont poursuivis par les chiens qu'on dresse pour les chasser, ils cou-

---

(1) Un voyageur m'a raconté qu'il avoit failli d'être la victime de son peu d'expérience à ce sujet; que dans un voyage par terre il avoit attaché son hamac à deux arbres, pour y passer la nuit, et que le hamac traversoit un chemin battu par les tapirs. Vers les neuf à dix heures du soir, il entendit un grand bruit dans la forêt; c'étoit un tapir qui venoit de son côté; il n'eut que le temps de se jeter hors de son hamac et de se serrer contre un arbre; l'animal ne s'arrêta point; il fit sauter le hamac aux branches et froissa cet homme contre l'arbre; ensuite, sans se détourner, il passa au milieu de quelques nègres qui dormoient à terre auprès d'un grand feu, et il ne leur fit aucun mal.

rent aussitôt vers quelque rivière qu'ils traversent promptement pour tâcher de se soustraire à leur poursuite. Ils s'en défendent même très-bien, sur-tout quand ils sont blessés, et ils les tuent assez souvent soit en les mordant, soit en les foulant aux pieds. L'hiver, pendant lequel il pleut tous les jours à Cayenne, est la saison la plus favorable pour les chasser.

Le Tapir, bien loin d'être amphibie comme quelques Naturalistes l'ont dit, vit continuellement sur la terre et fait son gîte sur les collines et dans les endroits les plus secs; il est vrai qu'il fréquente les lieux marécageux, mais c'est pour y chercher sa subsistance et parce qu'il y trouve plus de feuilles et d'herbes que sur les terreins élevés. Comme il se salit beaucoup dans les endroits marécageux et qu'il aime la propreté, il va tous les matins et tous les soirs traverser quelque rivière ou se laver dans quelque lac. Malgré sa grosse masse, il nage parfaitement bien et plonge aussi fort adroitement; mais il n'a pas la faculté de rester sous l'eau plus de temps que tout autre animal terrestre; aussi le voit-on à tout instant tirer sa trompe hors de l'eau pour respirer.

Il ne mange point de poisson; il se nourrit ordinairement de rejetons et de pousses tendres, et sur-tout des fruits tombés des arbres. C'est plutôt la nuit que le jour qu'il cherche sa nourriture; cependant il se promène le jour, sur-tout pendant la pluie; il a la vue et l'ouïe très-fines; au moindre mouvement qu'il entend, il s'enfuit et fait un bruit considérable dans le bois. Cet animal très-solitaire est fort doux et même assez timide. Lorsqu'il est élevé en domesticité, il semble

être susceptible d'attachement; il aime qu'on le caresse et est grossièrement familier. Un observateur de Cayenne dit en avoir nourri un qu'on lui apporta jeune et qui n'étoit pas encore plus gros qu'un mouton; il parvint à l'élever fort grand, et cet animal prit pour lui une espèce d'amitié; il le distinguoit à merveille au milieu de plusieurs personnes; il le suivoit comme un chien suit son maître; il paroissoit se plaire beaucoup aux caresses qu'il lui faisoit; il lui léchoit les mains; enfin il alloit seul se promener dans les bois et quelquefois fort loin, et il ne manquoit jamais de revenir tous les soirs d'assez bonne heure. On en a vu un autre également apprivoisé, se promener dans les rues de Cayenne, aller à la campagne en toute liberté et revenir chaque soir; néanmoins lorsqu'on voulut l'embarquer pour l'amener en Europe, dès qu'il fut à bord du navire, on ne put le tenir; il cassa des cordes très-fortes avec lesquelles on l'avoit attaché; il se précipita dans l'eau, gagna le rivage à la nage et entra dans un fort de palétuviers, à une distance assez considérable de la ville; on le crut perdu; mais le soir même il se rendit à son gîte ordinaire. Comme on avoit résolu de l'embarquer, on prit de plus grandes précautions qui ne réussirent que pendant un temps; car environ moitié chemin de l'Amérique en France, la mer étant devenue fort orageuse, l'animal se mit de mauvaise humeur, brisa de nouveau ses liens, enfonça sa cabane, et se précipita dans la mer d'où on ne put le retirer.

On trouve ces animaux communément au Brésil, au Paraguai, à la Guiane, aux Amazones et dans toute l'étendue de l'Amérique méridionale, depuis l'extré-

mité du Chili jusqu'à la Nouvelle Espagne. L'espèce ne s'est pas étendue au-delà de l'isthme de Panama, et c'est probablement parce qu'il n'a pu franchir les montagnes de cet isthme; car la température du Mexique et des autres provinces adjacentes auroit convenu à la nature de cet animal, puisque Samuel Wallis et quelques autres voyageurs disent en avoir trouvé, ainsi que des lamas, jusque dans les terres du détroit de Magellan.

La chair du Tapir se mange, mais n'est pas d'un bon goût; elle est pesante, fade, semblable pour la couleur et par l'odeur à celle du cerf. Les seuls morceaux assez bons sont les pieds et le dessus du cou.

DU PECARI (1).

L'ESPÈCE du Pecari est une des plus nombreuses et des plus remarquables parmi les animaux du nouveau monde. Le Pecari ressemble au premier coup-d'œil à notre sanglier, ou plutôt au cochon de Siam. Aussi a-t-il été appelé sanglier ou cochon d'Amérique. Cependant il est d'une espèce particulière, et il diffère du cochon par plusieurs caractères essentiels, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur; il est de moindre corpulence et plus bas sur ses jambes; il a l'estomac et les intestins différemment conformés; il n'a point de queue; ses soies sont beaucoup plus rudes que celles du sanglier; et enfin il a sur le dos, près de la croupe, une fente de deux ou trois lignes de largeur, qui pénètre à plus d'un pouce de profondeur, par laquelle suinte une humeur ichoreuse fort abondante et d'une odeur très-désagréable. C'est de tous les animaux le seul qui ait une ouverture dans cette région du corps.

Le Pecari pourroit devenir animal domestique comme le cochon; il est à peu près du même naturel; il se nourrit des mêmes alimens; sa chair, quoique plus sèche et moins chargée de lard que celle du cochon, n'est pas mauvaise à manger; elle deviendroit meilleure par la castration; lorsqu'on veut manger de cette viande, il faut avoir grand soin d'enlever au mâle non-seulement les parties de la génération, comme l'on fait au sanglier, mais encore toutes les

(1) Sanglier *Pecari*, nom que les François habitués dans l'Amérique méridionale, ont donné à cet animal.

glandes qui aboutissent à l'ouverture du dos dans le mâle et dans la femelle ; il faut même faire ces opérations au moment qu'on met à mort l'animal ; car si l'on attend seulement une demi-heure, sa chair prend une odeur si forte qu'elle n'est plus mangeable.

Les Pecaris sont très-nombreux dans tous les climats chauds de l'Amérique méridionale ; ils vont ordinairement par troupes, et sont quelquefois deux ou trois cents ensemble ; ils ont le même instinct que les cochons pour se défendre, et même pour attaquer ceux sur-tout qui veulent ravir leurs petits ; ils se secourent mutuellement ; ils enveloppent leurs ennemis, et blessent souvent les chiens et les chasseurs. Dans leur pays natal, ils occupent plutôt les montagnes que les lieux bas ; ils ne cherchent pas les marais et la fange comme nos sangliers ; ils se tiennent dans les bois où ils vivent de fruits sauvages, de racines, de graines; ils mangent aussi les serpens, les crapaux, les lézards qu'ils écorchent auparavant avec leurs pieds ; ils produisent en grand nombre, et peut-être plus d'une fois par an ; les petits suivent bientôt leur mère et ne s'en séparent que quand ils sont adultes ; on les apprivoise, ou plutôt on les prive aisément en les prenant jeunes; ils perdent leur férocité naturelle, mais sans se dépouiller de leur grossièreté ; car ils ne connoissent personne, ne s'attachent point à ceux qui les soignent ; seulement ils ne font point de mal, et l'on peut, sans inconvéniens, les laisser aller et venir en liberté; ils ne s'éloignent pas beaucoup, reviennent d'eux-mêmes au gîte, et n'ont de querelle qu'auprès de l'auge ou de la gamelle, lorsqu'on la leur présente

en commun : ils ont un grognement de colère plus fort et plus dur que celui du cochon, mais on les entend rarement crier; ils soufflent comme le sanglier, lorsqu'on les surprend et qu'on les épouvante brusquement; leur haleine est très-forte, leur poil se hérisse lorsqu'ils sont irrités; il est si rude, qu'il ressemble plutôt aux piquans du hérisson qu'aux soies du sanglier.

L'espèce du Pecari s'est conservée sans altération et ne s'est point mêlée avec celle du cochon marron; c'est ainsi qu'on appelle le cochon d'Europe transporté et devenu sauvage en Amérique : ces animaux se rencontrent dans les bois et vont même de compagnie sans qu'il en résulte rien; il en est de même du cochon de Guinée qui s'est aussi multiplié en Amérique, après y avoir été transporté d'Afrique. Le cochon d'Europe, le cochon de Guinée et le Pecari sont trois espèces qui paroissent être fort voisines, et qui cependant sont distinctes et séparées les unes des autres, puisqu'elles subsistent toutes trois dans le même climat sans mélange et sans altération : notre sanglier est le plus fort, le plus robuste et le plus redoutable des trois. Le Pecari, quoiqu'assez féroce, est plus foible, plus pesant et plus mal armé; ses grandes dents tranchantes qu'on appelle défenses, sont beaucoup plus courtes que dans le sanglier; il craint le froid et ne pourroit subsister sans abri dans notre climat tempéré, comme notre sanglier ne peut lui-même subsister dans les climats trop froids : ils n'ont pu ni l'un ni l'autre passer d'un continent à l'autre par les terres du nord; ainsi l'on ne doit pas regarder le Pecari comme un cochon d'Europe dégénéré ou dénaturé sous le climat d'Amérique, mais

comme un animal propre et particulier aux terres méridionales de ce nouveau continent.

Ray et plusieurs autres auteurs ont prétendu que la liqueur du Pecari, qui suinte par l'ouverture du dos, est une espèce de musc, un parfum agréable, même au sortir du corps de l'animal; que cette odeur agréable se fait même sentir d'assez loin et parfume les endroits où il passe et les lieux qu'il habite. J'avoue que nous avons éprouvé mille fois le contraire; l'odeur de cette liqueur, au sortir du corps de l'animal, est si désagréable que nous ne pouvions la sentir, ni la faire recueillir sans un extrême dégoût; il semble seulement qu'elle devienne moins fétide en se desséchant à l'air; mais jamais elle ne prend l'odeur suave du musc, ni le parfum de la civette; et on auroit parlé plus juste, si on l'eût comparée à celle du castoreum.

Un de nos correspondans nous a appris qu'il y a deux espèces de pecari à Cayenne, bien distinctes et qui ne se mêlent ni ne s'accouplent ensemble. Elles diffèrent par la couleur du poil, et sur-tout par la grandeur du corps: le pecari de la plus grosse espèce a le poil noir et pèse environ cent livres; la plus petite espèce a le poil roux et ne pèse ordinairement que soixante livres: ceux de la grande espèce ne courent pas, comme ceux de la petite, après les chiens et les hommes. Les deux espèces habitent les grands bois et vont par troupes de deux ou trois cents; dans le temps des pluies, ils habitent les montagnes; dans les autres temps on les trouve constamment dans les endroits bas et marécageux. On les chasse sans chiens et en les suivant à la piste: on peut les tirer aisément et en tuer

plusieurs; car ces animaux, au lieu de fuir, se rassemblent et donnent quelquefois le temps de recharger et de tirer plusieurs coups de suite. Le même observateur raconte qu'étant un jour à la chasse d'un de ces animaux avec plusieurs autres personnes, et un seul chien qui s'étoit à leur aspect réfugié entre les jambes de son maître sur un rocher où tous les chasseurs étoient montés pour se mettre en sûreté, ils n'en furent pas moins investis par la troupe de ces cochons, et qu'ils ne cessèrent de faire feu sans pouvoir les forcer à se retirer qu'après en avoir tué un grand nombre : cependant, dit-il, ces animaux s'enfuient lorsqu'ils ont été chassés plusieurs fois. Les petits que l'on prend à la chasse, s'apprivoisent aisément; mais ils ne veulent pas suivre les autres cochons domestiques, et ne se mêlent jamais avec eux. Dans leur état de liberté, ils se tiennent souvent dans les marécages et traversent quelquefois les grandes rivières. Ils font beaucoup de ravage dans les plantations : leur chair est de meilleur goût, mais moins tendre que celle des cochons domestiques; elle ressemble à celle du lièvre, et n'a ni lard ni graisse. Il faut avoir soin, lorsqu'on les tue, d'ôter la glande qu'ils ont sur le dos; cette glande répand une odeur fétide qui donneroit un mauvais goût à la viande.

C'est la grande espèce dont nous avons donné la description; et à l'égard de la petite espèce, nous ne croyons pas que la différence qu'on a trouvée dans la couleur du poil et dans la grosseur du corps, puisse être autre chose qu'une variété produite par l'âge ou par quelqu'autre circonstance accidentelle.

DU CABIAI.

CET animal d'Amérique n'avoit jamais paru en Europe ; celui que nous avons vu avoit été envoyé jeune et n'étoit pas encore tout-à-fait adulte lorsqu'un accident l'a fait mourir. Comme on l'avoit enfermé dans un grenier, il se jeta par la fenêtre et tomba dans un bassin où il se noya ; ce qui ne lui seroit pas arrivé s'il n'eût pas été blessé dans sa chûte sur les bords du bassin. Nous avons donc été à portée de le connoître et de le décrire, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur. Ce n'est point un cochon, comme l'ont prétendu les Naturalistes et les voyageurs ; il ne lui ressemble même que par de petits rapports, et en diffère par de grands caractères ; il ne devient jamais aussi grand ; le plus gros Cabiai est à peine égal à un cochon de dix-huit mois ; il a la tête plus courte, la gueule beaucoup moins fendue, les dents et les pieds tout différens, des membranes entre les doigts, point de queue ni de défenses ; les yeux plus grands, les oreilles plus courtes ; et il en diffère encore autant par le naturel et les mœurs, que par la conformation : il habite souvent dans l'eau, où il nage comme une loutre, y cherche de même sa proie, et vient manger au bord le poisson qu'il prend et qu'il saisit avec la gueule et les ongles ; il mange aussi des grains, des fruits et des cannes de sucre ; comme ses pieds sont longs et plats, il se tient souvent assis sur ceux de derrière. Son cri est plutôt un braiement comme celui de l'âne, qu'un grognement comme celui du cochon ; il ne marche ordinairement que la nuit, et presque toujours de compa-

gnie, sans s'éloigner du bord des eaux; car, comme il court mal à cause de ses longs pieds et de ses jambes courtes, il ne pourroit trouver son salut dans la fuite; et, pour échapper à ceux qui le chassent, il se jette à l'eau, y plonge et va sortir au loin, ou bien il y demeure si longtemps, qu'on perd l'espérance de le revoir. Cependant on a remarqué que la hure n'en étoit pas mauvaise, et cela s'accorde avec ce que l'on sait du castor, dont les parties antérieures ont le goût de chair, tandis que les parties postérieures ont le goût du poisson. Le Cabiai est d'un naturel tranquille et doux; il ne fait ni mal ni querelle aux autres animaux; on l'apprivoise sans peine; il vient à la voix et suit assez volontiers ceux qu'il connoît et qui l'ont bien traité; on ne le nourrissoit à Paris qu'avec de l'orge, de la salade et des fruits. On nous écrit de Cayenne que ces animaux sont fort communs à la Guiane, et encore plus dans les terres qui avoisinent le fleuve de l'Amazone, où le poisson est très-abondant; ils vont toujours par couple, le mâle et la femelle; ils ne font qu'un petit; ils ne sont nullement dangereux, ne se jetant jamais ni sur les hommes ni sur les chiens; leur chair est blanche, tendre et de fort bon goût. Ce dernier fait semble contredire ce que disent les autres relateurs, que la chair du Cabiai a plutôt, comme celle de la loutre, le goût d'un mauvais poisson que celui d'une bonne viande; cependant il se pourroit que la chair du cabiai vivant de poisson eût ce mauvais goût, et que celle du cabiai, vivant de pain et de grains, fût en effet très-bonne.

DE L'AGOUTI (1).

CET animal est de la grosseur d'un lièvre, et a été regardé comme une espèce de lapin ou de gros rat par la plupart des auteurs de nomenclature en Histoire Naturelle ; cependant il ne leur ressemble que par de très-petits caractères, et il en diffère essentiellement par les habitudes naturelles ; il a la rudesse de poil et le grognement du cochon ; il a aussi sa gourmandise ; il mange de tout avec voracité ; et lorsqu'il est rassasié, rempli, il cache, comme le renard, en différens endroits ce qui lui reste d'alimens pour le trouver au besoin : il se plaît à faire du dégât, à couper, à ronger tout ce qu'il trouve. Lorsqu'on l'irrite, son poil se hérisse sur la croupe, et il frappe fortement la terre de ses pieds de derrière ; il mord cruellement ; il ne se creuse pas un trou comme le lapin, ni ne se tient pas sur terre à découvert comme le lièvre : il habite ordinairement dans le creux des arbres et dans les souches pourries. Les fruits, les patates, le manioc sont la nourriture ordinaire de ceux qui fréquentent autour des habitations ; les feuilles et les racines des plantes et des arbrisseaux sont les alimens des autres qui demeurent dans les bois et les savanes. L'Agouti se sert, comme l'écureuil, de ses pieds de devant pour saisir et porter à sa gueule ; il court d'une très-grande vîtesse en plaine et en montant ; mais comme il a les jambes de devant plus courtes que celles de derrière, il feroit la culbute s'il ne ralentissoit sa course en descendant. Il a la vue

(1) *Agouti*, nom indien. Au Brésil, vulgairement *Cotia*.

bonne et l'ouïe très-fine ; lorsqu'on le pipe, il s'arrête pour écouter. La chair de ceux qui sont gras et bien nourris n'est pas mauvaise à manger, quoiqu'elle ait un petit goût de sauvage et qu'elle soit un peu dure : on échaude l'Agouti comme le cochon de lait, et on l'apprête de même. On le chasse avec des chiens ; lorsqu'on peut le faire entrer dans des cannes de sucre coupées, il est bientôt rendu, parce qu'il y a ordinairement dans ces terreins de la paille et des feuilles de canne d'un pied d'épaisseur, et qu'à chaque saut qu'il fait il enfonce dans cette litière, en sorte qu'un homme peut souvent l'atteindre et le tuer avec un bâton. Ordinairement il s'enfuit d'abord très-vîte devant les chiens, et gagne ensuite sa retraite où il se tapit et demeure obstinément caché : le chasseur, pour l'obliger à en sortir, la remplit de fumée ; l'animal à demi suffoqué jette des cris douloureux et plaintifs, et ne paroît qu'à toute extrémité. Son cri, qu'il répète souvent lorsqu'on l'inquiète ou qu'on l'irrite, est semblable à celui d'un petit cochon. Pris jeune, il s'apprivoise aisément ; il reste à la maison, en sort seul et revient de lui-même. Ces animaux demeurent ordinairement dans les bois, dans les haies ; les femelles y cherchent un endroit fourré pour préparer un lit à leurs petits ; elles font ce lit avec des feuilles et du foin ; elles produisent deux ou trois fois par an ; chaque portée est, dit-on, de trois, quatre et même cinq petits ; elles transportent leurs petits comme les chattes, deux ou trois jours après leur naissance ; elles les portent dans des trous d'arbres, où elles ne les allaitent que pendant peu de temps : les jeunes agoutis sont bientôt en état

de

de suivre leur mère et de chercher à vivre. Ainsi le temps de l'accroissement de ces animaux est assez court, et par conséquent leur vie n'est pas bien longue. On les trouve communément au Brésil, à la Guiane, à Saint-Domingue et dans toutes les îles; ils ont besoin d'un climat chaud pour subsister et se multiplier.

Voici ce qu'on nous écrit de Cayenne au sujet de cet animal : « C'est le quadrupède le plus commun de la Guiane; sa peau est dure et propre à faire des empeignes de souliers qui durent très-longtemps. Il n'a point de graisse ; sa chair est aussi blanche et presqu'aussi bonne que celle du lapin, mais ceux du bord de la mer sont les meilleurs; on les prend avec des trappes; on les tue à l'affût; on les chasse avec des chiens. Les Indiens et les Nègres qui savent les siffler, en tuent tant qu'ils veulent. Quand ils sont poursuivis, ils se sauvent à l'eau, ou bien ils se cachent, comme les lapins, dans des trous qu'ils ont creusés, ou dans des arbres creux : ils mangent avec leurs pattes comme les écureuils; devenus domestiques ils ne vont pas courir loin, et reviennent à la maison volontiers ; cependant ils conservent un peu de leur humeur sauvage. En général ils restent dans leurs trous pendant la nuit, à moins qu'il ne fasse clair de lune; mais ils courent pendant la plus grande partie du jour, et il y a de certaines contrées où ils sont si nombreux, qu'on les rencontre souvent par vingtaines. »

DU PACA (1).

Le Paca est un animal du nouveau monde, qui se creuse un terrier comme le lapin, auquel on l'a souvent comparé, et auquel cependant il ressemble très-peu; il est beaucoup plus grand que le lapin, et même que le lièvre, il a le corps plus gros et plus ramassé, la tête ronde et le museau court: il est gras et replet, et il ressemble plutôt par la forme du corps à un jeune cochon, dont il a le grognement, l'allure et la manière de manger; car il ne se sert pas, comme le lapin, de ses pattes de devant pour porter à sa gueule, et il fouille la terre comme le cochon, pour trouver sa subsistance; il habite le bord des rivières et ne se trouve que dans les lieux humides et chauds de l'Amérique méridionale.

J'ai fait nourrir un de ces animaux dans ma maison, et voici quelques-unes des observations qu'on a faites sur sa manière de vivre.

On a fait construire pour ce paca, qui étoit une femelle, une petite loge en bois, dans laquelle elle demeuroit assez tranquille pendant le jour, sur-tout lorsqu'on ne la laissoit pas manquer de nourriture; elle semble même affectionner sa retraite tant que le jour dure, car elle s'y retire d'elle-même après avoir mangé; mais dès que la nuit vient, elle marque le desir violent qu'elle a de sortir, en s'agitant continuellement, et en déchirant avec ses dents les barreaux de sa pri-

---

(1) *Paca*, nom de cet animal au Brésil. On l'appelle aussi à la Guiane *Ourana*.

son, chose qui ne lui arrive jamais pendant le jour, à moins que ce ne soit pour faire ses besoins; car non-seulement elle ne fait jamais, mais même elle ne peut souffrir aucune ordure dans sa petite demeure; elle va pour faire les siennes au plus loin qu'elle peut. Elle jette souvent la paille qui lui sert de litière dès qu'elle a pris de l'odeur, comme pour en demander de nouvelle; elle pousse cette vieille paille dehors avec son museau, et va chercher du linge et du papier pour la remplacer. Sa loge n'étoit pas le seul endroit qui parût lui plaire; tous les recoins obscurs sembloient lui convenir; elle établissoit souvent un nouveau gîte dans les armoires qu'elle trouvoit ouvertes, ou bien sous les fourneaux de l'office et de la cuisine; mais auparavant elle s'y préparoit un lit, et quand elle s'étoit une fois donné la peine de s'y établir, on ne pouvoit que par force la faire sortir de ce nouveau domicile; la propreté semble lui être si naturelle, que lui ayant donné un gros lapin mâle dans le temps qu'elle étoit en chaleur pour tenter leur union, elle le prit en aversion au moment qu'il fit ses ordures dans leur cage commune: auparavant elle l'avoit assez bien reçu pour en espérer quelque chose; elle lui faisoit même des avances très-marquées en lui léchant le nez, les oreilles et le corps; elle lui laissoit même presque toute la nourriture, sans chercher à la partager; mais, dès que le lapin eut infecté la cage, elle se retira sur le champ dans le fond d'une vieille armoire, où elle se fit un lit de papier et de linge, et ne revint à sa loge que quand elle la vit nette et libre de l'hôte malpropre qu'on lui avoit donné.

Le Paca s'accoutume aisément à la vie domestique, il est doux et traitable tant qu'on ne cherche pas à l'irriter; il aime qu'on le flatte, et lèche les mains des personnes qui le caressent : il connoît fort bien ceux qui prennent soin de lui, et sait parfaitement distinguer leur voix. Lorsqu'on le gratte sur le dos, il s'étend et se couche sur le ventre; quelquefois même il s'exprime par un petit cri de reconnoissance, et semble demander que l'on continue. Néanmoins il n'aime pas qu'on le saisisse pour le transporter, et il fait des efforts très-vifs et très-réitérés pour s'échapper.

Il a les muscles très-forts et le corps massif; cependant il a la peau si sensible que le plus léger attouchement suffit pour lui causer une vive émotion. Cette grande sensibilité, quoiqu'ordinairement accompagnée de douceur, produit quelquefois des accès de colère, lorsqu'on le contrarie trop fort ou qu'il se présente un objet déplaisant; la seule vue d'un chien qu'il ne connoît pas le met de mauvaise humeur. On l'a vu renfermé dans sa loge, en mordre la porte et faire en sorte de l'ouvrir, parce qu'il venoit d'entrer un chien étranger dans la chambre; on crut d'abord qu'il ne vouloit sortir que pour faire ses besoins, mais on fut assez surpris, lorsqu'étant mis en liberté, il s'élança tout d'un coup sur le chien qui ne lui faisoit aucun mal, et le mordit assez fort pour le faire crier; néanmoins il s'est accoutumé en peu de jours avec ce même chien. Il traite de même les gens qu'il ne connoît pas et qui le contrarient, mais il ne mord jamais ceux qui ont soin de lui; il n'aime pas les enfans et il les poursuit assez volontiers. Il manifeste sa colère par une

espèce de claquement de dents, et par un grognement qui précède toujours sa petite fureur.

Cet animal se tient souvent debout, c'est-à-dire assis sur son derrière, et quelquefois il demeure assez longtemps dans cette situation; il a l'air de se peigner la tête et la moustache avec ses pattes qu'il lèche et humecte de salive à chaque fois; souvent il se sert de ses deux pattes à-la-fois pour se peigner; ensuite il se gratte le corps jusqu'aux endroits où il peut atteindre avec ces mêmes pattes de devant, et pour achever sa petite toilette, il se sert de celles de derrière, et se gratte dans tous les autres endroits qui peuvent être souillés.

C'est cependant un animal d'une grosse corpulence et qui ne paroît ni délicat, ni leste, ni léger; il est plutôt pesant et lourd, ayant à peu près la démarche d'un petit cochon; il court rarement, lentement et d'assez mauvaise grâce; il n'a de mouvemens vifs que pour sauter, tantôt sur les meubles et tantôt sur les choses qu'il veut saisir ou emporter. Il ressemble encore au cochon par sa peau blanche, épaisse et qu'on ne peut tirer ni pincer, parce qu'elle est adhérente à la chair.

La hauteur prise aux jambes de devant dans celui que nous décrivons étoit de sept pouces, et cette hauteur prise aux jambes de derrière étoit d'environ neuf pouces et demi, en sorte qu'en marchant son derrière paroît toujours bien plus haut que sa tête.

Le corps est couvert d'un poil court, rude et clairsemé, couleur de terre d'ombre et plus foncé sur le dos; mais le ventre, la poitrine, le dessous du cou et

les parties intérieures des jambes sont au contraire couverts d'un poil blanc sale ; et ce qui le rend très-remarquable, ce sont cinq espèces de bandes longitudinales formées par des taches blanches, la plupart séparées les unes des autres. Ces cinq bandes sont dirigées le long du corps, de manière qu'elles tendent à se rapprocher les unes des autres à leurs extrémités.

La tête est fort convexe, les yeux sont gros, saillans et de couleur brunâtre ; le bout du nez est large, de couleur presque noire, divisé en deux comme celui des lièvres ; les narines sont fort grandes. L'animal a beaucoup de force et d'adresse dans cette partie, car nous l'avons vu souvent soulever avec son nez la porte de sa loge qui fermoit à coulisse. Chaque mâchoire est armée en devant de deux dents incisives fort longues, jaunes comme du safran, et assez fortes pour couper le bois. On a vu cet animal, en une seule nuit, faire un trou dans une des planches de sa loge, assez grand pour y passer sa tête. Sa langue est étroite, épaisse et un peu rude. Nous n'avons pu voir ni compter les dents mâchelières par la forte résistance de l'animal ; chaque pied, tant de devant que de derrière, a cinq doigts, dont quatre sont armés d'ongles longs de cinq ou six lignes. Entre les jambes de derrière, à peu de distance des parties naturelles se trouvent deux mamelles de couleur brunâtre. Au reste, quoique la queue ne soit nullement apparente, on trouve néanmoins, en la recherchant, un petit bouton de deux ou trois lignes de longueur qui paroit en être l'indice.

Le paca domestique mange de tout ce qu'on veut lui

donner, et il paroît avoir un très-grand appétit. On le nourrissoit ordinairement de pain, et soit qu'on le trempât dans l'eau, dans le vin et même dans du vinaigre, il le mangeoit également; mais le sucre et les fruits sont si fort de son goût que, lorsqu'on lui en présentoit, il en témoignoit sa joie par des bonds et des sauts. Les racines et les légumes étoient aussi de son goût; il mangeoit également les navets, le céleri, les oignons et même l'ail et l'échalotte. Il ne refusoit pas les choux ni les herbes, même la mousse et les écorces de bois; nous l'avons souvent vu manger aussi du bois et du charbon dans les commencemens. La viande étoit ce qu'il paroissoit aimer le moins; il n'en mangeoit que rarement et en très-petite quantité. On pourroit aisément le nourrir de grain; car souvent il en cherchoit dans la paille de sa litière. Il boit comme le chien en soulevant l'eau avec la langue. Son urine est fort épaisse et d'une odeur insupportable. Sa fiente est en petites crottes plus alongées que celles des lapins et des lièvres.

D'après les petites observations que nous venons de rapporter, nous sommes très-portés à croire qu'on pourroit naturaliser cette espèce en France; et comme la chair en est bonne à manger, et que l'animal est peu difficile à nourrir, ce seroit une acquisition utile. Il ne paroît pas craindre beaucoup le froid, et d'ailleurs pouvant creuser la terre, il s'en garantiroit aisément pendant l'hiver. Un seul paca fourniroit autant de bonne chair que sept ou huit lapins. Elle est si grasse qu'on ne la larde jamais; on mange même la peau comme celle du cochon de lait; aussi lui fait-on continuellement la guerre; les chasseurs ont de la peine à

le prendre vivant, et quand on le surprend dans son terrier qu'on découvre en devant et en arrière, il se défend et cherche même à se venger en mordant avec autant d'acharnement que de vivacité. Sa peau, quoique couverte d'un poil court et rude, fait une assez belle fourrure, parce qu'elle est régulièrement tachetée sur les côtés.

M. de la Borde dit que le Paca construit son terrier sur le bord des rivières, de manière qu'il peut y entrer ou en sortir par trois issues différentes. « Il n'en sort pendant le jour, dit-il, que pour faire ses besoins, et toutes les fois qu'il rentre, il a soin d'en boucher les issues avec des feuilles et des petites branches. Ces animaux ne produisent ordinairement qu'un petit qui ne quitte la mère que quand il est adulte ; et même si c'est un mâle il ne s'en sépare qu'après s'être accouplé avec elle. On en connoît de deux ou trois espèces à Cayenne, et l'on prétend qu'ils ne se mêlent point ensemble. Les uns pèsent depuis quatorze jusqu'à vingt livres, et les autres vingt-cinq à trente livres. »

DU L'ONDATRA OU RAT MUSQUÉ DE CANADA (1).

L'Ondatra est de la grosseur d'un petit lapin et de la forme d'un rat; il a la tête courte et semblable à celle du rat d'eau; le poil luisant et doux avec un duvet fort épais au-dessous du premier poil, à peu près comme le castor; il a la queue longue et couverte de petites écailles comme celles des autres rats, mais elle est d'une forme différente : la queue des rats communs est à peu près cylindrique et diminue de grosseur depuis l'origine jusqu'à l'extrémité; celle du rat musqué est fort aplatie vers la partie du milieu jusqu'à l'extrémité, et un peu plus arrondie au commencement, c'est-à-dire à l'origine; les faces aplaties ne sont pas horizontales, mais verticales, en sorte qu'il semble que la queue ait été serrée et comprimée des deux côtés dans toute sa longueur : les doigts des pieds ne sont pas réunis par des membranes, mais ils sont garnis de longs poils assez serrés, qui suppléent en partie l'effet de la membrane et donnent à l'animal plus de facilité pour nager. Il a les oreilles très-courtes et non pas nues comme le rat domestique, mais bien couvertes de poils en dehors et en dedans; les yeux grands et de trois lignes d'ouverture; deux dents incisives d'environ un pouce de long dans la mâchoire inférieure, et deux autres plus courtes dans la mâ-

(1) *Ondatra ;* nom de cet animal chez les sauvages de l'Amérique septentrionale.

choire supérieure : ces quatre dents sont très-fortes et lui servent à ronger et à couper le bois.

Les choses singulières que l'on a observées dans cet animal, sont, 1°. la force et la grande expansion du muscle peaucier qui fait que l'animal, en contractant sa peau, peut resserrer son corps et le réduire à un plus petit volume; 2°. la souplesse des fausses côtes qui permet cette contraction du corps, laquelle est si considérable, que le rat musqué passe dans des trous où des animaux beaucoup plus petits ne peuvent entrer; 3°. la manière dont s'écoulent les urines dans les femelles; car l'urètre n'aboutit point, comme dans les autres quadrupèdes, au-dessous du clitoris, mais à une éminence velue située sur l'os pubis; et cette éminence a un orifice particulier qui sert à l'éjection des urines; organisation singulière qui ne se trouve que dans quelques espèces d'animaux, comme les rats et les singes, dont les femelles ont trois ouvertures. On a observé que le castor est le seul des quadrupèdes dans lequel les urines et les excrémens aboutissent également à un réceptacle commun qu'on pourroit comparer au cloaque des oiseaux. Les femelles des rats et des singes sont peut-être les seules qui aient le conduit des urines et l'orifice par où elles s'écoulent absolument séparés des parties de la génération; cette singularité n'est que dans les femelles, car dans les mâles de ces mêmes espèces, l'urètre aboutit à l'extrémité de la verge, comme dans toutes les autres espèces de quadrupèdes. On a encore observé que les testicules qui, comme dans les autres rats, sont situés des deux côtés de l'anus, deviennent très-gros dans

le temps du rut pour un animal aussi petit; mais qu'après la saison des amours, ils s'oblitèrent presque entièrement, et se réduisent au point de n'avoir pas plus d'une ligne de diamètre ; enfin les follécules qui contiennent le musc ou le parfum de cet animal, sous la forme d'une humeur laiteuse, et qui sont voisines des parties de la génération, éprouvent aussi les mêmes changemens; ils sont très-gros, très-gonflés; leur parfum est très-fort, très-exalté et même très-sensible à une assez grande distance dans le temps des amours ; ensuite ils se rident, se flétrissent et enfin s'oblitèrent en entier. Ce changement dans les follécules qui contiennent le parfum, se fait plus promptement et plus complettement que celui des parties de la génération.

Ainsi voilà des animaux quadrupèdes qui, par tout le reste de la conformation ressemblent aux autres quadrupèdes, desquels cependant les parties de la génération se renouvellent et s'oblitèrent chaque année à peu près comme les laitances des poissons, ce sont-là de ces nuances par lesquelles la Nature rapproche secrètement les êtres qui nous paroissent les plus éloignés, de ces exemples rares, de ces instances solitaires qu'il ne faut jamais perdre de vue, parce qu'elles tiennent au système général de l'organisation des êtres, et qu'elles en réunissent les points les plus éloignés.

Comme l'Ondatra est du même pays que le castor, que comme lui il habite sur les eaux, qu'il est en petit à peu près de la même figure, de la même couleur et du même poil, on les a souvent comparés l'un à l'autre ; on assure même qu'au premier coup-d'œil

on prendroit un vieux ondatra pour un castor qui n'auroit qu'un mois d'âge ; ils diffèrent cependant assez par la forme de la queue pour qu'on ne puisse s'y méprendre ; elle est ovale et plate horizontalement dans le castor ; elle est très-alongée et plate verticalement dans l'Ondatra : au reste ces animaux se ressemblent assez par le naturel et l'instinct ; les Ondatras, comme les castors, vivent en société pendant l'hiver ; ils font des petites cabanes d'environ deux pieds et demi de diamètre, et quelquefois plus grandes, où ils se réunissent plusieurs familles ensemble ; ce n'est point, comme les marmottes, pour y dormir pendant cinq ou six mois, c'est seulement pour se mettre à l'abri de la rigueur de l'air : ces cabanes sont rondes et couvertes d'un dôme d'un pied d'épaisseur ; des herbes, des joncs entrelacés mêlés avec de la terre grasse qu'ils pétrissent avec les pieds, sont leurs matériaux. Leur construction est impénétrable à l'eau du ciel, et ils pratiquent des gradins en dedans pour n'être pas gagnés par l'inondation de celle de la terre : cette cabane, qui leur sert de retraite, est couverte pendant l'hiver de plusieurs pieds de glaces et de neige sans qu'ils en soient incommodés. Ils ne font pas de provisions pour vivre comme les castors, mais ils creusent des puits et des espèces de boyaux au-dessous et à l'entour de leur demeure pour chercher de l'eau et des racines ; ils passent ainsi l'hiver fort tristement quoiqu'en société, car ce n'est pas la saison de leurs amours : ils sont privés pendant tout ce temps de la lumière du ciel ; aussi lorsque l'haleine du printemps commence à dissoudre les neiges et à découvrir les

sommets de leurs habitations, les chasseurs en ouvrent le dôme, les offusquent brusquement de la lumière du jour, et assomment ou prennent tous ceux qui n'ont pas eu le temps de gagner les galeries souterraines qu'ils se sont pratiquées et qui leur servent de derniers retranchemens où on les suit encore; car leur peau est précieuse et leur chair n'est pas mauvaise à manger. Ceux qui échappent à la main du chasseur quittent leur habitation à peu près dans ce temps; ils sont errans pendant l'été, mais toujours deux à deux, car c'est le temps des amours : ils vivent d'herbes et se nourrissent largement des productions nouvelles que leur offre la surface de la terre; la membrane adipeuse s'étend, s'augmente, se remplit par la surabondance de cette bonne nourriture; les follécules se renouvellent, se remplissent aussi; les parties de la génération se dérident, se gonflent; et c'est alors que ces animaux prennent une odeur de musc si forte qu'elle n'est pas supportable; cette odeur se fait sentir de loin, et quoique suave pour les Européens, elle déplaît si fort aux sauvages, qu'ils ont appelé puante une rivière sur les bords de laquelle habitent en grand nombre ces rats musqués qu'ils appellent aussi rats puants.

Ils produisent une fois par an et cinq ou six petits à-la-fois; la durée de la gestation n'est pas longue, puisqu'ils n'entrent en amour qu'au commencement de l'été et que les petits sont déjà grands au mois d'octobre, lorsqu'il faut suivre leurs père et mère dans la cabane qu'ils construisent de nouveau tous les ans; car on a remarqué qu'ils ne reviennent point à leurs anciennes habitations. Leur voix est une espèce de gé-

missement que les chasseurs imitent pour les piper et pour les faire approcher ; leurs dents de devant sont si fortes et si propres à ronger, que, quand on enferme un de ces animaux dans une caisse de bois dur, il y fait en très-peu de temps un trou assez grand pour en sortir ; et c'est encore une de ces facultés naturelles qu'il a commune avec le castor, que nous n'avons pu garder enfermé qu'en doublant de fer blanc la porte de sa loge. L'Ondatra ne nage ni aussi vîte ni aussi longtemps que le castor : il va plus souvent à terre, il ne court pas bien et marche encore plus mal en se berçant à-peu-près comme une oie. Sa peau conserve une odeur de musc, qui fait qu'on ne s'en sert pas volontiers pour fourrure; mais on emploie le second poil ou duvet dans la fabrique des chapeaux.

Ces animaux sont peu farouches, et en les prenant petits on peut les apprivoiser aisément ; ils sont même très-jolis lorsqu'ils sont jeunes ; leur queue, longue et presque nue, qui rend leur figure désagréable, est fort courte dans le premier âge ; ils jouent innocemment et aussi lestement que des petits chats ; il ne mordent point, et on les nourriroit aisément si leur odeur n'étoit point incommode.

DE L'UNAU ET DE L'AI (1).

L'on a donné à ces deux animaux l'épithète de paresseux, à cause de la lenteur de leurs mouvemens et de la difficulté qu'ils ont à marcher; mais nous avons cru devoir leur conserver les noms qu'ils portent dans leur pays natal, d'abord pour ne pas les confondre avec d'autres animaux presqu'aussi paresseux qu'eux, et encore pour les distinguer nettement l'un de l'autre; car quoiqu'ils se ressemblent à plusieurs égards, ils diffèrent néanmoins tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, par des caractères si marqués, qu'il n'est pas possible, lorsqu'on les a examinés, de les prendre l'un pour l'autre, ni même de douter qu'ils ne soient de deux espèces très-éloignées. L'Unau n'a point de queue et n'a que deux ongles aux pieds de devant; l'Aï porte une queue courte et trois ongles à tous les pieds : l'Unau a le museau plus long, le front plus élevé, les oreilles plus apparentes que l'Aï; il a aussi le poil tout différent : à l'intérieur, ses viscères sont autrement situés et conformés différemment dans quelques-unes de leurs parties; mais le caractère le plus distinctif et en même temps le plus singulier, c'èst que l'Unau a quarante six côtes, tandis que l'Aï n'en a que vingt-huit : cela seul suppose deux espèces très-éloignées l'une de l'autre; et ce nombre de quarante-six côtes dans un animal dont le corps est si court, est une espèce d'excès ou d'erreur de la Nature; car de tous les animaux,

(1) Noms de cet animal au Maragnon et au Brésil. Le dernier vient de son cri plaintif *aï, aï*.

même des plus grands et de ceux dont le corps est le plus long relativement à leur grosseur, aucun n'a tant de chevrons à sa charpente. L'éléphant n'a que quarante côtes, le cheval trente-six, le blaireau trente, le chien vingt-six, l'homme vingt-quatre. Cette différence dans la construction de l'Unau et de l'Aï, suppose plus de distance entre ces deux espèces qu'il n'y en a entre celles du chien et du chat qui ont le même nombre de côtes; car les différences extérieures ne sont rien en comparaison des différences intérieures; celles-ci sont pour ainsi dire les causes des autres qui n'en sont que les effets. L'intérieur dans les êtres vivans est le fond du dessin de la Nature; c'est la forme constituante, c'est la vraie figure; l'extérieur n'en est que la surface ou même la draperie; car combien n'avons-nous pas vu, dans l'examen comparé que nous avons fait des animaux, que cet extérieur souvent très-différent, recouvre un intérieur parfaitement semblable; et qu'au contraire la moindre différence intérieure en produit de très-grandes à l'extérieur et change même les habitudes naturelles, les facultés, les attributs de l'animal? Combien n'y en a-t-il pas qui sont armés, couverts, ornés de parties excédantes, et qui cependant, pour l'organisation intérieure, ressemblent en entier à d'autres qui en sont dénués?

Mais ce n'est point ici le lieu de nous étendre sur ce sujet, qui, pour être bien traité, suppose non-seulement une comparaison réfléchie, mais un développement suivi de toutes les parties des êtres organisés. Nous dirons seulement, pour revenir à nos deux animaux, qu'autant la Nature est vive, agissante, exal-

tée dans les singes, autant elle est lente, contrainte et resserrée dans ces paresseux; et c'est moins paresse que misère; c'est défaut, c'est dénuement, c'est vice dans la conformation (1); les yeux obscurs et couverts, la mâchoire aussi lourde qu'épaisse, le poil plat et semblable à de l'herbe séchée, les cuisses mal emboîtées et presque hors des hanches, les jambes trop courtes, mal tournées et encore plus mal terminées; point d'assiette de pied, point de pouces, point de doigts séparément mobiles, mais deux ou trois ongles excessivement longs, recourbés en dessous, qui ne peuvent se mouvoir qu'ensemble, et nuisent plus à la marche qu'ils ne servent à grimper : la lenteur, la stupidité, l'abandon de son être, et même la douleur habituelle, résultans de cette conformation bizarre et négligée; point d'armes pour attaquer ou se défendre; nul moyen de sécurité, pas même en grattant la terre; nulle ressource de salut dans la fuite : confinés, je ne dis pas au pays, mais à la motte de terre, à l'arbre sous lequel ils sont nés; prisonniers au milieu de l'espace, ne pouvant parcourir qu'une toise en une heure; grimpant avec peine, se traînant avec douleur; une voix plaintive et par accens entrecoupés, qu'ils n'osent

---

(1) M. Wosmaër m'a reproché d'avoir dit que l'Unau et l'Aï n'avoient point de dents. J'avoue très-volontiers que j'ai fait une méprise, et que le reproche de M. Wosmaër est fondé : je ne lui sais point du tout mauvais gré d'avoir remarqué cette erreur, qui n'est venue que d'une inattention. J'aime autant une personne qui me relève d'une erreur, qu'une autre qui m'apprend une vérité, parce qu'en effet une erreur corrigée est une vérité.

élever que la nuit ; tout annonce leur misère, tout nous rappelle ces monstres par défaut, ces ébauches imparfaites mille fois projetées, exécutées par la Nature, qui ayant à peine la faculté d'exister, n'ont dû subsister qu'un temps, et ont été depuis effacées de la liste des êtres; et en effet si les terres qu'habitent l'Unau et l'Aï n'étoient pas des déserts, si les hommes et les animaux puissans s'y fussent anciennement multipliés, ces espèces ne seroient pas parvenues jusqu'à nous; elles eussent été détruites par les autres, comme elles le seront un jour. Nous avons dit qu'il semble que tout ce qui peut être, est. Ceci paroît en être un indice frappant. Ces paresseux font le dernier terme de l'existence dans l'ordre des animaux qui ont de la chair et du sang; une défectuosité de plus les auroit empêchés de subsister ; regarder ces ébauches comme des êtres aussi absolus que les autres; admettre des causes finales pour de tels disparates, et trouver que la Nature y brille autant que dans ses beaux ouvrages, c'est ne la voir que par un tube étroit, et prendre pour son but les fins de notre esprit.

Pourquoi n'y auroit-il pas des espèces d'animaux créées pour la misère, puisque dans l'espèce humaine, le plus grand nombre y est voué dès la naissance? Le mal, à la vérité, vient plus de nous que de la Nature; pour un malheureux, qui ne l'est que parce qu'il est né foible, impotent ou difforme, que de millions d'hommes le sont par la seule dureté de leurs semblables? Les animaux sont en général plus heureux; l'espèce n'a rien à redouter de ses individus; le mal n'a pour eux qu'une source; il en a deux pour l'homme;

celle du mal moral qu'il a lui-même ouverte, est un torrent qui s'est accrû comme une mer, dont le débordement couvre et afflige la face entière de la terre; dans le physique, au contraire, le mal est resserré dans des bornes étroites; il va rarement seul; le bien est souvent au-dessus, ou du moins de niveau : peut-on douter du bonheur des animaux, s'ils sont libres, s'ils ont la faculté de se procurer aisément leur subsistance, et s'ils manquent moins que nous de la santé, des sens et des organes nécessaires ou relatifs au plaisir? Or le commun des animaux est à tous ces égards très-richement doué; et les espèces disgraciées de l'Unau et de l'Aï, sont peut-être les seules que la Nature ait maltraitées, les seules qui nous offrent l'image de la misère innée.

Voyons-la de plus près; ces pauvres animaux, réduits à vivre de feuilles et de fruits sauvages, consument du temps à se traîner au pied d'un arbre; il leur en faut encore beaucoup pour grimper jusqu'aux branches; et pendant ce lent et triste exercice qui dure quelquefois plusieurs jours, ils sont obligés de supporter la faim et peut-être de souffrir le plus pressant besoin; arrivés sur leur arbre, ils n'en descendent plus; ils s'accrochent aux branches (1); ils le dépouillent par parties, mangent successivement les feuilles de chaque rameau,

(1) La situation la plus naturelle à l'Unau, et qu'il paroît préférer à toutes les autres, est de se suspendre à une branche le corps renversé en bas; quelquefois même il dort dans cette position, les quatre pattes accrochées sur un même point; son corps décrivant un arc. *Note communiquée.*

passent ainsi plusieurs semaines sans pouvoir délayer par aucune boisson cette nourriture aride; et lorsqu'ils ont ruiné leur fonds et que l'arbre est entièrement nu, ils y restent encore retenus par l'impossibilité d'en descendre; enfin, quand le besoin se fait de nouveau sentir, qu'il presse et qu'il devient plus vif que la crainte du danger de la mort, ne pouvant descendre, ils se laissent tomber, et tombent très-lourdement, comme un bloc, une masse sans ressort; car leurs jambes roides et paresseuses n'ont pas le temps de s'étendre pour rompre le coup.

A terre, ils sont livrés à tous leurs ennemis : comme leur chair n'est pas absolument mauvaise, les hommes et les animaux de proie les cherchent et les tuent; il paroît qu'ils multiplient peu, ou du moins que s'ils produisent fréquemment, ce n'est qu'en petit nombre; car ils n'ont que deux mamelles : tout concourt donc à les détruire, et il est bien difficile que l'espèce se maintienne. Il est vrai que quoiqu'ils soient lents, gauches et presqu'inhabiles au mouvement, ils sont durs, forts de corps et vivaces, qu'ils peuvent supporter longtemps la privation de toute nourriture; que couverts d'un poil épais et sec, et ne pouvant faire d'exercice, ils dissipent peu et engraissent par le repos, quelque maigres que soient leurs alimens; et que, quoiqu'ils n'aient ni bois, ni cornes sur la tête, ni sabots aux pieds, ni dents incisives à la mâchoire inférieure, ils sont cependant du nombre des animaux ruminans, et ont, comme eux, plusieurs estomacs; que par conséquent ils peuvent compenser ce qui manque à la qualité de la nourriture par la quantité qu'ils en prennent

à la fois; et ce qui est encore extrêmement singulier, c'est qu'au lieu d'avoir, comme les ruminans, des intestins très-longs, ils les ont très-petits et plus courts que les animaux carnivores. L'ambiguité de la Nature paroît à découvert par ce contraste; l'Unau et l'Aï sont certainement des animaux ruminans; ils ont quatre estomacs, et en même temps ils manquent de tous les caractères, tant extérieurs qu'intérieurs, qui appartiennent généralement à tous les autres animaux ruminans: encore une autre ambiguité; c'est qu'au lieu de deux ouvertures au dehors, l'une pour l'urine et l'autre pour les excrémens, au lieu d'un orifice extérieur et distinct pour les parties de la génération, ces animaux n'en ont qu'un seul, au fond duquel est un égoût commun, un cloaque comme dans les oiseaux.

Au reste, si la misère qui résulte du défaut de sentiment n'est pas la plus grande de toutes, celle de ces animaux, quoique très-apparente, pourroit ne pas être réelle; car ils paroissent très-mal ou très-peu sentir: leur air morne, leur regard pesant, leur résistance indolente aux coups qu'ils reçoivent sans s'émouvoir, annoncent leur insensibilité; et ce qui la démontre, c'est qu'en les soumettant au scalpel, en leur arrachant le cœur et les viscères, ils ne meurent pas à l'instant: Pison qui a fait cette dure expérience, dit que le cœur séparé du corps battoit encore vivement pendant une demi-heure, et que l'animal remuoit toujours les jambes comme s'il n'eût été qu'assoupi; par ces rapports, ce quadrupède se rapproche non-seulement de la tortue, dont il a déjà la lenteur, mais encore des autres reptiles et de tous ceux qui

n'ont pas un centre de sentiment unique et bien distinct. Or, tous ces êtres sont misérables sans être malheureux ; et dans ses productions les plus négligées, la Nature paroît toujours plus en mère qu'en marâtre.

L'Unau et l'Aï appartiennent également l'un et l'autre aux terres méridionales du nouveau continent. Ils ne peuvent supporter le froid. Ils craignent aussi la pluie : les alternatives de l'humidité et de la sécheresse altèrent leur fourrure qui ressemble plus à du chanvre mal serancé, qu'à de la laine ou du poil.

Je ne puis mieux terminer cet article que par des observations faites à Cayenne sur ces paresseux. « On connoît à Cayenne deux espèces de ces animaux, l'une appelée paresseux honteux, l'autre mouton paresseux (1); celui-ci est une fois plus long que l'autre et de la même grosseur; il a le poil long, épais et blanchâtre, pèse environ vingt-cinq livres; il se jette sur les hommes depuis le haut des arbres, mais d'une manière si lourde et si pesante qu'il est aisé de l'éviter : il mange le jour comme la nuit. »

« Le paresseux honteux a des taches noires, peut peser douze livres, se tient toujours sur les arbres, mange des feuilles de bois canon, qui sont réputées poison. Leurs boyaux empoisonnent les chiens qui les mangent, et néanmoins leur chair est bonne à manger ; mais ce n'est que le peuple qui en fait usage. »

« Les deux espèces ne font qu'un petit qu'ils portent tout de suite sur le dos. Il y a grande apparence

(1) Le paresseux mouton est celui que nous avons appelé Unau, et le paresseux honteux est l'Aï.

que les femelles mettent bas sur les arbres, mais on n'en est pas sûr. Les deux espèces sont également communes, mais un peu rares aux environs de Cayenne. Ils se pendent quelquefois par leurs griffes à des branches d'arbres qui se trouvent sur les rivières, et alors il est aisé de couper la branche et de les faire tomber dans l'eau; mais ils ne lâchent point prise et y restent fortement attachés avec leurs pattes de devant. »

« Pour monter sur un arbre, cet animal étend nonchalamment une de ses pattes de devant qu'il pose le plus haut qu'il peut sur le pied de l'arbre; il s'accroche ainsi avec sa longue griffe, lève ensuite son corps fort lourdement, et petit à petit pose l'autre patte et continue de grimper ainsi. Tous ces mouvemens sont exécutés avec une lenteur et une nonchalance inexprimables. Si on en élève dans les maisons, ils grimpent toujours sur quelques poteaux ou même sur les portes, et ils n'aiment pas se tenir à terre. Si on leur présente un bâton lorsqu'ils sont à terre, ils s'en saisissent tout de suite et montent jusqu'à l'extrémité, où ils se tiennent fortement accrochés avec les pattes de devant, et serrent avec tout le corps l'endroit où ils se sont ainsi perchés. Ils ont un petit cri fort plaintif et langoureux qui ne se fait pas entendre de loin. »

DU TAMANOIR, DU TAMANDUA ET DU FOURMILLER.

Il existe dans l'Amérique méridionale trois espèces d'animaux à long museau, à gueule étroite et sans aucunes dents, à langue ronde et longue qu'ils insinuent dans les fourmillières et qu'ils retirent pour avaler les fourmis dont ils font leur principale nourriture. Le premier de ces mangeurs de fourmis est celui que les Brasiliens appellent *Tamandua-guacu*, c'est-à-dire grand Tamandua, et auquel les François habitués en Amérique ont donné le nom de Tamanoir; c'est un animal qui a environ quatre pieds de longueur depuis l'extrémité du museau jusqu'à l'origine de la queue, la tête longue de quatorze à quinze pouces, le museau très-alongé, la queue longue de deux pieds et demi, couverte de poils rudes et longs de plus d'un pied; le cou court, la tête étroite, les yeux petits et noirs, les oreilles arrondies, la langue menue, longue de plus de deux pieds, qu'il replie dans sa gueule lorsqu'il la retire toute entière. Ses jambes n'ont qu'un pied de hauteur; celles de devant sont un peu plus hautes et plus menues que celles de derrière : il a les pieds ronds; ceux de devant sont armés de quatre ongles, dont les deux du milieu sont les plus grands; ceux de derrière ont cinq ongles. Les poils de la queue, comme ceux du corps, sont mêlés de noir et de blanchâtre; sur la queue ils sont disposés en forme de panache : l'animal la retourne sur le dos, s'en couvre tout le corps lorsqu'il veut dormir ou se mettre à l'abri de la pluie et de l'ardeur du soleil; les longs poils de la queue et

du corps ne sont pas ronds dans toute leur étendue; ils sont plats à l'extrémité et secs au toucher comme de l'herbe desséchée : l'animal agite fréquemment et brusquement sa queue lorsqu'il est irrité; mais il la laisse traîner en marchant quand il est tranquille, et il balaie le chemin par où il passe : les poils des parties antérieures de son corps sont moins longs que ceux des parties postérieures; ceux-ci sont tournés en arrière et les autres en avant; il y a plus de blanc sur les parties antérieures et plus de noir sur les parties postérieures : il y a aussi une bande noire sur le poitrail, qui se prolonge sur les côtés du corps et se termine sur le dos près des lombes : les jambes de derrière sont presque noires, celles de devant presque blanches avec une grande tache noire vers le milieu. Le Tamanoir marche lentement; un homme peut aisément l'atteindre à la course; ses pieds paroissent moins faits pour marcher que pour grimper et pour saisir des corps arrondis; aussi serre-t-il avec une si grande force une branche ou un bâton, qu'il n'est pas possible de les lui arracher.

Le second de ces animaux est celui que les Américains appellent simplement *Tamandua*, et auquel nous conserverons ce nom; il est beaucoup plus petit que le tamanoir; il n'a qu'environ dix-huit pouces depuis l'extrémité du museau jusqu'à l'origine de la queue : sa tête est longue de cinq pouces, son museau est alongé et courbé en-dessous; il a la queue longue de dix pouces et dénuée de poils à l'extrémité; les oreilles droites, longues d'un pouce, la langue ronde, longue de huit pouces, placée dans une espèce de gout-

tière ou de canal creux au-dedans de la mâchoire inférieure; ses jambes n'ont guère que quatre pouces de hauteur, ses pieds sont de la même forme et ont le même nombre d'ongles que ceux du Tamanoir, c'est-à-dire, quatre ongles à ceux de devant et cinq à ceux de derrière. Il grimpe et serre aussi-bien que le Tamanoir, et ne marche pas mieux; il ne se couvre pas de sa queue qui ne pourroit lui servir d'abri étant en partie dénuée de poil, lequel d'ailleurs est beaucoup plus court que celui de la queue du Tamanoir; lorsqu'il dort, il cache sa tête sous son cou et sous ses jambes de devant.

Le troisième de ces animaux est celui que les naturels de la Guiane appellent *ouatiriouaou ;* nous lui donnons le nom de Fourmiller pour le distinguer du Tamanoir et du Tamandua; il est encore beaucoup plus petit que le Tamandua, puisqu'il n'a que six ou sept pouces de longueur depuis l'extrémité du museau jusqu'à l'origine de la queue. Il a la tête longue de deux pouces, le museau proportionnellement beaucoup moins alongé que celui du Tamanoir ou du Tamandua; Sa queue longue de sept pouces est recourbée en-dessous; le poil est doux au toucher et d'une couleur brillante, d'un roux mêlé de jaune vif; les pieds ne sont pas faits pour marcher, mais pour grimper et saisir; il monte sur les arbres et se suspend aux branches par l'extrémité de la queue qui est dégarnie de poils. Sa langue est étroite, un peu aplatie et assez longue; le cou est presque nul; la tête est assez grosse à proportion du corps; les yeux sont placés bas et peu éloignés des coins de la gueule; les oreilles sont

petites et cachées dans le poil; les jambes n'ont que trois pouces de hauteur.

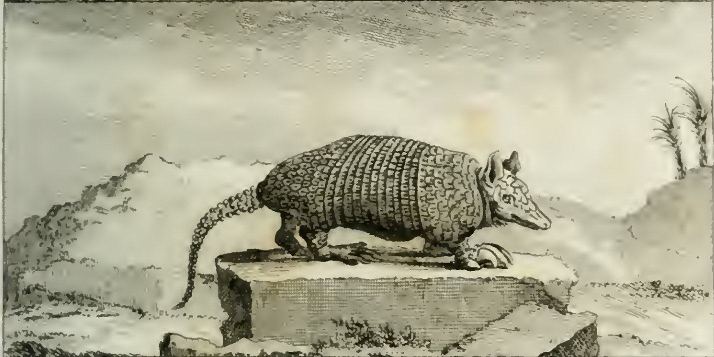
Le Tamandua fait, pour ainsi dire, la moyenne proportionnelle entre le Tamanoir et le Fourmiller pour la grandeur du corps; il a, comme le Tamanoir, le museau fort alongé et quatre doigts aux pieds de devant; mais il a, comme le Fourmiller, la queue dégarnie de poil à l'extrémité, par laquelle il se suspend aux branches des arbres. Le Fourmiller a aussi la même habitude : dans cette situation ils balancent leurs corps, approchent leur museau des trous et des creux d'arbres; ils y insinuent leur longue langue, et la retirent ensuite brusquement pour avaler les insectes qu'elle a ramassés.

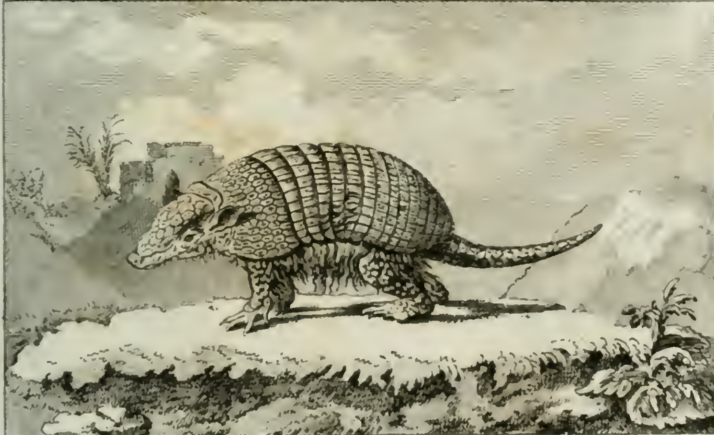
Au reste, ces trois animaux qui diffèrent si fort par la grandeur et par les proportions du corps, ont néanmoins beaucoup de choses communes, tant pour la conformation que pour les habitudes naturelles : tous trois se nourrissent de fourmis, et plongent aussi leur langue dans le miel et dans les autres substances liquides ou visqueuses; ils ramassent assez promptement les miettes de pain et les petits morceaux de viande hachée; on les apprivoise et on les élève aisément; ils soutiennent longtemps la privation de toute nourriture; ils n'avalent pas toute la liqueur qu'ils prennent en buvant, il en retombe une partie qui passe par les narines; ils dorment ordinairement pendant le jour, et changent de lieu pendant la nuit; ils marchent si mal qu'un homme peut les atteindre facilement à la course dans un lieu découvert. Les sauvages mangent leur chair, qui cependant est d'un très-mauvais goût.

On prendroit de loin le Tamanoir pour un grand renard, et c'est par cette raison que quelques voyageurs l'ont appelé renard américain. Il est assez fort pour se défendre d'un gros chien et même d'un jaguar lorsqu'il en est attaqué ; il se bat d'abord de bout, et comme l'ours, il se défend avec les mains, dont les ongles sont meurtriers, ensuite il se couche sur le dos pour se servir des pieds comme des mains, et dans cette situation il est presque invincible, et combat opiniâtrément jusqu'à la dernière extrémité, et même lorsqu'il a mis à mort son ennemi, il ne le lâche que très-longtemps après; il résiste plus qu'aucun autre au combat, parce qu'il est couvert d'un grand poil touffu, d'un cuir fort épais, et qu'il a la chair peu sensible et la vie très-dure.

Le Tamanoir, le Tamandua et le Fourmiller sont des animaux naturels aux climats les plus chauds de l'Amérique, c'est-à-dire au Brésil, à la Guiane, au pays des Amazones; on ne les trouve point au Canada, ni dans les autres contrées froides du nouveau monde. On ne doit donc pas les retrouver dans l'ancien continent, quoique Desmarchais et Kolbe aient écrit qu'il y avoit de ces animaux en Afrique.







De Seve, Del. J. Epine, Direx.



DES TATOUS.

Lorsqu'on parle d'un quadrupède, il semble que le nom seul emporte l'idée d'un animal couvert de poil; et de même lorsqu'il est question d'un oiseau ou d'un poisson, les plumes et les écailles s'offrent à l'imagination, et paroissent être des attributs inséparables de ces êtres: cependant la Nature, comme si elle vouloit se soustraire à toute méthode et échapper à nos vues les plus générales, dément nos idées, contredit nos dénominations, méconnoît nos caractères, et nous étonne encore plus par ses exceptions que par ses lois. Les animaux quadrupèdes qu'on doit regarder comme faisant la première classe de la Nature vivante, et qui sont, après l'homme, les êtres les plus remarquables de ce monde, ne sont néanmoins ni supérieurs en tout, ni séparés par des attributs constans, ou des caractères uniques, de tous les autres êtres. Le premier de ces caractères, qui constitue leur nom et qui consiste à avoir quatre pieds, se retrouve dans les lézards, les grenouilles, lesquels néanmoins diffèrent des Quadrupèdes à tant d'autres égards, qu'on en a fait avec raison une classe séparée. La seconde propriété générale, qui est de produire des petits vivans, n'appartient pas uniquement aux Quadrupèdes, puisqu'elle leur est commune avec les cétacées. Et enfin le troisième attribut qui paroissoit le moins équivoque, parce qu'il est le plus apparent, et qui consiste à être couvert de poil, se trouve, pour ainsi dire, en contradiction avec les deux autres dans plusieurs espèces qu'on ne peut cependant retrancher de l'ordre des Quadrupè-

des, puisqu'à l'exception de ce seul caractère, elles leur ressemblent par tous les autres. Et comme ces exceptions apparentes de la Nature ne sont dans le réel que les nuances qu'elle emploie pour rapprocher les êtres même les plus éloignés, il faut ne pas perdre de vue ces rapports singuliers, et tâcher de les saisir à mesure qu'ils se présentent. Les Tatous, au lieu de poil, sont couverts, comme les tortues, les écrevisses et les autres crustacées, d'une croûte ou d'un têt solide; les pangolins sont armés d'écailles assez semblables à celles des poissons; les porcs-épics portent des espèces de plumes piquantes et sans barbe, mais dont le tuyau est pareil à celui des plumes des oiseaux : ainsi, dans la classe seule des Quadrupèdes, et par le caractère même le plus constant et le plus apparent des animaux de cette classe, qui est d'être couverts de poil, la Nature varie en se rapprochant de trois autres classes très-différentes, et nous rappelle les oiseaux, les poissons à écailles et les crustacées. Aussi faut-il bien se garder de juger la nature des êtres par un seul caractère; il se trouveroit toujours incomplet et fautif; souvent même deux et trois caractères, quelque généraux qu'ils puissent être, ne suffisent pas encore; et ce n'est, comme nous l'avons dit et redit, que par la réunion de tous les attributs et par l'énumération de tous les caractères, qu'on peut juger de la forme essentielle de chacune des productions de la Nature. Une bonne description et jamais de définitions, une exposition plus scrupuleuse sur les différences que sur les ressemblances, une attention particulière aux exceptions et aux nuances même les plus légères, sont les

vraies règles, et j'ose dire les seuls moyens que nous ayons de connoître la nature de chaque chose ; et si l'on eût employé à bien décrire tout le temps qu'on a perdu à définir et à faire des méthodes, nous n'eussions pas trouvé l'Histoire Naturelle au berceau, nous aurions moins de peine à lui ôter ses hochets, à la débarrasser de ses langes ; nous aurions peut-être avancé son âge, car nous eussions plus écrit pour la science et moins contre l'erreur.

Mais revenons à notre objet. Il existe donc parmi les animaux quadrupèdes et vivipares plusieurs espèces d'animaux qui ne sont pas couverts de poil. Les Tatous font eux seuls un genre entier dans lequel on peut compter plusieurs espèces qui nous paroissent être réellement distinctes et séparées les unes des autres : dans toutes, l'animal est revêtu d'un têt semblable pour la substance à celle des os ; ce têt couvre la tête, le cou, le dos, les flancs, la croupe et la queue jusqu'à l'extrémité ; il est lui-même recouvert au dehors par un cuir mince, lisse et transparent ; les seules parties sur lesquelles ce têt ne s'étend pas, sont la gorge, la poitrine et le ventre qui présentent une peau blanche et grenue, semblable à celle d'une poule plumée ; et en regardant ces parties avec attention, l'on y voit de place en place des rudimens d'écailles qui sont de la même substance que le têt du dos ; la peau de ces animaux, même dans les endroits où elle est la plus souple, tend donc à devenir osseuse ; mais l'ossification ne se réalise en entier qu'où elle est la plus épaisse, c'est-à-dire, sur les parties supérieures et extérieures du corps et des membres. Le têt qui re-

couvre toutes ces parties supérieures, n'est pas d'une seule pièce comme celui de la tortue; il est partagé en plusieurs bandes sur le corps, lesquelles sont attachées les unes aux autres par autant de membranes qui permettent un peu de mouvement et de jeu dans cette armure. Le nombre de ces bandes ne dépend pas, comme on pourroit l'imaginer, de l'âge de l'animal; les tatous qui viennent de naître et les tatous adultes ont, dans la même espèce, le même nombre de bandes; nous nous en sommes convaincus en comparant les petits aux grands; et quoique nous ne puissions pas assurer que tous ces animaux ne se mèlent ni ne peuvent produire ensemble, il est au moins très-probable, puisque cette différence du nombre des bandes mobiles est constante, que ce sont ou des espèces réellement distinctes, ou au moins des variétés durables et produites par l'influence des divers climats.

Tous les Tatous sont originaires de l'Amérique; ils étoient inconnus avant la découverte du nouveau-monde; les anciens n'en ont jamais fait mention, et les voyageurs modernes ou nouveaux, en parlent tous comme d'animaux naturels et particuliers au Mexique, au Brésil, à la Guiane; aucun ne dit en avoir trouvé l'espèce existante en Asie ni en Afrique. Quelques-uns ont seulement confondu les pangolins et les phatagins ou lézards écailleux avec les Tatous. Les Espagnols ayant nommé *armadillo* ces lézards écailleux, aussi bien que les Tatous, il ne faut pas s'étonner que cette erreur se soit multipliée sous la plume de nos descripteurs de cabinets, et de nos nomenclateurs qui ont non-seulement admis des Tatous aux

Indes

Indes orientales, mais en ont créé en Afrique, quoiqu'il n'y en ait jamais eu d'autres dans ces deux parties du monde, que ceux qui y ont été transportés d'Amérique.

Les deux plus grandes espèces de Tatous, sont le kabassou et l'encoubert; les petites espèces sont l'apar, le tatuèle, le cachicame et le cirquinçon. Le kabassou, le plus grand de tous, a la tète plus grosse, plus large et le museau moins effilé que les autres, les jambes plus épaisses, les pieds plus gros, la queue sans têt, particularité qui seule suffiroit pour faire distinguer cette espèce de toutes les autres; cinq doigts à tous les pieds, et douze bandes mobiles qui n'anticipent que peu les unes sur les autres. Le bouclier des épaules et celui de la croupe sont composés de pièces quadrangulaires assez grandes. Le casque de la tête est aussi composé de pièces assez grandes, mais irrégulières. Entre les jointures des bandes mobiles et des autres parties de l'armure, s'échappent quelques poils pareils à des soies de cochon; il y a sur la poitrine, sur le ventre, sur les jambes et sur la queue, des rudimens d'écailles qui sont ronds, durs et polis comme le reste du têt, et autour de ces petites écailles on voit de petites houpes de poil.

L'encoubert a le corps entier revêtu d'un têt osseux, très-dur et composé de plusieurs pièces assez grandes et très-élégamment disposées; il a deux boucliers, l'un sur les épaules et l'autre sur la croupe, tous deux d'une seule pièce; il y a seulement au-delà du bouclier des épaules et près de la tête, une bande mobile entre deux jointures, qui permet à l'animal de

courber le cou. Le bouclier des épaules est formé par cinq rangs parallèles, composés de pièces dont les figures sont à cinq ou six angles avec une espèce d'ovale dans chacune. La partie du têt qui est entre les deux boucliers est partagée en six bandes qui anticipent peu les unes sur les autres, et qui tiennent entre elles, et au bouclier par sept jointures d'une peau souple et épaisse; de cette peau des jointures, il sort quelques poils blanchâtres, et semblables à ceux qui se voient aussi en très-petit nombre sous la gorge, la poitrine et le ventre; toutes ces parties inférieures ne sont revêtues que d'une peau grenue et non pas d'un têt osseux, comme les parties supérieures du corps; le têt de la tête est long, large et d'une seule pièce, jusqu'à la bande mobile du cou. L'encoubert a le museau aigu, les yeux petits et enfoncés, la langue étroite et pointue, les oreilles sans poil et sans têt, nues, courtes et brunes comme la peau des jointures du dos; dix-huit dents de grandeur médiocre à chaque mâchoire, cinq doigts à tous les pieds avec des ongles assez longs, arrondis et plutôt étroits que larges; la tête et le groin à peu près semblables à ceux du cochon de lait; la queue grosse à son origine, et diminuant toujours jusqu'à l'extrémité où elle est fort menue et arrondie par le bout. La couleur du corps est d'un jaune-roussâtre; l'animal est ordinairement épais et gras, et le mâle a le membre génital fort apparent. Il fouille la terre avec une extrême facilité, tant à l'aide de son groin que de ses ongles; il se fait un terrier où il se tient pendant le jour, et n'en sort que le soir pour chercher sa subsistance; il boit souvent; il vit de fruits, de

racines, d'insectes et d'oiseaux lorsqu'il peut en saisir.

L'apar a la tète oblongue et presque pyramidale, le museau pointu, les yeux petits, les oreilles courtes et arrondies, le dessus de la tête couvert d'un casque d'une seule pièce; il a cinq doigts à tous les pieds; la queue est très-courte; elle n'a que deux pouces de longueur et elle est revêtue d'un têt tout autour; le corps a un pied de longueur sur huit pouces dans sa plus grande largeur; la cuirasse qui le couvre est partagée par quatre commissures ou divisions et composée de trois bandes mobiles et transversales qui permettent à l'animal de se courber et de se contracter en rond; la peau qui forme les commissures est très-souple. Marcgrave remarque que quand l'apar se couche pour dormir ou que quelqu'un le touche et veut le prendre avec la main, il rapproche et réunit pour ainsi dire en un point ses quatre pieds, ramène sa tête sous son ventre et se courbe si parfaitement en rond, qu'alors on le prendroit plutôt pour une coquille de mer que pour un animal terrestre. Cette contraction si serrée se fait au moyen de deux grands muscles qu'il a sur les côtés du corps, et l'homme le plus fort a bien de la peine à le deserrer et à le faire étendre avec les mains.

Le tatuète a la tète petite, le museau pointu, les oreilles droites, un peu alongées, les yeux petits et noirs, quatre doigts aux pieds de devant et cinq à ceux de derrière; la tête est couverte d'un casque, les épaules d'un bouclier et le corps d'une cuirasse composée de huit bandes mobiles qui tiennent entr'elles et aux boucliers par neuf jointures de peau flexible, et qui sont marquées par des figures triangulaires; le têt des

boucliers n'est pas dur; le plus petit plomb suffit pour le percer et pour tuer l'animal dont la chair est fort blanche et très-bonne à manger.

Le cachicame ou tatou à neuf bandes, ne fait pas une espèce réellement distincte du tatuète qui n'en a que huit, et auquel, à l'exception de cette différence, il nous a paru ressembler à tous autres égards. Il se pourroit même que le tatuète ou tatou à huit bandes, fût le mâle, et le cachicame ou tatou à neuf bandes, la femelle, et que le plus grand nombre de rangs qu'il a sur le bouclier de la croupe appartînt aux femelles de ces espèces, comme nécessaire pour faciliter la gestation et l'accouchement dans des animaux dont le corps est si étroitement cuirassé. Ce qui nous le fait conjecturer, c'est que nous avons deux tatous à huit bandes qui sont desséchés et qui paroissent être deux mâles; nous avons sept ou huit tatous à neuf bandes, un bien entier qui est femelle, et les autres desséchés, dans lesquels nous n'avons pu reconnoître le sexe.

Tous les autres tatous ont deux boucliers chacun d'une seule pièce, le premier sur les épaules et le second sur la croupe; le cirquinçon n'en a qu'un, et c'est sur les épaules : on lui a donné le nom de tatou-belette, parce qu'il a la tête à peu près de la même forme que celle de la belette. Son corps, depuis le bouclier des épaules jusqu'à la queue, est couvert de bandes mobiles et séparées les unes des autres par une membrane souple; ces bandes sont au nombre de dix-huit; la poitrine, le ventre et les oreilles sont nus comme dans les autres espèces; il semble que de tous les tatous, celui-ci ait le plus de facilité pour se contracter et se

serrer en boule, à cause du grand nombre de ses bandes mobiles qui s'étendent jusqu'à la queue.

Dans les plus grandes espèces de tatous, le têt est beaucoup plus solide et plus dur que dans les petites, et la chair aussi bien que la peau est plus dure et moins bonne. Ce têt si singulier dont ils sont revêtus, est un véritable os composé de petites pièces contiguës, et qui, sans être mobiles ni articulées, excepté aux commissures des bandes, sont réunies par symphyse et peuvent toutes se séparer les unes des autres, et se séparent en effet si on les met au feu. Lorsque l'animal est vivant, ces petites pièces, tant celles des boucliers que celles des bandes mobiles, prêtent et obéissent en quelque façon à ses mouvemens, sur-tout à celui de contraction; si cela n'étoit pas, il seroit difficile de concevoir qu'avec tous ses efforts il lui fût possible de s'arrondir. Ces petites pièces offrent, suivant les différentes espèces, des figures différentes toujours arrangées régulièrement, comme de la mosaïque très-élégamment disposée. La pellicule ou le cuir mince dont le têt est revêtu à l'extérieur, est une peau transparente qui fait l'effet d'un vernis sur tout le corps de l'animal : cette peau relève de beaucoup et change même les reliefs des mosaïques qui paroissent différens lorsqu'elle est enlevée. Au reste, ce têt osseux n'est qu'une enveloppe indépendante de la charpente et des autres parties intérieures du corps de l'animal, dont les os et les autres parties constituantes du corps sont composées et organisées comme celles de tous les autres quadrupèdes.

Les Tatous en général sont des animaux innocens et

qui ne font aucun mal, à moins qu'on ne les laisse entrer dans les jardins où ils mangent les melons, les patates et les autres légumes ou racines. Quoiqu'originaires des climats chauds de l'Amérique, ils peuvent vivre dans les climats tempérés ; j'en ai vu un en Languedoc, il y a plusieurs années, qu'on nourrissoit à la maison, et qui alloit partout sans faire aucun dégât ; ils marchent avec vivacité, mais ils ne peuvent, pour ainsi dire, ni sauter, ni courir, ni grimper sur les arbres, en sorte qu'ils ne peuvent guère échapper par la fuite à ceux qui les poursuivent ; leurs seules ressources sont de se cacher dans leur terrier, ou s'ils en sont trop éloignés, de tâcher de s'en faire un avant que d'être atteints ; il ne leur faut que quelques momens ; car les taupes ne creusent pas la terre plus vîte que les Tatous ; on les prend quelquefois par la queue avant qu'ils n'y soient totalement enfoncés, et ils font alors une telle résistance, qu'on leur casse la queue sans amener le corps : pour ne les pas mutiler, il faut ouvrir le terrier par-devant, et alors on les prend sans qu'ils puissent faire aucune résistance ; dès qu'on les tient, ils se resserrent en boules ; et pour les faire étendre, on les met près du feu. Leur têt, quoique dur et rigide, est cependant si sensible que quand on le touche un peu ferme avec le doigt, l'animal en ressent une impression assez vive pour se contracter en entier. Lorsqu'ils sont dans des terriers profonds, on les en fait sortir en y faisant entrer de la fumée ou couler de l'eau : on prétend qu'ils demeurent dans leurs terriers sans en sortir pendant plus d'un tiers de l'année ; ce qui est plus vrai, c'est qu'ils s'y retirent pendant le jour, et qu'ils

n'en sortent que la nuit pour chercher leur subsistance. On chasse le tatou avec des petits chiens qui l'atteignent bientôt; il n'attend pas même qu'ils soient tout près de lui pour s'arrêter et pour se contracter en rond; dans cet état on le prend et on l'emporte. S'il se trouve au bord d'un précipice, il échappe aux chiens et aux chasseurs; il se resserre, se laisse tomber et roule comme une boule sans briser son écaille et sans ressentir aucun mal.

Ces animaux sont gras, replets et très-féconds; le mâle marque par les parties extérieures, de grandes facultés pour la génération; la femelle produit, dit-on, chaque mois quatre petits; aussi l'espèce en est-elle très-nombreuse. Et comme ils sont bons à manger, on les chasse de toutes les manières : on les prend aisément avec des piéges que l'on tend au bord des eaux et dans les autres lieux humides et chauds qu'ils habitent de préférence; ils ne s'éloignent jamais beaucoup de leurs terriers qui sont très-profonds et qu'ils tâchent de regagner dès qu'ils sont surpris. On prétend qu'ils ne craignent pas la morsure des serpens à sonnette, quoiqu'elle soit aussi dangereuse que celle de la vipère; on dit qu'ils vivent en paix avec ces reptiles, et que l'on en trouve souvent dans leurs trous. Les sauvages se servent du têt des tatous à plusieurs usages; ils le peignent de différentes couleurs; ils en font des corbeilles, des boîtes et d'autres petits vaisseaux solides et légers. Monard, Ximénès, et plusieurs autres après eux, ont attribué d'admirables propriétés médicinales à différentes parties de ces animaux. Ils ont assuré que le têt réduit en poudre et pris intérieu-

rement, même à petite dose, est un puissant sudorifique; que l'os de la hanche, aussi pulvérisé, guérit du mal vénérien; que le premier os de la queue appliqué sur l'oreille fait entendre les sourds. Nous n'ajoutons aucune foi à ces propriétés extraordinaires; le têt et les os des tatous sont de la même nature que les os des autres animaux. Des effets aussi merveilleux ne sont jamais produits que par des vertus imaginaires.

DU JAGUAR (1).

Le Jaguar ressemble à l'once par la grandeur du corps, par la forme de la plupart des taches dont sa robe est semée, et même par le naturel; il est moins fier et moins féroce que le léopard et la panthère. Les François, sans fondement de relation, l'ont appelé tigre; car il n'a rien de commun avec cet animal. Il diffère aussi de la panthère par la grandeur du corps, par la position et la figure des taches, par la couleur et la longueur du poil qui est crêpé dans la jeunesse, et lisse quand il devient adulte, et qui est toujours moins lisse que celui de la panthère.

Nous n'avons pas vu cet animal vivant, mais on nous l'a envoyé bien entier et bien conservé dans une liqueur préparée : il avoit été pris tout petit, et élevé dans la maison jusqu'à l'âge de deux ans, qu'on le fit tuer pour nous l'envoyer; il n'avoit donc pas encore acquis toute l'étendue de ses dimensions naturelles; mais il n'en est pas moins évident par la seule inspection de cet animal, âgé de deux ans, qu'il est à peine de la taille d'un dogue ordinaire ou de moyenne race, lorsqu'il a pris son accroissement entier. C'est cependant l'animal le plus formidable, le plus cruel, c'est en un mot le tigre du nouveau monde, dans lequel la Nature semble avoir rapetissé tous les genres d'animaux quadrupèdes. Le Jaguar vit de proie comme le tigre, mais il ne faut pour le faire fuir que lui présenter un tison allumé; et même lorsqu'il est repu,

(1) Nom de cet animal au Brésil.

il perd tout courage et toute vivacité; un chien seul suffit pour lui donner la chasse; il se ressent en tout de l'indolence du climat; il n'est léger, agile, alerte que quand la faim le presse. Les sauvages, naturellement poltrons, ne laissent pas de redouter sa rencontre; ils prétendent qu'il a pour eux un goût de préférence, que quand il les trouve endormis avec des Européens, il respecte ceux-ci, et ne se jette que sur eux. On conte la même chose du léopard; on dit qu'il préfère les hommes noirs aux blancs, qu'il semble les connoître à l'odeur, et qu'il les choisit la nuit comme le jour (1).

---

(1) Depuis que cet article a été écrit, j'ai reçu d'un de nos correspondans quelques bonnes observations sur les Jaguars de la Guiane, que je crois devoir publier. « Le Jaguar dit-il, n'a pas le poil crêpé lorsqu'il est jeune; j'ai vu de très-jeunes jaguars qui avoient le poil aussi lisse que les grands. Quant à la taille, j'ai eu deux peaux de jaguar, que l'on m'a assuré appartenir à des sujets de deux ou trois ans, dont l'une avoit près de cinq pieds de long, depuis le bout du museau jusqu'à l'origine de la queue, laquelle avoit deux pieds de longueur; la couleur de la peau varie suivant l'âge; les jeunes l'ont d'un fauve très-foncé, presque roux et même brun; cette couleur s'éclaircit à mesure que l'animal vieillit. »

« Quant au goût de préférence que l'on suppose au Jaguar, pour les naturels du pays plutôt que pour les nègres et les blancs, je présume que c'est un conte. A Cayenne j'ai trouvé cette opinion établie; mais j'ai voyagé avec les sauvages dans des endroits où les tigres d'une grandeur démesurée étoient communs; jamais je n'ai remarqué qu'ils aient une peur bien grande de ces animaux; ils suspendoient comme nous, leurs hamacs à des arbres, s'éloignoient à quelque distance de nous,

Une autre espèce à laquelle on a encore donné le nom de tigre, et qui en est tout aussi éloignée que les précédentes, est le jaguarète, qui est à-peu-près de la taille du Jaguar, et qui lui ressemble aussi par les habitudes naturelles, mais qui en diffère par quelques caractères extérieurs : on l'a appelé tigre noir; parce qu'il a le poil noir sur tout le corps, avec des taches encore plus noires, qui sont séparées et parsemées comme celles du Jaguar. Il se pourroit au reste que ce ne fût qu'une variété de la même espèce; d'autant plus, que dans le Jaguar la couleur du fond du poil et celle des taches dont il est marqué varient dans les différens individus de cette même espèce. La différence totale de la couleur, c'est-à-dire, du blanc, du gris ou du fauve au noir, se retrouve dans plusieurs autres espèces d'animaux; il y a des loups noirs, des renards noirs, des écureuils noirs, et si ces variations de la Nature sont plus rares dans les animaux sauvages que dans les animaux domestiques, c'est que le nombre

---

et ne prenoient pas la même précaution que nous, d'allumer un grand feu ; ils se contentoient d'en faire un très-petit, qui le plus souvent s'éteignoit dans le cours de la nuit. Ces sauvages étoient cependant habitans de l'intérieur des terres, et connoissoient par conséquent le danger qu'il y avoit pour eux; j'assure qu'ils ne prenoient aucune précaution, et qu'ils paroissoient fort peu émus quoiqu'entourés de ces animaux. »

« La chair des Jaguars n'est pas bonne à manger ; ils font la guerre avec le plus grand avantage à toutes les espèces de quadrupèdes du nouveau continent, qui tous les fuyent et les redoutent. »

des hazards qui peuvent les produire est moins grand dans les premiers, et que dans les sauvages la vie étant plus uniforme, la nourriture moins variée, la liberté plus grande que dans les domestiques, leur nature doit être plus constante, c'est-à-dire moins sujette aux changemens et à ces variations qu'on doit regarder comme accidentelles quand elles ne tombent que sur la couleur du poil.

Le Jaguar se trouve au Brésil, au Paraguai, au Tucuman, à la Guiane, au pays des Amazones, au Mexique et dans toutes les contrées méridionales de l'Amérique. Il est maintenant moins commun au Brésil, qui paroît être son pays natal, qu'il ne l'étoit autrefois. On a mis sa tête à prix; on en a beaucoup détruit, et il s'est retiré loin des côtes dans la profondeur des terres. Le jaguarète a toujours été plus rare, ou du moins il s'éloigne encore plus des lieux habités.

DU COUGUAR (1).

Le Couguar a la taille aussi longue mais moins étoffée que le jaguar; il est plus levreté, plus effilé et plus haut sur ses jambes; il a la tête petite, la queue longue, le poil court et de couleur presqu'uniforme, d'un roux vif, mêlé de quelques teintes noirâtres, sur-tout au-dessus du dos; il n'est marqué ni de bandes longues comme le tigre, ni de taches rondes et pleines comme le léopard, ni de taches en anneaux ou en roses comme l'once et la panthère; il a le menton blanchâtre ainsi que la gorge et toutes les parties inférieures du corps. Quoique plus foible il est aussi féroce et peut-être plus cruel que le jaguar : il paroît être encore plus acharné sur sa proie et la dévore sans la dépecer dès qu'il l'a saisie; il l'entame, il la suce, la mange de suite et ne la quitte pas qu'il ne soit pleinement rassasié.

Cet animal est assez commun à la Guiane: autrefois on l'a vu arriver à la nage et en nombre dans l'île de Cayenne pour attaquer et dévaster les troupeaux; c'étoit au commencement un fléau pour la colonie; mais peu à peu on l'a chassé, détruit et relégué loin des habitations. On le trouve au Brésil, au Paraguai, au pays des Amazones.

Le Couguar par la légéreté de son corps et la plus grande longueur de ses jambes doit mieux courir que

---

(1) Nom que nous avons donné à cet animal, et que nous avons tiré par contraction de son nom Brasilien *Cuguacu, ara* que l'on prononce *Couguacouarc.* On l'appelle Tigre rouge, à la Guiane.

le jaguar, et grimper aussi plus aisément sur les arbres; ils sont tous deux également paresseux et poltrons, dès qu'ils sont rassasiés; ils n'attaquent presque jamais les hommes à moins qu'ils ne les trouvent endormis. Lorsqu'on veut passer la nuit ou s'arrêter dans les bois, il suffit d'allumer du feu pour les empêcher d'approcher; ils se plaisent à l'ombre dans les grandes forêts; ils se cachent dans un fort ou même sur un arbre touffu d'où ils s'élancent sur les animaux qui passent: quoiqu'ils ne vivent que de proie et qu'ils s'abreuvent plus souvent de sang que d'eau, on prétend que leur chair est très-bonne à manger.

« Les jaguars et les couguars, nous écrit un observateur de Cayenne, sont fort communs dans toutes les terres qui avoisinent la rivière des Amazones jusqu'à celle de Sainte-Marthe. Leur peau est assez tendre pour que les Indiens leur envoient des flèches qui pénètrent avant, poussées avec de simples sarbacanes. Tous ces animaux ne sont pas absolument avides de carnage; une seule proie leur suffit; on les rencontre presque toujours seuls, et quelquefois deux ou trois ensemble quand les femelles sont en chaleur. »

« Lorsqu'ils sont affamés, ils attaquent les vaches et les bœufs en leur sautant sur le dos; ils enfoncent les griffes de la patte gauche sur le cou, et lorsque le bœuf est courbé, ils le déchirent et trainent les lambeaux de la chair dans les bois, après lui avoir ouvert la poitrine et le ventre pour boire tout le sang dont ils se contentent pour une première fois. Ils couvrent ensuite avec des branches les restes de leur proie, et ne s'en écartent jamais guère; mais lorsque la chair

commence à se corrompre, ils n'en mangent plus. Quelquefois ils se mettent à l'affût sur des arbres pour s'élancer sur les animaux qui viennent à passer. Ils suivent aussi les troupes de cochons sauvages et tombent sur les traîneurs; mais, s'ils se laissent une fois entourer par ces animaux, ils ne trouvent de salut que dans la fuite.»

«Au reste, les jaguars ainsi que les couguars ne sont pas absolument féroces, et n'attaquent pas les hommes, à moins qu'ils ne se sentent blessés; mais ils sont intrépides contre les attaques des chiens, et vont les prendre près des habitations; lorsque plusieurs chiens les poursuivent et les forcent à fuir par leur nombre, ils grimpent sur les arbres. Ces animaux rodent souvent le long des bords de la mer, et ils mangent les œufs que les tortues viennent y déposer. Ils mangent aussi des caïmans, des lézards et du poisson, quelquefois les bourgeons et les feuilles tendres des palétuviers. Ils sont bons nageurs et traversent des rivières très-larges. Pour prendre les caïmans, ils se couchent ventre à terre au bord de la rivière, et battent l'eau pour faire du bruit, afin d'attirer le caïman, qui ne manque pas de venir aussi-tôt et de lever la tête, sur laquelle le jaguar se jette; il le tue et le traîne plus loin pour le manger à loisir.»

«Les Indiens prétendent que les jaguars attirent l'agouti en contrefaisant son cri; mais ils ajoutent qu'ils attirent aussi le caïman par un cri semblable à celui des jeunes chiens, ou en contrefaisant la voix d'un homme qui tousse, ce qui est plus difficile à croire.»

« Ces animaux carnassiers détruisent beaucoup de chiens de chasse qu'ils surprennent à la poursuite du gibier. Les Indiens prétendent qu'on peut préserver les chiens de leur attaque, en les frottant avec une certaine herbe dont l'odeur les éloigne. »

« Quand ces animaux sont en chaleur, ils ont un espèce de rugissement effrayant, et qu'on entend de fort loin. Ils ne font ordinairement qu'un petit, qu'ils déposent toujours dans des gros troncs d'arbres pourris. On mange, à Cayenne, la chair de ces animaux, sur-tout celle des jeunes, qui est blanche comme celle du lapin. »

Le couguar réduit en captivité, est presque aussi doux que les autres animaux domestiques.

« J'ai vu (dit l'auteur des recherches sur les Américains) un couguar vivant; il avoit la tranquillité d'un chien et beaucoup plus que la corpulence d'un très-grand dogue; il est haut monté sur ses jambes, ce qui le rend svelte et alerte; ses dents canines sont coniques et très-grandes. On ne l'avoit ni désarmé ni emmuselé, et on le conduisoit en lesse. Il se laissoit flatter de la main, et je vis de petits garçons monter sur son dos et s'y tenir à califourchon. Le nom de tigre poltron lui a été bien donné. »

DE

DE L'OCELOT (1).

L'Ocelot est un animal d'Amérique féroce et carnassier, que l'on doit placer à côté du jaguar, du couguar, ou immédiatement après; car il en approche pour la grandeur, et leur ressemble par le naturel et par la figure. Le mâle et la femelle ont été apportés vivans à Paris; ils venoient des terres voisines de Carthagène, et ils avoient été enlevés tout petits à leur mère au mois d'octobre 1763; à trois mois d'âge, ils étoient déjà devenus assez forts et assez cruels pour tuer et dévorer une chienne qu'on leur avoit donnée pour nourrice; à un an d'âge, lorsque nous les avons vus, ils avoient environ deux pieds de longueur, et il est certain qu'il leur restoit encore à croître, et que probablement ils n'avoient pris alors que la moitié ou les deux tiers de leur entier accroissement. On les montroit sous le nom de chat-tigre, mais nous avons rejeté cette dénomination précaire et composée, avec d'autant plus de raison, qu'on nous a envoyé sous ce même nom le jaguar, le serval et le margay, qui cependant sont tous trois différens les uns des autres, et différens aussi de celui dont il est ici question.

De tous les animaux à peau tigrée, l'ocelot mâle a certainement la robe la plus belle et la plus élégamment variée; celle du léopard même n'en approche pas pour la vivacité des couleurs et la régularité du

(1) Ocelot, mot que nous avons tiré par abréviation de *Tlalocelotl*, nom de cet animal dans son pays natal au Mexique.

dessin, et celle du jaguar, de la panthère ou de l'once en approche encore moins; mais dans l'ocelot femelle les couleurs sont bien plus foibles et le dessin moins régulier.

Lorsque l'Ocelot a pris son entier accroissement, il a selon Grégoire de Bolivar, deux pieds et demi de hauteur sur environ quatre pieds de longueur. Cet animal est très-vorace; il est en même temps timide; il attaque rarement les hommes; il craint les chiens, et dès qu'il en est poursuivi, il gagne les bois et grimpe sur un arbre; il y demeure et même y séjourne pour dormir et pour épier le gibier ou le bétail sur lequel il s'élance dès qu'il le voit à portée; il préfère le sang à la chair, et c'est par cette raison qu'il détruit un grand nombre d'animaux, parce qu'au lieu de se rassasier en les dévorant, il ne fait que se désaltérer en leur suçant le sang.

Dans l'état de captivité, il conserve ses mœurs; rien ne peut adoucir son naturel féroce, rien ne peut calmer ses mouvemens inquiets; on est obligé de le tenir toujours en cage. « A trois mois, dit un observateur qui a amené ces animaux du continent de Carthagène, lorsque ces deux petits eurent dévoré leur nourrice, je les tins en cage et je les y ai nourris avec de la viande fraîche, dont ils mangent sept à huit livres par jour; ils fraient ensemble mâle et femelle comme nos chats domestiques; il règne entr'eux une supériorité singulière de la part du mâle; quelqu'appétit qu'aient ces deux animaux, jamais la femelle ne s'avise de rien prendre que le mâle n'ait sa saturation, et qu'il ne lui envoie les morceaux dont il ne veut plus; je leur ai

donné plusieurs fois des chats vivans; ils leur sucent le sang jusqu'à ce que mort s'ensuive, mais jamais ils ne les mangent; j'avois embarqué pour leur subsistance deux chevreaux; ils ne mangent d'aucune viande cuite ni salée. »

Il paroît que ces animaux ne produisent ordinairement que deux petits. Il en est de l'Ocelot comme du jaguar, de la panthère, du léopard, du tigre et du lion: tous ces animaux remarquables par leur grandeur, ne produisent qu'en petit nombre, au lieu que les chats qu'on pourroit associer à cette même tribu, produisent en assez grand nombre, ce qui prouve que le plus ou le moins dans la production tient beaucoup plus à la grandeur qu'à la forme.

DU MARGAY (1).

Le Margay est beaucoup plus petit que l'ocelot; il ressemble au chat sauvage par la grandeur et la figure du corps; il a seulement la tête plus carrée, le museau moins court, les oreilles plus arrondies et la queue plus longue; son poil est aussi plus court que celui du chat sauvage, et il est marqué de bandes, de raies et de taches noires sur un fond de couleur fauve. Selon Fernandès, cet animal, lorsqu'il a pris son accroissement en entier, n'est pas tout-à-fait si grand que la civette; et selon Marcgrave, dont la comparaison nous paroît plus juste, il est de la grandeur du chat sauvage, auquel il ressemble aussi par les habitudes naturelles, ne vivant que de petit gibier et de volailles; mais il est très-difficile à apprivoiser, et ne perd même jamais son naturel féroce; il varie beaucoup pour les couleurs : c'est un animal très-commun à la Guiane, au Brésil et dans toutes les autres provinces de l'Amérique méridionale.

Nous devons rapporter à l'article du Margay le chat-tigre de Cayenne, dont un témoin oculaire parle dans les termes suivans : « Le chat-tigre est un peu moins gros que le renard, mais il en a toutes les inclinations; il détruit beaucoup de gibier, tels que les agoutis, les akouchis, perdrix, faisans et autres oiseaux qu'il prend dans leurs nids quand ils sont jeunes. Il est fort leste pour grimper sur les arbres, où il se tient caché; il ne court pas vîte, et toujours en sau-

(1) *Margay*, mot tiré de *Maragua* ou *Maragaia*, nom de cet animal au Brésil.

tant. Son air, sa marche, sa manière de se coucher, ressemblent parfaitement à celles du chat. J'en ai vu plusieurs dans les maisons de Cayenne, qu'on tenoit enchaînés; ils se laissoient un peu toucher sur le dos; mais il leur reste toujours dans la figure un air féroce: on ne leur donnoit pour nourriture que du poisson et de la viande cuite ou crue; tout autre aliment leur répugne. Ils produisent en toutes saisons, soit l'été, soit l'hiver, et font deux petits à la fois dans des creux d'arbres pourris. »

Si nous faisons la révision de ces animaux cruels, dont la robe est si belle et la nature si perfide, nous trouverons dans l'ancien continent le tigre, la panthère, le léopard, l'once, le serval; et dans le nouveau le jaguar, l'ocelot et le Margay, qui tous trois ne paroissent être que des diminutifs des premiers, et qui, n'en ayant ni la taille ni la force, sont aussi timides, aussi lâches que les autres sont intrépides et fiers.

Il y a encore un animal de ce genre qui semble différer de tous ceux que nous venons de nommer; les fourreurs l'appellent guépard; nous en avons vu plusieurs peaux; elles ressemblent à celles du lynx par la longueur du poil, mais les oreilles n'étant pas terminées par un pinceau, le guépard n'est point un lynx; il n'est aussi ni panthère ni léopard; il n'a pas le poil court comme ces animaux, et il diffère de tous par une espèce de crinière ou de poil long de quatre ou cinq pouces qu'il porte sur le cou et entre les épaules; il a aussi le poil du ventre long de trois à quatre pouces, et la queue à proportion plus courte que la

panthère, le léopard ou l'once; il est à peu près de la taille de ce dernier animal, n'ayant qu'environ trois pieds et demi de longueur de corps : au reste sa robe qui est d'un fauve très-pâle, est parsemée, comme celle du léopard, de taches noires, mais plus voisines les unes des autres et plus petites, n'ayant que trois ou quatre lignes de diamètre.

J'ai pensé que cet animal devoit être le même que celui qu'indique Kolbe sous le nom de loup-tigre; c'est un animal commun dans les terres voisines du cap de Bonne-Espérance; tout le jour il se tient dans les fentes de rochers ou dans des trous qu'il se creuse en terre; pendant la nuit il va chercher sa proie; mais comme il hurle en chassant son gibier, il avertit les hommes et les animaux, en sorte qu'il est assez aisé de l'éviter ou de le tuer.

DU RATON.

Quoique plusieurs auteurs aient indiqué sous le nom de coati l'animal dont il est ici question, nous avons cru devoir adopter le nom qu'on lui a donné en Angleterre, afin d'ôter toute équivoque, et de ne le pas confondre avec le vrai coati, dont nous donnerons la description dans l'article suivant.

Le raton que nous avons eu vivant, et que nous avons gardé pendant plus d'un an, étoit de la grosseur et de la forme d'un petit blaireau ; il a le corps court et épais, le poil doux, long, touffu, noirâtre par la pointe et gris par-dessous ; la tête comme le renard, mais les oreilles rondes et beaucoup plus courtes ; les yeux grands, d'un vert jaunâtre ; un bandeau noir et transversal au-dessus des yeux ; le museau effilé, le nez un peu retroussé, la lèvre inférieure moins avancée que la supérieure ; les dents comme le chien, six incisives et deux canines en haut et en bas ; la queue touffue, longue au moins comme le corps, marquée par des anneaux alternativement noirs et blancs dans toute son étendue ; les jambes de devant beaucoup plus courtes que celles de derrière, et cinq doigts à tous les pieds, armés d'ongles fermes et aigus ; les pieds de derrière portant assez sur le talon, pour que l'animal puisse s'élever et soutenir son corps dans une situation inclinée en avant. Il se sert de ses pieds de devant pour porter à sa gueule ; mais comme ses doigts sont peu flexibles, il ne peut, pour ainsi dire, rien saisir d'une seule main, il se sert des deux à la fois, et les joint ensemble pour prendre ce qu'on lui donne. Quoiqu'il

soit gros et trapu, il est cependant fort agile ; ses ongles pointus comme des épingles, lui donnent la facilité de grimper aisément sur les arbres, il monte légèrement jusqu'au-dessus de la tige, et court jusqu'à l'extrémité des branches; il va toujours par sauts; il gambade plutôt qu'il ne marche, et ses mouvemens quoiqu'obliques sont tous prompts et légers.

Cet animal est très-commun dans le climat chaud de l'Amérique et sur-tout à la Jamaïque. On ne le trouve pas en Canada ni dans les autres parties septentrionales de ce continent; cependant il ne craint pas excessivement le froid. Klein en a nourri un à Dantzick, et celui que nous avions a passé une nuit entière les pieds pris dans de la glace, sans qu'il en ait été incommodé.

Il trempoit dans l'eau ou plutôt il détrempoit tout ce qu'il vouloit manger; il jetoit son pain dans sa terrine d'eau, et ne l'en retiroit que quand il le voyoit bien imbibé, à moins qu'il ne fût pressé par la faim; car alors il prenoit la nourriture sèche et telle qu'on la lui présentoit; il furetoit partout, mangeoit aussi de tout, de la chair crue ou cuite, du poisson, des œufs, des volailles vivantes, des grains, des racines; il mangeoit aussi de toutes sortes d'insectes; il se plaisoit à chercher les araignées, et lorsqu'il étoit en liberté dans un jardin, il prenoit les limaçons, les hannetons, les vers. Il aimoit le sucre, le lait et les autres nourritures douces par-dessus toute chose, à l'exception des fruits auxquels il préféroit la chair et sur-tout le poisson. Il se retiroit au loin pour faire ses besoins; au reste il étoit familier et même caressant, sautant sur

les gens qu'il aimoit, jouant volontiers et d'assez bonne grâce, leste, agile, toujours en mouvement. Il m'a paru tenir beaucoup de la nature du maki et un peu des qualités du chien.

On m'écrit de Calais, le 29 octobre 1775, au sujet de cet animal, dans les termes suivans : « Mon raton a vécu toujours enchaîné avant qu'il m'appartînt. Sa chaîne s'est rompue quelquefois, et la liberté le rendoit insolent; il s'emparoit d'un appartement et ne souffroit pas qu'on y abordât. Depuis son séjour chez moi, sa servitude a été fréquemment suspendue. Sans le perdre de vue, je le laisse promener avec sa chaîne, et chaque fois mille gentillesses m'expriment sa reconnoissance. Il n'en est pas ainsi quand il s'échappe de lui-même; alors il rode quelquefois trois ou quatre jours de suite sur les toits du voisinage, et descend la nuit dans les cours, entre dans les poulaillers, étrangle la volaille, lui mange la tête et n'épargne pas sur-tout les peintades. Sa chaîne ne le rendoit pas plus humain, mais seulement plus circonspect; il employoit alors la ruse, et familiarisoit les poules avec lui, leur permettoit de venir partager ses repas, et ce n'étoit qu'après leur avoir inspiré la plus grande sécurité qu'il en saisissoit une et la mettoit en pièces. Quelques jeunes chats ont de sa part éprouvé le même sort. Cet animal, quoique très-léger, n'a que des mouvemens obliques, et je doute qu'il puisse attraper d'autres animaux à la course. Il ouvre merveilleusement les huîtres, il suffit d'en briser la charnière, ses pattes font le reste. Il doit avoir le tact excellent. Dans toute sa petite besogne, rarement se sert-il de la vue ni de l'odorat; pour une

huître, par exemple, il la fait passer sous ses pattes de derrière, puis, sans regarder, il cherche de ses mains l'endroit le plus foible; il y enfonce ses ongles, entr'ouvre les écailles, arrache le poisson par lambeaux, n'en laisse aucun vestige, sans que, dans cette opération, ses yeux ni son nez, qu'il tient éloignés, lui soient d'aucun usage. »

« Si le Raton n'est pas fort reconnoissant des caresses qu'il reçoit, il est singulièrement sensible aux mauvais traitemens; un domestique de la maison l'avoit un jour frappé de quelques coups de fouet; vainement cet homme a-t-il cherché depuis à se réconcilier : ni les œufs, ni les sauterelles marines, mets délicieux pour cet animal, n'ont jamais pu le calmer. A son approche, il entre dans une sorte de rage; les yeux étincelans, il s'élance contre lui, pousse des cris de douleur, tout ce qu'on lui présente alors il le refuse, jusqu'à ce que son ennemi disparoisse. Les accens de la colère sont chez lui singuliers; on se figureroit entendre, tantôt le sifflement du courli, tantôt l'aboiement enroué d'un vieux chien. »

« Si quelqu'un le frappe, s'il est attaqué par un animal qu'il croie plus fort que lui, il n'oppose aucune résistance; semblable à un hérisson, il cache et sa tête et ses pattes, forme de son corps une boule : aucune plainte ne lui échappe; dans cette position, il souffriroit la mort. »

« Les enfans sont un des objets de sa haine; leurs pleurs l'irritent; il fait tous ses efforts pour s'élancer sur eux. Une petite chienne qu'il aime beaucoup est sévèrement corrigée par lui quand elle s'avise d'aboyer

avec aigreur. Je ne sais pourquoi plusieurs animaux détestent également les cris. En 1770, j'avois cinq souris blanches; je m'avisai par hasard d'en faire crier une; les autres se jetèrent sur elle; je continuai; elles l'étranglèrent. »

« Ce raton est une femelle qui entre en chaleur au commencement de l'été; le besoin de trouver un mâle dure plus de six semaines; pendant ce temps on ne sauroit la fixer; tout lui déplaît, à peine se nourrit-elle; cent fois le jour elle passe entre ses cuisses, puis entre ses pattes de devant, sa queue touffue qu'elle saisit par le bout entre ses dents et qu'elle agite sans cesse pour frotter ses parties naturelles. Durant cette crise elle est à tous momens sur le dos, grognant et appelant son mâle, ce qui me feroit penser qu'elle s'accouple dans cette attitude. »

« L'entier accroissement de cet animal ne s'est guère fait en moins de deux mois et demi. »

*

DU COATI.

Le Coati est très-différent du raton que nous avons décrit dans l'article précédent. Il est de plus petite taille ; il a aussi les yeux beaucoup plus petits, les oreilles encore plus courtes, le poil moins long, plus rude et moins peigné. Il a le corps et le cou beaucoup plus alongés, la tête aussi plus longue ainsi que le museau, dont la mâchoire supérieure est terminée par une espèce de groin mobile qui déborde d'un pouce ou d'un pouce et demi au-delà de l'extrémité de la mâchoire inférieure. Ce groin retroussé en haut, joint au grand alongement des mâchoires, fait paroître le museau courbé et relevé en haut ; il a les jambes plus courtes que le raton, les pieds plus longs et plus appuyés sur le talon. Il a comme le raton la queue annelée et cinq doigts à tous les pieds.

Le Coati est sujet à manger sa queue, qui, lorsqu'elle n'a pas été tronquée, est plus longue que son corps ; il la tient ordinairement élevée, la fléchit en tout sens et la promène avec facilité. Lorsque ces animaux ont pris cette habitude, on ne peut pas les en corriger ; ils continuent de ronger leur queue et finissent par mourir, quelque soin et quelque nourriture qu'on puisse leur donner. Il semble que cette inquiétude est produite par une vive démangeaison ; mais peut-être les préserveroit-on du mal qu'ils se font en couvrant l'extrémité de leur queue avec une plaque de métal, comme l'on couvre quelquefois les perroquets sous le ventre pour les empêcher de se déplumer. Au reste ce goût singulier et qui paroît contre nature,

n'est pas particulier au Coati; les singes, les makis et quelques autres animaux à queue longue, rongent le bout de leur queue, en mangent la chair et les vertèbres, et la raccourcissent peu à peu d'un quart ou d'un tiers. On peut tirer de-là une induction générale, c'est que dans des parties très-alongées et dont les extrémités sont par conséquent très-éloignées des sens et du centre du sentiment, ce même sentiment est foible, et d'autant plus foible que la distance est plus grande et la partie plus menue : car si l'extrémité de la queue de ces animaux étoit une partie fort sensible, la sensation de la douleur seroit plus forte que celle de cet appétit, et ils conserveroient leur queue avec autant de soin que les autres parties de leur corps. Au reste le Coati est un animal de proie qui se nourrit de chair et de sang, qui, comme le renard ou la fouine, égorge les petits animaux, les volailles, mange les œufs, cherche les nids des oiseaux; et c'est probablement par cette conformité de naturel, plutôt que par la ressemblance de la fouine, qu'on a regardé le Coati comme une espèce de petit renard.

On trouve dans le septième volume de l'académie des sciences de Suède, que cet animal approche de l'ours par la longueur de ses jambes de derrière, sa tête penchée, son poil épais, et par ses pattes; mais il est petit et familier, et sa queue est fort longue et rayée de différentes couleurs. M. le prince successeur de Suède avoit fait présent d'un de ces animaux à Linnæus. Son genre de vie étoit assez extraordinaire; il dormoit depuis minuit jusqu'à midi; il veilloit le reste du jour, et se promenoit régulièrement depuis six heures du

soir jusqu'à minuit, quelque temps qu'il fît. C'est apparemment le temps que la Nature a assigné à cette espèce d'animaux dans leur patrie, pour pourvoir à leurs besoins, et pour aller à la chasse des oiseaux et à la découverte de leurs œufs, qui font leur principale nourriture.

Quelques personnes qui ont séjourné dans l'Amérique méridionale, m'ont informé que les Coatis produisent ordinairement trois petits, qu'ils se font des tanières en terre comme des renards, que leur chair a un assez mauvais goût de venaison; mais qu'on peut faire de leurs peaux d'assez belles fourrures; ils m'ont aussi assuré qu'ils s'apprivoisent fort aisément, et qu'ils deviennent même caressans.

DES MOUFFETTES.

Nous donnons le nom générique de Mouffettes à plusieurs espèces d'animaux, qui renferment et répandent lorsqu'ils sont inquiétés une odeur si forte et si mauvaise qu'elle suffoque, comme la vapeur souterraine qu'on appelle mouffette. De quatre espèces que nous connoissons de ces animaux et que nous indiquerons sous les noms de coase, conepate, chinche et zorille, les deux dernières appartiennent aux climats les plus chauds de l'Amérique méridionale et pourroient bien être deux variétés et non pas deux espèces différentes. Les deux premières sont du climat tempéré de la Nouvelle Espagne, de la Louisiane, des Illinois, de la Caroline, et me paroissent être des espèces distinctes et différentes des deux autres, surtout le Coase qui a le caractère particulier de ne porter que quatre ongles aux pieds de devant, tandis que tous les autres en ont cinq. Ce Coase a environ seize pouces de long, y compris la tête et le corps, il a les jambes courtes, le museau mince, les oreilles petites, le poil d'un brun foncé, les ongles noirs et pointus; il habite dans des trous, dans des fentes de rochers, où il élève ses petits; il vit de scarabées, de vermisseaux, de petits oiseaux; et lorsqu'il peut entrer dans une basse-cour, il étrangle les volailles desquelles il ne mange que la cervelle; lorsqu'il est irrité ou effrayé il rend une odeur abominable; c'est pour cet animal un moyen sûr de défense, ni les hommes ni les chiens n'osent en approcher; son urine qui se mêle appa-

remment avec cette vapeur empestée tache et infecte d'une manière indélébile (1).

Au reste, ces animaux ont tous à peu près la même figure, le même instinct, la même mauvaise odeur,

---

(1) Il paroît que cette mauvaise odeur n'est point une chose habituelle. « On m'a envoyé de Surinam cet animal vivant, dit Séba; je l'ai conservé en vie pendant tout un été, dans mon jardin, où je le tenois attaché avec une petite chaîne. Il ne mordoit personne, et lorsqu'on lui donnoit à manger, on pouvoit le manier comme un petit chien; il creusoit la terre avec son museau, en s'aidant des deux pattes de devant, dont les doigts sont armés d'ongles longs et recourbés; il se cachoit pendant le jour dans une espèce de tanière qu'il avoit faite lui-même; il en sortoit le soir, et après s'être nétoyé, il commençoit à courir, et couroit ainsi toute la nuit à droite et à gauche, aussi loin que sa chaîne lui permettoit d'aller; il furetoit partout portant le nez en terre; on lui donnoit chaque soir à manger, et il ne prenoit de nourriture que ce qu'il lui en falloit, sans toucher au reste; il n'aimoit ni la chair ni le pain, ni quantité d'autres nourritures; ses délices étoient les panais jaunes, les chevrettes crues, les chenilles et les araignées. Sur la fin de l'automne, on le trouva mort dans sa tanière; il ne put sans doute supporter le froid. » Nous observerons qu'on peut douter que ce fût le même animal dont il s'agit ici, parce que Séba ne fait aucune mention de son odeur détestable, et qu'il est difficile d'imaginer comment il a pu garder dans son jardin pendant tout un été, une bête aussi puante, et ne pas parler, en la décrivant, de l'incommodité qu'elle a dû causer à ceux qui l'approchoient; mais le doute ne subsistera plus quand on saura que cet animal ne rend cette odeur empestée que quand il est irrité ou pressé; et que plusieurs personnes en Amérique en ont élevé et apprivoisé.

et

et ne diffèrent pour ainsi dire que par les couleurs et la longueur du poil. Le conepate (1) a sur un fond de poil noir cinq bandes blanches qui s'étendent longitudinalement de la tête à la queue. Le chinche (2) est blanc sur le dos et noir sur les flancs, avec la

(1) « Cet animal ressemble beaucoup à la marte ; il est à peu près de la même grosseur ; il fait ses petits également dans des creux d'arbres et des terriers ; il ne reste pas seulement sur terre, mais il monte sur les arbres ; il est ennemi des oiseaux ; il brise leurs œufs et mange leurs petits, et quand il peut entrer dans un poulailler, il y fait un grand ravage. Quand il est chassé, soit par les chiens, soit par les hommes, il court tant qu'il peut ou grimpe sur un arbre, et lorsqu'il se trouve très-pressé, il lance son urine contre ceux qui le poursuivent ; l'odeur en est si forte qu'elle suffoque ; la plupart des chiens se rebutent et s'enfuient dès qu'ils en sont frappés ; il faut plus d'un mois pour l'enlever d'une étoffe. En 1749 il vint un de ces animaux près de la ferme où je logeois ; c'étoit en hiver et pendant la nuit ; les chiens étoient éveillés et le poursuivoient ; dans le moment il se répandit une odeur si fétide, qu'étant dans mon lit, je pensai être suffoqué. Les vaches beugloient de toutes leurs forces. Sur la fin de la même année, il s'en glissa un autre dans notre cave ; mais il ne répandit pas la plus légère odeur, parce qu'il ne l'a répand que quand il est chassé ou pressé. Une femme qui l'aperçut la nuit à ses yeux étincelans, le tua, et dans le moment il remplit la cave d'une telle odeur, que non-seulement cette femme en fut malade pendant quelques jours, mais que le pain, la viande et les autres provisions qu'on conservoit dans cette cave, furent tellement infectés, qu'on ne put en rien conserver, et qu'il fallut tout jeter dehors. » *Voyage de Kalm.*

(2) « Cet animal est appelé chinche par les Naturalistes

tête toute noire, à l'exception d'une bande blanche qui s'étend depuis le chignon jusqu'au chanfrein du nez; sa queue est très-touffue et fournit de très-longs poils blancs mêlés d'un peu de noir. Le zorille, qui s'appele aussi mapurita, paroît être d'une espèce plus petite; il a néanmoins la queue tout aussi belle et tout aussi fournie que le chinche, dont il diffère par la disposition des taches de sa robe; elle est d'un fond noir sur lequel s'étendent longitudinalement des bandes blanches depuis la tête jusqu'au milieu du dos, et d'autres espèces de bandes blanches transversalement sur les reins, la croupe et l'origine de la queue qui est noire jusqu'au milieu de sa longueur, et blanche depuis le milieu jusqu'à l'extrémité, au lieu que celle du chinche est partout de la même couleur.

---

du Brésil; il est de la grosseur d'un de nos chats; sa queue aussi longue que son corps, ne diffère pas de celle d'un renard; son poil est d'un gris-obscur et long comme celui de nos chats; il fait sa demeure dans la terre comme nos lapins; mais son terrier n'est pas si profond; j'eus une très-grande peine à faire perdre à mes habits la mauvaise odeur dont ils étoient imbus; elle dura plus de huit jours, quoique je les eusse lavés plusieurs fois, mouillés, séchés au soleil. On me dit que la mauvaise odeur de cet animal, étoit produite par son urine, qu'il l'a répand sur sa queue, et qu'il s'en sert comme de goupillon, pour la disperser et pour faire fuir ses ennemis par cette odeur horrible; qu'il urine de même à l'entrée de son terrier pour les empêcher d'y entrer; qu'il est fort friand d'oiseaux et de volailles, et que ce sont ces animaux qui détruisent principalement les oiseaux dans les campagnes de Buénos-ayres. » *Journal du P. Feuillée.*

Tous ces animaux sont à peu près de la même figure et de la même grandeur que le putois d'Europe; ils lui ressemblent encore par les habitudes naturelles, et les résultats physiques de leur organisation sont aussi les mêmes. Le putois est de tous les animaux de ce continent celui qui répand la plus mauvaise odeur; elle est seulement plus exaltée dans les Mouffettes, dont les espèces ou variétés sont nombreuses en Amérique; au lieu que le putois est seul de la sienne dans l'ancien continent.

Un de nos correspondans nous a rapporté la dépouille d'un individu qui semble appartenir à la même famille. Ses habitudes, sur lesquelles nous n'avons reçu aucune observation particulière, doivent être assez semblables à celles de ces animaux puans dont il se rapproche par sa conformation ainsi que par la distribution de ses couleurs. Cette mouffette se trouve au Chili.

DU VAMPIRE.

On trouve dans les pays les plus chauds du nouveau monde un quadrupède volant dont on ne nous a pas transmis le nom américain, et que nous appellerons Vampire, parce qu'il suce le sang des hommes et des animaux qui dorment, sans leur causer assez de douleur pour les éveiller. Cet animal d'Amérique est d'une espèce différente de celles de la roussette et de la rougette, qui toutes deux ne se trouvent qu'en Afrique et dans l'Asie méridionale. Le Vampire est plus petit que la rougette, qui est plus petite elle-même que la roussette; le premier, lorsqu'il vole, paroît être de la grosseur d'un pigeon; la seconde de la grandeur d'un corbeau, et la troisième de celle d'une grosse poule. La rougette et la roussette ont toutes deux la tête assez bien faite, les oreilles courtes, le museau bien arrondi et à peu près de la forme de celui d'un chien. Le Vampire au contraire a le museau plus alongé; il a l'aspect hideux comme les plus laides chauve-souris, la tête informe et surmontée de grandes oreilles fort ouvertes et fort droites; il a le nez contrefait, les narines en entonnoir avec une membrane au-dessus qui s'élève en forme de corne ou de crête pointue, et qui augmente de beaucoup la difformité de sa face. Ainsi l'on ne peut douter que cette espèce ne soit toute autre que celles de la roussette et de la rougette. Le Vampire est aussi malfaisant que difforme; il inquiète l'homme, tourmente et détruit les animaux. « Les chauve-souris, dit la Condamine, qui sucent le sang des chevaux, des mulets, et même des hommes quand ils ne s'en garantissent pas en dormant à l'abri d'un pavillon, sont un fléau

commun à la plupart des pays chauds de l'Amérique ; il y en a de monstrueuses pour la grosseur ; elles ont entièrement détruit à Borja et en divers autres endroits le gros bétail que les missionnaires y avoient introduit, et qui commençoit à y multiplier. »

Nous avons cru devoir examiner comment il est possible que ces animaux puissent sucer le sang sans causer en même temps une douleur au moins assez sensible pour éveiller une personne endormie. S'ils entamoient la chair avec leurs dents, qui sont très-fortes et grosses comme celles des autres quadrupèdes de leur taille, l'homme le plus profondément endormi, et les animaux sur-tout dont le sommeil est plus léger que celui de l'homme, seroient brusquement réveillés par la douleur de cette morsure : il en est de même des blessures qu'ils pourroient faire avec leurs ongles ; ce n'est donc qu'avec la langue qu'ils peuvent faire des ouvertures assez subtiles dans la peau pour en tirer du sang et ouvrir les veines sans causer une vive douleur. Nous n'avons pas été à portée de voir la langue du Vampire, mais celle des roussettes semble indiquer la possibilité du fait : cette langue est pointue et hérissée de papilles dures très-fines, très-aiguës et dirigées en arrière ; ces pointes qui sont très-fines peuvent s'insinuer dans les pores de la peau, les élargir et pénétrer assez avant pour que le sang obéisse à la succion continuelle de la langue. Mais c'est assez raisonner sur ce fait dont toutes les circonstances ne nous sont pas bien connues, et dont quelques-unes sont peut-être exagérées ou mal rendues par les écrivains qui nous les ont transmises.

DU SARIGUE OU OPPOSSUM (1).

Le Sarigue ou l'Oppossum est un animal de l'Amérique qu'il est aisé de distinguer de tous les autres par deux caractères très-singuliers. Le premier de ces caractères est, que la femelle a sous le ventre une ample cavité dans laquelle elle reçoit et allaite ses petits. Le second est, que le mâle et la femelle ont tous deux le premier doigt des pieds de derrière sans ongle et bien séparé des autres doigts, tel qu'est le pouce dans la main de l'homme, tandis que les quatre autres doigts de ces mêmes pieds de derrière sont placés les uns contre les autres et armés d'ongles crochus, comme dans les pieds des autres quadrupèdes. Le premier de ces caractères a été saisi par la plupart des voyageurs et des Naturalistes, mais le second leur avoit entièrement échappé.

Edwvard Tison, médecin anglois, paroît être le premier qui l'ait observé dans l'individu qui lui a servi de sujet, et qu'il a décrit et disséqué. Il a cinq doigts aux pieds de devant, tous les cinq armés d'ongles crochus; autant de doigts aux pieds de derrière, dont quatre seulement sont armés d'ongles. Tous ces doigts sont sans poils et recouverts d'une peau rougeâtre; ils ont près d'un pouce de longeur; la paume des mains et des pieds est large, et il y a des callosités charnues sous tous les doigts. La queue n'est couverte de poils qu'à son origine juqu'à deux ou trois pouces de longueur, après quoi c'est une peau écailleuse et

(1) Nom de cet animal sur les côtes du Brésil.

lisse dont elle est revêtue jusqu'à l'extrémité ; ces écailles sont blanchâtres, à peu près hexagônes et placées régulièrement, en sorte qu'elles n'anticipent pas les unes sur les autres : les oreilles, comme les pieds et la queue, sont sans poil; elles sont si minces qu'on ne peut pas dire qu'elles soient cartilagineuses ; elles sont simplement membraneuses comme les ailes des chauve-souris ; elles sont très-ouvertes, et le conduit auditif paroît fort large. La mâchoire de dessus est un peu plus alongée que celle de dessous, les narines sont larges, les yeux petits, noirs, vifs et proéminens, le cou court, la poitrine large, la moustache comme celle du chat, le poil du devant de la tête est plus blanc et plus court que celui du corps ; il est d'un gris cendré mêlé de quelques petites houpes de poils noirs et blanchâtres sur le dos et sur les côtes, plus brun sur le ventre, et encore plus foncé sur les jambes. Sous le ventre de la femelle est une fente qui a deux ou trois pouces de longueur ; cette fente est fermée par deux peaux qui composent une poche velue à l'extérieur et moins garnie de poil à l'intérieur ; cette poche renferme les mamelles ; les petits nouveau-nés y entrent pour les sucer, et prennent si bien l'habitude de s'y cacher, qu'ils s'y réfugient, quoique déjà grands, lorsqu'ils sont épouvantés. Cette poche a du mouvement et du jeu ; elle s'ouvre et se referme à la volonté de l'animal ; la mécanique de ce mouvement s'exécute par le moyen de plusieurs muscles et de deux os qui n'appartiennent qu'à cette espèce d'animal. Le gland de la verge du mâle et celui du clitoris de la femelle sont fourchus, et paroissent doubles. Le vagin qui est

simple à l'entrée, se partage ensuite en deux canaux. Cette conformation est en général très-singulière et différente de celle de tous les autres animaux quadrupèdes.

Le Sarigue est uniquement originaire des contrées méridionales du nouveau monde; il paroît seulement qu'il n'affecte pas aussi constamment que le tatou les climats les plus chauds. On le trouve non-seulement au Brésil, à la Guiane, au Mexique, mais aussi à la Floride, en Virginie, et dans les autres régions tempérées de ce continent. Il est par-tout assez commun, parce qu'il produit souvent et en grand nombre; la plupart des auteurs disent quatre ou cinq petits, d'autres six ou sept; Marcgrave assure avoir vu six petits vivans dans la poche d'une femelle; ces petits avoient environ deux pouces de longueur; ils étoient déjà fort agiles, ils sortoient de la poche et y rentroient plusieurs fois par jour : ils sont bien plus petits lorsqu'ils naissent; certains voyageurs disent qu'ils ne sont pas plus gros que des mouches au moment de leur naissance, c'est-à-dire, quand ils sortent de la matrice pour entrer dans la poche et s'attacher aux mamelles. Ce fait n'est pas aussi exagéré qu'on pourroit l'imaginer; car nous avons vu nous-mêmes, dans la marmose dont l'espèce est voisine de celle du Sarigue, des petits attachés à la mamelle qui n'étoient pas plus gros que des féves; et l'on peut présumer avec beaucoup de vraisemblance, que dans ces animaux la matrice n'est, pour ainsi dire, que le lieu de la conception, de la formation et du premier développement du fœtus, dont l'exclusion étant plus précoce que dans les autres

quadrupèdes, l'accroissement s'achève dans la bourse où ils entrent au moment de leur naissance prématurée. Personne n'a observé la durée de la gestation de ces animaux, que nous présumons être beaucoup plus courte que dans les autres; et comme c'est un exemple singulier dans la Nature que cette exclusion précoce, nous exhortons ceux qui sont à portée de voir des sarigues vivans dans leur pays natal, de tâcher de savoir combien les femelles portent de temps, et combien de temps encore après la naissance les petits restent attachés à la mamelle avant que de s'en séparer. Cette observation curieuse par elle-même pourroit devenir utile, en nous indiquant peut-être quelque moyen de conserver la vie aux enfans venus avant le terme.

Les petits sarigues restent donc attachés et comme collés aux mamelles de la mère pendant le premier âge, et jusqu'à ce qu'ils aient pris assez de force et d'accroissement pour se mouvoir aisément. On peut ouvrir la poche de la mère, regarder, compter et même toucher les petits sans les incommoder; ils ne quittent la tétine qu'ils tiennent avec la gueule, que quand ils ont assez de force pour marcher; ils se laissent alors tomber dans la poche et sortent ensuite pour se promener et pour chercher leur subsistance; ils y entrent souvent pour dormir, pour teter, et aussi pour se cacher lorsqu'ils sont épouvantés; la mère fuit alors et les emporte tous : elle ne paroît jamais avoir plus de ventre que quand il y a longtemps qu'elle a mis bas et que ses petits sont déjà grands; car dans le temps de la vraie gestation on s'aperçoit peu qu'elle soit pleine.

A la seule inspection de la forme des pieds de cet animal, il est aisé de juger qu'il marche mal et qu'il court lentement; aussi dit-on qu'un homme peut l'attraper sans même précipiter son pas. En revanche, il grimpe sur les arbres avec une extrême facilité, se cache dans le feuillage pour attraper des oiseaux, ou bien il se suspend par la queue dont l'extrémité est musculeuse et flexible comme une main, en sorte qu'il peut serrer et environner de plus d'un tour les corps qu'il saisit. Il reste quelquefois longtemps dans cette situation; sans mouvement, le corps suspendu, la tête en bas, il épie et attend le petit gibier au passage; d'autres fois il se balance pour sauter d'un arbre à un autre, à peu près comme les singes à queue prenante, auxquels il ressemble aussi par la conformation des pieds. Quoique carnassier, et même avide de sang qu'il se plaît à sucer, il mange assez de tout, des reptiles, des insectes, des cannes de sucre, des patates, des racines, et même des feuilles et des écorces. On peut le nourrir comme un animal domestique; il n'est ni féroce, ni farouche, et on l'apprivoise aisément; mais il dégoûte par sa mauvaise odeur qui est plus forte que celle du renard, et il déplaît aussi par sa vilaine figure; car indépendamment de ses oreilles de chouette, de sa queue de serpent et de sa gueule fendue jusqu'auprès des yeux, son corps paroît toujours sale, parce que le poil qui n'est ni lisse, ni frisé, est terne et semble être couvert de boue. Sa mauvaise odeur réside dans la peau, et sa chair n'est pas mauvaise à manger; c'est même un des animaux que les sauvages chassent de préférence, et duquel ils se nourrissent le plus volontiers.





De Seve, Del. *L'Epine, Direx.*

DE LA MARMOSE (1).

L'ESPÈCE de la Marmose paroît être voisine de celle du sarigue; elles sont du même climat, dans le même continent; et ces deux animaux se ressemblent par la forme du corps, par la conformation des pieds, par la queue prenante qui est couverte d'écailles dans la plus grande partie de sa longueur, et n'est revêtue de poil qu'à son origine, par l'ordre des dents qui sont en plus grand nombre que dans les autres quadrupèdes : mais la Marmose est bien plus petite que le sarigue, elle a le museau encore plus pointu; la femelle n'a pas de poche sous le ventre comme celle du sarigue; il y a seulement deux plis longitudinaux près des cuisses entre lesquels les petits se placent pour s'attacher aux mamelles. Les parties de la génération, tant du mâle que de la femelle marmoses, ressemblent par la forme et par la position à celles du sarigue; le gland de la verge du mâle est fourchu comme celui du sarigue, il est placé dans l'anus; et cet orifice, dans la femelle, paroît être aussi l'orifice de la vulve. La naissance des petits semble être encore plus précoce dans l'espèce de la Marmose que dans celle du sarigue; ils sont à peine aussi gros que des petites féves lorsqu'ils naissent et qu'ils vont s'attacher aux mamelles; les portées sont aussi plus nombreuses. Nous avons vu dix petites marmoses, chacune attachée à un mamelon, et il y avoit encore sur le ventre de la mère

(1) C'est le nom que les Brasiliens donnent à cet animal, selon Séba.

quatre mamelons vacans, en sorte qu'elle avoit en tout quatorze mamelles; c'est principalement sur les femelles de cette espèce qu'il faudroit faire les observations que nous avons indiquées dans l'article précédent; je suis persuadé que ces animaux mettent bas peu de jours après la conception, et que les petits au moment de l'exclusion ne sont encore que des fœtus qui, même comme fœtus, n'ont pas pris le quart de leur accroissement; l'accouchement de la mère est toujours une fausse couche très-prématurée, et les fœtus ne sauvent leur vie naissante qu'en s'attachant aux mamelles sans jamais les quitter, jusqu'à ce qu'ils aient acquis le même degré d'accroissement et de force qu'ils auroient pris naturellement dans la matrice, si l'exclusion n'eût pas été prématurée.

La Marmose a les mêmes inclinations et les mêmes mœurs que le sarigue; tous deux se creusent des terriers pour se réfugier, tous deux s'accrochent aux branches des arbres par l'extrémité de leur queue, et s'élancent de-là sur les oiseaux et sur les petits animaux; ils mangent aussi des fruits, des graines et des racines; mais ils sont encore plus friands de poisson et d'écrevisse qu'ils pêchent, dit-on, avec leur queue. Ce fait est très-douteux et s'accorde fort mal avec la stupidité naturelle qu'on reproche à ces animaux qui, selon le témoignage de la plupart des voyageurs, ne savent ni se mouvoir à propos, ni fuir, ni se défendre.

LES SINGES.

Si nous voulons considérer pour un instant les animaux de la terre sous un nouveau point de vue, nous trouverons que c'est sans raison suffisante qu'on leur a donné généralement à tous le nom de Quadrupèdes. Si les exceptions n'étoient qu'en petit nombre, nous n'attaquerions pas l'application de cette dénomination. Nous avons dit et nous savons que nos définitions, nos noms, quelque généraux qu'ils puissent être, ne comprennent jamais tout; qu'il existe toujours des êtres en-deçà ou au-delà; qu'il s'en trouve de mitoyens; que le nom général qu'on voudroit leur imposer est une formule incomplète, une somme dont souvent ils ne font pas partie; parce que la Nature ne doit jamais être présentée que par unités et non par aggrégats, parce que l'homme n'a imaginé les noms généraux que pour aider à sa mémoire, et tâcher de suppléer à la trop petite capacité de son entendement; parce qu'ensuite il en a fait abus en regardant ce nom général comme quelque chose de réel; parce qu'enfin il a voulu y rappeler des êtres et même des classes d'êtres qui demandoient un autre nom; je puis en donner et l'exemple et la preuve sans sortir de l'ordre des Quadrupèdes, qui de tous les animaux sont ceux que l'homme connoît le mieux, et auxquels il étoit par conséquent en état de donner les dénominations les plus précises.

Le nom de Quadrupède suppose que l'animal ait quatre pieds; s'il manque de deux pieds comme le la-

mantin, il n'est plus quadrupède; s'il a des bras et des mains comme le singe, il n'est plus quadrupède; s'il a des ailes comme la chauve-souris, il n'est plus quadrupède, et l'on fait abus de cette dénomination générale lorsqu'on l'applique à ces animaux. Pour qu'il y ait de la précision dans les mots, il faut de la vérité dans les idées qu'ils représentent. Faisons pour les mains un nom pareil à celui qu'on a fait pour les pieds, et alors nous dirons avec vérité et précision que l'homme est le seul qui soit bimane et bipède, parce qu'il est le seul qui ait deux mains et deux pieds; que le lamantin n'est que bimane; que la chauve-souris n'est que bipède, et que le Singe est quadrumane. Maintenant appliquons ces nouvelles dénominations générales à tous les êtres particuliers auxquels elles conviennent; car c'est ainsi qu'il faut toujours voir la Nature; nous trouverons que sur deux ou trois cents espèces d'animaux qui peuplent la surface de la terre, et auxquelles on a donné le nom commun de quadrupède, il y a d'abord trente-cinq espèces de singes, babouins, guenons, sapajous, sagoins et makis qu'on doit en retrancher, parce qu'ils sont quadrumanes; qu'à ces trente-cinq espèces, il faut ajouter celles du loris, du sarigue, de la marmose, du cayopollin, du tarsier, du phalanger, qui sont aussi quadrumanes comme les singes, guenons, sapajous et sagoins: que par conséquent la liste des quadrumanes étant au moins de quarante espèces, le nombre réel des quadrupèdes est déjà réduit de près d'un cinquième: qu'ensuite ôtant douze ou quinze espèces de bipèdes, savoir les chauve-souris et les roussettes, dont les pieds de devant sont plutôt des

ailes que des pieds, et en retranchant aussi trois ou quatre gerboises qui ne peuvent marcher que sur les pieds de derrière, parce que ceux de devant sont trop courts; en ôtant encore le lamantin qui n'a point de pieds de derrière, les morses, le dugon et les phoques auxquels ils sont inutiles, ce nombre de quadrupèdes se trouvera diminué de presqu'un tiers; et si on vouloit encore en soustraire les animaux qui se servent des pieds de devant comme de mains, tels que les ours, les marmottes, les coatis, les écureuils, les rats et beaucoup d'autres, la dénomination de quadrupède paroîtra mal appliquée à plus de la moitié des animaux : et en effet les vrais quadrupèdes sont les solipèdes et les pieds-fourchus; dès qu'on descend à la classe des fissipèdes, on trouve des quadrumanes ou des quadrupèdes ambigus, qui se servent de leurs pieds de devant comme de mains, et qui doivent être séparés ou distingués des autres. Il y a trois espèces de solipèdes, le cheval, le zèbre et l'âne; en y ajoutant l'éléphant, le rhinocéros, l'hippopotame, le chameau, dont les pieds quoique terminés par des ongles, sont solides et ne leur servent qu'à marcher, l'on a déjà sept espèces auxquelles le nom de quadrupède convient parfaitement : il y a un beaucoup plus grand nombre de pieds-fourchus que de solipèdes : les bœufs, les béliers, les chèvres, les gazelles, les bubales, les chevrotains, le lama, la vigogne, la giraffe, l'élan, le renne, les cerfs, les daims, les chevreuils sont tous des pieds fourchus et composent en tout un nombre d'environ quarante espèces; ainsi voilà déjà cinquante animaux, c'est-à-dire dix solipèdes et quarante pieds-fourchus, auxquels le nom

de quadrupède a été bien appliqué : dans les fissipèdes, le lion, le tigre, les panthères, le léopard, les lynx, le chat, le loup, le chien, le renard, l'hyène, les civettes, le blaireau, les fouines, les belettes, les furets, les porcs-épics, les hérissons, les tatous, les fourmillers et les cochons qui font la nuance entre les fissipèdes et les pieds fourchus, forment un nombre de plus de quarante autres espèces, auxquelles le nom de quadrupède convient aussi dans toute la rigueur de l'acception; parce que quoiqu'ils aient le pied de devant divisé en quatre ou cinq doigts, ils ne s'en servent jamais comme de main : mais tous les autres fissipèdes qui se servent de leurs pieds de devant pour saisir et porter à leur gueule, ne sont pas de purs quadrupèdes; ces espèces qui sont aussi au nombre de quarante, font une classe intermédiaire entre les quadrupèdes et les quadrumanes, et ne sont précisément ni des uns ni des autres : il y a donc dans le réel plus d'un quart des animaux auxquels le nom de quadrupède disconvient, et plus d'une moitié auxquels il ne convient pas dans toute l'étendue de son acception.

Les quadrumanes remplissent le grand intervalle qui se trouve entre l'homme et les quadrupèdes; les bimanes sont un terme moyen dans la distance encore plus grande de l'homme aux cétacées (1); les bipèdes avec des ailes font la nuance des Quadrupèdes aux

(1) Je n'entends parler ici que de l'homme physique, c'est à-dire, de la forme du corps de l'homme comparée à la forme du corps des animaux.

oiseaux

oiseaux, et les fissipèdes qui se servent de leurs pieds comme de mains, remplissent tous les degrés qui se trouvent entre les quadrumanes et les quadrupèdes. Mais c'est nous arrêter assez sur cette vue; quelqu'utile qu'elle puisse être pour la connoissance distincte des animaux, elle l'est encore plus par l'exemple et par la nouvelle preuve qu'elle nous donne, qu'il n'y a aucune de nos définitions qui soit précise, aucun de nos termes généraux qui soit exact, lorsqu'on vient à les appliquer en particulier aux choses ou aux êtres qu'ils représentent.

Mais par quelle raison ces termes généraux qui paroissent être le chef-d'œuvre de la pensée, sont-ils si défectueux? pourquoi ces définitions qui semblent n'être que les purs résultats de la combinaison des êtres, sont-elles si fautives dans l'application? est-ce erreur nécessaire, défaut de rectitude dans l'esprit humain? ou plutôt n'est-ce pas simple incapacité, pure impuissance de combiner et même de voir à la fois un grand nombre de choses? Comparons les œuvres de la Nature aux ouvrages de l'homme; cherchons comment tous deux opèrent, et voyons si l'esprit, quelqu'actif, quelqu'étendu qu'il soit, peut aller de pair et suivre la même marche, sans se perdre lui-même ou dans l'immensité de l'espace, ou dans les ténèbres du temps, ou dans le nombre infini de la combinaison des êtres. Que l'homme dirige la marche de son esprit sur un objet quelconque : s'il voit juste, il prend la ligne droite, parcourt le moins d'espace et emploie le moins de temps possible pour atteindre à son but; combien ne lui faut-il pas déjà de réflexions et de combinai-

sons pour ne pas entrer dans les lignes obliques, pour éviter les fausses routes, les culs-de-sacs, les chemins creux qui tous se présentent les premiers et en si grand nombre, que le choix du vrai sentier suppose la plus grande justesse de discernement! Cela cependant est possible, c'est-à-dire n'est pas au-dessus des forces d'un bon esprit; il peut marcher droit sur sa ligne et sans s'écarter; voilà sa manière d'aller la plus sûre et la plus ferme : mais il va sur une ligne pour arriver à un point, et s'il veut saisir un autre point, il ne peut l'atteindre que par une autre ligne : la trame de ses idées est un fil délié, qui s'étend en longueur sans autres dimensions : la Nature au contraire ne fait pas un seul pas qui ne soit en tout sens : en marchant en avant, elle s'étend à côté et s'élève au-dessus; elle parcourt et remplit à la fois les trois dimensions; et tandis que l'homme n'atteint qu'un point, elle arrive au solide, en embrasse le volume et pénètre la masse dans toutes leurs parties. Que font nos Phidias lorsqu'ils donnent une forme à la matière brute? à force d'art et de temps ils parviennent à faire une surface qui représente exactement les dehors de l'objet qu'ils se sont proposé : chaque point de cette surface qu'ils ont créée, leur a coûté mille combinaisons; leur génie a marché droit sur autant de lignes qu'il y a de traits dans leur figure; le moindre écart l'auroit déformée : ce marbre si parfait qu'il semble respirer, n'est donc qu'une multitude de points auxquels l'artiste n'est arrivé qu'avec peine et successivement, parce que l'esprit humain ne saisissant à la fois qu'une seule dimension, et nos sens ne s'appliquant qu'aux surfaces, nous ne pouvons péné-

trer la matière et ne savons que l'effleurer : la Nature au contraire sait la brasser et la remuer à fond : elle produit ses formes par des actes presqu'instantanés ; elle les développe en les étendant à la fois dans les trois dimensions ; en même temps que son mouvement atteint à la surface, les forces pénétrantes dont elle est animée, opèrent à l'intérieur; chaque molécule est pénétrée ; le plus petit atome, dès qu'elle veut l'employer, est forcé d'obéir ; elle agit donc en tout sens ; elle travaille en avant, en arrière, en bas, en haut, à droite, à gauche, de tous côtés à la fois, et par conséquent elle embrasse non-seulement la surface, mais le volume, la masse et le solide entier dans toutes ses parties : aussi quelle différence dans le produit, quelle comparaison de la statue au corps organisé ; mais aussi quelle inégalité dans la puissance, quelle disproportion dans les instrumens ! L'homme ne peut employer que la force qu'il a ; borné à une petite quantité de mouvemens qu'il ne peut communiquer que par la voie de l'impulsion, il ne peut agir que sur les surfaces, puisqu'en général la force d'impulsion ne se transmet que par le contact des superficies. Il ne voit, il ne touche donc que la surface des corps ; et lorsque pour tâcher de les mieux connoître, il les ouvre, les divise et les sépare, il ne voit et ne touche encore que des surfaces : pour pénétrer l'intérieur, il lui faudroit une partie de cette force qui agit sur la masse, qui fait la pesanteur et qui est le principal instrument de la Nature. Si l'homme pouvoit disposer de cette force pénétrante, comme il dispose de celle d'impulsion ; si seulement il avoit un sens qui y fût relatif, il verroit le

fond de la matière, il pourroit l'arranger en petit, comme la Nature la travaille en grand : c'est donc faute d'instrumens, que l'art de l'homme ne peut approcher de celui de la Nature ; ses figures, ses reliefs, ses tableaux, ses dessins ne sont que des surfaces ou des imitations de surfaces, parce que les images qu'il reçoit par ses sens sont toutes superficielles, et qu'il n'a nul moyen de leur donner du corps.

Ce qui est vrai pour les arts, l'est aussi pour les sciences ; seulement elles sont moins bornées, parce que l'esprit est leur seul instrument, parce que dans les arts il est subordonné aux sens, et que dans les sciences il leur commande, d'autant qu'il s'agit de connoître et non pas d'opérer, de comparer et non pas d'imiter : or l'esprit, quoique resserré par les sens, quoique souvent abusé par leurs faux rapports, n'en est ni moins pur, ni moins actif ; l'homme qui a voulu savoir, a commencé par les rectifier, par démontrer leurs erreurs ; il les a traités comme des organes mécaniques, des instrumens qu'il faut mettre en expérience pour les vérifier et juger de leurs effets : marchant ensuite la balance à la main et le compas de l'autre, il a mesuré et le temps et l'espace : il a reconnu tous les dehors de la Nature, et ne pouvant en pénétrer l'intérieur par les sens, il l'a deviné par comparaison et jugé par analogie ; il a trouvé qu'il existoit dans la matière une force générale, différente de celle d'impulsion, une force qui ne tombe point sous nos sens, et dont par conséquent nous ne pouvons disposer, mais que la Nature emploie comme son agent universel ; il a démontré que cette force appartenoit à toute matière

également, c'est-à-dire, proportionnellement à sa masse ou quantité réelle ; que cette force ou plutôt son action s'étendoit à des distances immenses, en décroissant comme les espaces augmentent ; ensuite tournant ses vues sur les êtres vivans, il a vu que la chaleur étoit une autre force nécessaire à leur production ; que la lumière étoit une matière vive, douée d'une élasticité et d'une activité sans bornes ; que la formation et le développement des êtres organisés se font par le concours de toutes ces forces réunies ; que l'extension, l'accroissement des corps vivans ou végétans suit exactement les lois de la force attractive, et s'opère en effet en augmentant à-la-fois dans les trois dimensions ; qu'un moule une fois formé doit, par ces mêmes lois d'affinité, en produire d'autres tout semblables, et ceux-ci d'autres encore, sans aucune altération de la forme primitive. Combinant ensuite ces caractères communs, ces attributs égaux de la Nature vivante et végétante, il a reconnu qu'il existoit et dans l'une et dans l'autre, un fonds inépuisable et toujours réversible de substance organique et vivante, substance aussi réelle, aussi durable que la matière brute ; substance permanente à jamais dans son état de vie, comme l'autre dans son état de mort ; substance universellement répandue, qui, passant des végétaux aux animaux par la voie de la nutrition, retournant des animaux aux végétaux par celle de la putréfaction, circule incessamment pour animer les êtres : il a vu que ces molécules organiques vivantes existoient dans tous les corps organisés, qu'elles y étoient combinées en plus ou moins grande quantité avec la matière morte,

plus abondantes dans les animaux où tout est plein de vie, plus rares dans les végétaux où le mort domine et le vivant paroît éteint, où l'organique surchargé par le brut, n'a plus ni mouvement progressif, ni sentiment, ni chaleur, ni vie, et ne se manifeste que par le développement et la reproduction ; et réfléchissant sur la manière dont l'un et l'autre s'opèrent, il a reconnu que chaque être vivant est un moule auquel s'assimilent les substances dont il se nourrit ; que c'est par cette assimilation que se fait l'accroissement du corps ; que son développement n'est pas une simple augmentation du volume, mais une extension dans toutes les dimensions, une pénétration de matière nouvelle dans toutes les parties de la masse : que ces parties augmentant proportionnellement au tout, et le tout proportionnellement aux parties, la forme se conserve et demeure toujours la même jusqu'à son développement entier ; qu'enfin le corps ayant acquis toute son étendue, la même matière jusqu'alors employée à son accroissement est dès-lors renvoyée, comme superflue, de toutes les parties auxquelles elle s'étoit assimilée, et qu'en se réunissant dans un point commun, elle y forme un nouvel être semblable au premier, qui n'en diffère que du petit au grand, et qui n'a besoin, pour le représenter, que d'atteindre aux mêmes dimensions en se développant à son tour par la même voie de la nutrition. Il a reconnu que l'homme, le quadrupède, le cétacée, l'oiseau, le reptile, l'insecte, l'arbre, la plante, l'herbe, se nourrissent, se développent et se reproduisent par cette même loi, et que si la manière dont s'exécutent leur nutrition et leur génération pa-

roît si différente, c'est que, quoique dépendante d'une cause générale et commune, elle ne peut s'exercer en particulier que d'une façon relative à la forme de chaque espèce d'êtres; et chemin faisant (car il a fallu des siècles à l'esprit humain pour arriver à ces grandes vérités, desquelles toutes les autres dépendent), il n'a cessé de comparer les êtres; il leur a donné des noms particuliers pour les distinguer les uns des autres, et des noms généraux pour les réunir sous un même point de vue; prenant son corps pour le module physique de tous les êtres vivans, et les ayant mesurés, sondés, comparés dans toutes leurs parties, il a vu que la forme de tout ce qui respire est à-peu-près la même; qu'en disséquant le Singe, on pouvoit donner l'anatomie de l'homme; qu'en prenant un autre animal, on trouvoit toujours le même fonds d'organisation, les mêmes sens, les mêmes viscères, les mêmes os, la même chair, le même mouvement dans les fluides, le même jeu, la même action dans les solides; il a trouvé dans tous, un cœur, des veines et des artères; dans tous, les mêmes organes de circulation, de respiration, de digestion, de nutrition, d'excrétion; dans tous, une charpente solide composée des mêmes pièces, à peu près assemblées de la même manière; et ce plan toujours le même, toujours suivi de l'homme au singe, du singe aux quadrupèdes, des quadrupèdes aux cétacées, aux oiseaux, aux poissons, aux reptiles; ce plan, dis-je, bien saisi par l'esprit humain, est un exemplaire fidèle de la Nature vivante, et la vue la plus simple et la plus générale sous laquelle on puisse la considérer: et lorsqu'on veut l'étendre et passer de

ce qui vit à ce qui végète, on voit ce plan qui d'abord n'avoit varié que par nuances, se déformer par degrés des reptiles aux insectes, des insectes aux vers, des vers aux zoophytes, des zoophytes aux plantes; et quoiqu'altéré dans toutes ses parties extérieures, conserver néanmoins le même fonds, le même caractère dont les traits principaux sont la nutrition, le développement et la reproduction; traits généraux et communs à toute substance organisée, traits éternels et divins, que le temps, loin d'effacer ou de détruire, ne fait que renouveler et rendre plus évidens.

Si de ce grand tableau des ressemblances, dans lequel l'univers vivant se présente, comme ne faisant qu'une même famille, nous passons à celui des différences, où chaque espèce réclame une place isolée, et doit avoir son portrait à part, on reconnoîtra qu'à l'exception de quelques espèces majeures, telles que l'éléphant, le rhinocéros, l'hippopotame, le tigre, le lion, qui doivent avoir leur cadre, tous les autres semblent se réunir avec leurs voisins et former des groupes de similitudes dégradées, des genres que nos nomenclateurs ont présentés par un lacis de figures, dont les unes se tiennent par les pieds, les autres par les dents, par les cornes, par le poil et par d'autres rapports encore plus petits; et ceux même dont la forme nous paroît la plus parfaite, c'est-à-dire la plus approchante de la nôtre, les Singes se présentent ensemble et demandent déjà des yeux attentifs pour être distingués les uns des autres, parce que c'est moins à la forme qu'à la grandeur qu'est attaché le privilége de l'espèce isolée, et que l'homme lui-même, quoique d'espèce

unique, infiniment différente de toutes celles des animaux, n'étant que d'une grandeur médiocre, est moins isolé et a plus de voisins que les grands animaux. On verra dans l'histoire de l'orang-outang, que si l'on ne faisoit attention qu'à la figure, on pourroit également regarder cet animal comme le premier des singes ou le dernier des hommes, parce qu'à l'exception de l'ame, il ne lui manque rien de tout ce que nous avons, et parce qu'il diffère moins de l'homme pour le corps, qu'il ne diffère des autres animaux auxquels on a donné le même nom de singe.

L'ame, la pensée, la parole ne dépendent donc pas de la forme ou de l'organisation du corps; rien ne prouve mieux que c'est un don particulier et fait à l'homme seul, puisque l'orang-outang qui ne parle ni ne pense, a néanmoins le corps, les membres, les sens, le cerveau et la langue entièrement semblables à l'homme, puisqu'il peut faire ou contrefaire tous les mouvemens, toutes les actions humaines, et que cependant il ne fait aucun acte de l'homme; c'est peut-être faute d'éducation, c'est encore faute d'équité dans votre jugement; vous comparez, dira-t-on, fort injustement le singe des bois avec l'homme des villes; c'est à côté de l'homme sauvage, de l'homme auquel l'éducation n'a rien transmis, qu'il faut le placer pour les juger l'un et l'autre; et a-t-on une idée juste de l'homme dans l'état de pure nature? la tête couverte de cheveux hérissés ou d'une laine crépue; la face voilée par une longue barbe, surmontée de deux croissans de poils encore plus grossiers, qui par leur largeur et leur saillie raccourcissent le front, et lui font perdre

son caractère auguste, et non-seulement mettent les yeux dans l'ombre, mais les enfoncent et les arrondissent comme ceux des animaux ; les lèvres épaisses et avancées ; le nez aplati, le regard stupide ou farouche ; les oreilles, le corps et les membres velus ; la peau dure comme un cuir noir ou tanné ; les ongles longs, épais et crochus ; une semelle calleuse en forme de corne sous la plante des pieds : et pour attributs du sexe, des mamelles longues et molles, la peau du ventre pendante jusque sur les genoux ; les enfans se vautrant dans l'ordure et se traînant à quatre ; le père et la mère assis sur leurs talons, tous hideux, tous couverts d'une crasse empestée. Et cette esquisse tirée d'après le sauvage hottentot, est encore un portrait flatté ; car il y a plus loin de l'homme dans l'état de pure nature à l'Hottentot, que de l'Hottentot à nous : chargez donc encore le tableau si vous voulez comparer le Singe à l'homme, ajoutez-y les rapports d'organisation, les convenances de tempérament, l'appétit véhément des singes mâles pour les femmes, la même conformation dans les parties génitales des deux sexes, l'écoulement périodique dans les femelles, et les mélanges forcés ou volontaires des négresses aux singes, dont le produit est rentré dans l'une ou l'autre espèce ; et voyez, supposé qu'elles ne soient pas la même, combien l'intervalle qui les sépare est difficile à saisir.

Je l'avoue, si l'on ne devoit juger que par la forme, l'espèce du singe pourroit être prise pour une variété dans l'espèce humaine : le Créateur n'a pas voulu faire pour le corps de l'homme un modèle absolument diffé-

rent de celui de l'animal ; il a compris sa forme, comme celle de tous les animaux, dans un plan général ; mais en même temps qu'il lui a départi cette forme matérielle semblable à celle du singe, il a pénétré ce corps animal de son souffle divin ; s'il eût fait la même faveur, je ne dis pas au Singe, mais à l'espèce la plus vile, à l'animal qui nous paroît le plus mal organisé, cette espèce seroit bientôt devenue la rivale de l'homme ; vivifiée par l'esprit, elle eût primé sur les autres, elle eût pensé, elle eût parlé : quelque ressemblance qu'il y ait donc entre l'Hottentot et le Singe, l'intervalle qui les sépare est immense, puisqu'à l'intérieur il est rempli par la pensée et au dehors par la parole.

Qui pourra jamais dire en quoi l'organisation d'un imbécille diffère de celle d'un autre homme ? Le défaut est certainement dans les organes matériels, puisque l'imbécille a son ame comme un autre : or, puisque d'homme à homme, où tout est entièrement conforme et parfaitement semblable, une différence si petite qu'on ne peut la saisir, suffit pour détruire la pensée ou l'empêcher de naître, doit-on s'étonner qu'elle ne soit jamais née dans le Singe qui n'en a pas le principe ?

L'ame en général a son action propre et indépendante de la matière ; mais comme il a plu à son divin Auteur de l'unir avec le corps, l'exercice de ses actes particuliers dépend de la constitution des organes matériels : et cette dépendance est non-seulement prouvée par l'exemple de l'imbécille, mais même démontrée par ceux du malade en délire, de l'homme en

santé qui dort, de l'enfant nouveau-né qui ne pense pas encore, et du vieillard décrépit qui ne pense plus : il semble même que l'effet principal de l'éducation soit moins d'instruire l'ame ou de perfectionner ses opérations spirituelles, que de modifier les organes matériels, et de leur procurer l'état le plus favorable à l'exercice du principe pensant : or il y a deux éducations qui me paroissent devoir être soigneusement distinguées, parce que leurs produits sont fort différens ; l'éducation de l'individu qui est commune à l'homme et aux animaux, et l'éducation de l'espèce qui n'appartient qu'à l'homme : un jeune animal, tant par l'incitation que par l'exemple, apprend en quelques semaines d'âge à faire tout ce que ses père et mère font; il faut des années à l'enfant, parce qu'en naissant il est sans comparaison beaucoup moins avancé, moins fort et moins formé que ne le sont les petits animaux ; il l'est même si peu, que dans ce premier temps il est nul pour l'esprit relativement à ce qu'il doit être un jour.

L'enfant est donc beaucoup plus lent que l'animal à recevoir l'éducation individuelle; mais par cette raison même il devient susceptible de celle de l'espèce ; les secours multipliés, les soins continuels qu'exige pendant longtemps son état de foiblesse, entretiennent, augmentent l'attachement des pères et mères : en soignant le corps ils cultivent l'esprit; le temps qu'il faut au premier pour se fortifier, tourne au profit du second; le commun des animaux est plus avancé pour les facultés du corps à deux mois, que l'enfant ne peut l'être à deux ans : il y a donc douze fois plus de

temps employé à sa première éducation, sans compter les fruits de celle qui suit, sans considérer que les animaux se détachent de leurs petits dès qu'ils les voient en état de se pourvoir d'eux mêmes; que dès-lors ils se séparent et bientôt ne se connoissent plus; en sorte que tout attachement, toute éducation cessent de très-bonne heure, et dès le moment où les secours ne sont plus nécessaires; or ce temps d'éducation étant si court, le produit ne peut en être que très-petit; il est même étonnant que les animaux acquièrent en deux mois tout ce qui leur est nécessaire pour l'usage du reste de la vie; et si nous supposions qu'un enfant dans ce même petit temps devînt assez formé, assez fort de corps pour quitter ses parens et s'en séparer sans besoin, sans retour, y auroit-il une différence apparente et sensible entre cet enfant et l'animal? quelque spirituels que fussent les parens, auroient-ils pu dans ce court espace de temps préparer, modifier ses organes, et établir la moindre communication de pensées entre leur ame et la sienne? pourroient-ils éveiller sa mémoire, ni la toucher par des actes assez souvent réitérés pour y faire impression? pourroient-ils même exercer ou dégourdir l'organe de la parole? il faut, avant que l'enfant prononce un seul mot, que son oreille soit mille et mille fois frappée du même son; et avant qu'il ne puisse l'appliquer et le prononcer à propos, il faut encore mille et mille fois lui présenter la même combinaison du mot et de l'objet auquel il a rapport: l'éducation qui seule peut développer son ame, veut donc être suivie longtemps et toujours soutenue; si

elle cessoit, je ne dis pas à deux mois comme celle des animaux, mais même à un an d'âge, l'ame de l'enfant qui n'auroit rien reçu seroit sans exercice, et faute de mouvement communiqué demeureroit inactive comme celle de l'imbécille, à laquelle le défaut des organes empêche que rien ne soit transmis; et à plus forte raison, si l'enfant étoit né dans l'état de pure nature, s'il n'avoit pour instituteur que sa mère hottentote, et qu'à deux mois d'âge il fût assez formé de corps pour se passer de ses soins et s'en séparer pour toujours, cet enfant ne seroit-il pas au-dessous de l'imbécille, et quant à l'extérieur tout-à-fait de pair avec les animaux? mais dans ce même état de nature, la première éducation, l'éducation de nécessité exige autant de temps que dans l'état civil; parce que dans tous deux l'enfant est également foible, également lent à croître; que par conséquent il a besoin de secours pendant un temps égal; qu'enfin il périroit s'il étoit abandonné avant l'âge de trois ans. Or cette habitude nécessaire, continuelle et commune entre la mère et l'enfant pendant un si long temps, suffit pour qu'elle lui communique tout ce qu'elle possède; et quand on voudroit supposer faussement que cette mère dans l'état de nature ne possède rien, pas même la parole, cette longue habitude avec son enfant ne suffiroit-elle pas pour faire naître une langue? ainsi cet état de pure nature où l'on suppose l'homme sans pensée, sans parole, est un état idéal, imaginaire qui n'a jamais existé; la nécessité de la longue habitude des parens à l'enfant, produit la société au milieu du désert; la famille s'entend et par signe et par sons, et

ce premier rayon d'intelligence, entretenu, cultivé, communiqué, a fait ensuite éclore tous les germes de la pensée. Comme l'habitude n'a pu s'exercer, se soutenir si longtemps sans produire des signes mutuels et des sons réciproques, ces signes ou ces sons toujours répétés et gravés peu à peu dans la mémoire de l'enfant deviennent des expressions constantes; quelque courte qu'en soit la liste, c'est une langue qui deviendra bientôt plus étendue, si la famille augmente, et qui toujours suivra dans sa marche tous les progrès de la société. Dès qu'elle commence à se former, l'éducation de l'enfant n'est plus une éducation purement individuelle, puisque ses parens lui communiquent non-seulement ce qu'ils tiennent de la Nature, mais encore ce qu'ils ont reçu de leurs aïeux et de la société dont ils font partie; ce n'est plus une communication faite par des individus isolés, qui comme dans les animaux, se borneroit à transmettre leurs simples facultés; c'est une institution à laquelle l'espèce entière a part, et dont le produit fait la base et le lien de la société.

Parmi les animaux même, quoique tous dépourvus du principe pensant, ceux dont l'éducation est la plus longue sont aussi ceux qui paroissent avoir le plus d'intelligence; l'éléphant, qui de tous est le plus longtemps à croître, et qui a besoin des secours de sa mère pendant toute la première année, est aussi le plus intelligent de tous : le cochon d'Inde, auquel il ne faut que trois semaines d'âge pour prendre tout son accroissement et se trouver en état d'engendrer, est peut-être par cette seule raison l'un des plus stupides; et à

l'égard du Singe dont il s'agit ici de décider la nature, quelque ressemblant qu'il soit à l'homme, il a néanmoins une si forte teinture d'animalité, qu'elle se reconnoît dès le moment de la naissance; car il est à proportion plus fort et plus formé que l'enfant; il croît beaucoup plus vîte; les secours de la mère ne lui sont nécessaires que pendant les premiers mois; il ne reçoit qu'une éducation purement individuelle, et par conséquent aussi stérile que celle des autres animaux.

Il est donc animal, et malgré sa ressemblance à l'homme, bien loin d'être le second dans notre espèce, il n'est pas le premier dans l'ordre des animaux, puisqu'il n'est pas le plus intelligent: c'est uniquement sur ce rapport de ressemblance corporelle qu'est appuyé le préjugé de la grande opinion qu'on s'est formée des facultés du Singe; il nous ressemble, a-t-on dit, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur; il doit donc non-seulement nous imiter, mais faire encore de lui-même tout ce que nous faisons. On vient de voir que toutes les actions qu'on doit appeler humaines, sont relatives à la société; qu'elles dépendent d'abord de l'ame, et ensuite de l'éducation dont le principe physique est la nécessité de la longue habitude des parens à l'enfant; que dans le Singe cette habitude est fort courte; qu'il ne reçoit comme les autres animaux qu'une éducation purement individuelle, et qu'il n'est pas même susceptible de celle de l'espèce; par conséquent il ne peut rien faire de tout ce que l'homme fait, puisqu'aucune de ses actions n'a le même principe ni la même fin; et à l'égard de l'imitation qui paroît être le caractère le plus marqué, l'attribut le plus frappant de l'espèce du Singe

Singe, et que le vulgaire lui accorde comme un talent unique, il faut, avant de décider, examiner si cette imitation est libre ou forcée : le Singe nous imite-t-il parce qu'il le veut, ou bien parce que sans le vouloir il le peut? J'en appelle sur cela volontiers à tous ceux qui ont observé cet animal sans prévention, et je suis convaincu qu'ils diront avec moi, qu'il n'y a rien de libre, rien de volontaire dans cette imitation; le Singe ayant des bras et des mains, s'en sert comme nous, mais sans songer à nous; la similitude des membres et des organes produit nécessairement des mouvemens, et quelquefois même des suites de mouvemens qui ressemblent aux nôtres; étant conformé comme l'homme, le Singe ne peut que se mouvoir comme lui; mais se mouvoir de même n'est pas agir pour imiter. Qu'on donne à deux corps bruts la même impulsion; qu'on construise deux pendules, deux machines pareilles, elles se mouveront de même, et l'on auroit tort de dire que ces corps bruts ou ces machines ne se meuvent ainsi que pour s'imiter. Il en est de même du Singe relativement au corps de l'homme; ce sont deux machines construites, organisées de même, qui par nécessité de nature se meuvent a très-peu près de la même façon : néanmoins parité n'est pas imitation; l'une gît dans la manière, et l'autre n'existe que par l'esprit. L'imitation suppose le dessein d'imiter; le Singe est incapable de former ce dessein, qui demande une suite de pensées, et par cette raison l'homme peut, s'il le veut, imiter le Singe, et le Singe ne peut pas même vouloir imiter l'homme.

Et cette parité qui n'est que le physique de l'imita-

tion, n'est pas aussi complète ici que la similitude, dont cependant elle émane comme effet immédiat; le Singe ressemble plus à l'homme par le corps et les membres que par l'usage qu'il en fait; en l'observant avec quelque attention, on s'apercevra aisément que tous ses mouvemens sont brusques, intermittens, précipités, et que pour les comparer à ceux de l'homme, il faudroit leur supposer une autre échelle ou plutôt un module différent : toutes les actions du Singe tiennent de son éducation qui est purement animale; elles nous paroissent ridicules, inconséquentes, extravagantes, parce que nous nous trompons d'échelle, en les rapportant à nous, et que l'unité qui doit leur servir de mesure est très-différente de la nôtre : comme sa nature est vive, son tempérament chaud, son naturel pétulant, qu'aucune de ses affections n'a été mitigée par l'éducation, toutes ses habitudes sont excessives et ressemblent beaucoup plus au mouvement d'un maniaque qu'aux actions d'un homme ou même d'un animal tranquille : c'est par la même raison que nous le trouvons indocile, et qu'il reçoit difficilement les habitudes qu'on voudroit lui transmettre : il est insensible aux caresses et n'obéit qu'au châtiment; on peut le tenir en captivité, mais non pas en domesticité; toujours triste ou revêche, toujours répugnant, grimaçant, on le dompte plutôt qu'on ne le prive : aussi l'espèce n'a jamais été domestique nulle part, et par ce rapport il est plus éloigné de l'homme que la plupart des animaux; car la docilité suppose quelque analogie entre celui qui donne et celui qui reçoit; c'est une qualité relative, qui ne peut être exercée que lors-

qu'il se trouve des deux parts un certain nombre de facultés communes, qui ne diffèrent entr'elles, que parce qu'elles sont actives dans le maître et passives dans le sujet. Or le passif du Singe, a moins de rapport avec l'actif de l'homme, que le passif du chien ou de l'éléphant qu'il suffit de bien traiter pour leur communiquer les sentimens doux et même délicats de l'attachement fidèle, de l'obéissance volontaire, du service gratuit et du dévouement sans réserve.

Le Singe est donc plus loin de l'homme que la plupart des autres animaux par les qualités relatives : il en diffère aussi beaucoup par le tempérament ; l'homme peut habiter tous les climats ; il vit, il multiplie dans ceux du nord et dans ceux du midi ; le Singe a de la peine à vivre dans les contrées tempérées, et ne peut multiplier que dans les pays les plus chauds : cette différence dans le tempérament en suppose d'autres dans l'organisation, qui quoique cachées n'en sont pas moins réelles ; elle doit aussi influer beaucoup sur le naturel ; l'excès de chaleur qui est nécessaire à la pleine vie de cet animal, rend excessives toutes ses qualités ; et il ne faut pas chercher une autre cause à sa pétulance, à sa lubricité et à ses autres passions, qui toutes nous paroissent aussi violentes que désordonnées.

Ainsi ce Singe, que les philosophes, avec le vulgaire, ont regardé comme un être difficile à définir, dont la nature étoit au moins équivoque et moyenne entre celle de l'homme et celle des animaux, n'est dans la vérité qu'un pur animal, portant à l'extérieur un masque de figure humaine, mais dénué à l'intérieur

de la pensée et de tout ce qui fait l'homme ; un animal au-dessous de plusieurs autres par les facultés relatives, et encore essentiellement différent de l'homme, par le naturel, par le tempérament, et aussi par la mesure du temps nécessaire à l'éducation, à la gestation, à l'accroissement du corps, à la durée de la vie, c'est-à-dire par toutes les habitudes réelles qui constituent ce qu'on appelle nature dans un être particulier.

DES ORANGS-OUTANGS (1).

Comme endoctriner des écoliers ou parler à des hommes sont deux choses différentes; que les premiers reçoivent sans examen et même avec avidité l'arbitraire comme le réel, le faux comme le vrai, dès qu'il leur est présenté sous la forme de documens; que les autres au contraire rejettent avec dégoût ces mêmes documens lorsqu'ils ne sont pas fondés, nous ne nous servirons d'aucune des méthodes qu'on a imaginées pour entasser sous le même nom de Singe, une multitude d'animaux d'espèces différentes et même très-éloignées.

J'appelle Singe un animal sans queue dont la face est aplatie, dont les dents, les mains, les doigts et les ongles ressemblent à ceux de l'homme, et qui, comme lui, marche debout sur ses deux pieds. Cette définition tirée de la nature même de l'animal et de ses rapports avec celle de l'homme, exclut comme l'on voit tous les animaux qui ont des queues; tous ceux qui ont la face relevée ou le museau long; tous ceux qui ont les ongles courbés, crochus ou pointus; tous ceux qui marchent plus volontiers sur quatre que sur deux pieds. D'après cette notion fixe et précise, voyons combien il existe d'espèces d'animaux auxquels on doive donner le nom de Singe. Les anciens n'en connoissoient qu'une seule; le *pithecos* des Grecs, le *simia* des Latins, est un singe, un vrai singe, et c'est celui sur lequel Aristote, Pline et Galien ont institué toutes les

(1) *Orang-Outang.* Nom de cet animal aux Indes orientales.

comparaisons physiques et fondé toutes les relations du Singe à l'homme; mais ce pithèque, ce singe des anciens, si ressemblant à l'homme par la conformation extérieure, et plus semblable encore par l'organisation intérieure, en diffère néanmoins par un attribut qui, quoique relatif en lui-même, n'en est cependant ici pas moins essentiel, c'est la grandeur; la taille de l'homme en général est au-dessus de cinq pieds; celle du pithèque n'atteint guère qu'au quart de cette hauteur; aussi ce singe eût-il encore été plus ressemblant à l'homme, les anciens auroient eu raison de ne le regarder que comme un homoncule, un nain manqué, un pigmée capable tout au plus de combattre avec les grues, tandis que l'homme sait dompter l'éléphant et vaincre le lion.

Mais depuis les anciens, depuis la découverte des parties méridionales de l'Afrique et des Indes, on a trouvé un autre singe avec cet attribut de grandeur, un singe aussi haut, aussi fort que l'homme, aussi ardent pour les femmes que pour ses femelles; un singe qui sait porter des armes, qui se sert de pierres pour attaquer et de bâton pour se défendre, et qui d'ailleurs ressemble encore à l'homme plus que le pithèque; car indépendamment de ce qu'il n'a point de queue, de ce que sa face est aplatie; que ses bras, ses mains, ses doigts, ses ongles sont pareils aux nôtres, et qu'il marche toujours debout, il a une espèce de visage, des traits approchans de ceux de l'homme, des oreilles de la même forme, des cheveux sur la tête, de la barbe au menton, et du poil ni plus ni moins que l'homme en a dans l'état de nature. Aussi les habitans de son pays, les Indiens policés n'ont pas hésité de l'associer

à l'espèce humaine par le nom d'Orang-outang, homme sauvage ; tandis que les nègres presque aussi sauvages, aussi laids que ces singes, et qui n'imaginent pas que pour être plus ou moins policé l'on soit plus ou moins homme, leur ont donné un nom propre (*Pongo*), un nom de bête et non pas d'homme ; et cet orang-outang, ou ce pongo, n'est en effet qu'un animal, mais un animal très-singulier, que l'homme ne peut voir sans rentrer en lui même, sans se reconnoître, sans se convaincre que son corps n'est pas la partie la plus essentielle de sa nature.

Les Orangs-outangs sont de tous les singes ceux qui ressemblent le plus à l'homme, ceux qui par conséquent sont les plus dignes d'être observés. Ce mot indien, qui signifie homme sauvage, est en effet un nom générique, et nous avons reconnu qu'il existe réellement au moins deux espèces bien distinctes de ces animaux ; la première, à laquelle, d'après Battel, nous avons donné le nom de pongo et qui est bien plus grande que la seconde espèce que nous avons nommée jocko, d'après le même voyageur. Les principaux caractères qui distinguent ces deux espèces sont la grandeur, la différence de la couleur et de la quantité du poil, et le défaut d'ongle au gros orteil des pieds ou mains postérieures, qui toujours manque au jocko et qui se trouve toujours dans l'espèce du pongo. Il en est de même de leurs habitudes naturelles. Le pongo marche presque toujours debout sur ses deux pieds de derrière, au lieu que le jocko ne prend cette attitude que rarement et sur-tout lorsqu'il veut monter sur les arbres.

Battel assure que « le pongo est dans toutes ses pro-

portions semblable à l'homme, seulement qu'il est plus grand, grand, dit-il, comme un géant; qu'il a la face comme l'homme, les yeux enfoncés, de longs cheveux aux côtés de la tête; le visage nu et sans poil, aussi bien que les oreilles et les mains, le corps légèrement velu, et qu'il ne diffère de l'homme à l'extérieur que par les jambes, parce qu'il n'a que peu ou point de mollets; que cependant il mange toujours debout; qu'il dort sur les arbres et se construit une hutte, un abri contre le soleil et la pluie; qu'il vit de fruits et ne mange point de chair; qu'il ne peut parler quoiqu'il ait plus d'entendement que les autres animaux; que quand les nègres font du feu dans les bois, ces pongos viennent s'asseoir autour et se chauffer, mais qu'ils n'ont pas assez d'esprit pour entretenir le feu en y mettant du bois; qu'ils vont de compagnie et tuent quelquefois des nègres dans les lieux écartés; qu'ils attaquent même l'éléphant, qu'ils le frappent à coups de bâton et le chassent de leurs bois; qu'on ne peut prendre ces pongos vivans, parce qu'ils sont si forts que dix hommes ne suffiroient pas pour en dompter un seul; qu'on ne peut donc attraper que les petits tout jeunes; que la mère les porte marchant debout, et qu'ils se tiennent attachés à son corps avec les mains et les genoux; qu'il y a deux espèces de ces singes très-ressemblans à l'homme, le pongo qui est aussi grand et plus gros qu'un homme, et l'enjocko qui est beaucoup plus petit. » C'est de ce passage très-précis que j'ai tiré les noms de pongo et de jocko. Battel dit encore que lorsqu'un de ces animaux meurt, les autres couvrent son corps d'un amas de branches et de feuillages.

Purchass ajoute en forme de note, que dans les conversations qu'il avoit eues avec Battel, il avoit appris de lui qu'un pongo lui enleva un petit nègre qui passa un an entier dans la société de ces animaux; qu'à son retour ce petit nègre raconta qu'ils ne lui avoient fait aucun mal; que communément ils étoient de la hauteur de l'homme, mais qu'ils sont plus gros et qu'ils ont à peu près le double du volume d'un homme ordinaire.

Gauthier Schoutten dit « que les singes appelés par les Indiens Orangs-outangs, sont presque de la même figure et de la même grandeur que les hommes, mais qu'ils ont le dos et les reins tout couverts de poil, sans en avoir néanmoins au-devant du corps : que les femelles ont deux grosses mamelles : que tous ont le visage rude, le nez plat, même enfoncé, les oreilles comme les hommes; qu'ils sont robustes, agiles, hardis; qu'ils se mettent en défense contre les hommes armés; qu'ils sont passionnés pour les femmes; qu'il n'y a point de sûreté pour elles à passer dans les bois où elles se trouvent tout d'un coup attaquées et violées par ces singes. » Dampier, Froger et d'autres voyageurs assurent qu'ils enlèvent des petites filles de huit ou dix ans, qu'ils les emportent au-dessus des arbres et qu'on a mille peines à les leur ôter. Un autre voyageur assure que les Orangs-outangs tâchent de surprendre des négresses; qu'ils les gardent avec eux pour en jouir; qu'ils les nourrissent très-bien : j'ai connu, dit-il, à Lowango une négresse qui étoit restée trois ans avec ces animaux; ils croissent de six à sept pieds de haut; ils sont d'une force sans égale, ils cabanent et se servent de bâtons pour se défendre.

L'Orang-outang que j'ai vu et qui étoit un jeune pongo qui n'avoit que deux ans, marchoit toujours debout sur ses deux pieds, même en portant des choses lourdes; son air étoit assez triste, sa démarche grave, ses mouvemens mesurés, son naturel doux et très-différent de celui des autres singes; il n'avoit ni l'impatience du magot, ni la méchanceté du babouin, ni l'extravagance des guenons; il avoit été, dira-t-on, instruit et bien appris, mais les autres que je viens de citer et que je lui compare, avoient eu de même leur éducation; le signe et la parole suffisoient pour faire agir notre Orang-outang, il falloit le bâton pour le babouin, et le fouet pour tous les autres qui n'obéissent guère qu'à la force des coups. J'ai vu cet animal présenter sa main pour reconduire les gens qui venoient le visiter, se promener gravement avec eux et comme de compagnie; je l'ai vu s'asseoir à table, déployer sa serviette, s'en essuyer les lèvres, se servir de la cuiller et de la fourchette pour porter à sa bouche, verser lui-même sa boisson, dans un verre, le choquer, lorsqu'il y étoit invité, aller prendre une tasse et une soucoupe, l'apporter sur la table, y mettre du sucre, y verser du thé, le laisser refroidir pour le boire, et tout cela sans autre instigation que les signes où la parole de son maître et souvent de lui-même. Il ne faisoit du mal à personne, s'approchoit même avec circonspection, et se présentoit comme pour demander des caresses; il aimoit prodigieusement les bonbons, tout le monde lui en donnoit, et comme il avoit une toux fréquente et la poitrine attaquée, cette grande quantité de choses su-

crées contribua sans doute à abréger sa vie; il ne vécut à Paris qu'un été, et mourut l'hiver suivant à Londres. Il mangeoit presque de tout, seulement il préféroit les fruits mûrs et secs à tous les autres alimens; il buvoit du vin, mais en petite quantité, et le laissoit volontiers pour du lait, du thé ou d'autres liqueurs douces.

Mais si l'on veut reconnoître ce qui appartient en propre à cet animal, et si l'on veut séparer sa nature de son éducation, il faut comparer les faits dont nous avons été témoins avec ceux que nous ont donnés les voyageurs qui ont vu ces animaux dans leur état de nature, en liberté et en captivité. « Ces animaux, dit la Brosse, ont l'instinct de s'asseoir à table comme les hommes; ils mangent de tout sans distinction; ils se servent du couteau, de la cuiller et de la fourchette pour couper et prendre ce qu'on leur sert sur l'assiette; ils boivent du vin et d'autres liqueurs. Nous en avions deux à bord; quand ils étoient à table ils se faisoient entendre des mousses lorsqu'ils avoient besoin de quelque chose; et quelquefois, quand ces enfans refusoient de leur donner ce qu'ils demandoient, ils se mettoient en colère, leur saisissoient les bras, les mordoient et les abattoient sous eux. Le mâle fut malade en rade; il se faisoit soigner comme une personne; il fut même saigné deux fois au bras droit : toutes les fois qu'il se trouva depuis incommodé, il montroit son bras pour qu'on le saignât, comme s'il eût su que cela lui avoit fait du bien. »

Henri Grosse dit : « qu'il se trouve de ces animaux vers le nord de Coromandel, dans les forêts du domai-

ne du Raïa de Carnate; qu'on en fit présent de deux, l'un mâle et l'autre femelle, à M. Horne, gouverneur de Bombay; qu'ils avoient à peine deux pieds de haut, mais la forme entièrement humaine; qu'ils marchoient sur leurs deux pieds, et qu'ils étoient d'un blanc-pâle, sans autre cheveux ni poils qu'aux endroits où nous en avons communément; que leurs actions étoient très-semblables, pour la plupart, aux actions humaines, et que leur mélancolie faisoit voir qu'ils sentoient fort bien leur captivité; qu'ils faisoient leur lit avec soin dans la cage dans laquelle on les avoit envoyés sur le vaisseau; que quand on les regardoit, ils cachoient avec leurs mains les parties que la modestie empêche de montrer. La femelle, ajoute-t-il, mourut de maladie sur le vaisseau, et le mâle donnant toutes sortes de signes de douleur, prit tellement à cœur la mort de sa compagne, qu'il refusa de manger et ne lui survécut pas plus de deux jours. »

François Pyrard rapporte : « Qu'il se trouve dans la province de Sierra-liona une espèce d'animaux, appelée *baris*, qui sont gros et membrus, lesquels ont une telle industrie, que si on les nourrit et instruit de jeunesse, ils servent comme une personne; qu'ils marchent d'ordinaire sur les deux pattes de derrière seulement; qu'ils pilent ce qu'on leur donne à piler dans des mortiers; qu'ils vont quérir de l'eau à la rivière dans de petites cruches qu'ils portent toutes pleines sur leur tête; mais qu'arrivant à la porte de la maison, si on ne leur prend bientôt leurs cruches, ils les laissent tomber, et voyant la cruche versée et rompue, ils se mettent à crier et à pleurer. »

Le témoignage de Schoutten, s'accorde avec celui de Pyrard au sujet de l'éducation de ces animaux; « On en prend, dit-il avec des lacs, on les apprivoise, on leur apprend à marcher sur les pieds de derrière et à se servir des pieds de devant qui sont à peu-près comme des mains, pour faire certains ouvrages et même ceux du ménage, comme rincer des verres, donner à boire, tourner la broche. » J'ai vu à Java, dit le Guat, « un singe fort extraordinaire; c'etoit une femelle; elle étoit de grande taille et marchoit souvent fort droit sur ses pieds de derrière : alors elle cachoit d'une de ses mains l'endroit de son corps qui distinguoit son sexe; elle avoit le visage sans autre poil que celui des sourcils, et elle ressembloit assez en général à ces faces grotesques des femmes hottentotes que j'ai vues au Cap : elle faisoit tous les jours proprement son lit, s'y couchoit la tête sur un oreiller, et se couvroit d'une couverture. Quand elle avoit mal à la tête, elle se serroit d'un mouchoir, et c'étoit un plaisir de la voir ainsi coiffée dans son lit. Je pourrois en raconter diverses autres petites choses qui paroissent extrêmement singulières, mais j'avoue que je ne pouvois pas admirer cela autant que le faisoit la multitude, parce que n'ignorant pas le dessein qu'on avoit de porter cet animal en Europe pour le faire voir, j'avois beaucoup de penchant à supposer qu'on l'avoit dressé à la plupart des singeries que le peuple regardoit comme lui étant naturelles : à la vérité c'étoit une supposition. Il mourut à la hauteur du cap de Bonne-Espérance dans un vaisseau sur lequel j'étois; il est certain que la figure de ce singe ressembloit beaucoup à celle de l'homme. »

Gemelli Careri dit en avoir vu un qui se plaignoit comme un enfant, qui marchoit sur les deux pieds de derrière, en portant sa natte sous son bras pour se coucher et dormir. Ces singes, ajoute-t-il, paroissent avoir plus d'esprit que les hommes, à certains égards: car, quand ils ne trouvent plus de fruits sur les montagnes, ils vont au bord de la mer où ils attrapent des crabes, des huîtres et autres choses semblables. Il y a une espèce d'huîtres qu'on appelle *taclovo*, qui pèsent plusieurs livres et qui sont souvent ouvertes sur le rivage; or le singe craignant que quand il veut les manger, elles ne lui attrapent la patte en se refermant, il jette une pierre dans la coquille qui l'empêche de se fermer, et ensuite il mange l'huître sans crainte.

« Sur les côtes de la rivière de Gambie, dit Froger, les singes sont plus gros et plus méchans qu'en aucun endroit de l'Afrique; les nègres les craignent et ils ne peuvent aller seuls dans la campagne sans courir risque d'être attaqués par ces animaux qui leur présentent un bâton et les obligent à se battre. Souvent on les a vus porter sur les arbres des enfans de sept à huit ans qu'on avoit une peine incroyable à leur ôter; la plupart des nègres croient que c'est une nation étrangère qui est venue s'établir dans leur pays, et que s'ils ne parlent pas, c'est qu'ils craignent qu'on ne les oblige à travailler. »

« On se passeroit bien, dit un autre voyageur, de voir à Macaçar un aussi grand nombre de singes, car leur rencontre est souvent funeste; il faut toujours être bien armé pour s'en défendre. Ils n'ont point de

queue, ils se tiennent toujours droits comme des hommes, et ne vont jamais que sur les deux pieds de derrière. »

Bontius, qui étoit médecin en chef à Batavia, et qui nous a laissé de bonnes observations sur l'histoire naturelle de cette partie des Indes, dit expressément : « qu'il a vu avec admiration quelques individus de cette espèce marchant debout sur leurs pieds, et entr'autres une femelle (dont il donne la figure), qui sembloit avoir de la pudeur, qui se couvroit de sa main à l'aspect des hommes qu'elle ne connoissoit pas, qui pleuroit, gémissoit et faisoit les autres actions humaines, de manière qu'il sembloit que rien ne lui manquât que la parole. »

M. le professeur Allamand rapporte, qu'il a entendu dire la même chose de plusieurs personnes qui avoient été à Batavia, et qui sûrement ignoroient ce qu'en a écrit Bontius; et que s'étant adressé à quelqu'un qui demeure dans cette même ville de Batavia, pour le prier de lui envoyer un Orang-outang, et pour lui demander des observations sur cet animal en cas qu'il l'eût vu, il lui répondit qu'en 1759 il en avoit vu deux, mâle et femelle, qui étoient de grandeur humaine, et faisoient précisément tous les mouvemens que font les hommes, sur-tout avec leurs mains, dont ils se servoient comme nous. La femelle avoit des mamelles précisément comme celles d'une femme, quoique plus pendantes; la poitrine et le ventre étoient sans poils, mais d'une peau fort dure et ridée. Ils étoient tous les deux très-honteux quand on les fixoit trop; alors la femelle se jetoit dans les bras du mâle,

et se cachoit le visage dans son sein, ce qui faisoit un spectacle véritablement touchant. Ils ne parlent point, mais ils ont un cri semblable à celui du singe, avec lequel ils ont le plus d'analogie par rapport à la manière de vivre, ne mangeant que des fruits, des racines, des herbages, et habitant sur des arbres dans les bois les moins fréquentés.

M. Dobsouville nous a communiqué ce qu'il avoit observé sur un de ces animaux. « L'Orang-outang, dit-il, ne paroît maintenant exister que dans quelques parties de l'Afrique et des grandes îles à l'est de l'Inde. D'après diverses informations, je crois pouvoir dire qu'on n'en voit plus dans la presqu'île en-deçà du Gange, et que même il est devenu très-rare dans les contrées où il propage encore. Auroit-il été détruit par les bêtes féroces, ou seroit-il confondu avec d'autres? »

« Un de ces individus que j'ai eu occasion de voir deux mois après qu'il fut pris, avoit quatre pieds huit ou dix pouces de haut; une teinte jaunâtre paroissoit dominer dans ses yeux, qui étoient du reste petits et noirs. Quoiqu'ayant quelque chose de hagard, ils annonçoient plutôt l'inquiétude, l'embarras et le chagrin, que la férocité. Sa bouche étoit fort grande; les os du nez très-peu proéminens et ceux des joues étoient fort saillans; son visage avoit des rides; le fond de sa carnation étoit d'un blanc bis ou basané; sa chevelure longue de quelques pouces, étoit brunâtre, ainsi que le poil du reste du corps qui étoit plus épais sur le dos que sur le ventre; sa barbe étoit peu fournie; sa poitrine large, les fesses médiocrement charnues, les cuisses couvertes, les jambes arquées, les pouces de ses

ses pieds quoiqu'un peu moins écartés des autres doigts que ceux des autres singes, l'étoient cependant assez pour devoir lui procurer beaucoup de facilité pour grimper ou saisir. »

« Je n'ai vu ce satyre qu'accroupi ou debout; mais quoique marchant habituellement droit, il s'aidoit, me dit-on, dans l'état de liberté, des mains ainsi que des pieds, lorsqu'il étoit question de courir ou de franchir un fossé; peut-être même est-ce l'exercice de cette faculté qui contribue à entretenir dans l'espèce la longueur un peu excessive des bras, car l'extrémité des doigts de ses mains approchoit de ses genoux. Ses parties génitales étoient assez bien proportionnées; sa verge, en état d'inertie, étoit longue d'environ six pouces, et paroissoit être celle d'un homme circoncis. »

« Je n'ai point vu de femelles, mais on dit qu'elles ont les mamelles un peu aplaties; leurs parties sexuelles, conformées comme celles des femmes, sont aussi sujettes à un flux menstruel périodique : le temps de la gestation est présumé être d'environ sept mois. Elles ne propagent point dans l'état de servitude. »

« Le mâle dont je viens de parler, poussoit quelquefois une espèce de soupir élevé et prolongé, ou bien il faisoit entendre un cri sourd; mais c'étoit lorsqu'on l'inquiétoit ou qu'on le maltraitoit : ainsi, ces modulations n'expriment que l'impatience, l'ennui ou la douleur. »

« Suivant les Indiens, ces animaux errent dans les bois et sur les montagnes de difficile accès, et y vivent en petites sociétés. »

« Les Orangs-outangs sont extrêmement sauvages;

mais il paroît qu'ils sont peu méchans, et qu'ils parviennent assez promptement à entendre ce qu'on leur commande. Leur caractère ne peut se plier à la servitude; ils y conservent toujours un fond d'ennui et de mélancolie profonde, qui dégénérant en une espèce de consomption ou de marasme, doit bientôt terminer leurs jours.»

Voilà du moins, à très-peu-près, tout ce que les relateurs les moins crédules et les plus véridiques nous disent de cet animal; et pour qu'on puisse prononcer avec encore plus de connoissance sur sa nature, nous allons exposer aussi toutes les différences qui éloignent cette espèce de l'espèce humaine, et toutes les conformités qui l'en approchent. Il diffère de l'homme à l'extérieur par le nez qui n'est pas proéminent, par le front qui est trop court, par le menton qui n'est pas relevé à la base : il a les oreilles proportionnellement trop grandes, les yeux trop voisins l'un de l'autre; l'intervalle entre le nez et la bouche est aussi trop étendu : ce sont là les seules différences de la face de l'Orang-outang avec le visage de l'homme. Le corps et les membres diffèrent en ce que les cuisses sont relativement trop courtes, les bras trop longs, les pouces trop petits, la paume des mains trop longue et trop serrée, les pieds plutôt faits comme des mains que comme des pieds humains; les parties de la génération du mâle ne sont différentes de celles de l'homme, qu'en ce qu'il n'y a point de frein au prépuce; les parties de la femelle sont à l'extérieur fort semblables à celles de la femme.

A l'intérieur, cette espèce diffère de l'espèce humaine par le nombre des côtes: l'homme n'en a que douze, l'Orang-outang en a treize : il a aussi les ver-

tèbres du cou plus courtes, les os du bassin plus serrés, les hanches plus plates, les orbites des yeux plus enfoncées : les reins sont plus ronds que ceux de l'homme, et les uretères ont une forme différente, aussi bien que la vessie et la vésicule du fiel qui sont plus étroites et plus longues que dans l'homme; toutes les autres parties du corps, de la tête et des membres, tant extérieures qu'intérieures, sont si parfaitement semblables à celles de l'homme, qu'on ne peut les comparer sans admiration, et sans être étonné que d'une conformation si pareille et d'une organisation qui est absolument la même, il n'en résulte pas les mêmes effets. Par exemple, la langue et tous les organes de la voix sont les mêmes que dans l'homme, et cependant l'Orang-outang ne parle pas; le cerveau est absolument de la même forme et de la même proportion, et il ne pense pas : y a-t-il une preuve plus évidente que la matière seule, quoique parfaitement organisée, ne peut produire ni la pensée, ni la parole qui en est le signe, à moins qu'elle ne soit animée par un principe supérieur? Comme l'homme, l'Orang-outang est le seul qui ait des fesses charnues et sans callosités, et des mollets ou gras de jambes, et qui par conséquent soit fait pour marcher debout : seulement comme les doigts des pieds de l'Orang-outang sont fort longs et que son talon pose plus difficilement à terre que celui de l'homme, il court plus facilement qu'il ne marche, et il auroit besoin de talons artificiels plus élevés que ceux de nos souliers, si l'on vouloit le faire marcher aisément et longtemps. Il est le seul qui ait la partie du dedans de la bouche faite comme l'homme, à la diffé-

rence des guenons, des babouins, et même du magot et du gibbon, qui ont des abajoues, c'est-à-dire des poches au bas des joues où ils peuvent garder leurs alimens avant de les avaler. Il est encore le seul qui ait la poitrine large, les épaules aplaties et les vertèbres conformées comme l'homme; le seul dont le cerveau, le cœur, les poumons, le foie, la rate, le pancréas, l'estomac, les boyaux soient absolument pareils à ceux de l'homme ; enfin l'Orang-outang ressemble plus à l'homme qu'à aucun des animaux, plus même qu'aux babouins et aux guenons, non seulement par toutes les parties que je viens d'indiquer, mais encore par la largeur du visage, la forme du crâne, des mâchoires, des dents, des autres os de la tête et de la face, par la grosseur des doigts et du pouce, par la figure des ongles, par le nombre des vertèbres lombaires et sacrées, par celui des os du coccix, et enfin par la conformité dans les articulations, dans la grandeur et la figure de la rotule, dans celle du sternum; en sorte qu'en comparant cet animal avec ceux qui lui ressemblent le plus, comme avec le magot, le babouin ou la guenon, il se trouve encore avoir plus de conformité avec l'homme qu'avec ces animaux, dont les espèces cependant paroissent être si voisines de la sienne, qu'on les a toutes désignées par le même nom de Singes : ainsi les Indiens sont excusables de l'avoir associé à l'espèce humaine par le nom d'Orang-outang, homme sauvage, puisqu'il ressemble à l'homme par le corps, plus qu'il ne ressemble aux autres singes ou à aucun autre animal.

D'après cet exposé que j'ai fait avec toute l'exactitude dont je suis capable, on voit ce que l'on doit

penser de cet animal ; s'il y avoit un degré par lequel on pût descendre de la nature humaine à celle des animaux, si l'essence de cette nature consistoit en entier dans la forme du corps et dépendoit de son organisation, ce singe se trouveroit plus près de l'homme que d'aucun animal : assis au second rang des êtres, s'il ne pouvoit commander en premier, il feroit au moins sentir aux autres sa supériorité, et s'efforceroit de ne pas obéir ; si l'imitation qui semble copier de si près la pensée en étoit le vrai signe ou l'un des résultats, ce singe se trouveroit encore à une plus grande distance des animaux et plus voisin de l'homme ; mais comme nous l'avons dit, l'intervalle qui l'en sépare réellement n'en est pas moins immense ; et la ressemblance de la forme, la conformité de l'organisation, les mouvemens d'imitation qui paroissent résulter de ces similitudes, ni ne le rapprochent de la nature de l'homme, ni même ne l'élèvent au-dessus de celle des animaux.

Nous venons de présenter tous les faits que nous avons pu recueillir au sujet du pongo ou grand orang-outang ; il nous reste à parler du jocko ou petit orang-outang. On a vu les principaux caractères par lesquels il diffère du pongo. Le professeur Allamand parle d'un animal vivant de cette espèce ; c'étoit une femelle qu'on avoit envoyée du cap de Bonne-Espérance à la ménagerie de M. le prince d'Orange. « Dès que je fus averti de son arrivée, dit ce Naturaliste, j'allai lui rendre visite, et ce fut avec peine que je la vis attachée à un bloc par une grosse chaîne qui la prenoit par le cou et qui la gênoit beaucoup dans

ses mouvemens; je m'insinuai bientôt dans ses bonnes grâces par les bonbons que je lui donnai, et elle eut la complaisance de souffrir que je l'examinasse tout à mon aise. »

« La plus grande partie de son corps étoit couverte de poils roussâtres par-tout à peu près de la même longueur, excepté sur le dos où ils étoient un peu plus longs; elle avoit les dents semblables à celles de l'homme, la partie inférieure de son nez étoit fort large et très-peu éminente; ses narines étoient fort distantes de sa bouche, ses oreilles étoient semblables aux oreilles de l'homme, ses gras de jambes étoient fort peu visibles, on pourroit même dire qu'elle n'en avoit point; ses fesses étoient velues et on ne remarquoit pas qu'il y eût des callosités; quand elle étoit debout, sa longueur depuis la plante des pieds jusqu'au haut de la tête n'étoit que de deux pieds et demi; ses bras étoient fort longs; cependant quand l'animal se dressoit sur ses pieds, ils ne touchoient point à terre; elle étoit originaire de Bornéo. »

« Elle n'avoit point l'air méchant; elle donnoit volontiers la main à ceux qui lui présentoient la leur; elle mangeoit sans gloutonnerie du pain, des carottes, des fruits, et même de la viande rôtie; elle ne paroissoit pas aimer la viande crue; elle prenoit la tasse qui contenoit sa boisson d'une seule main, la portoit à sa bouche, et elle la vidoit fort tranquillement. Tous ses mouvemens étoient assez lents, et elle témoignoit peu de vivacité; elle paroissoit plutôt mélancolique : elle jouoit avec une couverture qui lui servoit de lit, et souvent elle s'occupoit à la déchirer. Son attitude or-

dinaire étoit d'être assise avec ses cuisses et ses genoux élevés ; quand elle marchoit elle étoit presque dans la même posture, ses fesses étoient peu éloignées de la terre; je ne l'ai point vue se tenir parfaitement debout sur ses pieds, excepté quand elle vouloit prendre quelque chose d'élevé, et même encore alors les jambes étoient toujours un peu pliées, et elle étoit vacillante. Ce qui me confirme dans ce que j'en ai dit ci-devant, c'est que les animaux de cette espèce ne sont pas faits pour marcher debout comme l'homme, mais comme les autres quadrupèdes, quoique cette dernière allure doive être assez fatigante pour eux à cause de la conformation de leurs mains : ils me paroissent principalement faits pour grimper sur les arbres, aussi notre femelle grimpoit-elle volontiers contre les barres de la fenêtre de sa chambre aussi haut que le lui permettoit sa chaîne. »

« M. Gordon m'a envoyé le dessin d'un Orang-outang de la même espèce dont le roi d'Asham, pays situé à l'est du Bengale, avoit fait présent avec plusieurs autres curiosités à M. Harwood, président du conseil provincial de Dinagipal. Son frère l'apporta au cap, où malheureusement il ne vécut qu'un jour, ayant été attaqué du scorbut sur le vaisseau qui le portoit. Voici ce qu'on en avoit appris ».

« Cet orang-outang, nommé vouloch dans le pays dont il est originaire, étoit une femelle qui avoit régulièrement ses écoulemens périodiques, mais qui cessèrent dès qu'elle fut attaquée du scorbut ; elle étoit d'un caractère fort doux ; il n'y avoit que les singes qui lui déplaisoient, elle ne pouvoit pas les souffrir.

Elle se tenoit toujours droite en marchant; elle pouvoit même courir très-vîte; quand elle marchoit sur une table, ou parmi de la porcelaine, elle étoit fort attentive à ne rien casser; lorsqu'elle grimpoit quelque part, elle ne faisoit usage que de ses mains; elle avoit les genoux comme un homme. Elle pouvoit faire un cri si aigu, que quand on étoit près d'elle, il falloit se tenir les oreilles bouchées pour n'en être pas étourdi; elle prononçoit souvent et plusieurs fois de suite les syllabes *yaa-hou*, en insistant avec force sur la dernière. Quant elle entendoit quelque bruit approchant de celui-là, elle commençoit d'abord aussi à crier; si elle étoit contente, on lui entendoit faire un groguement doux qui partoit de la gorge. Lorsqu'elle étoit malade, elle se plaignoit comme un enfant et cherchoit à être secourue. Elle se nourrissoit de végétaux et de lait; jamais elle n'avoit voulu toucher à un animal mort, ni manger de la viande; elle refusoit même de manger sur une assiette où il y en avoit eu. Quand elle vouloit boire, elle plongeoit ses doigts dans l'eau et les léchoit; elle se couvroit volontiers avec des morceaux de toile, mais elle ne vouloit point souffrir d'habits. Dès qu'elle entendoit prononcer son nom, qui étoit Jenny, elle venoit : elle étoit ordinairement assez mélancolique et pensive. Quand elle vouloit faire ses nécessités, lorsqu'elle étoit sur le vaisseau, elle se tenoit à une corde par les mains, et les faisoit dans la mer. »

M. Vosmaër a reçu, il y a quelques années, un individu femelle de la petite espèce de ce genre, qui n'est probablement qu'un jocko : il en a fait un récit qui contient quelques faits que nous donnons par extrait dans

cet article. « Le 29 juin 1776, dit-il, l'on m'informa de l'heureuse arrivée de cet orang-outang femelle. Elle étoit d'un si bon naturel qu'on ne lui vit jamais montrer la moindre marque de méchanceté ou de fâcherie; on pouvoit sans crainte lui mettre la main dans la bouche; son air avoit quelque chose de triste; elle aimoit la compagnie sans distinction de sexe, donnant seulement la préférence aux gens qui la soignoient journellement et qui lui faisoient du bien; souvent, lorsqu'ils se retiroient, elle se jetoit à terre étant à la chaîne, comme au désespoir, poussant des cris lamentables et déchirant par lambeaux tout le linge qu'elle pouvoit attraper dès qu'elle se voyoit seule. Son garde ayant quelquefois la coutume de s'asseoir auprès d'elle, à terre, elle prenoit du foin de sa litière, l'arrangeoit à son côté, et sembloit, par toutes ses démonstrations, l'inviter à s'asseoir auprès d'elle.

« Cet animal mangeoit presque de tout ce qu'on lui présentoit; sa nourriture ordinaire étoit du pain, des racines, en particulier des carottes jaunes, toutes sortes de fruits et sur-tout des fraises; mais il paroissoit singulièrement friand de plantes aromatiques, comme du persil et de sa racine; il mangeoit aussi de la viande bouillie ou rôtie, et du poisson. On ne le voyoit point chasser aux insectes dont les autres espèces de singes sont d'ailleurs si avides. Je lui présentai un moineau vivant. Il en goûta la chair et il le rejeta bien vîte. Dans la ménagerie, et lorsqu'il étoit tant soit peu malade, je l'ai vu manger tant soit peu de viande crue, mais sans aucune marque de goût. Je lui donnai un œuf crud qu'il ouvrit des dents, et

qu'il suça tout entier avec beaucoup d'appétit. Le rôti et le poisson étoient ses alimens favoris ; on lui avoit appris à manger avec la cuiller et la fourchette. Quand on lui donnoit des fraises sur une assiette, c'étoit un plaisir de voir comme il les piquoit une par une, et les portoit à sa bouche avec la fourchette, tandis qu'il tenoit de l'autre patte l'assiette. Sa boisson ordinaire étoit l'eau ; mais il buvoit très-volontiers toutes sortes de vins, et principalement le Malaga. Lui donnoit-on une bouteille, il en tiroit le bouchon avec la main, et buvoit très-bien dehors, de même que hors d'un verre à bière ; et cela fait, il s'essuyoit les lèvres comme une personne. Après avoir mangé, si on lui donnoit un cure-dent, il s'en servoit au même usage que nous. Il tiroit fort adroitement du pain et autres choses hors des poches. On m'a assuré qu'étant à bord du navire, il couroit librement parmi l'équipage, jouoit avec les matelots, et alloit querir, comme eux, sa portion à la cuisine. »

« A l'approche de la nuit, il alloit se coucher. Il ne dormoit pas volontiers dans sa loge, de peur, à ce qu'il me parut, d'y être enfermé. Lorsqu'il vouloit se coucher, il arrangeoit le foin de sa litière, le secouoit bien, en apportoit davantage pour former son chevet, se mettoit le plus souvent sur le côté, et se couvroit chaudement d'une couverture, étant fort frileux. De temps en temps nous lui avons vu faire une chose qui nous surprit extrêmement la première fois que nous en fûmes témoins. Ayant préparé sa couche à l'ordinaire, il prit un lambeau de linge qui étoit auprès de lui, l'étendit fort proprement sur le plancher, mit du

foin au milieu en relevant les quatre coins du linge par-dessus, porta ce paquet avec beaucoup d'adresse sur son lit pour lui servir d'oreiller, tirant ensuite la couverture sur son corps. Une fois me voyant ouvrir à la clef et refermer ensuite le cadenas de sa chaîne, il saisit un petit morceau de bois, le fourra dans le trou de la serrure, le tournant et retournant en tout sens, et regardant si le cadenas ne s'ouvroit pas. On l'a vu essayer d'arracher des crampons avec un gros clou dont il se servoit comme d'un levier. Un jour lui ayant donné un petit chat, il le flaira partout; mais le chat lui ayant égratigné le bras, il ne voulut plus le toucher. Lorsqu'il avoit uriné sur le plancher de son gîte, il l'essuyoit proprement avec un chiffon. Lorsqu'on alloit le voir avec des bottes aux jambes, il les nétoyoit avec un balai, et savoit déboucler les souliers avec autant d'adresse qu'un domestique auroit pu le faire; il dénouoit aussi fort bien les nœuds faits dans les cordes, quelque serrés qu'ils fussent, soit avec ses dents, soit avec ses ongles. »

« Jamais on ne l'entendoit pousser quelque cri, si ce n'est lorsqu'il se trouvoit seul, et pour lors c'étoit d'abord un son approchant de celui d'un jeune chien qui hurle; ensuite il devenoit très-rude et rauque; ce que je ne puis mieux comparer qu'au bruit que fait une grosse scie en passant à travers le bois. Cet animal avoit une force extraordinaire, mais elle étoit sur-tout apparente dans les pattes de devant ou mains dont il se servoit à tout, pouvant lever et remuer de très-lourds fardeaux. Sa marche ordinaire étoit à quatre pieds comme les autres singes; mais il pouvoit bien

aussi marcher debout sur les pieds de derrière, et muni d'un bon bâton, il s'y tenoit appuyé souvent fort longtemps; cependant il ne posoit jamais les pieds à plat à la façon de l'homme, mais recourbés en dehors ; de sorte qu'il se soutenoit sur les côtés extérieurs des pieds de derrière, les doigts retirés en dedans, ce qui dénotoit une habitude à grimper sur les arbres. Un matin nous le trouvâmes déchaîné et nous le vîmes monter avec une merveilleuse agilité contre les poutres et les lattes obliques du toit. On eut de la peine à le reprendre. On ne parvint qu'avec beaucoup de peine à le coucher sur le dos. Deux hommes vigoureux eurent chacun assez à faire à lui serrer les pieds, l'autre à lui tenir la tête, et le quatrième à lui repasser le collier par-dessus la tête et à le fermer mieux. Dans cet état de liberté, il avoit entre autres choses ôté le bouchon d'une bouteille contenant un reste de vin de Malaga qu'il but jusqu'à la dernière goutte, et remit ensuite la bouteille à sa même place. »

« Ses excrémens, lorsqu'il se portoit bien, étoient en crottes ovales; sa hauteur, mesuré debout, étoit de deux pieds et demi-rhénaux; le ventre, sur-tout étant accroupi, étoit gros et gonflé ; les tetins des mamelles étoient fort petits et tout près des aisselles ; le nombril ressembloit beaucoup à celui d'une personne. »

Tom. VI. Pl. 42. Pag. 172.



De Seve, Del. L'Epine, Sculp.

DU PITHÈQUE (1).

« Il y a, dit Aristote, des animaux dont la nature est ambiguë, et tient en partie de l'homme et en partie du quadrupède, tels que les pithèques, les kèbes et les cynocéphales ; le kèbe est un pithèque avec une queue ; le cynocéphale est tout semblable au pithèque, seulement il est plus grand et plus fort ; il a le museau avancé, approchant presque de celui du dogue, et c'est de là qu'on a tiré son nom ; il est aussi de mœurs plus féroces, et il a les dents plus fortes que le pithèque et plus ressemblantes à celles du chien. » D'après ce passage, il est clair que le pithèque et le cynocéphale indiqués par Aristote n'ont ni l'un ni l'autre de queue, puisqu'il dit que les pithèques qui ont une queue s'appellent kèbes, et que le cynocéphale ressemble en tout au pithèque, à l'exception du museau qu'il a plus avancé et des dents qu'il a plus grosses. Ce cynocéphale d'Aristote, est la troisième espèce que nous appelons magot. Il en a tous les caractères, il n'a point de queue ; il a le museau comme un dogue, et les dents canines grosses et longues. D'ailleurs il se trouve communément dans l'Asie mineure et dans les autres provinces de l'Orient qui étoient connues des Grecs. Le Pithèque est du même pays ; et comme il ressemble en tout au magot, à l'exception de la grandeur des mâchoires et de la grosseur des dents canines, ils ont souvent été pris l'un pour l'autre. »

Il paroît, par les témoignages des anciens, que le

(1) Lat. *Simia*.

Pithèque est le plus doux, le plus docile de tous les singes qui leur étoient connus, et qu'il étoit commun en Asie aussi bien que dans la Lybie, et dans les autres provinces de l'Afrique qui étoient fréquentées par les voyageurs grecs et romains. Je crois que c'est à cette espèce de singe qu'il faut rapporter le passage suivant de Marmol. « Ces animaux ont, dit-il, les pieds et les mains, et, s'il faut ainsi dire, le visage de l'homme, avec beaucoup d'esprit et de malice; ils vivent d'herbes, de blé, et de toutes sortes de fruits qu'ils vont en troupe dérober dans les jardins ou dans les champs; mais avant que de sortir de leur fort, il y en a un qui monte sur une éminence d'où il découvre toute la campagne, et quand il ne voit paroître personne, il fait signe aux autres, par un cri, pour les faire sortir, et ne bouge de là tandis qu'ils sont dehors; mais sitôt qu'il voit venir quelqu'un, il jette de grands cris, et sautant d'arbre en arbre, tous se sauvent dans les montagnes; c'est une chose admirable que de les voir fuir; car les femelles portent sur leur dos quatre ou cinq petits, et ne laissent pas avec cela de faire de grands sauts de branche en branche; il s'en prend quantité par diverses inventions quoiqu'ils soient fort fins; quand ils deviennent farouches, ils mordent: mais pour peu qu'on les flatte ils s'apprivoisent aisément; ils font grand tort aux fruits et au blé, parce qu'ils ne font autre chose que de cueillir, couper et jeter par terre, soit qu'il soit mûr ou non, et en perdent beaucoup plus qu'ils n'en mangent et qu'ils n'en emportent; ceux qui sont apprivoisés font des choses incroyables, imitant l'homme en tout ce qu'ils voient. »

Je suis également persuadé que c'est au Pithèque qu'il faut appliquer ce passage de Rubruquis, où il est fait mention des singes du Cathai. Il dit « qu'ils ont en toutes choses la forme et les façons des hommes; qu'ils ne sont pas plus hauts qu'une coudée et tout couverts de poils; qu'ils habitent dans les cavernes; que pour les prendre on y porte des boissons fortes et enivrantes; qu'ils viennent tous ensemble goûter de ce breuvage, en criant *chinchin*, dont on leur a donné le nom de *chinchin*, et qu'ils s'enivrent si bien qu'ils s'endorment, en sorte que les chasseurs les prennent aisément. »

M. Desfontaines, professeur d'histoire naturelle, a rencontré dans le royaume d'Alger, un singe qu'il a reconnu pour le Pithèque; il l'a nourri pendant plusieurs mois en Barbarie; à son retour en France il a bien voulu m'en faire hommage; et j'ai eu la satisfaction de pouvoir reconnoître tous ses caractères et ses habitudes naturelles, depuis plus d'un an que je l'ai vivant et sous mes yeux. Je crois devoir donner les observations de ce savant Naturaliste sur la nature et les mœurs de cet animal. « Les singes pithèques, dit-il, vivent en troupe dans les forêts de l'Atlas qui avoisinent la mer, et ils sont si communs à Stora que les arbres des environs en sont quelquefois couverts. Ils se nourrissent de pommes de pin, de glands doux, de figues-d'Inde, de melons, de pastèques, de légumes qu'ils enlèvent des jardins des Arabes, quelques soins qu'ils prennent pour écarter ces animaux malfaisans. Pendant qu'ils commettent leurs vols, il y en a deux ou trois qui montent sur la cime des arbres et des ro-

chers les plus élevés pour faire sentinelle, et dès que ceux-ci aperçoivent quelqu'un ou qu'ils entendent quelque bruit, ils poussent un cri d'alerte; aussi-tôt toute la troupe prend la fuite en emportant tout ce qu'ils ont pu saisir. »

« Le Pithèque n'a guère que deux pieds de hauteur lorsqu'il est droit sur ses jambes; il peut marcher debout pendant quelque temps, mais il se soutient avec difficulté dans cette attitude qui ne lui est pas naturelle; sa face est presque nue, un peu alongée et ridée, ce qui lui donne toujours un air vieux; il se sert de ses pieds et de ses mains avec beaucoup d'adresse pour saisir les divers objets qui sont à sa portée; j'en ai vu qui dénouoient leurs liens avec la plus grande facilité. La couleur du Pithèque varie du fauve au gris. la verge est grêle et pendante dans le mâle; les testicules ont peu de volume. »

« Quoique ces animaux soient très-lubriques et qu'ils s'accouplent fréquemment dans l'état de domesticité, il n'y a cependant pas d'exemple qu'ils aient jamais produit dans cet état de servitude. Lorsqu'ils s'accouplent, le mâle monte sur la femelle qui est à quatre pieds, il lui appuie ceux de derrière sur les jambes, et il l'excite au plaisir en lui chatouillant les côtés avec les mains; elle est sujette à un léger écoulement périodique, et je me suis aperçu que ses parties naturelles augmentoient alors sensiblement de volume. »

« Dans l'état sauvage elle ne produit ordinairement qu'un seul petit; presqu'aussi-tôt qu'il est né, il monte sur le dos de la mère, lui embrasse étroitement le cou avec les bras, et elle le transporte ainsi d'un lieu dans un

un autre ; souvent il se cramponne à ses mamelles et s'y tient fortement attaché. »

« Celui de tous les singes avec lequel le Pithèque a le plus de rapport est le magot, dont il diffère cependant par des caractères si tranchés, qu'il paroît bien former une espèce distincte. Le magot est plus grand; ses testicules sont très-volumineux ; ceux du Pithèque au contraire sont fort petits. Les dents canines supérieures du magot sont alongées comme les crocs des chiens; celles du Pithèque sont courtes et à peu près semblables à celles de l'homme. Le Pithèque a des mœurs plus douces, plus sociales que le magot ; celui-ci conserve toujours dans l'état de domesticité un caractère méchant et même féroce; le Pithèque au contraire s'apprivoise facilement et devient familier. Lorsqu'il a été élevé jeune, il mord rarement quelque mauvais traitement qu'on lui fasse subir. Il est naturellement craintif, et il sait distinguer avec une adresse étonnante ceux qui lui veulent du mal ; en revanche il reconnoît ceux qui lui font du bien ; il les caresse, les appelle, les flatte par des cris et par des gestes très-expressifs ; il leur donne même des signes d'attachement et de fidélité; il les suit comme un chien, sans jamais les abandonner. »

« La frayeur se peint sur le visage du Pithèque : j'ai souvent vu ces animaux changer sensiblement de couleur lorsqu'ils étoient saisis d'effroi; ils annoncent leur joie, leur crainte, leurs desirs, leur ennui même par des accens différens et faciles à distinguer. Ils sont très-malpropres et lâchent leurs ordures partout où ils se trouvent; ils se plaisent à mal faire et brisent

tout ce qui se rencontre sous leur main, sans qu'on puisse les en corriger, quelque châtiment qu'on leur inflige. Les Arabes mangent la chair du Pithèque, et la regardent comme un bon mets. »

Je dois ajouter à ces remarques les observations que j'ai faites moi-même sur les habitudes naturelles et même sur les habitudes acquises de ce singe que l'on nourrit depuis plus d'un an dans ma maison; c'est un mâle, mais qui ne paroît point avoir, comme les autres singes, aucune ardeur bien décidée pour les femmes. Son attitude de mouvement la plus ordinaire est de marcher sur ses quatre pieds, et ce n'est jamais que pendant quelques minutes qu'il marche quelquefois debout sur ses deux pieds, le corps un peu en avant et les genoux un peu pliés. En général, il se balance en marchant; il est très-vif et presque toujours en mouvement; son plus grand plaisir est de sauter, grimper et s'accrocher à tout ce qui est à sa portée. Il paroît s'ennuyer lorsqu'il est seul, car alors il fait entendre un cri plaintif; il aime la compagnie, et lorsqu'il est en gaîté il le marque par un grand nombre de culbutes et de petits sauts. Au reste, il est d'un naturel fort doux et ressemble par-là aux orangs-outangs; malgré sa grande vivacité, il mord très-rarement et toujours foiblement.

DU GIBBON.

Nous venons de voir deux animaux, le pithèque et l'orang-outang, auxquels on doit appliquer le nom de singe; il y en a un troisième auquel on ne peut guère le refuser, quoiqu'il soit difforme, et par rapport à l'homme et par rapport au singe : cet animal jusqu'à présent inconnu, et qui a été apporté des Indes orientales sous le nom de Gibbon, marche debout comme les deux autres, et a la face aplatie; il est aussi sans queue : mais ses bras, au lieu d'être proportionnés comme ceux de l'homme, ou du moins comme ceux de l'orang-outang ou du pithèque, à la hauteur du corps, sont d'une longueur si démesurée, que l'animal étant debout sur ses deux pieds, il touche encore la terre avec ses mains sans courber le corps et sans plier les jambes, et qu'il peut marcher à quatre pieds sans que son corps se penche; ce singe est le troisième et le dernier auquel on doive donner ce nom; c'est dans ce genre une espèce monstrueuse, hétéroclite, comme l'est dans l'espèce humaine la race des hommes à grosses jambes dite de Saint-Thomas (1). Nous avons vu le Gibbon vivant; il n'avoit pas trois pieds de hauteur; mais il étoit jeune, il étoit en captivité. Ainsi l'on doit présumer qu'il n'avoit pas encore acquis toutes ses dimensions, et que dans l'état de nature, lorsqu'il est adulte, il parvient au moins à quatre pieds de hauteur : il n'a nulle apparence de queue;

(1) Voyez le discours sur les variétés de l'espèce humaine, *Tome III de cet ouvrage.*

il a tout autour de la face un cercle de poil gris, de manière qu'elle se présente comme si elle étoit environnée d'un cadre rond, ce qui donne à ce singe un air très-extraordinaire; ses yeux sont grands, mais enfoncés, ses oreilles nues et bien bordées; sa face est aplatie, de couleur tannée et assez semblable à celle de l'homme; la femelle est sujette comme les femmes à un écoulement périodique de sang. Le Gibbon est après l'orang-outang et le pithèque celui qui approcheroit le plus de la figure humaine, si la longueur excessive de ses bras ne le rendoit pas difforme; car dans l'état de nature, l'homme auroit aussi une mine bien étrange; les cheveux et la barbe, s'ils étoient négligés, formeroient autour de son visage un cadre de poil assez semblable à celui qui environne la face du Gibbon.

Ce singe nous a paru d'un naturel tranquille et de mœurs assez douces; ses mouvemens n'étoient ni trop brusques ni trop précipités; il prenoit doucement ce qu'on lui donnoit à manger; on le nourrissoit de pain, de fruits, d'amandes. Il craignoit beaucoup le froid et l'humidité, et il n'a pas vécu longtemps hors de son pays natal. Il est originaire des Indes orientales, particulièrement des terres de Coromandel, de Malaca et des îles Moluques.

DU MAGOT (1).

Comme la Nature ne connoît pas nos définitions, qu'elle n'a jamais rangé ses ouvrages par tas, ni les êtres par genres, que sa marche au contraire va toujours par degrés, et que son plan est nuancé partout et s'étend en tout sens, il doit se trouver entre le genre du singe et celui du babouin quelque espèce intermédiaire qui ne soit précisément ni l'un ni l'autre, et qui cependant participe des deux. Cette espèce intermédiaire existe en effet, et c'est l'animal que nous appelons Magot; il se trouve placé entre nos deux définitions; il fait la nuance entre les singes et les babouins; il diffère des premiers en ce qu'il a le museau alongé et de grosses dents canines; il diffère des seconds parce qu'il n'a réellement point de queue, quoiqu'il ait un petit appendice de peau qui a l'apparence d'une naissance de queue; il n'est par conséquent ni singe ni babouin, et tient en même temps de la nature des deux. Cet animal, qui est fort commun dans la haute Egypte ainsi qu'en Barbarie, étoit connu des anciens. Les Grecs et les Latins l'ont nommé cynocéphale, parce que son museau ressemble assez à celui d'un dogue.

Cet animal est de tous les singes, c'est-à-dire de tous ceux qui n'ont point de queue, celui qui s'accommode le mieux de la température de notre climat. Nous en avons nourri un pendant plusieurs années. L'été il se plaisoit à l'air, et l'hiver on le pouvoit tenir dans une chambre sans feu. Quoiqu'il ne fût pas délicat, il étoit

(1) Nom ancien de ce singe en françois.

toujours triste et souvent maussade; il faisoit également la grimace pour marquer sa colère ou pour montrer son appétit; ses mouvemens étoient brusques, ses manières grossières et sa physionomie encore plus laide que ridicule. Pour peu qu'il fût agité de passions, il montroit et grinçoit les dents en remuant la mâchoire; il remplissoit les poches de ses joues de tout ce qu'on lui donnoit, et il mangeoit généralement de tout, à l'exception de la viande crue, du fromage et d'autres choses fermentées : il aimoit à se jucher pour dormir sur un barreau, sur une patte de fer; on le tenoit toujours à la chaîne, parce que malgré sa longue domesticité, il n'en étoit pas plus civilisé, pas plus attaché à ses maîtres; il avoit apparemment été mal éduqué; car j'en ai vu d'autres de la même espèce qui en tout étoient mieux, plus connoissans, plus obéissans, même plus gais et assez dociles pour apprendre à danser, à gesticuler en cadence, et à se laisser tranquillement vêtir et coiffer.

Ce singe peut avoir deux pieds et demi ou trois pieds de hauteur lorsqu'il est debout sur ses jambes de derrière; la femelle est plus petite que le mâle et sujette à l'écoulement périodique; il marche plus volontiers à quatre pieds qu'à deux : lorsqu'il est en repos, il est presque toujours assis et son corps porte sur deux callosités très-éminentes qui sont situées au bas de la région où devroient être les fesses; l'anus est plus élevé; ainsi il est assis plus bas que sur le cul : aussi son corps est plus incliné que celui d'un homme assis. Il diffère du pithèque, en ce qu'il a le museau gros et avancé comme un dogue, au lieu que le pithèque a la





De Seve, Del. L'Epine, Direx.

face aplatie ; en ce qu'il a de longues dents canines, tandis que le pithèque ne les a pas plus longues à proportion que l'homme ; en ce qu'il n'a pas les ongles des doigts aussi plats et aussi arrondis, et enfin parce qu'il est plus grand, plus trapu et d'un naturel moins docile et moins doux. Le Magot n'a point de queue, quoiqu'il ait un petit bout de peau qui en ait l'apparence ; il a des abajoues, de grosses callosités proéminentes sur les fesses ; la face relevée par le bas en forme de museau, semblable à celui du dogue. Il a du duvet sur la face, du poil brun verdâtre sur le corps et jaune-blanchâtre sous le ventre. Il paroît que l'espèce en est assez généralement répandue dans tous les climats chauds de l'ancien continent, et qu'on la trouve également en Tartarie, en Arabie, en Ethiopie, au Malabar, en Barbarie, en Mauritanie et jusque dans les terres du cap de Bonne-Espérance.

Au reste, il y a quelques variétés dans l'espèce du Magot ; nous en avons vu de différentes grandeurs et de poils plus ou moins foncés et plus ou moins fournis.

DES BABOUINS.

Après les singes se présente une autre famille d'animaux que nous indiquerons sous le nom générique de Babouin; et pour les distinguer nettement de tous les autres, nous dirons que le Babouin est un animal à queue courte, à face alongée, à museau large et relevé, avec des dents canines plus grosses à proportion que celles de l'homme, et des callosités sur les fesses. Les anciens n'ont jamais eu de nom propre pour ces animaux. Aristote est le seul qui paroît avoir désigné l'un de ces babouins par le nom de *Simia porcaria;* encore n'en donne-t-il qu'une indication fort indirecte. Nous connoissons trois espèces de ces animaux : le papion ou babouin proprement dit, le mandrill, l'ouanderou et le lowando, qui nous paroissent être d'une seule et même espèce, et auxquels cependant nous n'avons pas laissé de conserver le nom qu'ils portent dans leur pays natal, à Ceylan, parce qu'ils forment au moins deux races distinctes et constantes.

Dans l'homme la physionomie trompe, et la figure du corps ne décide pas de la forme de l'ame; mais dans les animaux, on peut juger du naturel par la mine, et de tout l'intérieur par ce qui paroît au dehors : par exemple, en jetant les yeux sur nos Singes et nos Babouins, il est aisé de voir que ceux-ci doivent être plus sauvages, plus méchans que les autres; il y a les mêmes différences, les mêmes nuances dans les mœurs que dans les figures. L'orang-outang qui ressemble le plus à l'homme, est le plus intelligent, le plus grave, le plus docile de tous; le magot, qui commence à s'é-

loigner de la forme humaine, et qui approche par le museau et par les dents canines de celle des animaux, est brusque, désobéissant et maussade; et les Babouins, qui ne ressemblent plus à l'homme que par les mains, et qui ont une queue, des ongles aigus, de gros museaux, ont l'air de bêtes féroces, et le sont en effet.

Le premier des Babouins est le papion, ou le babouin proprement dit. J'ai vu vivant celui dont nous donnons ici la figure; il n'étoit point hideux, et cependant il faisoit horreur : grinçant continuellement les dents, s'agitant, se débattant avec colère; on étoit obligé de le tenir enfermé dans une cage de fer, dont il remuoit si puissamment les barreaux avec les mains, qu'il inspiroit de la crainte aux spectateurs. C'est un animal trapu, dont le corps ramassé et les membres nerveux indiquent la force et l'agilité; qui couvert d'un poil épais et long, paroît encore beaucoup plus gros qu'il n'est; mais qui, dans le réel, est si puissant et si fort, qu'il viendroit aisément à bout d'un ou de plusieurs hommes s'ils n'étoient point armés : d'ailleurs il paroît continuellement excité par cette passion qui rend furieux les animaux les plus doux; il est insolemment lubrique, et affecte de se montrer en cet état, de se toucher, de se satisfaire seul aux yeux de tout le monde; et cette action, l'une des plus honteuses de l'humanité, et qu'aucun animal ne se permet, copiée par la main du babouin, rappelle l'idée du vice, et rend abominable l'aspect de cette bête que la Nature paroît avoir particulièrement vouée à cette espèce d'impudence; car dans tous les autres animaux, et même dans l'homme, elle a voilé ces parties : dans

le babouin au contraire, elles sont tout-à-fait nues, couleur de chair et d'autant plus évidentes que le corps est couvert de longs poils. Il a de même les fesses nues et d'un rouge couleur de sang, les bourses pendantes, l'anus découvert, la queue toujours levée; il semble faire parade de toutes ces nudités, présentant son derrière plus souvent que sa tête, sur-tout dès qu'il aperçoit des femmes pour lesquelles il déploie une telle effronterie, qu'elle ne peut naître que du desir le plus immodéré. Le magot et quelques autres ont bien les mêmes inclinations; mais comme ils sont plus petits et moins pétulans, on les rend modestes à coups de fouet; au lieu que le babouin est non-seulement incorrigible sur cela, mais intraitable à tous autres égards.

Quelque violente que soit la passion de ces animaux, ils ne produisent pas dans les pays tempérés; la femelle ne fait ordinairement qu'un petit qu'elle porte entre ses bras et attaché, pour ainsi dire, à sa mamelle; elle est sujette, comme la femme, à l'évacuation périodique, et cela lui est commun avec toutes les autres femelles de singe qui ont les fesses nues; au reste ces babouins, quoique méchans et féroces, ne sont pas du nombre des animaux carnassiers; ils se nourrissent principalement de fruits, de racines et de grains; ils se réunissent et s'entendent pour piller les jardins; ils se jettent les fruits de main en main et par-dessus les murs, et font de grands dégâts dans toutes les terres cultivées.

La seconde espèce de babouin est le mandrill (1);

(1) Nom que les Anglois qui fréquentent la côte de Guinée ont donné à ce singe.

ce babouin est d'une laideur désagréable et dégoûtante ; indépendamment de son nez tout plat ou plutôt de deux naseaux dont découle continuellement une morve qu'il recueille avec la langue ; indépendamment de son très-gros et long museau, de son corps trapu, de ses fesses couleur de sang et de son anus apparent, et placé, pour ainsi dire, dans les lombes, il a encore la face violette et sillonnée des deux côtés de rides profondes et longitudinales qui en augmentent beaucoup la tristesse et la difformité ; il est aussi plus grand et peut-être plus fort que le papion, mais il est en même temps plus tranquille et moins féroce. Nous donnons ici la figure du mâle et de la femelle que nous avons vus vivans ; soit qu'ils eussent été mieux éduqués, ou que naturellement ils soient plus doux que le papion, ils nous ont paru plus traitables et moins impudens sans être moins désagréables.

Cette espèce de babouin se trouve à la côte d'Or et dans les autres provinces méridionales de l'Afrique. Il paroît qu'après l'orang-outang, c'est le plus grand de tous les singes et de tous les babouins. Smith raconte qu'on lui fit présent d'une femelle mandrill, qui n'étoit âgée que de six mois et qui étoit déjà aussi grande à cet âge qu'un babouin adulte ; il dit aussi que ces mandrills marchent toujours sur deux pieds ; qu'ils pleurent et qu'ils gémissent comme des hommes ; qu'ils ont une violente passion pour les femmes, et qu'ils ne manquent pas de les attaquer avec succès lorsqu'ils les trouvent à l'écart.

Le mandrill a des abajoues et des callosités sur les fesses ; il a la queue très-courte, les dents canines

beaucoup plus grosses et plus longues à proportion que celles de l'homme ; le museau très-gros et très-long, et sillonné des deux côtés de rides longitudinales profondes et très-marquées ; la face nue et de couleur bleuâtre ; les oreilles nues aussi-bien que le dedans des mains et des pieds ; le poil long, d'un brun roussâtre sur le corps et gris sur la poitrine et le ventre ; il marche sur deux pieds plus souvent que sur quatre ; il a quatre ou quatre pieds et demi de hauteur lorsqu'il est debout, il paroît même qu'il y en a d'encore plus grands ; les femelles sont sujettes, comme les femmes, à l'écoulement périodique.

L'ouanderou a le corps couvert de poils bruns et noirs, avec une large chevelure et une grande barbe blanche ; au contraire le lowando a le corps couvert de poils blanchâtres avec la chevelure et la barbe noires. Indépendamment de ces deux variétés d'une même espèce que l'on trouve à Ceylan, il y a encore dans le même pays une troisième race ou variété qui pourroit bien être la tige commune des deux autres, parce qu'elle est d'une couleur uniforme et entièrement blanche, corps, chevelure et barbe ; ces trois animaux ne sont pas des singes, mais des babouins ; ils en ont tous les caractères tant pour la figure que pour le naturel ; ils sont farouches et même un peu féroces ; ils ont le museau alongé, la queue courte, et sont à peu près de la même grandeur et de la même force que les papions ; ils ont seulement le corps moins ramassé, et paroissent plus foibles des parties de l'arrière du corps : celui que nous avons vu nous avoit été présenté par les gens auxquels il appartenoit sous

une fausse dénomination, tant pour le nom que pour le climat, comme il arrive assez ordinairement, surtout à ces montreurs d'ours et de singes, qui lorsqu'ils ignorent le climat et le nom d'un animal, ne manquent pas de lui appliquer une dénomination étrangère, laquelle vraie ou fausse est également bonne pour l'usage qu'ils en font. Au reste ces babouins-ouanderous, lorsqu'ils ne sont pas domptés, sont si méchans qu'on est obligé de les tenir dans une cage de fer, où souvent ils s'agitent avec fureur; mais lorsqu'on les prend jeunes, on les apprivoise aisément, et ils paroissent même être plus susceptibles d'éducation que les autres babouins : les Indiens se plaisent à les instruire, et ils prétendent que les autres singes, c'est-à-dire les guenons, respectent beaucoup ces babouins, qui ont plus de gravité et plus d'intelligence qu'elles. Dans leur état de liberté (1), ils sont extrêmement sauvages et se tiennent dans les bois. Si l'on en croit les voyageurs, ceux qui sont tout blancs sont les plus forts et les plus méchans de tous; ils

---

(1) « On trouve au Malabar quatre espèces de singes; la première toute noir, le poil luisant avec une barbe blanche qui lui ceint le menton, et qui a une palme et plus de longueur; les autres singes ont tant de respect pour cette espèce, qu'ils s'humilient en sa présence comme s'ils étoient capables de reconnoître en elle quelque supériorité. Les princes et les grands estiment beaucoup ces singes à barbe, qui paroissent avoir plus de gravité et d'intelligence que les autres. On les éduque pour des cérémonies et des jeux, et ils s'en acquittent si parfaitement que c'est une chose admirable. » *Voyage du P. Vincent Marie.*

sont très-ardens pour les femmes et assez forts pour les violer lorsqu'ils les trouvent seules ; et souvent ils les outragent jusqu'à les faire mourir (1).

---

(1) « Les singes blancs qui sont quelquefois aussi grands et aussi méchans que les plus gros dogues d'Angleterre, sont plus dangereux que les noirs ; ils en veulent principalement aux femmes, et souvent après leur avoir fait cent outrages, ils finissent par les étrangler. Quelquefois ils viennent jusqu'aux habitations ; mais les Macacarois qui sont très-jaloux de leurs femmes n'ont garde de permettre l'entrée de leurs maisons à de si méchans galans ; ils les chassent à coups de bâton. » *Description du Macacar.*

DES GUENONS.

Après les singes et les babouins se trouvent les Guenons; c'est ainsi que j'appelle, d'après notre idiôme ancien, les animaux qui ressemblent aux singes ou aux babouins, mais qui ont de longues queues, c'est-à-dire des queues aussi longues ou plus longues que le corps. Le mot guenon a eu dans ces derniers siècles deux acceptions différentes de celle que nous lui donnons ici; l'on a employé ce mot guenon généralement pour désigner les singes de petite taille, et en même temps on l'emploie particulièrement pour nommer la femelle du singe; mais plus anciennement nous appelions singes ou magots les singes sans queue, et guenons ou mones ceux qui avoient une longue queue.

Le nom de guenon ne s'éloigne pas et peut-être a été dérivé de *kébos* ou *képos*, nom que les Grecs donnoient aux singes à longue queue. Nous connoissons neuf espèces de ces kébes ou guenons; ce sont le macaque et l'aigrette, le patas, le malbrouck et le bonnet chinois, le mangabey, la mone, la callitriche, le moustac, le talapoin et le douc.

Et comme la Nature est constante dans sa marche, qu'elle ne va jamais par sauts, et que toujours tout est gradué, nuancé, on trouve entre les babouins et les guenons une espèce intermédiaire comme celle du magot l'est entre les singes et les babouins. L'animal qui remplit cet intervalle et forme cette espèce intermédiaire, ressemble beaucoup aux guenons par sa taille qui est fort au-dessous de celle des babouins, et par la douceur de son naturel; et en même temps il a le mu-

*

seau fort large et la queue courte et arquée comme les babouins, mais dégarnie de poil. Ne lui connoissant point de nom, nous l'avons appelé maimon.

Edwards nous a donné la figure et la description de cet animal sous la dénomination de singe à queue de cochon; ce caractère particulier suffit pour le faire reconnoître; car il est le seul de tous les babouins et guenons qui ait la queue nue, menue et tournée comme celle du cochon. Il est à peu près de la grandeur du magot et ressemble si fort au macaque qu'on pourroit le prendre pour une variété de cette espèce, si sa queue n'étoit pas tout-à-fait différente; il a la face nue et basanée, les paupières noires, le nez plat, les lèvres minces avec quelques poils roides mais trop courts pour faire une moustache apparente. Il n'a pas comme les singes et les babouins, les bourses à l'extérieur et la verge saillante; le tout est caché sous la peau; aussi le maimon, quoique très-vif et plein de feu, n'a rien de la pétulance impudente des babouins : il est doux, traitable et même caressant. On le trouve à Sumatra et vraisemblablement dans les autres provinces de l'Inde méridionale; aussi souffre-t-il avec peine le froid de notre climat.

De toutes les Guenons ou singes à longues queues, le macaque est celui qui approche le plus des babouins; il a comme eux le corps court et ramassé, la tête grosse, le museau large, le nez plat, les joues ridées, et en même temps il est plus gros et plus grand que la plupart des autres guenons; il est aussi d'une laideur hideuse; en sorte qu'on pourroit le regarder comme une petite espèce de babouin, s'il

s'il n'en différoit pas par la queue qu'il porte en arc comme eux, mais qui est longue et bien touffue : au lieu que celle des babouins en général est fort courte. Cette espèce est originaire de Congo et des autres parties de l'Afrique méridionale ; elle est nombreuse et sujette à plusieurs variétés pour la grandeur, les couleurs et la disposition du poil. Celui que nous appelons ici l'aigrette, parce qu'il a sur le sommet de la tête un épi ou aigrette de poil, ne nous a paru qu'une variété du premier auquel il ressemble en tout, à l'exception de cette différence et de quelques autres légères variétés dans le poil ; ils ont tous deux les mœurs douces et sont assez dociles ; mais indépendamment d'une odeur de fourmi ou de faux musc qu'ils répandent autour d'eux, ils sont si malpropres, si laids et même si affreux lorsqu'ils font la grimace, qu'on ne peut les regarder sans horreur et dégoût. Ces guenons vont souvent par troupes, et se rassemblent sur-tout pour voler des fruits et des légumes. Bosman raconte qu'elles prennent dans chaque patte un ou deux pieds de milhio, autant sous leurs bras, et autant dans leur bouche, qu'elles s'en retournent ainsi chargées, sautant continuellement sur les pattes de derrière, et que quand on les poursuit, elles jettent les tiges de milhio qu'elles tenoient dans les mains et sous les bras, ne gardant que celles qui sont entre leurs dents, afin de pouvoir fuir plus vîte sur les quatre pieds; au reste (ajoute ce voyageur), elles examinent avec la dernière exactitude chaque tige de milhio qu'elles arrachent, et si elle ne leur plaît pas, elles la rejettent à terre et en arrachent d'autres ; en sorte que par leur bizarre délicatesse, elles

causent beaucoup plus de dommages encore que par leurs vols.

Le patas est encore du même pays et à peu près de la même grosseur que le macaque ; mais il en diffère en ce qu'il a le corps plus alongé, la face moins hideuse et le poil plus beau ; il est même remarquable par la couleur brillante de sa robe qui est d'un roux si vif qu'elle paroît avoir été peinte. Ces guenons sont moins adroites que les autres, et en même temps elles sont extrêmement curieuses. « Je les ai vues, dit Brue, descendre du haut des arbres jusqu'à l'extrémité des branches pour admirer les barques à leur passage ; elles les considéroient quelque temps, et paroissant s'entretenir de ce qu'elles avoient vu, elles abandonnoient la place à celles qui arrivoient après ; quelques-unes devinrent familières jusqu'à jeter des branches aux François, qui leur répondirent à coups de fusils ; il en tomba quelques-unes, d'autres demeurèrent blessées, et tout le reste tomba dans une étrange consternation ; une partie se mit a pousser des cris affreux, une autre à ramasser des pierres pour les jeter à leurs ennemis; quelques-unes se vidèrent le ventre dans leur main et s'efforcèrent d'envoyer ce présent aux spectateurs ; mais s'apercevant à la fin que le combat étoit du moins égal, elles prirent le parti de se retirer. »

Il est à présumer que c'est de cette même espèce de guenon que parle le Maire : « on ne sauroit exprimer, dit ce voyageur, le dégât que les singes font dans les terres du Sénégal lorsque le mil et les grains dont ils se nourrissent sont en maturité ; ils s'assemblent quarante ou cinquante ; l'un d'eux demeure en sentinelle

sur un arbre, écoute et regarde de tous côtés pendant que les autres font la récolte; dès qu'il aperçoit quelqu'un, il crie comme un enragé pour avertir les autres, qui, au signal, s'enfuient avec leur proie, sautant d'un arbre à l'autre avec une prodigieuse agilité: les femelles qui portent leurs petits contre leur ventre s'enfuient comme les autres, et sautent comme si elles n'avoient rien. »

Le malbrouck et le bonnet chinois nous paroissent être de la même espèce, et sont du pays de Bengale. Le malbrouck a le museau large et relevé, les yeux grands, les oreilles grandes, minces et couleur de chair : il a le poil d'une couleur uniforme, d'un jaune-brun sur les parties supérieures du corps, et d'un gris jaunâtre sur celles de dessous.: il marche à quatre pieds, et a environ un pied et demi de longueur depuis l'extrémité du museau jusqu'à l'origine de la queue. Le bonnet chinois diffère du malbrouck en ce qu'il a le poil du sommet de la tête disposé en forme de calotte ou de bonnet plat, et que sa queue est plus longue à proportion du corps. Les femelles dans ces deux races sont sujettes comme les femmes à l'écoulement périodique.

« Ces animaux, disent les voyageurs, dérobent les fruits et sur tout les cannes de sucre; l'un d'eux fait sentinelle sur un arbre pendant que les autres se chargent du butin: s'il aperçoit quelqu'un, il crie *houp*, *houp*, *houp*, d'une voix haute et distincte; au moment de l'avis, tous jettent les cannes qu'ils tenoient dans la main gauche; ils s'enfuient en courant à trois pieds, et s'ils sont vivement poursuivis, ils jettent encore ce qu'ils tenoient dans la main droite, et se

sauvent en grimpant sur les arbres qui sont leurs demeures ordinaires; ils sautent d'arbres en arbres; les femelles même chargées de leurs petits, qui les tiennent étroitement embrassées, sautent aussi comme les autres, mais tombent quelquefois. Ces animaux ne s'apprivoisent qu'à demi; il faut toujours les tenir à la chaîne; ils ne produisent pas dans leur état de servitude, même dans leur pays; il faut qu'ils soient en liberté dans leurs bois. Lorsque les fruits et les plantes succulentes leur manquent, ils mangent des insectes, et quelquefois ils descendent sur les bords des fleuves et de la mer pour attraper des poissons et des crabes; ils mettent leur queue entre les pinces du crabe, et dès qu'elles serrent, ils l'enlèvent brusquement et l'emportent pour le manger à leur aise. Ils cueillent les noix de cocos, et savent fort bien en tirer la liqueur pour la boire et le noyau pour le manger. Ils boivent aussi du zari qui dégoutte par des bamboches qu'on met exprès à la cime des arbres pour en attirer la liqueur, et ils se servent de l'occasion. On les prend par le moyen des noix de cocos où l'on fait une petite ouverture; ils y fourent la patte avec peine parce que le trou est étroit, et les gens qui sont à l'affût les prennent avant qu'ils ne puissent se dégager. Dans les provinces de l'Inde habitées par les bramans, qui, comme l'on sait, épargnent la vie de tous les animaux, les singes, plus respectés encore que tous les autres, sont en nombre infini; ils viennent en troupe dans les villes; ils entrent dans les maisons à toute heure, en toute liberté; en sorte que ceux qui vendent des denrées, et sur-tout des fruits et des légumes, ont bien de la peine à les conserver. Il

y a dans Amadabad, capitale du Guzarate, deux ou trois hôpitaux d'animaux où l'on nourrit les singes estropiés, invalides et même ceux qui sans être malades veulent y demeurer. Deux fois par semaine les singes du voisinage de cette ville se rendent d'eux-mêmes, tous ensemble dans les rues; ensuite ils montent sur les maisons qui ont chacune une petite terrasse, où l'on va coucher pendant les grandes chaleurs; on ne manque pas de mettre ces deux jours-là sur ces petites terrasses du riz, du millet, des cannes de sucre dans la saison, et autres choses semblables; car si par hasard les singes ne trouvoient pas leur provision sur ces terrasses, ils romproient les tuiles dont le reste de la maison est couvert et feroient un grand désordre. Ils ne mangent rien sans le bien sentir auparavant, et lorsqu'ils sont repus, ils remplissent pour le lendemain les poches de leurs joues. Les oiseaux ne peuvent guère nicher sur les arbres dans les endroits où il y a beaucoup de singes; car ils ne manquent jamais de détruire les nids et de jeter les œufs par terre. »

Les ennemis les plus redoutables pour les singes ne sont ni le tigre, ni les autres bêtes féroces; car ils leur échappent aisément par leur légéreté et par le choix de leur domicile au-dessus des arbres, où il n'y a que les serpens qui aillent les chercher et sachent les surprendre (1).

---

(1) Les singes sont en possession d'être maîtres des forêts; car il n'y a ni tigres, ni lions qui leur disputent le terrein; ils n'ont rien à craindre que les serpens qui nuit et jour leur font la guerre; il y en a de prodigieuse grandeur qui tout d'un

La mone est la plus commune des guenons ou singes à longue queue ; nous l'avons vue vivante pendant plusieurs années ; c'est avec le magot l'espèce qui s'accommode le mieux de la température de notre climat : cela seul suffiroit pour prouver qu'elle n'est pas originaire des pays les plus chauds de l'Afrique et des Indes méridionales ; et elle se trouve en effet en Barbarie, en Arabie, en Perse et dans les autres parties de l'Asie qui étoient connues des anciens ; ils l'avoient désignée par le nom de *kebos*, *cebus*, *caephus*, à cause de la variété de ses couleurs ; elle a en effet la face brune, avec une espèce de barbe mêlée de blanc, de jaune et d'un peu de noir ; le poil du dessus de la tête et du cou mêlé de jaune et de noir, celui du dos mêlé de roux et de noir ; le ventre blanchâtre aussi bien que l'intérieur des cuisses et des jambes ; l'extérieur des jambes et les pieds noirs, la queue d'un gris foncé, deux petites taches blanches, une de chaque côté de l'origine de la queue, un croissant de poil gris sur le front, une bande noire depuis les yeux jusqu'aux oreilles, et depuis les oreilles jusqu'à l'épaule et au bras ; quelques-uns l'ont appelée nonne par corruption de mone ; d'autres à cause de sa barbe grise, l'ont appelée le vieillard.

En général, les guenons sont d'un naturel beaucoup plus doux que les babouins, et d'un caractère moins triste que les singes ; elles sont vives jusqu'à

---

coup avalent un singe ; d'autres moins gros, mais plus agiles, les vont chercher jusques sur les arbres ; ils épient le temps où ils sont endormis. *Description du Macacar.*

l'extravagance et sans férocité, car elles deviennent dociles dès qu'on les fixe par la crainte; la mone en particulier est susceptible d'éducation, et même d'un certain attachement pour ceux qui la soignent; celle que nous avons nourrie se laissoit toucher et enlever par les gens qu'elle connoissoit, mais elle se refusoit aux autres et même les mordoit; elle cherchoit aussi à se mettre en liberté; on la tenoit attachée avec une longue chaîne; quand elle pouvoit ou la rompre ou s'en délivrer, elle s'enfuyoit à la campagne, et quoiqu'elle ne revînt pas d'elle-même, elle se laissoit assez aisément reprendre par son maître. Elle mangeoit de tout, de la viande cuite, du pain et sur-tout des fruits; elle cherchoit aussi les araignées, les fourmis, les insectes; elle remplissoit ses abajoues, lorsqu'on lui donnoit plusieurs morceaux de suite. Cette habitude est commune à tous les babouins et guenons auxquels la Nature a donné ces espèces de poches au bas des joues où ils peuvent garder une quantité d'alimens assez grande pour se nourrir un jour ou deux.

Callitrix est un terme employé par Homère pour exprimer en général la belle couleur du poil des animaux. Ce n'est que plusieurs siècles après celui d'Homère que les Grecs ont en particulier appliqué ce nom à quelques espèces de guenons ou singes à longue queue, remarquables par la beauté des couleurs de leur poil; mais il doit appartenir de préférence à celui dont il est ici question; il est d'un beau vert sur le corps, d'un beau blanc sur la gorge et le ventre, et il a la face d'un beau noir; d'ailleurs il se trouve en Mauritanie et dans les terres de l'ancienne Carthage;

ainsi il y a toute apparence qu'il étoit connu des Grecs et des Romains, et que c'étoit l'une des guenons ou singes à longue queue auxquels ils donnoient le nom de *Callitrix;* il y a d'autres guenons de couleur blonde dans les terres voisines de l'Égypte, soit du côté de l'Éthiopie, soit de celui de l'Arabie, que les anciens ont aussi désignées par le nom générique de *Callitrix.*

Au reste, il paroît que le callitriche ou singe vert se trouve au Sénégal, aussi-bien qu'en Mauritanie et aux îles du cap Vert. Adanson rapporte que les environs des bois de Podor, le long du fleuve Nïger, sont remplis de singes verts. « Je n'aperçus ces singes, dit cet auteur, que par les branches qu'ils cassoient au haut des arbres, d'où elles tomboient sur moi : car ils étoient d'ailleurs fort silencieux et si légers dans leurs gambades, qu'il eût été difficile de les entendre; je n'allai pas plus loin, et j'en tuai d'abord un, deux et même trois, sans que les autres parussent effrayés; cependant lorsque la plupart se sentirent blessés, ils commencèrent à se mettre à l'abri; les uns en se cachant derrière les grosses branches, les autres en descendant à terre; d'autres enfin, et c'étoit le plus grand nombre, s'élançoient de la pointe d'un arbre sur la cime d'un autre arbre. Pendant ce petit manège, je continuai toujours à tirer dessus, et j'en tuai jusqu'au nombre de vingt-trois en moins d'une heure et dans un espace de vingt toises, sans qu'aucun d'eux eût jeté un seul cri, quoiqu'ils se fussent plusieurs fois rassemblés par compagnie en sourcillant, grinçant des dents et faisant mine de vouloir m'attaquer ».

Le moustac nous paroît être du même pays que

le macaque, parce qu'il a comme lui le corps plus court et plus ramassé que les autres guenons; il a les lèvres au-dessous du nez, d'une blancheur éclatante, tandis que le reste de sa face est d'un bleu noirâtre; il a aussi deux toupets de poils jaunes au-dessous des oreilles, ce qui lui donne l'air très-singulier; et comme il est en même temps d'assez petite taille, c'est de tous les singes à longue queue celui qui nous a paru le plus joli.

Le talapoin est de petite taille et d'une assez jolie figure; le nom de cette guenon paroîtroit indiquer qu'elle se trouve à Siam et dans les autres provinces de l'Asie orientale; mais nous ne pouvons l'assurer; seulement il est certain qu'elle est originaire de l'ancien continent et qu'elle ne se trouve point dans le nouveau, parce qu'elle a des abajoues et des callosités sur les fesses, et que ces deux caractères n'appartiennent ni aux sagoins ni aux sapajous, qui sont les seuls animaux du nouveau monde qu'on puisse comparer aux guenons.

Le douc est le dernier de la classe des animaux que nous avons appelés singes, babouins et guenons; sans être précisément d'aucun de ces trois genres, il participe de tous; il tient des guenons par sa longue queue, des babouins par sa longue taille et des singes par sa face plate; il a de plus un caractère particulier et par lequel il paroît faire la nuance entre les guenons et les sapajous. Ces deux familles d'animaux diffèrent entre elles en ce que les guenons ont les fesses pelées, et que tous les sapajous les ont couvertes de poil. Le douc est la seule des guenons qui ait du poil sur les fesses comme les sapajous : il leur ressemble aussi par l'apla-

tissement du museau; mais en tout il approche infiniment plus des guenons que des sapajous, desquels il diffère en ce qu'il n'a pas la queue prenante, et aussi par plusieurs autres caractères essentiels : d'ailleurs l'intervalle qui sépare ces deux familles est immense, puisque le douc et toutes les guenons sont de l'ancien continent, tandis que tous les sapajous ne se trouvent que dans le nouveau. Indépendamment de ces rapports généraux, le douc a des caractères particuliers par lesquels il est très-remarquable et fort aisé à distinguer de tous les singes, babouins, guenons ou sapajous, même au premier coup d'œil; sa robe variée de toute couleur semble indiquer l'ambiguité de sa nature, et en même temps différencier son espèce d'une manière évidente. Il porte autour du cou un collier d'un brun-pourpre; autour des joues une barbe blanche; il a les lèvres et le tour des yeux noirs, la face et les oreilles rouges, le dessus de la tête et le corps gris, la poitrine et le ventre jaunes, les jambes blanches en bas, noires en haut, la queue blanche, les pieds noirs avec plusieurs autres nuances de couleur.

Les voyageurs assurent que les grands singes des parties méridionales de l'Asie produisent des bézoards qu'on trouve dans leur estomac, et dont la qualité est supérieure à celle des bézoards des chèvres et des gazelles. Ces grands singes des parties méridionales de l'Inde sont l'ouanderou et le douc; nous croyons donc que c'est à ces espèces qu'il faut rapporter la production des bézoards. On prétend que ces bézoards de singe sont toujours d'une forme ronde, au lieu que les autres bézoards sont de différentes figures.





De Seve, Del. L'Epine, Direx.

DES SAPAJOUS (1) ET DES SAGOINS (2).

Nous passons actuellement d'un continent à l'autre. Tous les animaux quadrumanes dont nous avons donné la description, et que nous avons compris sous les noms génériques de singes, babouins et guenons, appartiennent exclusivement à l'ancien continent, et tous ceux dont il nous reste à faire mention ne se trouvent au contraire que dans le nouveau monde. Nous les distinguons d'abord par deux noms génériques, parce qu'on peut les diviser en deux classes; la première est celle des Sapajous, et la seconde celle des Sagoins; les uns et les autres ont les pieds conformés à peu près comme ceux des singes, des babouins et des guenons; mais ils diffèrent des singes en ce qu'ils ont des queues; ils diffèrent des babouins et des guenons en ce qu'ils n'ont ni poches au bas des joues, ni callosités sur les fesses; et enfin ils diffèrent de tous trois, c'est-à-dire des singes, des babouins et des guenons, en ce que tous ceux-ci ont la cloison du nez mince, et les narines ouvertes à peu près comme celles de l'homme au-dessous du nez, au lieu que les Sapajous et les Sagoins ont cette cloison des narines fort large et fort épaisse, et les ouvertures des narines placées à côté et non pas au-dessous du nez : ainsi les Sapa-

(1) *Sapajou*, mot dérivé de *Cayouassou*; nom de ces animaux au Brésil, et qui se prononce *Sajouassou*.

(2) *Sagoin*, *Sagouin* mot dérivé de *Cagui* qui se prononce *Sagoui*, et qui est le nom de ces animaux dans leur pays natal au Brésil.

jous et les Sagoins sont non-seulement spécifiquement, mais même génériquement différens des singes, des babouins et des guenons. Et lorsqu'ensuite on vient à les comparer entr'eux, on trouve qu'ils diffèrent aussi par quelques caractères généraux. Car tous les sapajous ont la queue prenante, c'est-à-dire musclée, de manière qu'ils peuvent s'en servir comme d'un doigt pour saisir et prendre ce qui leur plaît; cette queue qu'ils plient, qu'ils étendent, dont ils recoquillent ou développent le bout à leur volonté, et qui leur sert principalement à s'accrocher aux branches par son extrémité, est ordinairement dégarnie de poil en-dessous et couverte d'une peau lisse. Les Sagoins au contraire ont tous la queue proportionellement plus longue que les Sapajous, et en même temps ils l'ont entièrement velue, lâche et droite; en sorte qu'ils ne peuvent s'en servir en aucune manière ni pour saisir, ni pour s'accrocher; cette différence est si apparente qu'elle suffit seule pour qu'on puisse toujours distinguer un sapajou d'un sagoin.

DE L'OUARINE ET DE L'ALOUATE (1).

L'OUARINE et l'Alouate sont les plus grands animaux quadrumanes du nouveau continent; ils surpassent de beaucoup les plus grosses guenons et approchent de la grandeur des babouins; ils ont la queue prenante et sont par conséquent de la famille des sapajous, dans laquelle ils tiennent un rang bien distinct, non-seulement par leur taille, mais aussi par leur voix, qui retentit comme un tambour et se fait entendre à une très-grande distance. L'Ouarine a les narines ouvertes à côté et non pas au-dessous du nez; il n'a point d'abajoues, point de callosités sur les fesses; ces parties sont couvertes de poil comme le reste du corps; il a la queue prenante et très-longue, le poil noir et long; il est de la grandeur d'un lévrier; le poil long qu'il a sous le cou lui forme une espèce de barbe ronde; il marche ordinairement à quatre pieds.

« Marcgrave raconte que tous les jours, matin et soir, les Ouarines s'assemblent dans les bois; que l'un d'entr'eux prend une place élevée et fait signe de la main aux autres de s'asseoir autour de lui pour l'écouter; que dès qu'il les voit placés, il commence un discours à voix si haute et si précipitée, qu'à l'entendre de loin on croiroit qu'ils crient tous ensemble; que cependant il n'y en a qu'un seul, et que pendant tout le temps qu'il parle, tous les autres sont dans le plus grand silence; qu'ensuite lorsqu'il cesse il fait signe de la main aux autres de répondre, et qu'à l'instant tous se

(1) *Ouarin*, *Ouarine*, nom de cet animal au Maragnon.

mettent à crier, jusqu'à ce que par un autre signe de la main, il leur ordonne le silence ; que dans le moment ils obéissent et se taisent; qu'enfin alors le premier reprend son discours ou sa chanson, et que ce n'est qu'après l'avoir encore écouté bien attentivement, qu'ils se séparent et rompent l'assemblée. » Ces faits dont Marcgrave dit avoir été plusieurs fois témoin, pourroient bien être exagérés et assaisonnés d'un peu de merveilleux. Le tout n'est peut-être fondé que sur le bruit effroyable que font ces animaux. Ils ont dans la gorge une espèce de tambour osseux, dans la concavité duquel le son de leur voix grossit, se multiplie et forme des hurlemens par écho; aussi a-t-on distingué ces sapajous de tous les autres par le nom de hurleurs. Les femelles portent leurs petits sur le dos et sautent avec cette charge de branches en branches et d'arbres en arbres ; les petits embrassent avec les bras et les mains le corps de leur mère dans la partie la plus étroite, et s'y tiennent fermement attachés tant qu'elle est en mouvement. Au reste ces animaux sont sauvages et méchans; on ne peut les apprivoiser ni même les dompter; ils mordent cruellement, et quoiqu'ils ne soient pas du nombre des animaux carnassiers et féroces, ils ne laissent pas d'inspirer de la crainte tant par leur voix effroyable que par leur air d'impudence. Comme ils ne vivent que de fruits, de légumes, de graines et de quelques insectes, leur chair n'est pas mauvaise à manger. « Les chasseurs, dit Oexmelin, apportèrent sur le soir des singes qu'ils avoient tués dans les terres du cap Gracias à Dio ; on fit rôtir une partie de ces singes et bouillir l'autre, ce qui nous sembla fort

bon ; la chair en est comme celle du lièvre ; mais elle n'a pas le même goût étant un peu douceâtre, c'est pourquoi il faut y mettre beaucoup de sel en la faisant cuire ; la graisse en est jaune comme celle du chapon, et plus même, et à fort bon goût ; nous ne vécûmes que de ces animaux pendant tout le temps que nous fûmes là, parce que nous ne trouvions pas autre chose ; si bien que tous les jours les chasseurs en apportoient autant que nous en pouvions manger. Je fus curieux d'aller à cette chasse, et surpris de l'instinct qu'ont ces bêtes, de connoître plus particulièrement que les autres animaux ceux qui leur font la guerre, et de chercher les moyens, quand ils sont attaqués, de se secourir et de se défendre. Lorsque nous les approchions, ils se joignoient tous ensemble, se mettoient à crier et à faire un bruit épouvantable, et à nous jeter des branches sèches qu'ils rompoient des arbres ; il y en avoit même qui faisoient leur saleté dans leurs pattes, qu'ils nous envoyoient à la tête ; j'ai remarqué aussi qu'ils ne s'abandonnent jamais et qu'ils sautent d'arbres en arbres si subtilement, que cela éblouit la vue ; je vis encore qu'ils se jetoient à corps perdu de branches en branches sans jamais tomber à terre ; car avant qu'ils puissent être à bas, ils s'accrochent, ou avec leurs pattes ou avec la queue : ce qui fait que quand on les tire à coups de fusil, à moins qu'on ne les tue tout-à-fait, on ne les sauroit avoir ; car lorsqu'ils sont blessés, et même mortellement, ils demeurent toujours accrochés aux arbres, où ils meurent souvent et ne tombent que par pièces. J'en ai vu de morts depuis plus de quatre jours, qui

pendoient encore aux arbres, et fort souvent on en tiroit quinze ou seize pour en avoir trois ou quatre tout au plus; mais ce qui me parut plus singulier, c'est qu'au moment que l'un d'eux est blessé, on les voit s'assembler autour de lui, mettre leurs doigts dans la plaie, et faire de même que s'ils la vouloient sonder; alors s'ils voient couler beaucoup de sang, ils la tiennent fermée, pendant que d'autres apportent quelques feuilles, qu'ils mâchent et poussent adroitement dans l'ouverture de la plaie; je puis dire avoir vu cela plusieurs fois, et l'avoir vu avec admiration. Les femelles n'ont jamais qu'un petit, qu'elles portent de la même manière que les négresses portent leur enfant; ce petit sur le dos de sa mère, lui embrasse le cou par-dessus les épaules avec les deux pattes de devant; et des deux de derrière, il la tient par le milieu du corps : quand elle veut lui donner à teter, elle le prend dans ses pattes, et lui présente la mamelle comme les femmes. On n'a point d'autre moyen d'avoir le petit que de tuer la mère, car il ne l'abandonne jamais; étant morte, il tombe avec elle, et alors on le peut prendre. Lorsque ces animaux sont embarrassés, ils s'entr'aident pour passer d'un arbre ou d'un ruisseau à un autre, ou dans quelqu'autre rencontre que ce puisse être. On a coutume de les entendre de plus d'une grande lieue (1). »

Dampierre (2) confirme la plupart de ces faits;

---

(1) Histoire des aventuriers, par Oexmelin.

(2) « Les Singes qui se trouvent dans les terres de la baie de Campèche, sont les plus laids que j'aie vus de ma vie; néanmoins

neanmoins il assure que ces animaux produisent ordinairement deux petits. En général les Sapajous, même les plus petits, ne produisent pas en grand nombre,

---

ils sont beaucoup plus gros qu'un lièvre, et ont de grandes queues de près de deux pieds et demi de long; le dessous de leur queue est sans poil, et la peau en est dure et noire; mais le dessus, aussi bien que tout le reste du corps, est couvert d'un poil rude, long, noir et hérissé; ils vont de vingt ou trente de compagnie, roder dans les bois où ils sautent d'un arbre à l'autre; s'ils trouvent une personne seule, ils font mine de la vouloir dévorer. Lors même que j'ai été seul, je n'ai pas osé les tirer, sur-tout la première fois que je les vis; il y en avoit une grosse troupe qui se lançoient d'arbre en arbre par dessus ma tête, craquetoient des dents et faisoient un bruit enragé; il y en avoit même plusieurs qui faisoient des grimaces de la bouche et des yeux, et mille postures grotesques; quelques-uns rompoient des branches sèches et me les jetoient; d'autres répandoient leur urine et leurs ordures sur moi; à la fin, il y en eut un plus gros que les autres, qui vint sur une petite branche au-dessus de ma tête et sauta tout droit contre moi, ce qui me fit reculer en arrière; mais il se prit à la branche au bout de la queue, et il demeura-là suspendu à se brandiller et à me faire la moue; enfin, je me retirai, et ils me suivirent jusqu'à nos huttes avec les mêmes postures menaçantes. Ces singes se servent de leur queue aussi bien que de leurs pattes, et ils tiennent aussi ferme avec elle. Si nous étions deux ou plusieurs ensemble, ils s'enfuyoient de nous. Les femelles sont fort embarrassées pour sauter après les mâles avec leurs petits, car elles en ont ordinairement deux; elles en portent un sous un de leurs bras, et l'autre qui est assis sur leur dos, se tient accroché à leur cou avec ses deux pattes de devant. Ces singes sont les plus farouches que j'aie vus de ma vie, et il ne nous fut jamais possible d'en

et il est très-vraisemblable que ceux-ci qui sont les plus grands de tous ne produisent qu'un ou deux petits. L'ouarine ou le hurleur noir, quoique fort commun au Brésil, ne se trouve pas à la Guiane; l'Alouate ou le hurleur rouge au contraire, très-rare au Brésil, est très-commun dans les terres voisines de Cayenne. Ce grand sapajou a environ deux pieds de longueur; la face est sans poil, le nez aplati; les narines sont larges et les joues garnies sur les côtés de poils fauves et clair-semés, avec de grands poils noirs au-dessus des yeux. Ce que ce sapajou a de particulier, outre sa grande taille, ce sont ces longs poils d'un roux foncé sur les côtés de la tête et du cou qui lui forment comme une grande barbe sous le menton; il a les jambes et les bras fort courts relativement à la longueur de son corps qui est très-fourni de poils, sur-tout aux épaules où ils sont très-longs. La couleur générale du poil de ce sapajou l'a fait nommer singe rouge, parce qu'en effet il paroît rouge par l'opposition des couleurs des différens endroits où le poil est d'un roux brûlé mêlé de teintes brunes roussâtres; la queue a près de vingt pouces de longueur, elle va toujours en diminuant de grosseur, et n'est revêtue par-dessous que d'une

---

aprivoiser aucun, quelque artifice que nous missions en œuvre pour en venir à bout; il n'est guère plus aisé de les avoir quand on les a tirés, parce que s'ils peuvent s'attacher à quelques branches avec la queue ou avec les pattes, ils ne tombent point à terre pendant qu'il leur reste le moindre souffle de vie. Après en avoir tiré un, et quelquefois lui avoir cassé une jambe ou un bras, j'ai eu compassion de voir cette pauvre bête regarder fixement, manier la partie blessée et la tourner d'un côté ou d'autre. » *Voyage de Dampierre.*

peau sans poil sur une longueur de dix pouces vers l'extrémité, ce qui démontre que l'animal s'en sert pour s'attacher et s'accrocher, ou pour prendre les différentes choses qu'il veut amener à lui, comme le font les autres sapajous qui tous, à l'exception de l'Ouarine, sont plus petits que celui-ci. Au reste, cette queue, dont la peau est très-brune, est couverte en dessus de poils d'un roux-brun.

Ceux de ces animaux qu'on élève dans les maisons ont l'air triste et morne, et ne font point ces gentillesses qu'on nomme communément des singeries; ils portent ordinairement la tête basse et ne se remuent qu'avec lenteur et nonchalance. L'état de domesticité change leur humeur et influe trop sensiblement sur leurs habitudes naturelles, car ils ne vivent pas longtemps en captivité; ils y perdent leur voix, ou du moins ils ne la font jamais entendre, tandis qu'en liberté ils ne cessent de hurler : on entend leur cri plusieurs fois par jour dans les habitations voisines des forêts; leur carillon lugubre dure souvent quelques heures de suite. C'est ordinairement à deux heures après minuit qu'ils commencent à hurler ou crier, et ce cri qui retentit au loin se fait d'une manière singulière. Ils inspirent fortement et pendant longtemps l'air qu'ils rendent ensuite peu à peu, et ils font autant de bruit en l'inspirant qu'en le rendant; cela dépend, comme nous avons dit, d'une conformation particulière dans l'organe de la voix. Vers le milieu de la trachée-artère, on trouve une cavité osseuse qui ressemble par sa forme extérieure au talon d'un soulier de femme; cette cavité osseuse est attachée par des liga-

mens membraneux qui l'environnent; l'air poussé des poumons par la trachée-artère dans cette cavité, passe en montant par un canal membraneux, épais et sinueux, se rétrécissant et s'ouvrant en manière d'une bourse à cheveux : c'est à l'entrée et à la sortie de ce conduit membraneux que l'air éprouve toutes les modifications qui forment les tons successifs de leur forte voix. Les femelles ont un organe osseux comme les mâles.

Un observateur qui a vu et nourri quelques-uns de ces animaux à Cayenne, m'a communiqué la note qui suit. « Les Alouates habitent les forêts humides qui sont près des eaux ou des marais; on en trouve communément dans les îles boisées des grandes savannes noyées, et jamais sur les montagnes de l'intérieur de la Guiane; ils vont en petit nombre, souvent par couple, et quelquefois seuls; le cri ou plutôt le hurlement effroyable qu'ils font entendre est bien capable d'inspirer de la terreur; il semble que la forêt retentisse des hurlemens de toutes les bêtes féroces rassemblées. » Nous pouvons ajouter à ces observations que la plupart des sapajous ont une physionomie triste et mélancolique, et que néanmoins les mâles marquent assez insolemment beaucoup de desir pour les femmes.

DU COAITA ET DE L'EXQUIMA.

Le Coaita est le plus laid de tous les Sapajous, et le plus grand après l'ouarine et l'alouate; par son naturel doux et docile, il diffère beaucoup de l'ouarine et de l'alouate qui sont indomptables et farouches; il en diffère aussi en ce qu'il n'a pas comme eux une poche osseuse dans la gorge; il a comme l'ouarine le poil noir, mais hérissé; il en diffère encore, aussi bien que de tous les autres Sapajous, en ce qu'il n'a que quatre doigts aux mains et que le pouce lui manque : par ce seul caractère et par sa queue prenante, il est aisé de le distinguer des guenons qui toutes ont la queue lâche et cinq doigts aux mains.

L'Exquima est d'une espèce très-voisine de celle du Coaita, et même n'en est peut-être qu'une simple variété. Il ressemble au Coaita par la grandeur, par la couleur et par la queue prenante; la seule différence remarquable, est que l'Exquima a du poil blanchâtre sur le ventre et qu'il porte au-dessous du menton une barbe blanche longue de deux doigts. Nos coaitas n'avoient ni ce poil blanc ni cette barbe; mais ce qui me fait présumer que cette différence n'est qu'une variété dans l'espèce du Coaita, c'est que j'ai reconnu par le témoignage des voyageurs, qu'il y en a de blancs et de noirs, les uns sans barbe, et d'autres avec une barbe : « Il y a, dit Dampierre (1), dans les terres de l'isthme de l'Amérique, de grands troupeaux de singes, dont les uns sont blancs et la plupart noirs; les uns ont de la

(1) Voyage de Dampierre.

barbe, les autres n'en ont point; ils sont d'une taille médiocre. Ces animaux ont quantité de vers dans les entrailles; j'en tirai une fois ma pleine main du corps d'un que nous ouvrîmes, et il y en avoit de sept ou huit pouces de long. Ces singes sont fort drôles; ils faisoient mille postures grotesques lorsque nous traversions les bois; ils sautoient d'une branche à l'autre avec leurs petits sur le dos; ils faisoient des grimaces contre nous, craquetoient des dents et cherchoient l'occasion de pisser sur nous; quand ils veulent passer du sommet d'un arbre à l'autre, dont les branches sont trop éloignées pour y pouvoir atteindre d'un saut, ils s'attachent à la queue les uns des autres; ils se brandillent ainsi jusqu'à ce que le dernier attrape une branche de l'arbre voisin, et il tire tout le reste après lui. »

Ces sapajous sont intelligens et très-adroits; ils vont de compagnie, s'avertissent s'aident et se secourent. La queue dégarnie de poil en dessous vers l'extrémité, leur sert exactement d'une cinquième main. On assure qu'ils pêchent et prennent du poisson avec cette longue queue, et cela ne me paroît pas incroyable; car nous avons vu l'un de nos coaitas prendre de même avec sa queue et amener à lui un écureuil qu'on lui avoit donné pour compagnon dans sa chambre; ils ont l'adresse de casser l'écaille des huîtres pour les manger (1), et il est certain qu'ils se suspendent plusieurs les uns au bout

(1) « A l'île de Gorgonia sur la côte du Pérou, je remarquai des singes qui venoient écailler des huîtres lorsque la marée étoit basse, et qui les ouvroient de cette manière : ils en prenoient une qu'ils mettoient sur une pierre, et avec une

des autres, soit pour traverser un ruisseau, soit pour s'élancer d'un arbre à un autre. On diroit enfin qu'ils ont des yeux au bout de leur queue, tant le toucher en est délicat; ils y ont recours lorsqu'ils ne peuvent atteindre un objet avec leurs longs bras, et s'en servent pour ramasser les choses les plus minces, les brins de paille, les pièces de monnoie; ils l'introduisent même dans des trous étroits sans détourner la tête pour y voir.

Le Coaita s'apprivoise aisément, mais il n'a nulle gentillesse; il est peu vif, toujours triste et semble éviter la vue des hommes; il penche souvent sa tête sur son estomac comme pour la cacher. Lorsqu'on le touche, alors il regarde en jetant un cri plaintif et ayant l'air de demander grâce. Si on lui présente quelque chose qu'il aime, il fait entendre un cri doux qui témoigne sa joie. Ces animaux ne produisent ordinairement qu'un ou deux petits qu'ils portent toujours sur le dos; ils mangent du poisson, des vers et des insectes; mais les fruits sont leur nourriture la plus ordinaire.

Dans l'état de liberté, ils vivent en troupes très-nombreuses, et se livrent quelquefois à des actes de méchanceté; ils cassent des branches qu'ils jettent sur les hommes, et descendent à terre pour les mordre; mais un coup de fusil les disperse bientôt. Ces coaitas sauvages sont ordinairement très-gras, et leur graisse est jaune; mais ils maigrissent en domesticité : leur

---

autre pierre ils la frappoient jusqu'à ce qu'ils eussent rompu l'écaille en morceaux; ensuite ils en avaloient les poissons. » *Voyage de Dampierre.*

chair est bonne et préférable à celle de toutes les autres espèces de sapajous. Ils sont aussi très-délicats et supportent difficilement les fatigues du voyage, et encore moins le froid de nos climats.

Les grands sapajous noirs que M. de la Borde indique sous le nom de *quouata*, dans les notes qu'il m'a communiquées, sont, selon lui, plus gros que les alouates ou grands sapajous rouges. Il dit qu'ils ne sont point timides, qu'ils viennent à l'homme armés d'une branche sèche, cherchant à le frapper, ou qu'ils lui jettent le fruit d'une espèce de palmier, qu'ils lancent plus adroitement que nous ne pourrions faire : ils arrachent même de leur corps les flèches qu'on leur a lancées, pour les renvoyer ; mais ils fuient au bruit des armes à feu ; lorsqu'il y en a un de blessé et qu'il crie, les chasseurs doivent se retirer, à moins qu'ils n'aient avec eux des chiens que ces animaux craignent beaucoup. Ils sautent de branche en branche auxquelles ils s'attachent par l'extrémité de leur queue. Ils se battent souvent entr'eux ; ils vivent et se nourrissent comme les alouates ou grands sapajous rouges. Ils s'apprivoisent aisément, mais ils sont toujours mornes et tristes. Lorsqu'on leur jette une pierre, ils portent la main devant la tête pour se garantir du coup.

DU SAJOU (1).

Nous connoissons trois variétés dans cette espèce : le sajou brun qu'on appelle vulgairement le singe capucin, le sajou gris qui ne diffère du sajou brun que par les couleurs du poil, et enfin le sajou nègre. Ces animaux n'ont qu'un pied de longueur depuis l'extrémité du museau jusqu'à l'origine de la queue : ils marchent à quatre pieds ; ils sont très-vifs, très-agiles et très-plaisans par leur adresse et leur légèreté. Nous les avons eus vivans, et il nous a paru que de tous les Sapajous ce sont ceux auxquels la température de notre climat disconvenoit le moins ; ils y subsistent sans peine et pendant quelques années, pourvu qu'on les tienne dans une chambre à feu pendant l'hiver ; ils peuvent même produire, et nous en avons plusieurs exemples ; mais chaque portée n'est ici que d'un petit, au lieu que dans leur climat ils en font souvent deux. Au reste, ces Sajous sont fantasques dans leurs goûts et dans leurs affections ; ils paroissent avoir une forte inclination pour de certaines personnes, et une grande aversion pour d'autres, et cela constamment.

Nous avons observé dans ces animaux une singularité, qui fait qu'on prend souvent les femelles pour les mâles ; le clitoris est proéminent au dehors et paroît autant que la verge du mâle. La chair du Sajou est meilleure que celle de l'alouate, mais moins bonne que celle des coaitas. Ils ont aussi des vers dans l'estomac et

(1) *Sajou*, mot abrégé de *Cayouassou* ou *Sajouassou*, nom de ces animaux au Maragnon.

dans les intestins, mais en plus petite quantité que les coaitas.

Ils font entendre un sifflement fort et monotone qu'ils répètent souvent. Ils crient lorsqu'ils sont en colère, et secouent très-vivement la tête en articulant aussi vivement ces trois syllabes, *pi*, *ca*, *rou*.

Ils vivent de fruits et de gros insectes dans l'état de liberté; mais ils mangent de tout ce qu'on leur donne lorsqu'ils sont apprivoisés. Ils boivent du vin et de l'eau-de-vie; ils recherchent soigneusement les araignées dont ils sont très-friands. Ils se lavent souvent les mains, la face et le corps avec leur urine; ils sont malpropres, lascifs et indécens; leur tempérament est aussi chaud que le climat qu'ils habitent; lorsqu'ils s'échappent, ils brisent, bouleversent et déchirent tout. Ils se servent de leur queue pour s'accrocher et saisir, mais avec beaucoup moins d'adresse que les coaitas.

Il y a un autre sajou ou sapajou aisé à distinguer des autres sajous ou sapajous par les deux bouquets de poils noirs en forme de cornes, qu'il porte sur les côtés du sommet de la tête; il a d'ailleurs beaucoup de rapports avec le sajou brun.





De Seve, Del. L'Epine, Sculp.

DU TAMARIN (1).

Cette espèce est beaucoup plus petite que les autres sagoins, et en diffère par plusieurs caractères. Le Tamarin est remarquable par ses larges oreilles et ses pieds jaunes; c'est un joli animal, très-vif, aisé à apprivoiser, mais si délicat qu'il ne peut résister longtemps à l'intempérie de notre climat.

Il y a un autre tamarin qui ne diffère en effet de celui-ci que parce qu'il a la face noire, au lieu que l'autre l'a blanche, et parce qu'il a aussi le poil beaucoup plus noir. Au reste ces deux animaux se ressemblant à tous égards, ne paroissent former qu'une variété d'une seule et même espèce. M. de la Borde dit que les Sagoins-Tamarins sont moins communs que les sapajous. Ils se tiennent dans les grands bois, sur les plus gros arbres, et dans les terres les plus élevées; au lieu qu'en général les sapajous habitent les terreins bas où croissent les forêts humides. Il ajoute que les Tamarins ne sont pas peureux, qu'ils ne fuient pas à l'aspect de l'homme, et qu'ils approchent même d'assez près les habitations. Ils ne font ordinairement qu'un petit que la mère porte sur le dos; ils ne courent presque pas à terre, mais ils sautent très-bien de branche en branche sur les arbres. Ils vont par troupes nombreuses, et ont un petit cri ou sifflement fort aigu.

Ils s'apprivoisent aisément, et néanmoins ce sont peut-être de tous les Sagoins ceux qui s'ennuient le

(1) *Tamarin*, nom de cet animal à Cayenne.

plus en captivité ; ils sont colères et mordent quelquefois assez cruellement lorsqu'on veut les toucher, ils mangent de tout ce qu'on leur donne, pain, viandes cuites et fruits ; ils montent assez volontiers sur les épaules et sur la tête des personnes qu'ils connoissent et qui ne les tourmentent point en les touchant. Ils se plaisent beaucoup à prendre les puces aux chiens, et ils s'avisent quelquefois de tirer leur langue qui est de couleur rouge, en faisant en même temps des mouvemens de tête singuliers ; leur chair n'est pas bonne à manger.

LES QUADRUPEDES AMPHIBIES.

DE L'HIPPOPOTAME (1).

QUOIQUE l'Hippopotame ait été célébré de toute l'antiquité, que les livres saints en fassent mention sous le nom de *behemoth*, que la figure en soit gravée sur les obélisques d'Égypte et sur les médailles romaines, il n'étoit cependant qu'imparfaitement connu des anciens. Aristote (2) ne fait pour ainsi dire que l'indiquer et dans le peu qu'il en dit, il se trouve plus d'erreurs

(1) Lat. *Hippopotamus*; it. *Hippopotamo*.

(2) L'Hippopotame, selon Aristote, a la crinière du cheval, le pied du bœuf, le museau relevé, les dents un peu saillantes, la queue du sanglier, la voix du cheval; il est de la taille de l'âne, et du nombre des animaux qui ne peuvent vivre que dans l'eau; l'Hippopotame n'a pas de crinière comme le cheval; il a la corne des pieds divisée en quatre et non pas en deux; il n'a point de dents saillantes hors de la gueule; il a la queue très-différente de celle du sanglier; il est au moins six fois plus gros qu'un âne; il peut vivre sur terre comme tous les autres Quadrupèdes; car celui que Belon décrit, avoit vécu deux ou trois ans, sans entrer dans l'eau. Ainsi Aristote n'avoit eu que de mauvais mémoires au sujet de cet animal.

que de faits vrais. Pline (1) en copiant Aristote, loin de corriger ses erreurs, semble les confirmer et en ajouter de nouvelles. Ce n'est que vers le milieu du seizième siècle que l'on a eu quelques indications précises au sujet de cet animal. Belon étant alors à Constantinople, en vit un vivant, duquel néanmoins il n'a donné qu'une connoissance imparfaite; car les deux figures qu'il a jointes à sa description ne représentent pas l'hippopotame qu'il a vu, mais ne sont que des copies prises du revers de la médaille de l'empereur Adrien, et du colosse du Nil à Rome : ainsi l'on doit encore reculer l'époque de nos connoissances exactes sur cet animal jusqu'en 1603, que Federico Zerenghi, chirurgien de Narni en Italie, fit imprimer à Naples l'histoire de deux hippopotames qu'il avoit pris vivans et tués lui-même en Égypte, dans une grande fosse qu'il avoit fait creuser aux environs du Nil, près de Damiète. Ce petit ouvrage écrit en italien, paroît avoir été négligé des Naturalistes contemporains, et a été depuis absolument ignoré; cependant c'est le seul qu'on puisse regarder comme original sur ce sujet. La description que l'auteur donne de l'Hippopotame est aussi la seule qui soit bonne, et elle nous a paru si vraie que nous

(1) Pline dit de plus qu'Aristote, que l'Hippopotame habite les eaux de la mer aussi bien que celles des fleuves, et qu'il est couvert de poil comme le veau-marin. Ce dernier fait est avancé sans aucun fondement; car l'Hippopotame n'a point de poil sur la peau, et il est certain qu'il ne se trouve point en pleine mer, et que s'il habite sur les côtes, ce n'est qu'à l'embouchure des fleuves.

croyons devoir en donner ici la traduction et l'extrait.

« Dans le dessein d'avoir un hippopotame (dit Zerenghi) j'apostai des gens sur le Nil, qui en ayant vu sortir deux du fleuve, firent une grande fosse dans l'endroit où ils avoient passé, et recouvrirent cette fosse de bois léger, de terre et d'herbes. Le soir en revenant au fleuve, ces hippopotames y tombèrent tous deux : mes gens vinrent m'avertir de cette prise; j'accourus avec mon janissaire; nous tuâmes ces deux animaux en leur tirant à chacun dans la tête trois coups d'arquebuse d'un calibre plus gros que les mousquets ordinaires : ils expirèrent presque sur le champ et firent un cri de douleur qui ressembloit un peu plus au mugissement d'un buffle qu'au hennissement d'un cheval. Cette expédition fut faite le 20 juillet 1600; le jour suivant je les fis tirer de la fosse et écorcher avec soin; l'un étoit mâle et l'autre femelle; j'en fis saler les peaux : on les remplit de feuilles de cannes de sucre pour les transporter au Caire, où on les sala une seconde fois avec plus d'attention et de commodité; il me fallut quatre cents livres de sel pour chaque peau. A mon retour d'Égypte en 1601, j'apportai ces peaux à Venise et de-là à Rome; je les fis voir à plusieurs médecins intelligens. Le docteur Jérôme Aquapendente et le célèbre Aldrovande furent les seuls qui reconnurent l'hippopotame par ses dépouilles; et comme l'ouvrage d'Aldrovande s'imprimoit alors, il fit de mon consentement dessiner la figure qu'il a donnée dans son livre, d'après la peau de la femelle. »

« L'Hippopotame a la peau très-épaisse, très-dure, et elle est impénétrable, à moins qu'on ne la laisse long-

temps tremper dans l'eau; il n'a pas, comme le disent les anciens, la gueule d'une grandeur médiocre; elle est au contraire énormément grande; il n'a pas, comme ils le disent, les pieds divisés en deux ongles, mais en quatre; il n'est pas grand comme un âne, mais beaucoup plus grand que le plus grand cheval ou le plus gros buffle; il n'a pas la queue comme celle du cochon, mais plutôt comme celle de la tortue, sinon qu'elle est incomparablement plus grosse; il n'a pas le museau ou le nez relevé en haut, il l'a semblable au buffle, mais beaucoup plus grand; il n'a pas de crinière comme le cheval, mais seulement quelques poils courts et très-rares; il ne hennit pas comme le cheval, mais sa voix est moyenne entre le mugissement du buffle et le hennissement du cheval; il n'a pas les dents saillantes hors de la gueule, car quand la bouche est fermée, les dents, quoiqu'extrêmement grandes, sont toutes cachées sous les lèvres. Les habitans de cette partie de l'Égypte, l'appellent cheval de mer. Belon s'est beaucoup trompé dans la description de cet animal; il lui donne des dents de cheval, ce qui feroit croire qu'il ne l'auroit pas vu comme il le dit; car les dents de l'Hippopotame sont très-grandes et très-singulières. La longueur du corps de la femelle, prise depuis l'extrémité de la lèvre supérieure, jusqu'à l'origine de la peau, étoit de onze pieds deux pouces de Paris; la grosseur du corps en circonférence, de dix pieds; la hauteur, depuis la plante des pieds jusqu'au sommet du dos, de quatre pieds cinq pouces; celle des jambes, d'un pied six pouces six lignes; la longueur de la queue, de onze pouces quatre lignes; celle de la

la tête, de deux pieds quatre pouces, et celle des oreilles, de deux pouces neuf lignes. La peau sur le ventre est épaisse d'environ sept lignes; cette peau est si dure lorsqu'elle est desséchée, qu'on ne peut la percer en entier d'un coup d'arquebuse. Les gens du pays en font de grands boucliers; ils en coupent aussi des lanières, dont ils se servent comme nous nous servons du nerf de bœuf. Il y a sur la surface de la peau quelques poils très-rares de couleur blonde, que l'on n'aperçoit pas au premier coup-d'œil; il y en a sur le cou qui sont un peu plus gros que les autres; ils sont tous placés un à un à plus ou moins de distance les uns des autres; mais sur les lèvres, ils forment une espèce de moustache; car il en sort dix ou douze du même point en plusieurs endroits; ces poils sont de la même couleur que les autres; seulement ils sont plus durs, plus gros et un peu plus longs. La queue n'est pas ronde; mais depuis le milieu jusqu'au bout, elle est aplatie à peu près comme celle d'une anguille; il y a sur la peau de la queue et sur celle des cuisses, quelques petites écailles rondes de couleur blanchâtre, larges comme de grosses lentilles. On voit aussi de ces petites écailles sur la poitrine, sur le cou et sur quelques endroits de la tête. »

« La gueule ouverte a de largeur un pied six pouces quatre lignes. Cette gueule est de forme carrée, et elle est garnie de quarante-quatre dents de figures différentes (1). Toutes ces dents sont d'une substance si

(1) Dans trois têtes d'hippopotame, que nous avons au Cabinet, il n'y a que trente-six dents; comme ces têtes sont

dure qu'elles font feu avec le fer : ce sont sur-tout les dents canines dont l'émail a cette dureté; la substance intérieure de toutes ces dents n'est pas si dure. Lorsque l'hippopotame tient la bouche fermée, il ne paroît aucune dent au dehors; elles sont toutes couvertes et cachées par les lèvres, qui sont très-grandes. »

« A l'égard de la figure de l'animal, on pourroit dire qu'elle est moyenne entre celle du buffle et celle du cochon, parce qu'elle participe de l'une et de l'autre, à l'exception des dents incisives, qui ne ressemblent à celles d'aucun animal; les dents molaires ressemblent un peu en gros à celles du buffle ou du cheval, quoiqu'elles soient beaucoup plus grandes. La couleur du corps est obscure et noirâtre. On assure que l'Hippopotame ne produit qu'un petit, qu'il vit de poisson, de crocodiles, et même de cadavres et de chair; cependant il mange du riz et des grains, quoi qu'à considérer ses dents, il paroisse que la Nature ne l'a pas fait pour paître, mais pour dévorer les autres animaux. » Zerenghi finit sa description, en assurant que toutes les mesures ont été prises sur l'Hippopotame femelle, à laquelle le mâle ressemble parfaitement, à l'exception qu'il est d'un tiers plus grand dans toutes ses dimensions.

En comparant cette description avec les indications que nous avons tirées des voyageurs, il paroît que l'Hip-

beaucoup plus petites que celle de l'hippopotame de Zerenghi, on peut présumer que dans ces jeunes hippopotames, toutes les dents molaires n'étoient pas encore développées, et que les adultes en ont huit de plus.

popotame est un animal dont le corps est plus long et aussi gros que celui du rhinocéros ; que ses jambes sont beaucoup plus courtes : qu'il a la tête moins longue et plus grosse à proportion du corps ; qu'il n'a de cornes ni sur le nez comme le rhinocéros, ni sur la tête comme les animaux ruminans ; qu'enfin son cri de douleur tient autant du hennissement du cheval que du mugissement du buffle.

Ce seul rapport de la ressemblance de la voix a suffi pour lui faire donner le nom d'Hippopotame, qui veut dire cheval de rivière, comme le hurlement du lynx qui ressemble en quelque sorte à celui du loup, l'a fait appeler loup cervier. Les dents incisives de l'Hippopotame, et sur-tout les deux canines dans la mâchoire inférieure sont très-longues, très-fortes et d'une substance si dure qu'elle fait feu contre le fer ; c'est vraisemblablement ce qui a donné lieu à la fable des anciens qui ont débité que l'Hippopotame vomissoit le feu par la gueule : cette matière des dents canines de l'Hippopotame est si blanche, si nette et si dure qu'elle est de beaucoup préférable à l'ivoire pour faire des dents artificielles et postiches.

« L'Hippopotame, dit le professeur Allamand, a les yeux petits. Dans un de ces animaux qui avoit onze pieds quatre pouces de longueur, depuis l'extrémité du museau jusqu'à l'origine de la queue, leur plus long diamètre s'est trouvé de onze lignes et leur largeur de neuf lignes et demie. La prunelle est d'un bleu obscur, et le blanc de l'œil paroît peu. La queue varie en longueur ; celui-ci en avoit une de quinze pouces six lignes ; le penis, tiré hors de son fourreau, est long de deux

pieds un pouce six lignes, et ressemble à celui du taureau; sa circonférence près du corps est de neuf pouces, et à un pouce de son extrémité elle est de trois pouces neuf lignes; les testicules ne sont pas renfermés dans un scrotum extérieur, et tout ce qui appartient à ces parties est caché en dedans, excepté dans le temps du rut. L'Hippopotame femelle n'a point de mamelles pendantes, mais seulement deux petits mamelons; quand on les presse il en jaillit un lait doux et aussi bon que celui de la vache; on s'est assuré par l'ouverture de plusieurs hyppopotames jeunes et adultes, que ces animaux n'ont qu'un seul estomac et ne ruminent point, quoiqu'ils ne mangent que de l'herbe qu'ils rendent en pelote et mal broyée dans leurs excrémens. »

« Dans les lieux où ils sont peu inquiétés, ils ne sont pas fort craintifs; quand on tire sur eux, ils viennent voir ce que c'est; mais quand une fois ils ont appris à connoître l'effet des armes à feu, ils fuient devant les hommes en trottant pesamment comme les cochons; quelquefois même ils galoppent, mais toujours pesamment; cependant un homme doit marcher bien vîte, pour être en état de les suivre. »

« La chair de l'Hippopotame est bonne au goût et très-saine; le pied rôti sur-tout est un morceau délicat, de même que la queue. »

Enfin pour donner une juste idée de la grandeur de l'Hippopotame, en augmentant d'un tiers les mesures de Zerenghi, parce que ces mesures, comme il le dit lui-même, n'ont été prises que d'après la femelle qui étoit d'un tiers plus petite que le mâle dans toutes ses dimensions, cet hippopotame mâle avoit par consé-

quent seize pieds neuf pouces de longueur depuis l'extrémité du museau jusqu'à l'origine de la queue; quinze pieds de circonférence ; six pieds et demi de hauteur; environ deux pieds dix pouces de longueur de jambes; la tête longue de trois pieds et demi et grosse de huit pieds et demi en circonférence; la gueule de deux pieds quatre pouces d'ouverture.

Avec une force prodigieuse de corps, l'Hippopotame pourroit se rendre redoutable à tous les animaux; mais il est naturellement doux ; il est d'ailleurs si pesant et si lent à la course, qu'il ne pourroit attraper aucun des quadrupèdes ; il nage plus vîte qu'il ne court ; il chasse le poisson et en fait sa proie ; il se plaît dans l'eau et y séjourne aussi volontiers que sur la terre ; cependant il n'a pas, comme le castor ou la loutre, des membranes entre les doigts des pieds, et il paroît qu'il ne nage aisément que par la grande capacité de son ventre, qui fait que volume pour volume, il est à peu près d'un poids égal à l'eau; d'ailleurs il se tient longtemps au fond de l'eau, et y marche comme en plein air; et lorsqu'il en sort pour paître, il mange des cannes de sucre, des joncs, du millet, du riz, des racines ; il en consomme et détruit une grande quantité, et il fait beaucoup de dommage dans les terres cultivées; mais comme il est plus timide sur terre que dans l'eau, on vient aisément à bout de l'écarter. Il a les jambes si courtes, qu'il ne pourroit échapper par la fuite s'il s'éloignoit du bord des eaux : sa ressource, lorsqu'il est en danger, est de se jeter à l'eau, de s'y plonger et de faire un grand trajet avant de reparoître. Il fuit ordinairement lorsqu'on le chasse ; mais si l'on

vient à le blesser, il s'irrite, et se retournant avec fureur, se lance contre les barques, les saisit avec les dents, en enlève souvent des pièces, et quelquefois les submerge. « J'ai vu, dit un voyageur, l'Hippopotame ouvrir la gueule, planter une dent sur le bord d'un bateau et une autre au second bordage depuis la quille, c'est-à-dire à quatre pieds de distance l'une de l'autre, percer la planche de part en part et faire couler ainsi le bateau à fond. J'en ai vu un autre le long du rivage de la mer, sur lequel les vagues poussèrent une chaloupe chargée de quatorze muids d'eau qui demeura sur son dos à sec: un autre coup de mer vint qui l'en retira sans qu'il parût du tout avoir senti le moindre mal. Lorsque les nègres vont à la pêche dans leurs canots et qu'ils rencontrent un hippopotame, ils lui jettent du poisson, et alors il passe son chemin sans troubler davantage leur pêche; il fait le plus de mal lorsqu'il peut s'appuyer contre terre; mais quand il flotte sur l'eau il ne peut que mordre; une fois que notre chaloupe étoit auprès du rivage, je le vis se mettre dessous, la lever avec son dos au-dessus de l'eau et la renverser avec six hommes qui étoient dedans; mais par bonheur il ne leur fit aucun mal. — Nous n'osions pas, dit un autre voyageur, irriter les hippopotames dans l'eau, depuis une aventure qui pensa être funeste à trois hommes; ils étoient allés avec un petit canot pour en tuer un dans une rivière où il y avoit huit ou dix pieds d'eau; après l'avoir découvert au fond où il marchoit selon sa coutume, ils le blessèrent avec une longue lance, ce qui le mit en une telle furie qu'il remonta d'abord sur l'eau, les regarda d'un air terrible, ouvrit la gueule, em-

porta d'un coup de dent une grosse pièce du rebord du canot, et peu s'en fallut même qu'il ne le renversât : mais il replongea presqu'aussitôt au fond de l'eau. » Ces deux exemples suffisent pour donner une idée de la force de ces animaux ; on trouvera quantité de pareils faits dans l'histoire générale des voyages, où M. l'abbé Prevôt a présenté avec avantage et avec cette netteté de style qui lui est ordinaire, un précis de tout ce que les voyageurs ont rapporté de l'Hippopotame.

L'Hippopotame se tient ordinairement dans l'eau pendant le jour et en sort la nuit pour paître. Le mâle et la femelle se quittent rarement. Les voyageurs hollandois disent que la femelle porte trois ou quatre petits ; mais ce fait me paroît très-suspect, et démenti par les témoignages que cite Zerenghi. D'ailleurs, comme l'Hippopotame est d'une grosseur énorme, il est dans le cas de l'éléphant et du rhinocéros, de la baleine et des autres grands animaux qui ne produisent qu'un petit, et cette analogie me paroît plus sûre que tous les témoignages.

Au reste, cet animal n'est en grand nombre que dans quelques endroits ; il paroît même que l'espèce en est confinée à des climats particuliers, et qu'elle ne se trouvoit guère que dans les fleuves de l'Afrique. La plupart des Naturalistes ont écrit que l'Hippopotame se trouvoit aussi aux Indes : mais ils n'ont pour garants de ce fait que des témoignages qui me paroissent un peu équivoques ; le plus positif de tous seroit celui d'Alexandre dans sa lettre à Aristote, si l'on pouvoit s'assurer par cette même lettre, que les animaux dont parle Alexandre, fussent réellement des hippopota-

mes : ce qui me donne sur cela quelques doutes, c'est qu'Aristote en décrivant l'Hippopotame dans son histoire des animaux, auroit dit qu'il se trouvoit aux Indes, aussi bien qu'en Égypte, s'il eût pensé que ces animaux, dont lui parle Alexandre dans sa lettre, eussent été de vrais hippopotames. Les voyageurs s'accordent à dire que cet animal se trouve dans le Nil, le Sénégal ou Niger, la Gambra, le Zaïre et les autres grands fleuves, et même dans les lacs de l'Afrique, sur-tout dans la partie méridionale et orientale. Aucun d'eux n'assure positivement qu'il se trouve en Asie. Aujourd'hui l'Hippopotame, que les anciens appeloient cheval du Nil, est si rare dans le bas Nil, que les habitans de l'Égypte n'en ont aucune idée et en ignorent le nom ; il est également inconnu dans toutes les parties septentrionales de l'Afrique : le climat qu'il habite actuellement ne s'étend donc guère que du Sénégal à l'Ethiopie, et de-là jusqu'au cap de Bonne-Espérance.





De Seve. Del. L'Epine. Direx.

DU CASTOR (1).

AUTANT l'homme s'est élevé au-dessus de l'état de nature, autant les animaux se sont abaissés au-dessous : soumis et réduits en servitude, ou traités comme rebelles et dispersés par la force, leurs sociétés se sont évanouies, leur industrie est devenue stérile, leurs foibles arts ont disparu, chaque espèce a perdu ses qualités générales, et tous n'ont conservé que leurs propriétés individuelles, perfectionnées dans les uns par l'exemple, l'imitation, l'éducation, et dans les autres par la crainte et par la nécessité où ils sont de veiller continuellement à leur sûreté. Quelles vues, quels desseins, quels projets peuvent avoir des esclaves sans ame, ou des relégués sans puissance? ramper ou fuir, et toujours exister d'une maniere solitaire; ne rien édifier, ne rien produire, ne rien transmettre, et toujours languir dans la calamité; déchoir, se perpétuer sans se multiplier, perdre en un mot par la durée autant et plus qu'ils n'avoient acquis par le temps.

Aussi ne reste-t-il quelques vestiges de leur merveilleuse industrie, que dans ces contrées éloignées et désertes, ignorées de l'homme pendant une longue suite de siècles, où chaque espèce pouvoit manifester en liberté ses talens naturels et les perfectionner dans le repos en se réunissant en société durable. Les Castors sont peut-être le seul exemple qui subsiste comme un ancien monument de cette espèce d'intel-

(1) It. *Bivaro*; all. *Biber*.

ligence des brutes, qui, quoiqu'infiniment inférieure par son principe à celle de l'homme, suppose cependant des projets communs et des vues relatives; projets qui ayant pour base la société, et pour objet une digue à construire, une bourgade à élever, une espèce de république à fonder, supposent aussi une manière quelconque de s'entendre et d'agir de concert.

Les Castors, dira-t-on, sont parmi les Quadrupèdes ce que les abeilles sont parmi les insectes. Quelle différence! Il y a dans la Nature, telle qu'elle nous est parvenue, trois espèces de sociétés qu'on doit considérer avant de les comparer; la société libre de l'homme, de laquelle après Dieu il tient toute sa puissance; la société gênée des animaux, toujours fugitive devant celle de l'homme; et enfin la société forcée de quelques petites bêtes, qui naissant toutes en même temps dans le même lieu, sont contraintes d'y demeurer ensemble. Un individu pris solitairement et au sortir des mains de la Nature, n'est qu'un être stérile, dont l'industrie se borne au simple usage des sens; l'homme lui-même dans l'état de pure nature, dénué de lumières et de tous les secours de la société, ne produit rien, n'édifie rien. Toute société au contraire devient nécessairement féconde, quelque fortuite, quelqu'aveugle qu'elle puisse être, pourvu qu'elle soit composée d'êtres de même nature: par la seule nécessité de se chercher ou de s'éviter, il s'y formera des mouvemens communs, dont le résultat sera souvent un ouvrage qui aura l'air d'avoir été conçu, conduit et exécuté avec intelligence. Ainsi l'ouvrage des abeilles qui, dans un lieu donné, tel qu'une ruche ou le creux d'un vieux arbre, bâtis-

sent chacune leur cellule ; l'ouvrage des mouches de Cayenne, qui non-seulement font aussi leurs cellules, mais construisent même la ruche qui doit les contenir, sont des travaux purement mécaniques qui ne supposent aucune intelligence, aucun projet concerté, aucune vue générale ; des travaux qui n'étant que le produit d'une nécessité physique, un résultat de mouvemens communs, s'exercent toujours de la même façon dans tous les temps et dans tous les lieux, par une multitude qui ne s'est point assemblée par choix, mais qui se trouve réunie par force de nature. Ce n'est donc pas la société, c'est le nombre seul qui opère ici ; c'est une puissance aveugle, qu'on ne peut comparer à la lumière qui dirige toute société : je ne parle point de cette lumière pure, de ce rayon divin, qui n'a été départi qu'à l'homme seul ; les Castors en sont assurément privés, comme tous les autres animaux : mais leur société n'étant point une réunion forcée, se faisant au contraire par une espèce de choix, et supposant au moins un concours général et des vues communes dans ceux qui la composent, suppose au moins aussi une lueur d'intelligence qui, quoique très-différente de celle de l'homme par le principe, produit cependant des effets assez semblables pour qu'on puisse les comparer, non pas dans la société plénière et puissante, telle qu'elle existe parmi les peuples anciennement policés, mais dans la société naissante, chez des hommes sauvages, laquelle seule peut avec équité être comparée à celle des animaux.

Voyons donc le produit de l'une et de l'autre de ces sociétés ; voyons jusqu'où s'étend l'art du Castor, et

où se borne celui du sauvage. Rompre une branche pour s'en faire un bâton, se bâtir une hutte, la couvrir de feuillages pour se mettre à l'abri, amasser de la mousse ou du foin pour se faire un lit, sont des actes communs à l'animal et au sauvage ; les ours font des huttes, les singes ont des bâtons, plusieurs autres animaux se pratiquent un domicile propre, commode, impénétrable à l'eau. Frotter une pierre pour la rendre tranchante et s'en faire une hache, s'en servir pour couper, pour écorcer du bois, pour aiguiser des flèches, pour creuser un vase ; écorcher un animal pour se revêtir de sa peau, en prendre les nerfs pour faire une corde d'arc, attacher ces mêmes nerfs à une épine dure, et se servir de tous deux comme de fil et d'aiguille, sont des actes purement individuels que l'homme en solitude peut tous exécuter sans être aidé des autres; des actes qui dépendent de sa seule conformation, puisqu'ils ne supposent que l'usage de la main ; mais couper et transporter un gros arbre, élever un carbet, construire une pyrogue, sont au contraire des opérations qui supposent nécessairement un travail commun et des vues concertées. Ces ouvrages sont aussi les seuls résultats de la société naissante chez des nations sauvages, comme les ouvrages des Castors sont les fruits de la société perfectionnée parmi ces animaux : car il faut observer qu'ils ne songent point à bâtir, à moins qu'ils n'habitent un pays libre, et qu'ils n'y soient parfaitement tranquilles. Il y a des castors en Languedoc, dans les îles du Rhône ; il y en a en plus grand nombre dans les provinces du nord de l'Europe ; mais comme toutes ces contrées sont habitées, ou du moins fort fré-

quentées par les hommes, les Castors y sont, comme tous les autres animaux, dispersés, solitaires, fugitifs, ou cachés dans un terrier; on ne les a jamais vus se réunir, se rassembler, ni rien entreprendre, ni rien construire; au lieu que dans ces terres désertes, où l'homme en société n'a pénetré que bien tard, et où l'on ne voyoit auparavant que quelques vestiges de l'homme sauvage, on a partout trouvé des castors réunis, formant des sociétés, et l'on n'a pu s'empêcher d'admirer leurs ouvrages. Nous tâcherons de ne citer que des témoins judicieux, irréprochables, et nous ne donnerons pour certains que les faits sur lesquels ils s'accordent : moins portés peut-être que quelques-uns d'entre eux à l'admiration, nous nous permettrons le doute et même la critique, sur tout ce qui nous paroîtra trop difficile à croire.

Tous conviennent que le Castor, loin d'avoir une supériorité marquée sur les autres animaux, paroît au contraire être au-dessous de quelques-uns d'entre eux pour les qualités purement individuelles; et nous sommes en état de confirmer ce fait, ayant encore actuellement un jeune castor vivant, qui nous a été envoyé de Canada, et que nous gardons depuis près d'un an. C'est un animal assez doux, assez tranquille, assez familier, un peu triste, même un peu plaintif, sans passions violentes, sans appétits véhémens, ne se donnant que peu de mouvement, ne faisant d'effort pour quoi que ce soit, cependant occupé sérieusement du desir de sa liberté, rongeant de temps en temps les portes de sa prison, mais sans fureur, sans précipitation, et dans la seule vue d'y faire une ouverture

pour en sortir ; au reste assez indifférent, ne s'attachant pas volontiers, ne cherchant point à nuire et assez peu à plaire. Il paroît inférieur au chien par les qualités relatives qui pourroient l'approcher de l'homme; il ne semble fait ni pour servir, ni pour commander, ni même pour commercer avec une autre espèce que la sienne: son sens, renfermé dans lui-même, ne se manifeste en entier qu'avec ses semblables ; seul, il a peu d'industrie personnelle, encore moins de ruses, pas même assez de défiance pour éviter des piéges grossiers : loin d'attaquer les autres animaux, il ne sait pas même se bien défendre ; il préfère la fuite au combat, quoiqu'il morde cruellement et avec acharnement lorsqu'il se trouve saisi par la main du chasseur. Si l'on considère donc cet animal dans l'état de nature, ou plutôt dans son état de solitude et de dispersion, il ne paroîtra pas, pour les qualités intérieures, au-dessus des autres animaux ; il n'a pas plus d'esprit que le chien, de sens que l'éléphant, de finesse que le renard. Il est plutôt remarquable par les singularités de conformation extérieure, que par la supériorité apparente de ses qualités intérieures. Il est le seul parmi les Quadrupèdes qui ait la queue plate, ovale et couverte d'écailles, de laquelle il se sert comme d'un gouvernail pour se diriger dans l'eau ; le seul qui ait des nageoires aux pieds de derrière, et en même temps les doigts séparés dans ceux du devant, qu'il emploie comme des main pour porter à sa bouche ; le seul qui ressemblant aux animaux terrestres par les parties antérieures de son corps, paroisse en même temps tenir des animaux aquatiques par les parties

postérieures : il fait la nuance des Quadrupèdes aux poissons, comme la chauve-souris fait celle des Quadrupèdes aux oiseaux. Mais ces singularités seroient plutôt des défauts que des perfections, si l'animal ne savoit tirer de cette conformation, qui nous paroît bizarre, des avantages uniques, et qui le rendent supérieur à tous les autres.

Les Castors commencent par s'assembler au mois de juin ou de juillet pour se réunir en société ; ils arrivent en nombre et de plusieurs côtés, et forment bientôt une troupe de deux ou trois cents : le lieu du rendez-vous est ordinairement le lieu de l'établissement et c'est toujours au bord des eaux. Si ce sont des eaux plates, et qui se soutiennent à la même hauteur comme dans un lac, ils se dispensent d'y construire une digue ; mais dans les eaux courantes, et qui sont sujettes à hausser ou baisser, comme sur les ruisseaux, les rivières, ils établissent une chaussée, et par cette retenue ils forment une espèce d'étang ou de pièce d'eau, qui se soutient toujours à la même hauteur : la chaussée traverse la rivière comme une écluse, et va d'un bord à l'autre ; elle a souvent quatre-vingts ou cent pieds de longueur sur dix ou douze pieds d'épaisseur à sa base. Cette construction paroît énorme pour des animaux de cette taille, et suppose en effet un travail immense (1) ; mais la solidité avec laquelle l'ouvrage est construit, étonne encore plus

(1) Les plus grands castors pèsent cinquante ou soixante livres, et n'ont guère que trois pieds de longueur depuis le bout du museau jusqu'à l'origine de la queue.

que sa grandeur. L'endroit de la rivière où ils établissent cette digue est ordinairement peu profond ; s'il se trouve sur le bord un gros arbre qui puisse tomber dans l'eau, ils commencent par l'abattre pour en faire la piece principale de leur construction : cet arbre est souvent plus gros que le corps d'un homme ; ils le scient, ils le rongent au pied, et sans autre instrument que leurs quatre dents incisives, ils le coupent en assez peu de temps, et le font tomber du côté qu'il leur plaît, c'est-à-dire en travers sur la rivière ; ensuite ils coupent les branches de la cime de cet arbre tombé, pour le mettre de niveau et le faire porter partout également. Ces opérations se font en commun ; plusieurs castors rongent ensemble le pied de l'arbre pour l'abattre ; plusieurs aussi vont ensemble pour en couper les branches lorsqu'il est abattu ; d'autres parcourent en même temps les bords de la rivière, et coupent de moindres arbres, les uns gros comme la jambe, les autres comme la cuisse ; ils les dépècent et les scient à une certaine hauteur pour en faire des pieux ; ils amènent ces pièces de bois, d'abord par terre jusqu'au bord de la rivière, et ensuite par eau jusqu'au lieu de leur construction ; ils en font une espèce de pilotis serré, qu'ils enfoncent encore en entrelaçant des branches entre les pieux.

Cette opération suppose bien des difficultés vaincues ; car pour dresser ces pieux et les mettre dans une situation à peu près perpendiculaire, il faut qu'avec les dents ils élèvent le gros bout contre le bord de la rivière ou contre l'arbre qui la traverse ; que d'autres plongent en même temps jusqu'au fond de l'eau pour

y

y creuser avec les pieds de devant un trou dans lequel ils font entrer la pointe du pieu, afin qu'il puisse se tenir debout. A mesure que les uns plantent ainsi leurs pieux, les autres vont chercher de la terre qu'ils gâchent avec leurs pieds et battent avec leur queue; ils la portent dans leur gueule et avec les pieds de devant, et ils en transportent une si grande quantité qu'ils en remplissent tous les intervalles de leur pilotis. Ce pilotis est composé de plusieurs rangs de pieux tous égaux en hauteur, et tous plantés les uns contre les autres; il s'étend d'un bord à l'autre de la rivière; il est rempli et maçonné partout: les pieux sont plantés verticalement du côté de la chûte de l'eau; tout l'ouvrage est au contraire en talus du côté qui en soutient la charge; en sorte que la chaussée qui a dix ou douze pieds de largeur à la base, se réduit à deux ou trois pieds d'épaisseur au sommet; elle a donc non-seulement toute l'étendue, toute la solidité nécessaires, mais encore la forme la plus convenable pour retenir l'eau, l'empêcher de passer, en soutenir le poids et en rompre les efforts. Au haut de la chaussée, c'est-à-dire dans la partie où elle a le moins d'épaisseur, ils pratiquent deux ou trois ouvertures en pente, qui sont autant de décharges de superficie qu'ils élargissent ou rétrécissent selon que la rivière vient à hausser ou baisser; et lorsque par des inondations trop grandes ou trop subites il se fait quelques brèches à leur digue, ils savent les réparer et travaillent de nouveau dès que les eaux sont baissées.

Il seroit superflu, après cette exposition de leurs travaux pour un ouvrage public, de donner encore le

détail de leurs constructions particulières, si dans une histoire l'on ne devoit pas compte de tous les faits, et si ce premier grand ouvrage n'étoit pas fait dans la vue de rendre plus commodes leurs petites habitations : ce sont des cabanes ou plutôt des espèces de maisonnettes bâties dans l'eau sur un pilotis plein tout près du bord de leur étang avec deux issues, l'une pour aller à terre, l'autre pour se jeter à l'eau. La forme de cet édifice est presque toujours ovale ou ronde ; il y en a de plus grands et de plus petits, depuis quatre ou cinq jusqu'à huit ou dix pieds de diamètre ; il s'en trouve aussi quelquefois qui sont à deux ou trois étages ; les murailles ont jusqu'à deux pieds d'épaisseur ; elles sont élevées à plomb sur le pilotis plein, qui sert en même temps de fondement et de plancher à la maison. Lorsqu'elle n'a qu'un étage, les murailles ne s'élèvent droites qu'à quelques pieds de hauteur, au-dessus de laquelle elles prennent la courbure d'une voûte en anse de panier ; cette voûte termine l'édifice et lui sert de couvert ; il est maçonné avec solidité et enduit avec propreté en dehors et en dedans ; il est impénétrable à l'eau des pluies, et résiste aux vents les plus impétueux ; les parois en sont revêtues d'une espèce de stuc si bien gâché et si proprement appliqué, qu'il semble que la main de l'homme y ait passé ; aussi la queue leur sert-elle de truelle pour appliquer ce mortier qu'ils gâchent avec leurs pieds. Ils mettent en œuvre différentes espèces de matériaux, des bois, des pierres et des terres sablonneuses qui ne sont point sujettes à se délayer par l'eau ; les bois qu'ils emploient sont presque tous lé-

gers et tendres; ce sont des aunes, des peupliers, des saules, qui naturellement croissent au bord des eaux, et qui sont plus faciles à écorcer, à couper, à voiturer, que des arbres dont le bois seroit plus pesant et plus dur. Lorsqu'ils attaquent un arbre, ils ne l'abandonnent pas qu'il ne soit abattu, dépecé, transporté; ils le coupent toujours à un pied ou un pied et demi de hauteur de terre; ils travaillent assis, et outre l'avantage de cette situation commode, ils ont le plaisir de ronger continuellement de l'écorce et du bois dont le goût leur est fort agréable, car ils préfèrent l'écorce fraîche et le bois tendre à la plupart des alimens ordinaires; ils en font ample provision pour se nourrir pendant l'hiver; ils n'aiment pas le bois sec. C'est dans l'eau et près de leurs habitations qu'ils établissent leur magasin; chaque cabane a le sien proportionné au nombre de ses habitans, qui tous y ont un droit commun et ne vont jamais piller leurs voisins. On a vu des bourgades composées de vingt ou de vingt-cinq cabanes; ces grands établissemens sont rares, et cette espèce de république est ordinairement moins nombreuse; elle n'est le plus souvent composée que de dix ou douze tribus, dont chacune a son quartier, son magasin, son habitation séparée; ils ne souffrent pas que des étrangers viennent s'établir dans leurs enceintes. Les plus petites cabanes contiennent deux, quatre, six, et les plus grandes dix-huit, vingt, et même, dit-on, jusqu'à trente castors, presque toujours en nombre pair, autant de femelles que de mâles; ainsi, en comptant même au rabais, on peut dire que leur société est souvent composée de cent cinquante ou

deux cents ouvriers associés, qui tous ont travaillé d'abord en corps pour élever le grand ouvrage public, et ensuite par compagnie pour édifier des habitations particulières. Quelque nombreuse que soit cette société, la paix s'y maintient sans altération; le travail commun a resserré leur union ; les commodités qu'ils se sont procurées, l'abondance des vivres qu'ils amassent et consomment ensemble, servent à l'entretenir; des appétits modérés, des goûts simples, de l'aversion pour la chair et le sang, leur ôtent jusqu'à l'idée de rapine et de guerre : ils jouissent de tous les biens que l'homme ne sait que desirer. Amis entr'eux, s'ils ont quelques ennemis au dehors, ils savent les éviter ; ils s'avertissent en frappant avec leur queue sur l'eau un coup qui retentit au loin dans toutes les voûtes des habitations; chacun prend son parti, ou de plonger dans le lac, ou de se receler dans leurs murs qui ne craignent que le feu du ciel ou le fer de l'homme, et qu'aucun animal n'ose entreprendre d'ouvrir ou renverser. Ces asyles sont non-seulement très-sûrs, mais encore très-propres et très-commodes; le plancher est jonché de verdure ; des rameaux de buis et de sapin leur servent de tapis sur lequel ils ne font ni ne souffrent jamais aucune ordure : la fenêtre qui regarde sur l'eau leur sert de balcon pour se tenir au frais et prendre le bain pendant la plus grande partie du jour; ils s'y tiennent debout, la tête et les parties antérieures du corps élevées, et toutes les parties postérieures plongées dans l'eau; cette fenêtre est percée avec précaution, l'ouverture en est assez élevée pour ne pouvoir jamais être fermée par les glaces qui, dans le climat de nos castors, ont

quelquefois deux ou trois pieds d'épaisseur; ils en abaissent alors la tablette, coupent en pente les pieux sur lesquels elle étoit appuyée, et se font une issue jusqu'à l'eau sous la glace. Cet élément liquide leur est si nécessaire, ou plutôt leur fait tant de plaisir qu'ils semblent ne pouvoir s'en passer; ils vont quelquefois assez loin sous la glace; c'est alors qu'on les prend aisément en attaquant d'un côté la cabane, et les attendant en même temps à un trou qu'on pratique dans la glace à quelque distance, et où ils sont obligés d'arriver pour respirer. L'habitude qu'ils ont de tenir continuellement la queue et toutes les parties postérieures du corps dans l'eau, paroît avoir changé la nature de leur chair; celle des parties antérieures jusqu'aux reins a la qualité, le goût, la consistance de la chair des animaux de la terre et de l'air; celle des cuisses et de la queue a l'odeur, la saveur et toutes les qualités de celle du poisson : cette queue longue d'un pied, épaisse d'un pouce, et large de cinq ou six, est même une extrémité, une vraie portion de poisson attachée au corps d'un quadrupède; elle est entièrement recouverte d'écailles et d'une peau toute semblable à celle des gros poissons : on peut enlever ces écailles en les raclant au couteau, et lorsqu'elles sont tombées, l'on voit encore leur empreinte sur la peau, comme dans tous nos poissons.

C'est au commencement de l'été que les Castors se rassemblent; ils emploient les mois de juillet et d'août à construire leur digue et leurs cabanes; ils font leur provision d'écorce et de bois dans le mois de septembre; ensuite ils jouissent de leurs travaux; ils goû-

tent les douceurs domestiques, c'est le temps du repos; c'est mieux, c'est la saison des amours. Se connoissant, prévenus l'un pour l'autre par habitude, par les plaisirs et les peines d'un travail commun, chaque couple ne se forme point au hasard, ne se joint pas par pure nécessité de nature, mais s'unit par choix et s'assortit par goût : ils passent ensemble l'automne et l'hiver; contens l'un de l'autre ils ne se quittent guère; à l'aise dans leur domicile, ils n'en sortent que pour faire des promenades agréables et utiles; ils en rapportent des écorces fraîches qu'ils préfèrent à celles qui sont sèches ou trop imbibées d'eau. Les femelles portent, dit-on, quatre mois; elles mettent bas sur la fin de l'hiver et produisent ordinairement deux ou trois petits; les mâles les quittent à peu près dans ce temps; ils vont à la campagne jouir des douceurs et des fruits du printemps; ils reviennent de temps en temps à la cabane, mais ils n'y séjournent plus : les mères y demeurent occupées à allaiter, à soigner, à élever leurs petits, qui sont en état de les suivre au bout de quelques semaines; elles vont à leur tour se promener, se rétablir à l'air, manger du poisson, des écrevisses, des écorces nouvelles, et passent ainsi l'été sur les eaux, dans les bois. Ils ne se rassemblent qu'en automne, à moins que les inondations n'aient renversé leur digue ou détruit leurs cabanes; car alors ils se réunissent de bonne heure pour en réparer les brèches.

Il y a des lieux qu'ils habitent de préférence, où l'on a vu qu'après avoir détruit plusieurs fois leurs travaux, ils venoient tous les étés pour les réédifier,

jusqu'à ce qu'enfin fatigués de cette persécution et affoiblis par la perte de plusieurs d'entr'eux, ils ont pris le parti de changer de demeure et de se retirer au loin dans les solitudes les plus profondes. C'est principalement en hiver que les chasseurs les cherchent, parce que leur fourrure n'est parfaitement bonne que dans cette saison ; et lorsqu'après avoir ruiné leurs établissemens, il arrive qu'ils en prennent en grand nombre, la société trop réduite ne se rétablit point; le petit nombre de ceux qui ont échappé à la mort ou à la captivité se disperse; ils deviennent fuyards; leur génie flétri par la crainte ne s'épanouit plus; ils s'enfouissent eux et tous leurs talens dans un terrier, où rabaissés à la condition des autres animaux, ils mènent une vie timide, ne s'occupent plus que des besoins pressans, n'exercent que leurs facultés individuelles, et perdent sans retour les qualités sociales que nous venons d'admirer.

Quelqu'admirables en effet, quelque merveilleuses que puissent paroître les choses que nous venons d'exposer au sujet de la société et des travaux de nos castors, nous osons dire qu'on ne peut douter de leur réalité. Toutes les relations faites en différens temps par un grand nombre de témoins oculaires, s'accordent sur tous les faits que nous avons rapportés; et si notre récit diffère de celui de quelques-uns d'entr'eux, ce n'est que dans les points où ils nous ont paru enfler le merveilleux, aller au-delà du vrai, et quelquefois même de toute vraisemblance. Car on ne s'est pas borné à dire que les Castors avoient des mœurs sociales et des talens évidens pour l'architecture, mais on a assuré

qu'on ne pouvoit leur refuser des idées générales de police et de gouvernement; que leur société étant une fois formée, ils savoient réduire en esclavage les voyageurs, les étrangers; qu'ils s'en servoient pour porter leur terre, traîner leur bois; qu'ils traitoient de même les paresseux d'entr'eux qui ne vouloient, et les vieux qui ne pouvoient pas travailler; qu'ils les renversoient sur le dos, les faisoient servir de charrette pour voiturer leurs matériaux; que ces républicains ne s'assembloient jamais qu'en nombre impair, pour que dans leurs conseils il y eût toujours une voix prépondérante; que la société entière avoit un président; que chaque tribu avoit son intendant; qu'ils avoient des sentinelles établies pour la garde publique; que quand ils étoient poursuivis, ils ne manquoient pas de s'arracher les testicules pour satisfaire à la cupidité des chasseurs; qu'ils se montroient ainsi mutilés pour trouver grâce à leurs yeux, etc. etc. Autant nous sommes éloignés de croire à ces fables, ou de recevoir ces exagérations, autant il nous paroît difficile de se refuser à admettre des faits constatés, confirmés, et moralement très-certains. On a mille fois vu, revu, détruit, renversé leurs ouvrages; on les a mesurés, dessinés, gravés; enfin ce qui ne laisse aucun doute, ce qui est plus fort que tous les témoignages passés, c'est que nous en avons de récens et d'actuels; c'est qu'il en subsiste encore de ces ouvrages singuliers qui, quoique moins communs que dans les premiers temps de la découverte de l'Amérique septentrionale, se trouvent cependant en assez grand nombre pour que tous les missionnaires, tous les voyageurs, même les plus nou-

veaux, qui se sont avancés dans les terres du nord, assurent en avoir rencontré.

On peut aisément apprivoiser ces animaux. Kalm assure en avoir vu en Amérique qu'on envoyoit à la pêche et qui rapportoient leurs prises à leurs maîtres. Il parle aussi de loutres si fort accoutumées avec les chiens et avec leurs maîtres, qu'elles les suivoient, les accompagnoient dans le bateau, sautoient dans l'eau et le moment d'après revenoient avec un poisson.

Nous vîmes, dit Gmelin, dans une petite ville de Sibérie, un castor qu'on élevoit dans la chambre et qu'on manioit comme on vouloit. On m'assura qu'il faisoit quelquefois des voyages à une distance très-considérable, qu'il enlevoit aux autres castors leurs femelles qu'il ramenoit à la maison, et qu'après le temps de la chaleur passé, elles s'en retournoient seules et sans qu'il les conduisît.

Les voyageurs s'accordent à dire qu'outre les castors qui sont en société, on rencontre partout dans le même climat des castors solitaires, lesquels rejetés, disent-ils, de la société pour leurs défauts, ne participent à aucun de ses avantages, n'ont ni maison, ni magasin et demeurent comme le blaireau dans un boyau sous terre; on a même appelé ces castors solitaires, castors terriers. Ils sont aisés à reconnoître; leur robe est sale, le poil est rongé sur le dos par le frottement de la terre; ils habitent comme les autres assez volontiers au bord des eaux, où quelques-uns même creusent une fosse de quelques pieds de profondeur, pour former un petit étang qui arrive jusqu'à l'ouverture de leur terrier qui s'étend quelquefois à plus de

cent pieds en longueur, et va toujours en s'élevant afin qu'ils aient la facilité de se retirer en haut à mesure que l'eau s'élève dans les inondations; mais il s'en trouve aussi, de ces castors solitaires, qui habitent assez loin des eaux dans les terres. Tous nos bièvres d'Europe sont des castors terriers et solitaires, dont la fourrure n'est pas à beaucoup près aussi belle que celle des castors qui vivent en société. Tous diffèrent par la couleur, suivant le climat qu'ils habitent : dans les contrées du nord les plus reculées ils sont tous noirs, et ce sont les plus beaux; parmi ces castors noirs il s'en trouve quelquefois de tout blancs, ou de blancs tachés de gris et mêlés de roux sur le chignon et sur la croupe. A mesure qu'on s'éloigne du nord, la couleur s'éclaircit et se mêle; ils sont couleur de marron dans la partie septentrionale du Canada, châtains vers la partie méridionale, et jaunes ou couleur de paille chez les Illinois. On trouve des castors en Amérique depuis le trentième degré de latitude nord jusqu'au soixantième et au-delà; ils sont très-communs vers le nord, et toujours en moindre nombre à mesure qu'on avance vers le midi : c'est la même chose dans l'ancien continent; on n'en trouve en quantité que dans les contrées les plus septentrionales, et ils sont très-rares en France, en Espagne, en Italie, en Grèce et en Égypte. Il y en a cependant encore quelques-uns dans les îles du Rhône; mais il y en avoit autrefois en bien plus grand nombre, et il paroît qu'ils aiment encore moins les pays trop peuplés que les pays trop chauds : ils n'établissent leur société que dans des déserts éloignés de toute habitation; et dans le Canada même, qu'on doit encore

regarder comme un vaste désert, ils se sont retirés fort loin des habitations de toute la colonie.

Les anciens connoissoient les Castors ; il étoit défendu de les tuer dans la religion des Mages ; ils étoient communs sur les rives du Pont-Euxin ; mais apparemment qu'ils n'étoient pas assez tranquilles sur les bords de cette mer, qui en effet sont fréquentés par les hommes de temps immémorial, puisqu'aucun des anciens ne parle de leur société ni de leurs travaux. Élien sur-tout, qui marque un si grand foible pour le merveilleux, et qui, je crois, a écrit le premier que le castor se coupe les testicules pour les laisser ramasser au chasseur, n'auroit pas manqué de parler des merveilles de leur république, en exagérant leur génie et leurs talens pour l'architecture. Pline lui-même, Pline dont l'esprit fier, triste et sublime déprise toujours l'homme pour exalter la Nature, se seroit-il abstenu de comparer les travaux de Romulus à ceux de nos Castors ? Il paroît donc certain qu'aucun des anciens n'a connu leur industrie pour bâtir ; et quoiqu'on ait trouvé dans les derniers siècles des castors cabanés en Norwège et dans les autres provinces les plus septentrionales de l'Europe, et qu'il y ait apparence que les anciens castors bâtissoient aussi bien que les castors modernes, comme les Romains n'avoient pas pénétré jusque-là, il n'est pas surprenant que leurs écrivains n'en fassent aucune mention.

Plusieurs auteurs ont écrit que le Castor étant un animal aquatique, il ne pouvoit vivre sur terre et sans eau : cette opinion n'est pas vraie ; car le castor que nous avons vivant, ayant été pris tout jeune en Ca-

nada, et ayant été toujours élevé dans la maison, ne connoissoit pas l'eau lorsqu'on nous l'a remis; il craignoit et refusoit d'y entrer; mais l'ayant une fois plongé et retenu d'abord par force dans un bassin, il s'y trouva si bien au bout de quelques minutes, qu'il ne cherchoit point à en sortir; et lorsqu'on le laissoit libre, il y retournoit très-souvent de lui-même; il se vautroit aussi dans la boue et sur le pavé mouillé. Un jour il s'échappa, et descendit par un escalier de cave dans les voûtes des carrières qui sont sous le terrein du jardin royal; il s'enfuit assez loin, en nageant sur les mares d'eau qui sont au fond de ces carrières; cependant, dès qu'il vit la lumière des flambeaux que nous y fîmes porter pour le chercher, il revint à ceux qui l'appeloient, et se laissa prendre aisément. Il est familier sans être caressant; il demande à manger à ceux qui sont à table; ses instances sont un petit cri plaintif et quelques gestes de la main: dès qu'on lui donne un morceau, il l'emporte et se cache pour le manger à son aise. Il dort assez souvent et se repose sur le ventre; il mange de tout, à l'exception de la viande qu'il refuse constamment, cuite ou crue; il ronge tout ce qu'il trouve, les étoffes, les meubles, le bois, et l'on a été obligé de doubler de fer-blanc le tonneau dans lequel il a été transporté.

Les Castors habitent de préférence sur les bords des lacs, des rivières et des autres eaux douces; cependant il s'en trouve au bord de la mer, mais c'est principalement sur les mers septentrionales, et surtout dans les golfes méditerranés qui reçoivent de grands fleuves, et dont les eaux sont peu salées. Ils sont en-

nemis de la loutre, ils la chassent, et ne lui permettent pas de paroître sur les eaux qu'ils fréquentent. La fourrure du Castor est encore plus belle et plus fournie que celle de la loutre : elle est composée de deux sortes de poils; l'un plus court, mais très-touffu, fin comme le duvet, impénétrable à l'eau, revêt immédiatement la peau; l'autre plus long, plus ferme, plus lustré, mais plus rare, recouvre ce premier vêtement, lui sert pour ainsi dire de surtout, le défend des ordures, de la poussière, de la fange; ce second poil n'a que peu de valeur; ce n'est que le premier que l'on emploie dans nos manufactures. Les fourrures les plus noires sont ordinairement les plus fournies, et par conséquent les plus estimées : celles des castors terriers sont fort inférieures à celles des castors cabanés. Les Castors sont sujets à la mue pendant l'été, comme tous les autres quadrupèdes; aussi la fourrure de ceux qui sont pris dans cette saison n'a que peu de valeur. La fourrure des castors blancs est estimée à cause de sa rareté, et les parfaitement noirs sont presque aussi rares que les blancs.

Mais indépendamment de la fourrure qui est ce que le Castor fournit de plus précieux; il donne encore une matière dont on a fait un grand usage en médecine. Cette matière que l'on a appelée *castoreum*, est contenue dans deux grosses vésicules que les anciens avoient prises pour les testicules de l'animal : nous n'en donnerons pas la description ni les usages, parce qu'on les trouve dans toutes les pharmacopées (1). Les sau-

---

(1) On prétend que les castors font sortir la liqueur de leurs vésicules en les pressant avec le pied, qu'elle leur donne de

vages tirent, dit-on, de la queue du Castor une huile dont ils se servent comme de topique pour différens maux. La chair du Castor, quoique grasse et délicate, a toujours un goût amer assez désagréable : on assure qu'il a les os excessivement durs, mais nous n'avons pas été à portée de vérifier ce fait n'en ayant disséqué qu'un jeune : ses dents sont très-dures, et si tranchantes qu'elles servent de couteau aux sauvages pour couper, creuser et polir le bois. Ils s'habillent de peaux de castors, et les portent en hiver le poil contre la chair : ce sont ces fourrures imbibées de la sueur des sauvages que l'on appelle castors gras, dont on ne se sert que pour les ouvrages les plus grossiers.

Le Castor se sert de ses pieds de devant comme des mains, avec une adresse au moins égale à celle de l'écureuil; les doigts en sont bien séparés, bien divisés, au lieu que ceux des pieds de derrière sont réunis entr'eux par une forte membrane; ils lui servent de nageoires et s'élargissent comme ceux de l'oie, dont le Castor a aussi en partie la démarche sur la terre. Il nage beaucoup mieux qu'il ne court : comme il a les jambes de devant bien plus courtes que celles de derrière, il marche toujours la tête baissée et le dos arqué. Il a les sens très-bons, l'odorat très-fin, et même susceptible; il paroît qu'il ne peut supporter ni la malpropreté, ni les mauvaises odeurs : lorsqu'on

---

l'appétit lorsqu'ils sont dégoûtés, et que les sauvages en frottent les piéges qu'ils leur tendent pour les y attirer. Ce qui paroît plus certain, c'est qu'il se sert de cette liqueur pour se graisser le poil.





De Seve, Del. *L'Epine Direx.*

le retient trop longtemps en prison, et qu'il se trouve forcé d'y faire ses ordures, il les met près du seuil de la porte, et dès qu'elle est ouverte, il les pousse dehors. Cette habitude de propreté leur est naturelle, et notre jeune castor ne manquoit jamais de nétoyer ainsi sa chambre. A l'âge d'un an, il a donné des signes de chaleur, ce qui paroît indiquer qu'il avoit pris dans cet espace de temps la plus grande partie de son accroissement ; ainsi la durée de sa vie ne peut être bien longue, et c'est peut-être trop que de l'étendre à quinze ou vingt ans. Ce castor étoit très-petit pour son âge, et l'on ne doit pas s'en étonner ; ayant presque dès sa naissance toujours été contraint, élevé pour ainsi dire à sec ; ne connoissant pas l'eau jusqu'à l'âge de neuf mois, il n'a pu ni croître, ni se développer comme les autres, qui jouissent de leur liberté et de cet élément qui paroît leur être presque aussi nécessaire que l'usage de la terre.

DE LA LOUTRE (1).

La Loutre est un animal vorace, plus avide de poisson que de chair, qui ne quitte guère le bord des rivières ou des lacs, et qui dépeuple quelquefois les étangs ; elle a plus de facilité qu'un autre pour nager, plus même que le castor; car il n'a des membranes qu'aux pieds de derrière, et il a les doigts séparés dans les pieds de devant, tandis que la Loutre a des membranes à tous les pieds : elle nage presqu'aussi vîte qu'elle marche ; elle ne va point à la mer, comme le castor; mais elle parcourt les eaux douces, et remonte ou descend les rivières à des distances considérables : souvent elle nage entre deux eaux, et y demeure assez long-temps ; elle vient ensuite à la surface, afin de respirer. Elle n'est pas conformée d'ailleurs pour demeurer dans ce dernier élément ; si même il arrive qu'elle s'engage dans une nasse à la poursuite d'un poisson, on la trouve noyée, et l'on voit qu'elle n'a pas eu le temps d'en couper tous les osiers pour en sortir. Elle a les dents comme la fouine, mais plus grosses et plus fortes relativement au volume de son corps. Faute de poisson, d'écrevisses, de grenouilles, de rats d'eau ou d'autre nourriture, elle coupe les jeunes rameaux, et mange l'écorce des arbres aquatiques; elle mange aussi de l'herbe nouvelle au printemps : elle ne craint pas plus le froid que l'humidité; elle devient en chaleur en hiver, et met bas au mois de mars : on m'a souvent apporté des petits au commencement d'avril; les por-

(1) Lat. *Lutrix ;* it. *Lodra ;* all. *Fischotter.*

tées

tées sont de trois ou quatre. Ordinairement les jeunes animaux sont jolis ; les jeunes loutres sont plus laides que les vieilles. La tête mal faite, les oreilles placées bas, des yeux trop petits et couverts, l'air obscur, les mouvemens gauches, toute la figure ignoble, informe, un cri qui paroît machinal et qu'elles répètent à tout moment, sembleroient annoncer un animal stupide ; cependant la Loutre devient industrieuse avec l'âge, au moins assez pour faire la guerre avec grand avantage aux poissons, qui pour l'instinct et le sentiment sont très-inférieurs aux autres animaux ; mais j'ai grande peine à croire qu'elle ait, je ne dis pas les talens du castor, mais même les habitudes qu'on lui suppose, comme celle de commencer toujours par remonter les rivières, afin de revenir plus aisément et de n'avoir plus qu'à se laisser entraîner au fil de l'eau, lorsqu'elle s'est rassasiée ou chargée de proie ; celle d'approprier son domicile et d'y faire un plancher, pour n'être point incommodée de l'humidité ; celle d'y faire une ample provision de poisson, afin de n'en pas manquer ; et enfin la docilité et la facilité de s'apprivoiser au point de pêcher pour son maître, et d'apporter le poisson jusque dans la cuisine. Tout ce que je sais, c'est que les Loutres ne creusent point leur domicile elles-mêmes ; qu'elles se gîtent dans le premier trou qui se présente, sous les racines des peupliers, des saules, dans les fentes des rochers, et même dans les piles de bois à flotter ; qu'elles y font aussi leurs petits sur un lit fait de bûchettes et d'herbes ; que l'on trouve dans leur gîte des têtes et des arêtes de poisson ; qu'elles changent souvent de lieu ; qu'elles emmènent ou dis-

persent leurs petits au bout de six semaines ou de deux mois ; qu'enfin la Loutre est méchante de son naturel ; que quand elle peut entrer dans un vivier, elle y fait ce que le putois fait dans un poulailler ; qu'elle tue beaucoup plus de poissons qu'elle ne peut en manger, et qu'ensuite elle en emporte dans sa gueule.

Le poil de la Loutre ne mue guère ; sa peau d'hiver est cependant plus brune et se vend plus cher que celle d'été ; elle fait une très-bonne fourrure. Sa retraite est infectée de la mauvaise odeur des débris du poisson qu'elle y laisse pourrir ; elle sent elle-même assez mauvais, et sa chair a un mauvais goût de poisson ou plutôt de marais. Les chiens la chassent volontiers et l'atteignent aisément, lorsqu'elle est éloignée de son gîte et de l'eau ; mais quand ils la saisissent, elle se défend, les mord cruellement, et quelquefois avec tant de force et d'acharnement, qu'elle leur brise les os des jambes, et qu'il faut la tuer pour la faire démordre. Le castor cependant, qui n'est pas un animal bien fort, chasse la Loutre, et ne lui permet pas d'habiter sur les bords qu'il fréquente.

Nous avions pensé que la Loutre n'étoit pas susceptible d'éducation, parce que nous n'avions pas pu réussir à l'apprivoiser ; mais des tentatives sans succès ne démontrent rien, et nous avons souvent reconnu qu'il ne falloit pas trop restreindre le pouvoir de l'éducation sur les animaux : ceux même qui semblent le plus s'y refuser, cèdent néanmoins et s'y soumettent dans certaines circonstances ; le tout est de rencontrer ces circonstances favorables, et de trouver le point flexible de leur naturel, d'y appuyer ensuite

assez pour former une première habitude de nécessité ou de besoin, qui bientôt s'assujétit toutes les autres. L'éducation de la loutre dont on va parler, en est un exemple : voici ce qu'un de mes confrères à l'académie des sciences, m'a écrit en 1779, sur une loutre très-privée et très-docile qu'il a vue à Autun.

« Vous autorisez ceux qui ont quelques observations sur les animaux à vous les communiquer, même quand elles ne sont pas absolument conformes à ce qui peut paroître avoir été votre première opinion. En relisant l'article de la Loutre, j'ai vu que vous doutez de la facilité qu'on auroit d'apprivoiser cet animal. Dans ce que je vais vous dire, je ne rapporterai rien que je n'aie vu, et que mille personnes n'aient vu comme moi, à l'abbaye de Saint-Jean-le-Grand, à Autun, dans les années 1775 et 1776; j'ai vu, dis-je, pendant l'espace de près de deux ans, à différentes fois, une loutre femelle, qui avoit été apportée peu de temps après sa naissance dans ce couvent, et que les tourrières s'étoient plu à élever; elles l'avoient nourrie de lait jusqu'à deux mois d'âge, qu'elles commencèrent à accoutumer cette jeune loutre à toutes sortes d'alimens; elle mangeoit des restes de soupe, de petits fruits, des racines, des légumes, de la viande et du poisson, mais elle ne vouloit point de poisson cuit, et elle ne mangeoit le poisson cru que lorsqu'il étoit de la plus grande fraîcheur; s'il avoit plus d'un jour, elle n'y touchoit pas. J'essayai de lui donner de petites carpes, elle mangeoit celles qui étoient vives; et pour les mortes, elle les visitoit en ouvrant l'ouïe avec sa patte, la flairoit et le plus souvent les laissoit, même

quand on les lui présentoit avant de lui en donner de vives. Cette loutre étoit privée comme un chien; elle répondoit au nom de loup-loup, que lui avoient donné les tourrières; elle les suivoit; je l'ai vue revenir à leur voix du bout d'une vaste cour, où elle se promenoit en liberté; et quoiqu'étranger, je m'en faisois suivre en l'appelant par son nom; elle étoit familiarisée avec le chat des tourrières, avec lequel elle avoit été élevée, et jouoit avec le chien du jardinier, qu'elle avoit aussi connu de bonne heure : pour tous les autres chiens et chats, quand ils approchoient d'elle, elle les battoit. Un jour, j'avois un petit épagneul avec moi; elle ne lui dit rien d'abord; mais le chien ayant été la flairer, elle lui donna vingt soufflets avec ses pattes de devant, comme les chats ont coutume de faire lorsqu'ils attaquent de petits chiens, et le poursuivit à coups de nez et de tête, jusqu'entre mes jambes; et depuis, toutes les fois qu'elle le vit, elle le poursuivit de même; tant que les chiens ne se défendoient pas, elle ne se servoit pas de ses dents; mais s'ils faisoient tête et vouloient mordre, alors le combat devenoit à outrance; et j'ai vu des chiens assez gros déchirés et bien mordus, prendre le parti de la fuite. »

« Cette loutre habitoit la chambre des tourrières, et la nuit elle couchoit sur leur lit; le jour elle se tenoit ordinairement sur une chaise de paille, où elle dormoit couchée en rond; et, quand la fantaisie lui en prenoit, elle alloit se mettre la tête et les pattes de devant dans un seau d'eau qui étoit à son usage, ensuite elle se secouoit et venoit se remettre sur sa chaise, ou

alloit se promener dans la cour ou dans la maison extérieure ; je l'ai vue plusieurs fois couchée au soleil, alors elle fermoit les yeux ; je l'ai portée, maniée, prise par les pattes et flattée ; elle jouoit avec mes mains, les mordoit insensiblement, et faisoit petites dents, si cela peut se dire, comme on dit que les chats font pattes de velours. Je la menai un jour auprès d'une petite flaque d'eau, où la rivière d'Aroux en laisse lorsqu'elle est débordée ; ce qui vous paroîtra surprenant, et ce qui m'étonna aussi, c'est qu'elle parut craindre de voir de l'eau en si grand volume ; elle n'y entra pas passé le bord où elle se mouilla la tête comme dans le seau ; je l'a fis jeter à quelques pas dans l'eau, elle regagna le bord bien vîte, avec une sorte d'effroi, et nous suivit, très-contente de retrouver ses tourrières. Si on peut raisonner d'après un seul fait et un seul individu, la Nature paroît n'avoir pas donné à cet animal le même instinct qu'aux canards, qui barbottent aussitôt qu'ils sont éclos, en sortant de dessous une poule. »

« Cette loutre étoit très-malpropre ; le besoin de se vider paroissoit lui prendre subitement, et elle se satisfaisoit de même, quelque part qu'elle fût, excepté sur les meubles, mais à terre et dans la chambre comme ailleurs ; les tourrières n'avoient jamais pu, même par des corrections, l'accoutumer à aller, pour ses besoins, à la cour, qui étoit peu éloignée ; dès qu'elle s'étoit vidée, elle venoit flairer ses excrémens, ainsi que les chats, et faisoit un petit saut d'alégresse ensuite, comme satisfaite de s'être débarrassée de ce poids. »

« J'ai souvent eu occasion de voir cette loutre, et j'ai dîné dix fois avec elle; elle étoit de très-bonne compagnie. On me l'offrit, je l'aurois acceptée pour la mettre enchaînée sur le fossé de ma maison, où elle auroit eu occasion de se marier, si je n'avois reconnu la difficulté de l'enchaîner, à cause que le cou de cet animal est presque du même diamètre de sa tête et de son corps; je pensai qu'elle pourroit s'échapper, et multiplier chez moi les loutres, qui n'y sont que trop communes. »

Cette espèce, sans être en très-grand nombre, est généralement répandue en Europe, depuis la Suède jusqu'à Naples, et se retrouve dans l'Amérique septentrionale; elle étoit bien connue des Grecs, et se trouve vraisemblablement dans tous les climats tempérés, sur-tout dans les lieux où il y a beaucoup d'eau; car la Loutre ne peut habiter ni les sables brûlans, ni les déserts arides : elle fuit également les rivières stériles et les fleuves trop fréquentés. Je ne crois pas qu'elle se trouve dans les pays très-chauds.

Pontoppidan assure qu'en Norwège la Loutre se trouve également autour des eaux salées, comme autour des eaux douces; qu'elle établit sa demeure dans des monceaux de pierres, d'où les chasseurs la font sortir en imitant sa voix, au moyen d'un petit sifflet. Il ajoute qu'elle ne mange que les parties grasses du poisson, et qu'une loutre apprivoisée, à laquelle on donnoit toujours un peu de lait, rapportoit continuellement du poisson à la maison.

J'ai trouvé dans des notes que j'ai reçues de Cayenne, qu'il y a trois espèces de Loutres, la noire qui peut

peser quarante ou cinquante livres : la seconde, qui est jaunâtre, et qui peut peser vingt ou vingt-cinq livres, et une troisième espèce beaucoup plus petite, dont le poil est grisâtre, et qui ne pèse que trois ou quatre livres. Ces animaux sont très-communs à la Guiane le long de toutes les rivières et des marécages, parce que le poisson y est fort abondant; elles vont même par troupes quelquefois fort nombreuses, elles sont farouches et ne se laissent point approcher; pour les avoir, il faut les surprendre; elles ont la dent cruelle, et se défendent bien contre les chiens : elles font leurs petits dans des trous qu'elles creusent au bord des eaux; on en élève souvent dans les maisons : on a remarqué que tous les animaux de la Guiane s'accoutument facilement à la domesticité, et deviennent incommodes par leur grande familiarité.

DE LA SARICOVIENNE OU LOUTRE MARINE.

Les Russes qui demeurent au Kamtschatka donnent à la Saricovienne le nom de *bobr* ou castor, quoiqu'elle ne ressemble au castor que par la longueur de son poil, et qu'elle n'ait que peu de rapport avec lui par sa forme extérieure, car c'est une véritable loutre. Les Saricoviennes ne sont ni féroces ni farouches, étant même assez sédentaires dans les lieux qu'elles ont choisis pour demeure ; elles semblent craindre les phoques, ou du moins elles évitent les endroits qu'ils habitent et n'aiment que la société de leur espèce ; on les voit en très-grand nombre dans toutes les îles inhabitées des mers orientales du Kamtschatka ; il y en avoit en 1742 une si grande quantité à l'île Béring, que les Russes en tuèrent plus de huit cents. Comme ces animaux, dit Steller, n'avoient jamais vu d'hommes auparavant, ils n'étoient ni timides ni sauvages ; ils s'approchoient même des feux que nous allumions, jusqu'à ce qu'instruits par leur malheur, ils commencèrent à nous fuir.

Pendant l'hiver, ces Saricoviennes se tiennent tantôt dans la mer sur les glaces, et tantôt sur le rivage ; en été, elles entrent dans les fleuves, et vont même jusque dans les lacs d'eau douce, où elles paroissent se plaire beaucoup ; dans les jours les plus chauds, elles cherchent, pour se reposer, les lieux frais et ombragés ; en sortant de l'eau elles se secouent et se couchent en rond sur la terre comme les chiens ; mais

avant que de s'endormir, elles cherchent à reconnoître, par l'odorat plutôt que par la vue, qu'elles ont foible et courte, s'il n'y a pas quelques ennemis à craindre dans les environs; elles ne s'éloignent du rivage qu'à de petites distances, afin de pouvoir regagner promptement l'eau dans le péril; car, quoiqu'elles courent assez vîte, un homme leste peut néanmoins les atteindre; mais en revanche elles nagent avec une très-grande célérité et comme il leur plaît, c'est-à-dire, sur le ventre, sur le dos, sur les côtés, et même dans une situation presque perpendiculaire.

Le mâle ne s'attache qu'à une seule femelle, avec laquelle il va de compagnie, et qu'il paroît aimer beaucoup, ne la quittant ni sur mer ni sur terre; il y a apparence qu'ils s'aiment en effet dans tous les temps de l'année, car on voit des petits nouveau-nés dans toutes les saisons, et quelquefois les pères et mères sont encore suivis par des jeunes de différens âges des portées précédentes, parce que leurs petits ne les quittent que quand ils sont adultes et qu'ils peuvent former une nouvelle famille; les femelles ne produisent qu'un petit à la fois, et très-rarement deux; le temps de la gestation est d'environ huit à neuf mois; elles mettent bas sur les côtes ou sur les îles les moins fréquentées, et le petit, dès sa naissance, a déjà toutes ses dents; les canines sont seulement moins avancées que les autres; la mère l'allaite pendant près d'un an, d'où l'on peut présumer qu'elle n'entre en chaleur qu'environ un an après qu'elle a produit; elle aime passionément son petit, et ne cesse de lui prodiguer des soins et des caresses, jouant continuellement avec

lui, soit sur la terre, soit dans l'eau; elle lui apprend à nager, et lorsqu'il est fatigué elle le prend dans sa gueule pour lui donner quelques momens de repos; si l'on vient à le lui enlever, elle jette des cris et des gémissemens lamentables; il faut même user de précautions lorsqu'on veut le lui dérober; car, quoique douce et timide, elle le défend avec un courage qui tient du désespoir, et se fait souvent tuer sur la place plutôt que de l'abandonner.

Ces animaux se nourrissent de crustacées, de coquillages, de grands polypes et autres poissons mous qu'ils viennent ramasser sur les grèves et sur les rivages fangeux, lorsque la marée est basse; car ils ne peuvent demeurer assez longtemps sous l'eau pour les prendre au fond de la mer, n'ayant pas, comme les phoques, le trou ovale du cœur ouvert; ils mangent aussi des poissons à écailles, comme des anguilles de mer, des fruits rejetés sur le rivage en été, et même des fucus faute de tout autre aliment; mais ils peuvent se passer de nourriture pendant trois ou quatre jours de suite; leur chair est meilleure à manger que celle des phoques, sur-tout celle des femelles qui est grasse et tendre lorsqu'elles sont pleines et prêtes à mettre bas; celle des petits, qui est très-délicate, est assez semblable à la chair de l'agneau; mais la chair des vieux est ordinairement très-dure. « Ce fut, dit Steller, notre nourriture principale à l'île de Béring; elle ne nous fit aucun mal quoique mangée seule et sans pain, et souvent à demi crue; le foie, les rognons et le cœur sont absolument semblables à ceux du veau. »

On voit souvent au Kamtschatka et dans les îles Ku-

riles, arriver les Saricoviennes sur des glaçons poussés par un vent d'orient qui règne de temps en temps sur ces côtes en hiver; les glaçons qui viennent du côté de l'Amérique sont en si grande quantité qu'ils s'amoncèlent et forment une étendue de plusieurs milles de longueur sur la mer : les chasseurs s'exposent, pour avoir les peaux des Saricoviennes, à aller fort au loin sur ces glaçons avec des patins qui ont cinq ou six pieds de long sur environ huit pouces de large, et qui par conséquent leur donnent la hardiesse d'aller dans les endroits où les glaces ont peu d'épaisseur; mais lorsque ces glaces sont poussées au large par un vent contraire, ils se trouvent souvent en danger de périr ou de rester quelquefois plusieurs jours de suite errans sur la mer, avant que d'être ramenés à terre avec ces mêmes glaces par un vent favorable; c'est dans les mois de février, de mars et d'avril qu'ils font cette chasse périlleuse mais très-profitable; car ils prennent alors une plus grande quantité de ces animaux qu'en toute autre saison; cependant ils ne laissent pas de les chasser en été, en les cherchant sur la terre où souvent on les trouve endormis; on les prend aussi dans cette même saison, avec des filets que l'on tend dans la mer, ou bien on les poursuit en canot jusqu'à ce qu'on les ait forcés de lassitude.

Leur peau fait une très-belle fourrure; les Chinois les achètent presque toutes, et ils les paient jusqu'à soixante-dix, quatre-vingts et cent roubles chacune; et c'est par cette raison qu'il en vient très-peu en Russie. La beauté de ces fourrures varie suivant la saison; les meilleures et les plus belles sont celles des saricoviennes tuées aux mois de mars, d'avril et de mai.

Néanmoins ces fourrures ont l'inconvénient d'être épaisses et pesantes; sans cela elles seroient supérieures aux zibelines dont les plus belles ne sont pas d'un aussi beau noir. Communément les Saricoviennes ont environ deux pieds dix pouces de longueur depuis le bout du museau jusqu'à l'origine de la queue, qui a douze ou treize pouces de long. Leur poids est de soixante-dix à quatre-vingts livres. La Saricovienne ressemble à la loutre terrestre par la forme du corps, qui seulement est beaucoup plus épais en tout sens. Tous les deux ont les pieds de derrière plus près de l'anus que les autres quadrupèdes; la queue est tout-à-fait semblable dans l'une et l'autre espèces; les yeux et les paupières sont assez semblables à ceux du lièvre et à peu près de la même grandeur; la mâchoire supérieure est armée de quatorze dents, et leur nombre est ordinairement de seize dans la mâchoire inférieure.

Les pieds sont couverts de poils jusqu'auprès des ongles et ne sont point engagés dans la peau, mais apparens et extérieurs comme ceux des quadrupèdes terrestres; en sorte que la Saricovienne peut marcher et courir quoique assez lentement; le train de derrière est plus élevé que celui de devant, ce qui fait que son dos paroît un peu voûté; les pieds de devant sont assez semblables par les ongles à ceux des chats.

La verge du mâle est contenue dans un fourreau sous la peau, et l'orifice de ce fourreau est situé à un tiers de la longueur du corps. Cette verge, longue d'environ huit pouces, contient un os qui en a six. Les testicules ne sont point renfermés dans une bourse, mais seulement recouverts par la peau commune; la

vulve de la femelle est assez grande et située à un pouce au-dessous de l'anus.

Il paroît, par la description qu'en ont donnée Marcgrave et Desmarchais, que cet animal amphibie est de la grandeur d'un chien de taille médiocre; qu'il a le haut de la tête rond comme le chat, le museau un peu long comme celui du chien, les dents et les moustaches comme le chat, les yeux ronds, petits et noirs; les oreilles arrondies et placées bas; cinq doigts à tous les pieds, les pouces plus courts que les autres doigts qui tous sont armés d'ongles bruns et aigus; la queue aussi longue que les jambes de derrière; le poil assez court et fort doux, noir sur tout le corps, brun sur la tête, avec une tache blanche au gosier. Son cri est à-peu-près celui d'un jeune chien, et il l'entrecoupe quelquefois d'un autre cri semblable à la voix du sagoin.

Les Saricoviennes d'Amérique varient beaucoup pour la grandeur et pour la couleur; l'espèce en est commune sur les côtes basses et à l'embouchure des grandes rivières de l'Amérique méridionale.

Leur peau est très-épaisse, et leur poil est ordinairement d'un gris plus ou moins foncé, et quelquefois argenté; leur cri est un son rauque et enroué. Ces animaux vont en troupes et fréquentent les savannes noyées; ils nagent la tête hors de l'eau, et souvent la gueule ouverte, quelquefois même, au lieu de fuir, ils entourent en grand nombre un canot en jetant des cris, et il est aisé d'en tuer en grand nombre: au reste, l'on dit qu'il est assez difficile de prendre une saricovienne dans l'eau, lors même qu'on l'a tuée; qu'elle se laisse aller au fond de l'eau dès qu'elle est blessée, et qu'on

perdroit son temps à attendre le moment où elle pourroit reparoître, sur-tout si c'est dans une eau courante qui puisse l'entraîner.

Les jaguars ou couguars leur font la guerre, et ne laissent pas d'en ravir et d'en manger beaucoup; ils se tiennent à l'affût, et lorsqu'une saricovienne passe, ils s'élancent dessus, la suivent au fond de l'eau, l'y tuent, et l'emportent ensuite à terre pour la dévorer.

DES PHOQUES, DES MORSES ET DES LAMANTINS.

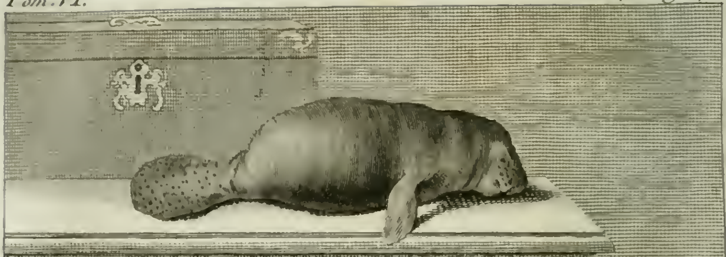
ASSEMBLONS pour un instant tous les animaux quadrupèdes; faisons-en un groupe ou plutôt formons-en une troupe dont les intervalles et les rangs représentent à peu près la proximité ou l'éloignement qui se trouve entre chaque espèce; plaçons au centre les genres les plus nombreux, et sur les flancs, sur les ailes, ceux qui le sont le moins; resserrons-les tous dans le plus petit espace, afin de les mieux voir, et nous trouverons qu'il n'est pas possible d'arrondir cette enceinte; que quoique tous les animaux quadrupèdes tiennent entr'eux de plus près qu'ils ne tiennent aux autres êtres, il s'en trouve néanmoins un grand nombre qui font des pointes au dehors et semblent s'élancer pour atteindre à d'autres classes de la Nature. Les singes tendent à s'approcher de l'homme et s'en approchent en effet de très-prè ; les chauve-souris sont les singes des oiseaux qu'elles imitent par leur vol; les porcs-épics, les hérissons, par les tuyaux dont ils sont couverts, semblent nous indiquer que les plumes pourroient appartenir a d'autres qu'aux oiseaux; les tatous, par leur têt écailleux, s'approchent de la tortue et des crustacées; les castors, par les écailles de leur queue, ressemblent aux poissons; les fourmillers, par leur espèce de bec ou de trompe sans dents, et par leur longue langue, nous rappellent encore les oiseaux; enfin les Phoques, les Morses et les Lamantins font un petit corps à part qui forme la pointe la plus saillante pour arriver aux cétacées.

Ces mots *phoque*, *morse* et *lamantin*, sont plutôt des dénominations génériques que des noms spécifiques. Nous comprenons entr'autres sous celle de Phoque, 1°. le phoque commun ou veau-marin; 2°. le grand phoque à museau ridé; 3°. le phoque à ventre blanc; 4°. le lion-marin; 5°. l'ours-marin auquel nous joindrons le petit phoque à poil noir, qui étant pourvu d'oreilles externes ne fait qu'une variété dans l'espèce de l'ours-marin; des inductions assez plausibles m'avoient fait regarder alors ce petit ours-marin comme le phoca des anciens; mais comme Aristote, en parlant du phoca, dit expressément qu'il n'a pas d'oreilles externes, et seulement des trous auditifs; je vois qu'on doit chercher ce phoca des anciens dans quelques-unes des espèces de phoques sans oreilles, dont nous allons parler.

Par le nom de Morse, nous entendons les animaux que l'on connoît vulgairement sous celui de vaches-marines ou bêtes à la grande dent, dont nous connoissons deux espèces, l'une qui ne se trouve que dans les mers du nord, et l'autre qui n'habite au contraire que les mers du midi, à laquelle nous avons donné le nom de dugon; enfin sous celui de Lamantin nous comprenons les animaux qu'on appelle manati, bœufs-marins à Saint-Domingue, à Cayenne et dans les autres parties de l'Amérique méridionale, aussi bien que le lamantin du Sénégal et des autres côtes de l'Afrique, qui ne nous paroît être qu'une variété du lamantin de l'Amérique.

Les Phoques et les Morses sont encore plus près des quadrupèdes que des cétacées, parce qu'ils ont quatre

espèce







De Seve, Del. L'Epine, Direx.

espèces de pieds; mais les Lamantins qui n'ont que les deux de devant, sont plus cétacées que quadrupèdes; tous diffèrent des autres animaux par un grand caractère : ils sont les seuls qui puissent vivre également et dans l'air et dans l'eau, les seuls par conséquent qu'on dût appeler amphibies. Dans l'homme et dans les animaux terrestres et vivipares, le trou de la cloison du cœur, qui permet au fœtus de vivre sans respirer, se ferme au moment de la naissance, et demeure fermé pendant toute la vie; dans ces animaux, au contraire, il est toujours ouvert, quoique la mère les mette bas sur terre, qu'au moment de leur naissance l'air dilate leurs poumons, et que la respiration commence et s'opère comme dans tous les autres animaux. Au moyen de cette ouverture dans la cloison du cœur, toujours subsistante, et qui permet la communication du sang de la veine-cave à l'aorte, ces animaux ont l'avantage de respirer quand il leur plaît et de se passer de respirer quand il le faut. Cette propriété singulière leur est commune à tous; mais chacun a d'autres facultés particulières dont nous parlerons, en faisant, autant qu'il est en nous, l'histoire de toutes les espèces de ces animaux amphibies.

DES PHOQUES (1).

Lorsque j'ai écrit autrefois sur les Phoques, l'on n'en connoissoit que deux ou trois espèces; mais les voyageurs récens en ont reconnu plusieurs autres, et nous sommes maintenant en état de les distinguer, et de leur appliquer les dénominations et les caractères qui leur sont propres. Je rectifierai donc en quelques points ce que j'avois dit d'abord au sujet de ces animaux, en ajoutant ici les nouveaux faits que j'ai pu recueillir.

J'établirai en premier lieu une distinction fondée sur la Nature et sur un caractère très-évident, en divisant en deux le genre entier des Phoques; savoir les phoques qui ont des oreilles externes, et les phoques qui n'ont que de petits trous auditifs sans conque extérieure. Cette différence est non-seulement très-apparente, mais semble même faire un attribut essentiel, le manque d'oreilles extérieures étant un des traits par lesquels ces amphibies se rapprochent des cétacées, sur le corps desquels la Nature semble avoir effacé toute espèce de tubérosités et de proéminences qui eussent rendu la peau moins lisse et moins propre à

(1) Phoque, *Phoca*, en grec et en latin, mot auquel de Laët et d'autres ont donné une terminaison françoise, et que nous avons adopté comme terme générique. Dans plusieurs langues de l'Europe, on a indiqué ces animaux par les dénominations de veaux de mer, chiens de mer, loups de mer, veaux-marins, chiens-marins, loups-marins, renards-marins.

glisser dans les eaux ; tandis que la conque externe et relevée de l'oreille paroît faire tenir de plus près aux Quadrupèdes ceux des phoques qui sont pourvus de cette partie extérieure, qui ne manque à aucun animal terrestre.

En général, les Phoques ont la tête ronde comme l'homme, le museau large comme la loutre, les yeux grands et placés haut, point d'oreilles externes, seulement deux trous auditifs aux côtés de la tête, des moustaches autour de la gueule, des dents assez semblables à celles du loup, la langue fourchue ou plutôt échancrée à la pointe ; le cou bien dessiné ; le corps, les mains et les pieds couverts d'un poil court et assez rude ; point de bras ni d'avant-bras apparens, mais deux mains ou plutôt deux membranes, deux peaux renfermant cinq doigts et terminées par cinq ongles ; deux pieds sans jambes tout pareils aux mains, seulement plus larges et tournés en arrière, comme pour se réunir à une queue très-courte qu'ils accompagnent des deux côtés ; le corps alongé comme celui d'un poisson, mais renflé vers la poitrine, étroit à la partie du ventre, sans hanches, sans croupe et sans cuisses au dehors ; animal d'autant plus étrange qu'il paroît fictif, et qu'il est le modèle sur lequel l'imagination des poëtes enfanta les Tritons, les Sirènes, et ces dieux de la mer à tête humaine, à corps de quadrupèdes, à queue de poisson ; et le Phoque règne en effet dans cet empire muet par sa voix, par sa figure, par son intelligence, par les facultés, en un mot, qui lui sont communes avec les habitans de la terre, si supérieures à celles des poissons, qu'ils semblent être non-seule-

ment d'un autre ordre, mais d'un monde différent : aussi cet amphibie, quoique d'une nature très-éloignée de celle de nos animaux domestiques, ne laisse pas d'être susceptible d'une sorte d'éducation ; on le nourrit en le tenant souvent dans l'eau ; on lui apprend à saluer de la tête et de la voix ; il s'accoutume à celle de son maître : il vient lorsqu'il entend appeler, et donne plusieurs autres signes d'intelligence et de docilité.

Il a le cerveau et le cervelet proportionnellement plus grands que l'homme, les sens aussi bons qu'aucuns des quadrupèdes, par conséquent le sentiment aussi vif, et l'intelligence aussi prompte; l'un et l'autre se marquent par sa douceur, par ses habitudes communes, par ses qualités sociales, par son instinct très-vif pour sa femelle et très-attentif pour ses petits, par sa voix plus expressive et plus modulée que celle des autres animaux; il a aussi de la force et des armes ; son corps est ferme et grand, ses dents tranchantes, ses ongles aigus; d'ailleurs il a des avantages particuliers, uniques sur tous ceux qu'on voudroit lui comparer ; il ne craint ni le froid, ni le chaud, il vit indifféremment d'herbe, de chair ou de poisson ; il habite également l'eau, la terre, la glace ; il est avec le morse le seul des quadrupèdes qui ait le trou ovale du cœur ouvert, le seul par conséquent qui puisse se passer de respirer, et auquel l'élément de l'eau soit aussi convenable, aussi propre que celui de l'air ; la loutre et le castor ne sont pas de vrais amphibies, puisque leur élément est l'air, et que n'ayant pas cette ouverture dans la cloison du cœur, ils ne peu-

vent rester longtemps sous l'eau, et qu'ils sont obligés d'en sortir ou d'élever leur tête au-dessus pour respirer.

Mais ces avantages, qui sont très-grands, sont balancés par des imperfections qui sont encore plus grandes. Le Phoque est manchot ou plutôt estropié des quatre membres ; ses bras, ses cuisses et ses jambes, sont presqu'entièrement enfermés dans son corps ; il ne sort au-dehors que les mains et les pieds, lesquels sont à la vérité tous divisés en cinq doigts ; mais ces doigts ne sont pas mobiles séparément les uns des autres, étant réunis par une forte membrane, et ces extrémités sont plutôt des nageoires que des mains et des pieds, des espèces d'instrumens faits pour nager et non pour marcher ; d'ailleurs les pieds étant dirigés en arrière, comme la queue, ne peuvent soutenir le corps de l'animal qui, quand il est sur terre, est obligé de se traîner comme un reptile, et par un mouvement plus pénible ; car son corps ne pouvant se plier en arc, comme celui du serpent, pour prendre successivement différens points d'appui, et avancer ainsi par la réaction du terrein, le Phoque demeureroit gisant au même lieu, sans sa gueule et ses mains qu'il accroche à ce qu'il peut saisir, et il s'en sert avec tant de dextérité qu'il monte assez promptement sur un rivage élevé, sur un rocher et même sur un glaçon quoique rapide et glissant. Il marche aussi beaucoup plus vîte qu'on ne pourroit l'imaginer, et souvent quoique blessé, il échappe par la fuite au chasseur.

Les Phoques vivent en société, ou du moins en grand nombre, dans les mêmes lieux ; leur climat naturel est le nord, quoiqu'ils puissent vivre aussi dans

les zônes tempérées, et même dans les climats chauds; car on en trouve quelques-uns sur les rivages de presque toutes les mers de l'Europe et jusques dans la Méditerranée.

Les femelles des Phoques mettent bas en hiver; elles font leurs petits à terre sur un banc de sable, sur un rocher ou dans une petite île, et à quelque distance du continent; elles se tiennent assises pour les allaiter, et les nourrissent ainsi pendant douze ou quinze jours dans l'endroit où ils sont nés, après quoi la mère emmène ses petits avec elle à la mer, où elle leur apprend à nager et à chercher à vivre; elle les prend sur son dos lorsqu'ils sont fatigués. Comme chaque portée n'est que de deux ou trois, ses soins ne sont pas fort partagés, et leur éducation est bientôt achevée : d'ailleurs ces animaux ont naturellement assez d'intelligence et beaucoup de sentiment; ils s'entendent, ils s'entre-aident et se secourent mutuellement; les petits reconnoissent leur mère au milieu d'une troupe nombreuse; ils entendent sa voix, et dès qu'elle les appelle, ils arrivent à elle sans se tromper. Nous ignorons combien de temps dure la gestation; mais à en juger par celui de l'accroissement, par la durée de la vie et aussi par la grandeur de l'animal, il paroît que ce temps doit être de plusieurs mois, et l'accroissement étant de quelques années, la durée de la vie doit être assez longue; je suis même très-porté à croire que ces animaux vivent beaucoup plus de temps qu'on n'a pu l'observer, peut-être cent ans et davantage : car on sait que les cétacées en général vivent bien plus longtemps que les animaux quadrupèdes, et comme

le Phoque fait une nuance entre les uns et les autres, il doit participer de la nature des premiers, et par conséquent vivre plus que les derniers.

La voix du Phoque peut se comparer à l'aboiement d'un chien enroué : dans le premier âge il fait entendre un cri plus clair, à-peu-près comme le miaulement d'un chat ; les petits qu'on enlève à leur mère miaulent continuellement, et se laissent quelquefois mourir d'inanition plutôt que de prendre la nourriture qu'on leur offre. Les vieux phoques aboient contre ceux qui les frappent, et font tous leurs efforts pour mordre et se venger ; en général, ces animaux sont peu craintifs, même ils sont courageux. L'on a remarqué que le feu des éclairs ou le bruit du tonnerre, loin de les épouvanter, semble les recréer ; ils sortent de l'eau dans la tempête ; ils quittent même alors leurs glaçons pour éviter le choc des vagues, et ils vont à terre s'amuser de l'orage et recevoir la pluie qui les réjouit beaucoup. Ils ont naturellement une mauvaise odeur que l'on sent de fort loin lorsqu'ils sont en grand nombre : il arrive souvent que, quand on les poursuit, ils lâchent leurs excrémens, qui sont jaunes et d'une odeur abominable ; ils ont une quantité de sang prodigieuse, et comme ils ont aussi une grande surcharge de graisse, ils sont, par cette raison, d'une nature lourde et pesante ; ils dorment beaucoup et d'un sommeil profond ; ils aiment à dormir au soleil, sur des glaçons, sur des rochers, et on peut les approcher sans les éveiller ; c'est la manière la plus ordinaire de les prendre. On les tire rarement avec des armes à feu, parce qu'ils ne meurent pas tout de suite, même d'une balle dans

la tête, ils se jettent à la mer et sont perdus pour le chasseur : mais comme l'on peut les approcher de près lorsqu'ils sont endormis, ou même quand ils sont éloignés de la mer, parce qu'ils ne peuvent fuir que très-lentement, on les assomme à coups de bâton et de perche : ils sont très-durs et très-vivaces : « Ils ne meurent pas facilement, dit un témoin oculaire ; car quoiqu'ils soient mortellement blessés, qu'ils perdent presque tout leur sang, et qu'ils soient même écorchés, ils ne laissent pas de vivre encore, et c'est quelque chose d'affreux que de les voir se rouler dans leur sang. C'est ce que nous observâmes à l'égard de celui que nous tuâmes, et qui avoit huit pieds de long ; après l'avoir écorché et dépouillé même de la plus grande partie de sa graisse, cependant, et malgré tous les coups qu'on lui avoit donnés sur la tête et sur le museau, il ne laissoit pas de vouloir mordre encore ; il saisit même une demi-pique qu'on lui présenta, avec presqu'autant de vigueur que s'il n'eût point été blessé ; nous lui enfonçâmes après cela une demi-pique au travers du cœur et du foie, d'où il sortit encore autant de sang que d'un jeune bœuf. »

Au reste, la chasse, ou si l'on veut la pêche de ces animaux, n'est pas difficile et ne laisse pas d'être utile, car la chair n'en est pas mauvaise à manger ; la peau fait une bonne fourrure ; les Américains s'en servent pour faire des ballons qu'ils remplissent d'air, et dont ils se servent comme de radeaux : l'on tire de leur graisse une huile plus claire et d'un moins mauvais goût que celle du marsouin ou des autres cétacées.

La plus grande espèce des phoques sans oreilles est

celle du phoque à museau ridé, que plusieurs voyageurs ont indiqué sous la dénomination de lion-marin, mais mal à propos, puisque le vrai lion-marin porte une crinière que celui-ci n'a pas, et qu'ils diffèrent encore entr'eux par la taille et par la forme de plusieurs parties du corps; en sorte que le phoque à museau ridé n'a de commun avec le vrai lion-marin, que d'habiter les côtes et îles désertes, et de se trouver comme lui dans les mers des deux hémisphères. Lorsque ces phoques ont pris toute leur taille, ils peuvent avoir depuis onze jusqu'à dix-huit pieds de long, et en circonférence depuis sept ou huit pieds jusqu'à onze. Ils sont si gras, qu'après avoir percé et ouvert la peau, qui est épaisse d'un pouce, on trouve au moins un pied de graisse avant de parvenir à la chair; on tire d'un seul de ces animaux jusqu'à cinq cents pintes d'huile mesure de Paris. Ils sont en même temps fort sanguins; lorsqu'on les blesse profondément et en plusieurs endroits à la fois, on voit partout jaillir le sang avec beaucoup de force. Un seul de ces animaux auquel on coupa la gorge, et dont on recueillit le sang, en donna deux bariques, sans compter celui qui restoit dans les vaisseaux de son corps. Leur peau est couverte d'un poil rude, très-court, luisant et d'une couleur cendrée mêlée quelquefois d'une légère teinte d'olive; leur corps assez épais auprès des épaules, va toujours en diminuant jusqu'à la queue; la lèvre supérieure avance de beaucoup sur la lèvre inférieure; la peau de cette lèvre est mobile, ridée et bouffie tout le long du museau; cette peau que l'animal remplit d'air à son gré, et qui se gonfle lorsqu'il est agité de quelque passion, peut être com-

parée pour la forme à la caroncule du dindon; et c'est par ce caractère qu'on l'a désigné sous le nom de phoque à museau ridé. Il n'y a dans la tête que deux petits trous auditifs et point d'oreilles externes. Les pieds de devant sont conformés comme ceux du phoque commun, mais ceux de derrière sont plus informes et faits en manière de nageoires; en sorte que cet animal beaucoup plus fort et plus grand que notre phoque, est moins agile et encore plus imparfaitement conformé par les parties postérieures; et c'est probablement par cette raison qu'il paroît indolent et très-peu redoutable.

Ces phoques, pendant tout le temps qu'ils sont à terre, vivent de l'herbe qui croît sur le bord des eaux courantes, et le temps qu'ils ne paissent pas, ils l'emploient à dormir dans la fange. Ils paroissent d'un naturel fort pesant, et sont fort difficiles à réveiller; mais ils ont la précaution de placer des mâles en sentinelle autour de l'endroit où ils dorment, et l'on dit que ces sentinelles ont grand soin de les éveiller dès qu'on approche. Leurs cris sont fort bruyans et de tons différens : tantôt ils grognent comme des cochons, et tantôt ils hennissent comme des chevaux; ils se battent souvent, sur-tout les mâles qui se disputent les femelles, et se font de grandes blessures à coups de dents. La chair de ces animaux n'est pas mauvaise à manger; la langue sur-tout est aussi bonne que celle du bœuf. Il est très-facile de les tuer, car ils ne peuvent ni se défendre ni s'enfuir; ils sont si lourds qu'ils ont peine à se remuer, et encore plus à se retourner; il faut seulement prendre garde à leurs dents, qui sont très-fortes et dont ils pourroient

blesser si on les approchoit de face et de trop près.

Ce grand et gros animal est de tous les Phoques celui qui paroît être le moins redoutable malgré sa forte taille. Penrose dit que ses matelots s'amusoient à monter sur ces phoques comme sur des chevaux, et que quand ils n'alloient pas assez vîte, ils leur faisoient doubler le pas en les piquant à coups de stilets ou de couteaux, et leur faisant même des incisions dans la peau; cependant on lit dans les Transactions philosophiques, que les mâles, comme ceux des autres phoques, sont assez méchans dans le temps de leurs amours. Les plus forts se font un troupeau de plusieurs femelles, dont ils empêchent les autres mâles d'approcher. Ces animaux passent tout l'été dans la mer, et tout l'hiver à terre; et c'est dans cette saison que les femelles mettent bas; elles ne produisent qu'un ou deux petits, qu'elles allaitent, et qui sont en naissant aussi gros qu'un veau-marin adulte.

Le grand phoque à ventre blanc, que nous avons vu vivant au mois de décembre 1778, est d'une espèce très-différente de celle du phoque à museau ridé. Nous allons rapporter aussi les observations que nous avons faites sur ce phoque, auxquelles nous ajouterons quelques faits qui nous ont été fournis par les conducteurs.

Le regard de cet animal est doux et son naturel n'est point farouche; ses yeux sont attentifs et semblent annoncer de l'intelligence; ils expriment du moins les sentimens d'affection pour son maître auquel il obéit avec toute complaisance; nous l'avons vu s'incliner à sa voix, se rouler, se tourner, lui tendre une

de ses nageoires antérieures, se dresser en élevant son buste, c'est-à-dire, tout le devant de son corps hors de la caisse remplie d'eau, dans laquelle on le tenoit renfermé; il répondoit à sa voix ou à ses signes par un son rauque, qui sembloit partir du fond de la gorge, et qu'on pourroit comparer au beuglement enroué d'un jeune taureau; il paroît que l'animal produit ce son en expirant l'air aussi bien qu'en l'aspirant; seulement il est un peu plus clair dans l'aspiration, et plus rauque dans l'expiration. Avant que son maître ne l'eût rendu docile, il mordoit très-violemment lorsqu'on vouloit le forcer à faire quelques mouvemens; mais, dès qu'il fut dompté, il devint doux, au point qu'on pouvoit le toucher, lui mettre la main dans la gueule et même se reposer sans crainte auprès de lui et appuyer le bras ou la tête sur la sienne; lorsque son maître l'appeloit, il lui répondoit quelqu'éloigné qu'il fût; il sembloit le chercher des yeux lorsqu'il ne le voyoit pas, et dès qu'il l'apercevoit, après quelques momens d'absence, il ne manquoit pas d'en témoigner sa joie par une espèce de gros murmure.

Quand cet animal, qui étoit mâle, éprouvoit les irritations de l'amour, ce qui lui arrivoit à-peu-près de mois en mois, sa douceur ordinaire se changeoit tout-à-coup en une espèce de fureur qui le rendoit dangereux; son ardeur se déclaroit alors par des mugissemens accompagnés d'une forte érection; il s'agitoit et se tourmentoit dans sa caisse, se donnoit des mouvemens brusques et inquiets, et mugissoit ainsi pendant plusieurs heures de suite; c'est par des cris assez semblables qu'il exprimoit son sentiment de dou-

leur lorsqu'on le maltraitoit; mais il avoit d'autres accens plus doux, très-expressifs et comme articulés pour témoigner sa joie et son plaisir.

Dans ces accès de fureurs amoureuses, occasionnés par un besoin que l'animal ne pouvoit satisfaire pleinement et qui duroit huit ou dix jours, on l'a vu sortir de sa caisse après l'avoir rompue; et, dans ces momens, il étoit fort dangereux et même féroce; car alors il ne connoissoit plus personne, il n'obéissoit plus à la voix de son maître, et ce n'étoit qu'en le laissant se calmer pendant quelques heures qu'il pouvoit s'en approcher. Il le saisit un jour par la manche, et l'on eut beaucoup de peine à lui faire lâcher prise en lui ouvrant la gueule avec un instrument. Une autre fois il se jeta sur un assez gros chien et lui écrasa la tête avec les dents, et il exerçoit ainsi sa fureur sur tous les objets qu'il rencontroit : ces accès d'amour l'échauffoient beaucoup; son corps se couvrit de galle, il maigrit ensuite, et enfin il mourut au mois d'août 1779.

Il nous a paru que cet animal avoit la respiration fort longue, car il gardoit l'air assez longtemps et ne l'aspiroit que par intervalles, entre lesquels ses narines étoient exactement fermées; et dans cet état, elles ne paroissoient que comme deux gros traits marqués longitudinalement sur le bout du museau; il ne les ouvre que pour rendre l'air par une forte expiration, ensuite pour en reprendre; après quoi il les referme comme auparavant, et souvent il se passe plus de deux minutes entre chaque aspiration. L'air, dans ce mouvement d'aspiration, formoit un bruit semblable à un reniflement très-fort; il découloit presque

continuellement des narines une espèce de mucus blanchâtre, d'une odeur désagréable.

Ce grand phoque, comme tous les animaux de ce genre, s'assoupissoit et s'endormoit plusieurs fois par jour; on l'entendoit ronfler de fort loin, et lorsqu'il étoit endormi, on ne l'éveilloit qu'avec peine; il suffisoit même qu'il fût assoupi pour que son maître ne s'en fît pas entendre aisément, et ce n'étoit qu'en lui présentant près du nez quelques poissons, qu'on pouvoit le tirer de son assoupissement; il reprenoit dès-lors du mouvement et même de la vivacité; il élevoit la tête et la partie antérieure de son corps, en se haussant sur ses deux palmes de devant jusqu'à la hauteur de la main qui lui présentoit le poisson; car on ne le nourrissoit pas avec d'autres alimens, et c'étoit principalement des carpes, et des anguilles qu'il aimoit encore plus que les carpes : on avoit soin de les assaisonner, quoique crues, en les roulant dans du sel; il lui falloit environ trente livres de ces poissons vivans et saupoudrés de sel par vingt-quatre heures; il avaloit très-goulument les anguilles toutes entières, et même les premières carpes qu'on lui offroit; mais dès qu'il avoit avalé deux ou trois de ces carpes entières, il cherchoit à vider les autres avant de les manger, et pour cela il les saisissoit d'abord par la tête qu'il écrasoit entre ses dents; ensuite il les laissoit tomber, leur ouvroit le ventre pour en tirer le fiel avec ses appendices, et finissoit par les reprendre par la tête pour les avaler.

Ses excrémens répandoient une odeur très-fétide; ils étoient de couleur jaunâtre et quelquefois liquides, et lorsqu'ils étoient solides, ils avoient la forme d'une

boule. Les conducteurs de cet animal nous assurèrent qu'il pouvoit vivre plusieurs jours et même plus d'un mois sans être dans l'eau, pourvu néanmoins qu'on eût soin de le bien laver tous les soirs avec de l'eau nette, et qu'on lui donnât pour boisson de l'eau claire et salée; car lorsqu'il buvoit de l'eau douce et sur-tout de l'eau trouble, il en étoit toujours incommodé.

Le corps de ce grand phoque, comme celui de tous les animaux de ce genre, est de forme presque cylindrique; cependant il diminue de grosseur sans perdre sa rondeur en approchant de la queue. Son poids total pouvoit être de six ou sept cents livres; sa longueur étoit de sept pieds et demi depuis le bout du museau jusqu'à l'extrémité des nageoires de derrière; il avoit près de cinq pieds de circonférence à l'endroit de son corps le plus épais, et seulement un pied neuf pouces de tour auprès de l'origine de la queue; sa peau est couverte d'un poil court très-ras, lustré et de couleur brune, mélangé de grisâtre, principalement sur le cou et la tête où il paroît comme tigré : le poil est plus épais sur le dos et sur les côtés du corps que sous le ventre, où l'on remarque une grande tache blanche qui se termine en pointe en se prolongeant sur les flancs; et c'est par ce caractère que nous avons cru devoir le désigner en l'appelant le grand phoque à ventre blanc.

Ce grand phoque fut pris le 28 octobre 1777, dans le golfe Adriatique, près de la côte de Dalmatie; on lui avoit donné plusieurs fois la chasse sans succès, et il avoit déjà échappé cinq ou six fois en rompant les filets des pêcheurs; il étoit connu depuis plus de cinquante ans au rapport des anciens pêcheurs de cette

côte qui l'avoient souvent poursuivi, et qui croyoient que c'étoit à son grand âge qu'il devoit sa grande taille; et ce qui semble confirmer cette présomption, c'est que ses dents étoient très-jaunes et usées; que son poil étoit plus foncé en couleur que celui de la plupart des phoques qui nous sont connus, et que ses moustaches étoient longues, blanches et très-rudes.

Cependant quelques autres phoques de la même grandeur ont été pris dans ce même golfe Adriatique, et ont été vus et amenés comme celui-ci en France et en Allemagne. Les conducteurs de ces animaux ayant intérêt de les conserver vivans, ont trouvé les moyens de les guérir de quelques maladies qui leur surviennent par leur état de gêne et de captivité, et que probablement ils n'éprouvent pas dans leur état de liberté. Par exemple, lorsqu'ils cessent de manger et refusent le poisson, ils les tirent hors de l'eau, leur font prendre du lait mêlé avec de la thériaque; ils les tiennent chaudement en les enveloppant d'une couverture, et continuent ce traitement jusqu'à ce qu'ils aient repris de l'appétit et qu'ils reçoivent avec plaisir leur nourriture ordinaire. Il arrive souvent qu'ils refusent tout aliment pendant les cinq ou six premiers jours après avoir été pris, et les pêcheurs assurent qu'on les verroit périr d'inanition si on ne les contraignoit pas à avaler une dose de thériaque avec du lait.

Les autres espèces de phoques sans oreilles externes, sont 1°. le phoque à capuchon. Le caractère qui le distingue des autres phoques et d'où il tire sa dénomination, est ce capuchon d'une peau épaisse et velue qu'il a sur le front et qu'on appelle cache-museau, parce

que

que l'animal a la faculté d'abattre cette peau sur ses yeux pour se garantir des tourbillons de sable et de neige que le vent chasse trop impétueusement. 2°. Le phoque à croissant. Sa peau est revêtue d'un poil roide et fort; son corps est couvert d'une graisse épaisse et dont on tire une huile qui, pour le goût, l'odeur et la couleur, ressemble assez à de la vieille huile d'olive. 3°. Le phoque appelé neit-soak par les Groenlandois, plus petit que les précédens, et dont le poil est mêlé de soies brunes et aussi rudes que celles du cochon. 4°. Le phoque appelé laktak par les habitans du Kamtschatka, qui se prend dans l'Océan oriental, et dont l'espèce paroît être une des plus grandes. 5°. Celui qui est appelé Gassigiak par les Groenlandois. Cette espèce n'est pas voyageuse; la peau des jeunes est noire sur le dos et blanche sous le ventre, et celle des vieux est ordinairement tigrée. 6°. Le phoque commun que nous avons décrit au commencement de cet article. Ces phoques se trouvent pour la plupart aux environs des terres les plus septentrionales dans les mers de l'Europe, de l'Asie et de l'Amérique, tandis que le lion-marin et même le phoque à museau ridé se trouvent également répandus dans les deux hémisphères. Tous ces animaux, à l'exception du phoque à museau ridé et du phoque à ventre blanc, sont connus par les Russes et autres peuples septentrionaux, sous les noms de chien et de veau-marin; il en est de même au Kamtschatka, aux îles Kouriles et chez les Koriaques, où on les appelle *kolkha*, *betarkar* et *memel*, ce qui signifie également veau-marin dans les trois langues.

Non seulement ces animaux fournissent aux Groen-

landois le vêtement et la nourriture, mais leurs peaux sont encore employées à couvrir leurs tentes et leurs canaux; ils en tirent aussi de l'huile pour leurs lampes et se servent des nerfs et des fibres tendineuses pour coudre leurs vêtemens; les boyaux bien nétoyés et amincis sont employés au lieu de verre pour leurs fenêtres, et la vessie de ces animaux leur sert de vase pour contenir leur huile; ils en font sécher la chair pour la conserver pendant le temps qu'ils ne peuvent ni chasser ni pêcher : en un mot les phoques font la principale ressource des Groenlandois, et c'est par cette raison qu'ils s'exercent de bonne-heure à les chasser, et que celui qui réussit le mieux, acquiert autant de gloire que s'il s'étoit distingué dans un combat.

Les voyageurs qui ont vu ces animaux au Kamtschatka, disent qu'ils remontent quelquefois dans les rivières en si grand nombre, que les petites îles éparses ou voisines des côtes de la mer en sont couvertes. En général, ils ne s'éloignent guère qu'à vingt ou trente lieues des côtes ou des îles, excepté dans le temps de leurs voyages; lorsqu'ils remontent les rivières, c'est pour suivre le poisson dont ils se nourrissent; ils s'accouplent différemment des quadrupèdes, les femelles se renversant sur le dos pour recevoir le mâle; elles ne produisent ordinairement qu'un petit, ainsi que nous l'avons déjà dit, dans les grandes espèces, et deux dans les petites; la voix de tous ces animaux, selon Kracheninnikow, est fort désagréable; les jeunes ont un cri plaintif; tous ne cessent de grogner ou murmurer d'un ton rauque; ils sont dangereux dès qu'on les a blessés : ils se défendent alors avec une sorte de fureur,

lors même qu'ils ont le crâne brisé en plusieurs pièces.

On voit, par tout ce que nous venons d'exposer, que non-seulement ce genre des Phoques est assez nombreux en espèces, mais que chaque espèce est aussi très-nombreuse en individus, si l'on en juge par la quantité de ceux que les voyageurs ont trouvés rassemblés sur les terres nouvellement découvertes et aux extrémités des deux continens. Ces côtes désertes sont en effet le dernier asyle de ces peuplades marines qui ont fui les terres habitées, et ne paroissent plus que dispersés dans nos mers; et réellement ces phoques en bandes, ces troupeaux du vieux Protée, que les anciens nous ont si souvent peints, et qu'ils doivent avoir vus sur la Méditerranée, puisqu'ils connoissoient très-peu l'Océan, ont presque disparu et ne se trouvent plus que dispersés près de nos côtes, où il n'est plus de déserts qui puissent leur offrir la paix et la sécurité dont leurs grandes sociétés ont besoin; ils sont allé chercher ailleurs cette liberté qui est nécessaire à toute réunion sociale, et ne l'ont trouvée que dans les mers peu fréquentées, et sous les zônes froides des deux pôles.

DE L'OURS-MARIN (1).

Tous les phoques dont nous venons de parler, n'ont que des trous auditifs et point d'oreilles externes; l'Ours-marin n'est pas le plus grand des phoques à oreilles; mais c'est celui dont l'espèce est la plus nombreuse et la plus répandue; c'est un animal tout différent de l'ours de mer blanc dont nous avons parlé. Ce dernier est un quadrupède du genre de l'ours terrestre, et l'Ours-marin dont il s'agit, est un véritable amphibie. De tous les animaux de ce genre, il paroît être celui qui fait les plus grands voyages; son tempérament s'accommode à l'influence de tous les climats; on le trouve dans toutes les mers et autour des îles peu fréquentées; on le trouve en troupes nombreuses dans les mers du Kamtschatka, et sur les îles inhabitées, qui sont entre l'Asie et l'Amérique. Steller nous apprend que ces animaux quittent au mois de juin les côtes de Kamtschatka, et qu'ils y reviennent à la fin d'août ou au commencement de septembre, pour y passer l'automne et l'hiver. Dans le temps du départ, c'est-à-dire au mois de juin, les femelles sont prêtes à mettre bas, et il paroît que l'objet du voyage de ces animaux, est de s'éloigner le plus qu'ils peuvent de toute terre habitée, pour faire tranquillement leurs petits et se livrer ensuite sans trouble aux plaisirs de l'amour, car les femelles entrent en chaleur

(1) Il est appelé *Kot* par les Russes, *loup de mer* par les François, *veau-marin* par les Anglois, et *phoque commun* par plusieurs voyageurs.

un mois après qu'elles ont mis bas ; tous reviennent fort maigres au mois d'août ; ceux que Steller a disséqués dans cette saison, n'avoient rien dans l'estomac ni dans les intestins, et il présume qu'ils ne mangent que peu ou point du tout tant que durent leurs amours ; cette saison de plaisirs est en même temps celle des combats ; les mâles se battent avec fureur pour maintenir leur famille et en conserver la propriété ; car, lorsqu'un Ours-marin mâle vient pour enlever à un autre ses filles adultes ou ses femmes, ou qu'il veut le chasser de sa place, le combat est sanglant et ne se termine ordinairement que par la mort de l'un des deux.

Chaque mâle a communément huit à dix femelles, et quelquefois quinze ou vingt ; il en est fort jaloux et les garde avec grand soin ; il se tient ordinairement à la tête de toute sa famille, qui est composée de ses femelles et de leurs petits des deux sexes ; chaque famille se tient séparée, et quoique ces animaux soient par milliers dans de certains endroits, les familles ne se mêlent jamais, et chacune forme une petite troupe, à la tête de laquelle est le chef mâle qui les régit en maître ; cependant il arrive quelquefois que le chef d'une autre famille arrive au combat pour protéger un de ceux qui sont aux prises, et alors la guerre devient plus générale, et le vainqueur s'empare de toute la famille des vaincus qu'il réunit à la sienne.

Ces Ours-marins ne craignent aucun des autres animaux de la mer ; cependant ils paroissent fléchir devant le lion-marin, car ils l'évitent avec soin et ne s'en approchent jamais, quoique souvent établis sur le

même terrein ; mais ils font une guerre cruelle à la loutre-marine (saricovienne), qui étant plus petite et plus foible, ne peut se défendre contr'eux. Ces animaux qui paroissent très-féroces par les combats qu'ils se livrent, ne sont cependant ni dangereux ni redoutables ; ils ne cherchent pas même à se défendre contre l'homme, et ils ne sont à craindre que lorsqu'on les réduit au désespoir, et qu'on les serre de si près qu'ils ne peuvent fuir ; ils se mettent aussi de mauvaise humeur lorsqu'on les provoque dans le temps qu'ils jouissent de leurs femelles ; ils se laissent assommer plutôt que de désemparer.

La manière dont ils vivent et agissent entr'eux est assez remarquable ; ils paroissent aimer passionnément leur famille : si un étranger vient à bout d'en enlever un individu, ils en témoignent leurs regrets en versant des larmes ; ils en versent encore lorsque quelqu'un de leur famille qu'ils ont maltraité, se rapproche et vient demander grâce : ainsi, dans ces animaux, il paroît que la tendresse succède à la sévérité, et que c'est toujours à regret qu'ils punissent leurs femelles ou leurs petits. Le mâle semble être en même temps un bon père de famille et un chef de troupe impérieux, jaloux de conserver son autorité, et qui ne permet pas qu'on lui manque.

Les jeunes mâles vivent pendant quelque temps dans le sein de la famille ; ils la quittent lorsqu'ils sont adultes, et assez forts pour se mettre à la tête de quelques femelles dont ils se font suivre, et cette petite troupe devient bientôt une famille plus nombreuse : tant que la vigueur de l'âge dure et qu'ils sont en état de jouir

de leurs femelles, ils les régissent en maîtres et ne les quittent pas; mais lorsque la vieillesse a diminué leurs forces et amorti leurs desirs, ils les abandonnent et se retirent pour vivre solitaires; l'ennui ou le regret semble les rendre plus féroces, car ces vieux mâles retirés ne témoignent aucune crainte, et ne fuient pas comme les autres à l'aspect de l'homme; ils grondent en montrant les dents, et se jettent même avec audace contre celui qui les attaque, sans jamais reculer ni fuir, en sorte qu'ils se laissent plutôt tuer que de prendre le parti de la retraite.

Les femelles, plus timides que les mâles, ont un si grand attachement pour leurs petits que, même dans les plus pressans dangers, elles ne les abandonnent qu'après avoir employé tout ce qu'elles ont de force et de courage pour les en garantir et les conserver, et souvent, quoique blessées, elles les emportent dans leur gueule pour les sauver.

Steller assure que les Ours-marins ont plusieurs cris différens, tous relatifs aux circonstances et aux passions qui les agitent; lorsqu'ils sont tranquilles sur la terre, on distingue aisément les femelles et les jeunes d'avec les vieux mâles, par le son de leur voix dont le mélange ressemble de loin aux bêlemens d'un troupeau composé de moutons et de veaux; quand ils souffrent ou qu'ils sont ennuyés, ils beuglent ou mugissent, et lorsqu'ils ont été battus ou vaincus, ils gémissent de douleur et font entendre un sifflement d'affliction à-peu-près semblable au cri de la saricovienne; dans les combats, ils rugissent et frémissent comme le lion, et enfin dans la joie et apres la victoire ils font

un petit cri aigu qu'ils réitèrent plusieurs fois de suite.

Ils ont tous les sens et sur-tout l'odorat très-bons, car ils sont avertis par ce sens même pendant le sommeil, et ils s'éveillent lorsqu'on s'avance vers eux quoiqu'on en soit encore loin.

Ils ne marchent pas aussi lentement que la conformation de leurs pieds sembleroit l'indiquer, il faut même être bon coureur pour les atteindre; ils nagent avec beaucoup de célérité, et au point de parcourir en une heure une étendue de plus d'un mille d'Allemagne; lorsqu'ils se délectent ou qu'ils s'amusent près du rivage, ils font dans l'eau différentes évolutions; tantôt ils nagent sur le dos et tantôt sur le ventre; ils paroissent même assez souvent se tenir dans une situation presque verticale; ils se roulent, ils se plongent et s'élancent quelquefois hors de l'eau à la hauteur de quelques pieds; dans la pleine mer ils se tiennent presque toujours sur le dos, sans néanmoins que l'on voie leurs pieds de devant, mais seulement ceux de derrière qu'ils élèvent de temps en temps au-dessus de l'eau; et, comme ils ont le trou ovale du cœur ouvert, ils ont la faculté d'y rester long-temps sans avoir besoin de respirer; ils prennent au fond de la mer les crabes et autres crustacées et coquillages dont ils se nourrissent lorsque le poisson leur manque.

Les femelles mettent bas au mois de juin, dans les îles désertes de l'hémisphère boréal; et comme elles entrent en chaleur au mois de juillet suivant, on peut en conclure que le temps de la gestation est au moins de dix mois; leurs portées sont ordinairement d'un seul, et très-rarement de deux petits; les mâles en

naissant sont plus gros et plus noirs que les femelles qui deviennent bleuâtres avec l'âge, et tachetées ou tigrées entre les jambes de devant; tous, mâles et femelles naissent les yeux ouverts et ont déjà trente-deux dents; mais les dents canines ou défenses ne paroissent que quatre jours après; les mères nourrissent leurs petits de leur lait jusqu'à leur retour sur les grandes terres, c'est-à-dire, jusqu'à la fin d'août; ces petits déjà forts, jouent souvent ensemble, et lorsqu'ils viennent à se battre, celui qui est vainqueur est caressé par le père, et le vaincu est protégé et secouru par la mère.

Ils choisissent ordinairement le déclin du jour pour s'accoupler; une heure auparavant le mâle et la femelle entrent tous deux dans la mer; ils y nagent doucement ensemble et reviennent ensuite à terre; la femelle qui, pour l'ordinaire, sort de l'eau la première, se renverse sur le dos, et le mâle la couvre dans cette situation; il paroît très-ardent et très-actif; il presse si fort la femelle par son poids et par ses mouvemens, qu'il l'enfonce souvent dans le sable au point qu'il n'y a que la tête et les pieds qui paroissent; pendant ce temps, qui est assez long, le mâle est si occupé, qu'on peut en approcher sans crainte, et même le toucher avec la main (1).

---

(1) « J'ai vu, dit Steller, un de ces animaux accouplé depuis plus d'un quart-d'heure, auquel je donnai un coup de ma main; ce coup le fit regarder, et le mit en colère, ce qu'il témoigna par un terrible rugissement; mais cela ne l'empêcha pas de continuer et d'achever son ouvrage. »

Ces animaux ont le poil hérissé, épais et long, il est de couleur noire sur le corps, et jaunâtre ou roussâtre sur les pieds et les flancs; il y a sous ce long poil une espèce de feutre, c'est-à-dire, un second poil plus court et fort doux qui est aussi de couleur roussâtre; mais, dans la vieillesse, les plus longs poils deviennent gris ou blancs à la pointe, ce qui les fait paroître d'une couleur grise un peu sombre; ils n'ont pas autour du cou de longs poils en forme de crinière comme les lions-marins. Les femelles diffèrent si fort des mâles par la couleur, ainsi que par la grandeur, qu'on seroit tenté de les prendre pour des animaux d'une autre espèce; leurs plus longs poils varient; ils sont tantôt cendrés et tantôt mêlés de roussâtre; les petits sont du plus beau noir en naissant; on fait de léurs peaux des fourrures qui sont très-estimées; mais, dès le quatrième jour après leur naissance, il y a du roussâtre sur les pieds et sur les côtés du ventre; c'est par cette raison que l'on tue souvent les femelles qui sont pleines pour avoir la peau du fœtus qu'elles portent, parce que cette fourrure des fœtus est encore plus soyeuse et plus noire que celle des nouveau-nés.

Le poids des plus grands Ours-marins est d'environ huit cents livres, et leur longueur n'excède pas huit à neuf pieds. Pendant les neuf mois que ces grands animaux séjournent sur les côtes de Kamtschatka, c'est-à-dire, depuis le mois d'août jusqu'au mois de juin, ils ont sous la peau un panicule graisseux de près de quatre pouces sur le corps; la graisse des mâles est huileuse et d'un goût très-désagréable, mais celle des femelles, qui est moins abondante, est aussi d'un goût

plus supportable ; on peut manger de leur chair, et celle des petits est même assez bonne, tandis que celle des vieux est noire et de très-mauvais goût, quoique dépouillée de sa graisse ; il n'y a que le cœur et le foie qui soient mangeables.

Si l'on compare l'Ours-marin avec l'ours terrestre, on ne leur trouvera d'autre ressemblance que par le squelette de la tête et par la forme de la partie antérieure du corps qui est épaisse et charnue ; la tête, dans son état naturel, est revêtue d'un panicule graisseux d'un pouce d'épaisseur, ce qui la fait paroître beaucoup plus ronde que celle de l'ours de terre; elle a en effet deux pieds cinq pouces six lignes de tour derrière les oreilles, et n'est longue que d'environ huit pouces, depuis le bout du museau jusqu'aux oreilles ; mais, après l'avoir dépouillée de sa graisse, le squelette de cette tête de l'Ours-marin, est très-ressemblant à celui de l'ours de terre. Du reste, la forme de ces deux animaux est très-différente ; le corps de l'Ours-marin est fort mince dans sa partie postérieure et devient presque de figure conique, depuis les reins jusqu'auprès de la queue, qui n'a que deux pouces de longueur ; en sorte que la grosseur du corps, qui est de quatre pieds huit pouces de tour auprès des épaules, se réduit à un pied six pouces trois lignes auprès de la queue.

L'Ours-marin a des oreilles externes comme le lion-marin et la saricovienne; ces oreilles ont un pouce sept lignes de longueur ; elles sont pointues, coniques, droites, lisses et sans poil à l'extérieur ; elles ne sont ouvertes que par une fente longitudinale, que l'ani-

mal peut resserrer et fermer lorsqu'il se plonge en entier dans l'eau; les yeux sont proéminens et gros à peu près comme ceux du bœuf; l'iris en est noire; ils sont garnis de cils et de paupières, et défendus comme ceux des phoques, par une membrane qui prend naissance au grand angle de l'œil, et qui peut le recouvrir à la volonté de l'animal. Les dents sont très-pointues; il y en a trente-six en tout, vingt en haut et seize en bas.

Un caractère qui est commun aux ours et aux lions-marins et qui les distingue de tous les autres animaux, c'est la forme de leurs pieds; ils ont à peu près celle des oiseaux palmipèdes; les pieds de devant servent à l'animal à marcher sur la terre, et ceux de derrière ne lui sont utiles que pour nager et se gratter; il les traîne après lui comme des membres nuisibles sur la terre; car ces parties de l'arrière du corps, ramassent et accumulent sous son ventre du sable et de la vase en si grande quantité, qu'il est obligé de marcher circulairement; et c'est par cette raison qu'il ne peut grimper sur les rochers.

La verge est longue de dix à onze pouces; elle contient dans sa partie antérieure un os de près de cinq pouces de longueur, semblable à celui qui se trouve dans la verge de la saricovienne; la peau du scrotum, qui est située sous l'anus et qui renferme deux testicules de figure oblongue, est de couleur noire, ridée et sans poil; la femelle n'a que deux mamelles situées près de la vulve.

Nous devons encore observer que le petit phoque noir a tant de rapport avec l'Ours-marin, qu'on ne peut se dissimuler que ce ne soit un individu qui ap-

partient à cette espèce, ou qui n'en est qu'une variété; car il ressemble absolument au grand ours-marin par la forme du corps, par celle des pattes qui sont manchottes et entièrement dénuées de poil; par la forme des dents incisives qui sont fendues à leur extrémité; par les oreilles qu'il a proéminentes à l'extérieur, et enfin par la qualité soyeuse et la couleur noirâtre de sa fourrure. Et comme il est à présumer que cet animal, quoique de très-petite taille, étoit néanmoins adulte, puisqu'il avoit toutes ses dents bien formées, on pourroit croire qu'il existe une seconde espèce ou race d'ours-marin plus petite que la première, et que c'est à cette seconde espèce qu'on doit rapporter ce que les voyageurs ont dit des petits ours-marins qu'ils ont vus dans différens endroits de l'hémisphère austral, mais que jusqu'ici l'on ne connoissoit pas dans l'hémisphère boréal.

Au reste, cette petite race ou espèce d'ours-marin ressemble entièrement à la grande tant par les couleurs du poil et la forme du corps, que par les mœurs et les habitudes naturelles; il paroît seulement qu'étant plus petits, ils sont aussi plus timides que les grands. « Ces animaux, dit un témoin oculaire, ne cherchent qu'à se sauver du côté de la mer, et ne mordent jamais que ce qui se trouve directement sur leur passage; plusieurs en se sauvant passoient même entre nos jambes; ils se familiarisent promptement avec les hommes; j'en ai conservé deux vivans pendant huit jours dans un cuvier de cinq pieds de diamètre; le premier jour j'y avois fait mettre de l'eau de la mer à la hauteur d'un demi-pied; mais comme ils faisoient

des efforts pour l'éviter, je les mis dans de l'eau douce; ils s'y trouvèrent aussi gênés, et je les laissai à sec; dès que l'eau étoit vidée, ils se secouoient comme les chiens, ils se grattoient, se nétoyoient avec leur museau, et se serroient l'un contre l'autre; ils éternuoient aussi comme les chiens. »

« Lorsqu'il faisoit soleil je les lâchois sur le gaillard du vaisseau, où ils ne cherchoient à fuir que quand ils voyoient la mer; sur terre ils se grattoient et même prenoient plaisir à se laisser gratter par les hommes auprès desquels ils marchoient assez familièrement; ils alloient même flairer les gens de l'équipage, et ils aimoient à grimper sur les lieux élevés pour être mieux exposés au soleil. »

« Ils avoient de l'amitié l'un pour l'autre, et lorsqu'on les séparoit ils cherchoient bientôt à se rejoindre: il suffisoit d'en emporter un pour se faire suivre de l'autre. On leur offrit du poisson, du goëmon, du pain trempé dans de l'eau; ils flairoient et prenoient ce qu'on leur présentoit, mais ils ne l'avaloient pas et le rendoient tout de suite; le septième jour l'un d'eux eut des palpitations et des sanglottemens très-forts; il ouvroit la gueule en rendant une liqueur verdâtre, et il rongeoit le bois de sa cuve; je le fis jeter à la mer; le lendemain je lâchai l'autre dans une prairie, mais il n'y mangea rien; je le chassai à la mer; d'abord il nageoit assez lentement; mais s'étant plongé sous l'eau pendant fort longtemps, il revint à sa surface plus leste qu'auparavant; il venoit apparemment de prendre de la nourriture. »

« Le poil des jeunes est noirâtre; mais avec l'âge

il devient d'un gris argenté à la pointe; leurs dents sont petites, leur moustache assez longue; la physionomie est douce, et leur tête ressemble assez à celle d'un chien qui n'auroit que de petites oreilles; celles de ces ours-marins sont étroites, peu ouvertes et n'ont que dix-sept à dix-huit lignes de longueur; le cou est gros et presque de niveau avec la tête; l'endroit le plus gros de l'animal est la poitrine d'où le corps va en diminuant jusqu'à la queue, qui n'a qu'environ deux pouces de longueur. »

Les pattes de devant sont formées par une membrane cartilagineuse qui a presque la forme des nageoires; cette membrane est plus forte à sa partie antérieure qu'en arrière : ces pattes ont cinq doigts qui ne s'étendent pas autant que la membrane; le plus intérieur est le mieux marqué, de même que ses phalanges; les deux suivans le sont moins, et les deux extérieurs le sont à peine; chaque doigt est armé d'un ongle très-petit et à peine visible, étant caché par le poil.

Les pattes de derrière ont aussi cinq doigts, dont les trois du milieu ont leurs phalanges et leurs ongles bien marqués; les autres sont moins caractérisés à cet égard; ils ont un ongle très-petit et très-mince; tous ces doigts sont joints par une membrane comme celle de l'oie.

DU LION-MARIN (1).

La plus grande des espèces de phoques à oreilles externes, est celle du Lion-marin. Il est sans comparaison plus puissant et plus gros que l'ours-marin ; cependant jusqu'à ce jour il étoit peu connu. Forster a vu des troupes de ces Lions-marins sur les côtes des terres Magellaniques, et dans quelques endroits de l'hémisphère austral : d'autres voyageurs ont reconnu ces mêmes Lions-marins dans les mers du nord, sur les îles Kuriles et au Kamtschatka. Steller a, pour ainsi dire, vécu au milieu d'eux pendant plusieurs mois dans l'île de Bering. Ainsi l'espèce en est répandue dans les deux hémisphères, et peut-être sous toutes les latitudes, comme celle des ours-marins, de la saricovienne et de la plupart des phoques.

Les Lions-marins se tiennent et vont en grandes familles, cependant moins nombreuses que celles des ours-marins, avec lesquels on les voit quelquefois sur le même rivage. Chaque famille est ordinairement composée d'un mâle adulte, de dix à douze femelles et de quinze à vingt jeunes des deux sexes ; il y a même des mâles qui paroissent avoir un plus grand nombre de femelles, mais il y en a d'autres qui en ont beaucoup moins ; tous nagent ensemble dans la mer, et demeurent aussi réunis lorsqu'ils se reposent sur la terre ; la présence ou la voix de l'homme les fait fuir et se jeter à l'eau ; car, quoique ces animaux soient bien

(1) Nom que lui ont donné plusieurs voyageurs ; c'est le même que le phoque à crinière de Forster.

plus

plus grands et plus forts que les ours-marins, ils sont néanmoins plus timides; lorsqu'un homme les attaque avec un simple bâton, ils se défendent rarement et fuient en gémissant; jamais ils n'attaquent ni n'offensent, et l'on peut se trouver au milieu d'eux sans avoir rien à craindre; ils ne deviennent dangereux que quand on les blesse grièvement ou qu'on les réduit aux abois; la nécessité leur donne alors de la fureur, ils font face à l'ennemi, et combattent avec d'autant plus de courage qu'ils sont plus maltraités. Les chasseurs cherchent à les surprendre sur la terre plutôt que dans la mer, parce qu'ils renversent souvent les barques lorsqu'ils se sentent blessés. Comme ces animaux sont puissans, massifs et très-forts, c'est une espèce de gloire parmi les Kamtschadales que de tuer un lion-marin mâle. L'homme dans l'état de nature fait plus de cas que nous du courage personnel; ces sauvages, excités par cette idée de gloire, s'exposent au plus grand péril; ils vont chercher les lions-marins en errant plusieurs jours de suite sur les flots de la mer, sans autre boussole que le soleil et la lune; ordinairement ils les assomment à coups de perches, et quelquefois ils leur lancent des flèches empoisonnées qui les font mourir en moins de vingt-quatre heures, ou bien ils les prennent vivans avec des cordes de lianes dont ils leur embarrassent les pieds.

Quoique ces animaux soient d'un naturel brut et assez sauvage, il paroit cependant qu'à la longue ils se familiarisent avec l'homme. Steller dit qu'en les traitant bien, on pourroit les apprivoiser; il ajoute qu'ils s'étoient si bien accoutumés à le voir, qu'ils ne fuyoient

plus à son aspect, comme au commencement; qu'ils le regardoient paisiblement, en le considérant avec une espèce d'attention; qu'enfin ils avoient si bien perdu toute crainte, qu'ils agissoient en toute liberté et même s'accouploient devant lui. Forster dit aussi qu'il en a vu quelques-uns qui s'étoient si bien habitués à voir les hommes, qu'ils suivoient les chaloupes en mer, et qu'ils avoient l'air d'examiner ce que l'on y faisoit.

Cependant quoique les Lions-marins soient d'un naturel plus doux que les ours-marins, les mâles se livrent souvent entr'eux des combats longs et sanglans; on en a vu qui avoient le corps entamé et couvert de grandes cicatrices. Ils se battent pour défendre leurs femelles contre un rival qui vient s'en saisir et les enlever; après le combat le vainqueur devient le chef et le maître de la famille entière du vaincu; ils se battent aussi pour conserver la place que chaque mâle occupe toujours sur une grosse pierre qu'il a choisie pour domicile; et, lorsqu'un autre mâle vient pour l'en chasser, le combat commence et ne finit que par la fuite ou par la mort du plus foible.

Les femelles ne se battent jamais entr'elles ni avec les mâles; elles semblent être dans une dépendance absolue du chef de la famille; elles sont ordinairement suivies de leurs petits des deux sexes; mais lorsque deux mâles, c'est-à-dire deux chefs de familles différentes sont aux prises, toutes les femelles arrivent avec leur suite pour être témoins du combat, et si le chef de quelque autre troupe arrive de même à ce spectacle et prend parti pour ou contre l'un des deux

combattans, son exemple est bientôt suivi par plusieurs autres chefs, et alors la bataille devient presque générale, et ne se termine que par une grande effusion de sang, et souvent par la mort de plusieurs de ces mâles, dont les familles se réunissent au profit des vainqueurs. On a remarqué que les trop vieux mâles ne se mêlent point dans ces combats; ils sentent apparemment leur foiblesse, car ils ont soin de se tenir éloignés et de rester tranquilles sur leur pierre, sans néanmoins permettre aux autres mâles ni même aux femelles d'en approcher. Dans la mêlée, la plupart des femelles oublient leurs petits, et tâchent de s'éloigner du lieu de la scène en fuyant; ce qui suppose un naturel bien différent de celui des ours-marins, dont les femelles emportent leurs petits, lorsqu'elles ne peuvent les défendre; cependant il y a quelquefois des mères lionnes qui emportent aussi leurs petits dans leur gueule, d'autres qui ont assez de naturel pour ne les point abandonner, et qui se font même assommer sur la place, en cherchant à les défendre; mais il faut que ce soit une exception, car Steller dit positivement que ces femelles ne paroissent avoir que très-peu d'attachement pour leurs petits, et que quand on les leur enlève, elles ne paroissent point en être émues; il ajoute qu'il a pris des petits plusieurs fois lui-même devant le père et la mère, sans courir le moindre risque et sans que ces animaux insensibles ou dénaturés se soient mis en devoir de les secourir ou de les venger.

Au reste, dit-il, ce n'est qu'entre eux que les mâles sont féroces et cruels; ils maltraitent rarement leurs petits ou leurs femelles; ils ont pour elles beaucoup

d'attachement et ils se plaisent à leurs caresses qu'ils leur rendent avec complaisance; mais ce qui paroîtroit singulier si l'on n'en avoit pas l'exemple dans nos sérails, c'est que dans le temps des amours ils sont moins complaisans et plus fiers; il faut que la femelle fasse les premières avances; non-seulement le mâle sultan paroît être indifférent et dédaigneux, mais il marque encore de la mauvaise humeur, et ce n'est qu'après qu'elle a réitéré plusieurs fois ses prévenances qu'il se laisse toucher de sensibilité, et se rend à ses instances; tous deux alors se jettent à la mer; ils y font différentes évolutions, et après avoir nagé doucement pendant quelque temps ensemble, la femelle revient la première à terre et s'y renverse sur le dos pour attendre et recevoir son maître. Pendant l'accouplement qui dure huit à dix minutes, le mâle se soutient sur ses pieds de devant; et comme il a la taille d'un tiers plus grande que celle de la femelle, il la déborde de toute la tête.

Ces animaux, ainsi que les ours-marins, choisissent toujours les îles désertes pour y aller faire leurs petits et s'y livrer ensuite aux plaisirs de l'amour. Il paroît que dans les climats opposés, c'est toujours en été que les lions-marins se recherchent, et que le temps de la gestation est de près de onze mois. Selon Steller la femelle ne fait qu'un petit à chaque portée, et selon Forster elle en fait deux (1). Il se peut que comme les petits de l'année précédente suivent leur mère avec ceux de l'année suivante, ce dernier ne les ait pas

(1) Kracheninikow dit même jusqu'à trois et quatre, ce qui n'est pas vraisemblable.

distingués en voyant la femelle suivie de deux petits. Les mêmes voyageurs rapportent que ces animaux, et sur tout les mâles, ne mangent rien tant que durent leurs amours; en sorte qu'après ce temps ils sont toujours fort maigres et très-épuisés. Ceux qu'ils ont ouverts dans cette saison n'avoient dans leur estomac que de petites pierres, tandis que dans tout autre temps ils sont très-gras, et que leur estomac est farci des poissons et des crustacées qu'ils mangent en grande quantité.

La voix des Lions-marins est différente selon l'âge et le sexe, et il est aisé de distinguer, même de loin, le cri des mâles adultes, de celui des jeunes et des femelles; les mâles ont un mugissement semblable à celui du taureau; et lorsqu'ils sont irrités, ils marquent leur colère par un gros ronflement. Les femelles ont aussi une espèce de mugissement, mais plus foible que celui du mâle, et assez semblable au beuglement d'un jeune veau; la voix des petits a beaucoup de rapport à celle d'un agneau âgé de quelques mois; de sorte que de loin on croiroit entendre des troupeaux de bœufs et de moutons qui seroient répandus sur les côtes, quoique ce ne soit réellement que des troupes de Lions-marins, dont les mugissemens, sur des accens et des tons différens, se font entendre d'assez loin pour avertir les voyageurs qu'ils approchent de la terre, que les brumes, dans ces parages, dérobent souvent à leurs yeux.

Les Lions-marins marchent de la même manière que les ours-marins, c'est-à-dire en se traînant sur la terre à l'aide de leurs pieds de devant, mais c'est encore plus pesamment et de plus mauvaise grâce. Il y en a

qui sont si lourds, et ce sont probablement les vieux, qu'ils ne quittent pas la pierre qu'ils ont choisie pour leur siége, et sur laquelle ils passent le jour entier à roufler et à dormir; les jeunes ont aussi moins de vivacité que les jeunes ours-marins; on les trouve souvent endormis sur le rivage, mais leur sommeil est si peu profond, qu'au moindre bruit ils s'éveillent et fuient du côté de la mer; lorsque les petits sont fatigués de nager, ils se mettent sur le dos de leur mère; mais le père ne les y souffre pas longtemps et les en fait tomber, comme pour les forcer de s'exercer et de se fortifier dans l'exercice de la nage. En général, tous ces Lions-marins, tant adultes que jeunes, nagent avec beaucoup de vîtesse et de légéreté; ils peuvent aussi demeurer fort longtemps sous l'eau sans respirer; ils exhalent une odeur forte et qui se répand au loin; leur chair est presque noire et d'assez mauvais goût, sur-tout celle des mâles; cependant Steller dit que la chair des pieds ou nageoires de derrière est très-bonne à manger, mais peut-être n'est-ce que pour des voyageurs, d'autant moins difficiles que ceux-ci manquoient, pour ainsi dire, de tout autre aliment; ils disent que la chair des jeunes est blanchâtre et peut se manger, quoiqu'elle soit un peu fade et assez désagréable au goût; leur graisse est très-abondante et assez semblable à celle de l'ours-marin, et quoique moins huileuse que celle des autres phoques, elle n'en est pas plus mangeable. Cette grande quantité de graisse et leur fourrure épaisse les défendent contre le froid dans les régions glaciales; mais il semble qu'elles devroient leur nuire dans les climats chauds,

d'autant qu'on ne s'est point aperçu d'aucune mue dans le poil, ni de diminution de leur embonpoint dans quelque latitude qu'on les ait rencontrés : ces animaux amphibies diffèrent donc en cela des animaux terrestres, qui changent de poil lorsqu'on les transporte dans des climats différens.

Le Lion-marin diffère aussi de tous les autres animaux de la mer par un caractère qui lui a fait donner son nom, et qui lui donne en effet quelque ressemblance extérieure avec le lion terrestre ; c'est une crinière de poils épais, ondoyans, longs de deux à trois pouces et de couleur jaune foncé qui s'étend sur le front, les joues, le cou et la poitrine ; cette crinière se hérisse lorsqu'il est irrité, et lui donne un air menaçant ; la femelle, qui a le corps plus court et plus mince que le mâle, n'a pas le moindre vestige de cette crinière ; tout son poil est court, lisse, luisant et d'une couleur jaunâtre assez claire ; celui du mâle, à l'exception de la crinière, est de même luisant, poli et court ; seulement il est d'un fauve brunâtre et plus foncé que celui de la femelle ; il n'y a point de feutre ou petits poils lanugineux au-dessous des longs poils comme dans l'ours-marin ; au reste, la couleur de ces animaux varie suivant l'âge ; les vieux mâles ont le pelage fauve comme les femelles, et ils ont quelquefois du blanc sur le cou et la tête ; les jeunes ont ordinairement la même couleur fauve foncée des mâles adultes ; mais il y en a qui sont d'un brun presque noir, et d'autres qui sont d'un fauve pâle comme les vieux et les femelles.

La tête paroît être trop petite à proportion d'un corps

aussi gros; le museau est assez semblable à celui d'un gros dogue ; la lèvre supérieure déborde sur la lèvre inférieure, et toutes deux sont garnies de cinq rangs de soies rudes en forme de moustaches, qui sont longues et noires; ces soies sont des tuyaux dont on peut faire des cure-dents ; elles deviennent blanches dans la vieillesse; les oreilles sont coniques et longues seulement de six à sept lignes; les yeux sont grands et proéminens; les dents sont au nombre de trente-six, comme dans l'ours-marin et sont disposées de même.

Le Lion-marin, au lieu de pieds de devant, a des nageoires qui sortent de chaque côté de la poitrine ; elles sont lisses et de couleur noirâtre sans apparence de doigts, avec une foible trace d'ongle au milieu que l'on distingue à peine; cependant ces nageoires renferment cinq doigts avec des phalanges et leurs articulations.

Les nageoires postérieures sont, comme celles de devant, couvertes d'une peau noirâtre, lisse et sans aucun poil, mais elles sont divisées à l'extérieur en cinq doigts longs et aplatis, qui sont terminés par une membrane mince, comprimée et qui s'étend au-delà de l'extrémité des doigts ; les petits ongles qui sont au-dessus de ces doigts, ne servent à l'animal que pour se gratter le corps.

Dans les phoques, la conformation des pieds est très-différente; tous ont des pattes en devant assez bien conformées, avec des doigts distincts et bien marqués qui sont seulement joints par une membrane ; leurs pieds et leurs doigts sont garnis de poil comme le reste du corps, au lieu que dans le Lion-marin, comme dans

l'ours-marin, ces quatre extrémités sont plutôt des nageoires que des pattes.

La verge du Lion-marin est à-peu-près de la grosseur de celle du cheval, et la vulve, dans la femelle, est placée fort bas vers la queue qui n'a qu'environ trois pouces de longueur.

Le poids de ce gros animal est d'environ quinze à seize cents livres, et sa longueur de dix à douze pieds lorsqu'il a pris tout son accroissement; les femelles qui sont beaucoup plus minces, sont aussi plus petites, et n'ont communément que sept à huit pieds de longueur; le corps des uns et des autres, dont le diamètre est à peu près égal au tiers de sa longueur, a presque partout une épaisseur égale, et se présente aux yeux comme un gros cylindre, plutôt fait pour rouler que pour marcher sur la terre; aussi ce corps trop arrondi n'y trouve d'assiette que parce qu'étant recouvert partout d'une graisse excessive, il prête aisément aux inégalités du terrein et aux pierres sur lesquelles l'animal se couche pour reposer.

DU MORSE OU DE LA VACHE MARINE (1).

Le nom de vache marine sous lequel le Morse est le plus généralement connu, a été très-mal appliqué, puisque l'animal qu'il désigne ne ressemble en rien à la vache terrestre : le nom d'éléphant de mer que d'autres lui ont donné est mieux imaginé, parce qu'il est fondé sur un rapport unique et sur un caractère très-apparent. Le Morse a comme l'éléphant deux grandes défenses d'ivoire qui sortent de la mâchoire supérieure, et il a la tête conformée ou plutôt déformée de la même manière que l'éléphant, auquel il ressembleroit en entier par cette partie capitale, s'il avoit une trompe; mais le Morse est non-seulement privé de cet instrument qui sert de bras et de main à l'éléphant, il l'est encore de l'usage des vrais bras et des jambes; ces membres sont, comme dans les phoques, enfermés sous sa peau; il ne sort au dehors que les deux mains et les deux pieds; son corps est alongé, renflé par la partie de l'avant, étroit vers celle de l'arrière, partout couvert d'un poil court; les doigts des pieds et des mains sont envelopés dans une membrane et terminés par des ongles courts et pointus; de grosses soies en forme de moustaches environnent la gueule; la langue est échancrée; il n'y a point de conques aux oreilles; en sorte qu'à l'exception des deux grandes défenses qui lui changent la forme de la tête, et des dents incisives qui lui manquent en haut et en bas, le Morse ressemble

(1) Nom de cet animal en langue russe.

pour tout le reste au phoque; il est seulement beaucoup plus grand, plus gros et plus fort. Il a encore de commun avec les phoques d'habiter les mêmes lieux, et on les trouve presque toujours ensemble; ils ont beaucoup d'habitudes communes; ils se tiennent également dans l'eau, ils vont également à terre; ils montent de même sur les glaçons; ils allaitent et élèvent de même leurs petits; ils se nourrissent des mêmes alimens; ils vivent de même en société et voyagent en grand nombre; mais l'espèce du Morse ne varie pas autant que celle du phoque; il paroît qu'il ne va pas si loin, qu'il est plus attaché à son climat, et que l'on en trouve très-rarement ailleurs que dans les mers du nord : aussi le phoque étoit connu des anciens et le Morse ne l'étoit pas.

La plupart des voyageurs qui ont fréquenté les mers septentrionales de l'Asie, de l'Europe et de l'Amérique, ont fait mention de cet animal; mais Zorgdrager nous paroît être celui qui en parle avec le plus de connoissance. « On trouvoit autrefois, dit-il, dans la baie d'Horisont et dans celle de Klock, beaucoup de morses et de phoques; mais aujourd'hui il en reste fort peu; les uns et les autres se rendent dans les grandes chaleurs de l'été dans les plaines qui sont voisines de la mer, et on en voit quelquefois des troupeaux de quatre-vingts, cent et jusqu'à deux cents, particulièrement des morses, qui peuvent y rester quelques jours de suite et jusqu'à ce que la faim les ramène à la mer. »

« Ces animaux ressemblent beaucoup à l'extérieur aux phoques, mais ils sont plus forts et plus gros; ils ont cinq doigts aux pattes comme les phoques, mais

leurs ongles sont plus courts, et leur tête est plus épaisse, plus ronde et plus forte. La peau du Morse principalement vers le cou, est épaisse d'un pouce, ridée et couverte d'un poil très-court de différentes couleurs; sa mâchoire supérieure est armée de deux dents d'une demi-aune ou d'une aune de longueur: ces défenses, qui sont creuses à la racine, deviennent encore plus grandes à mesure que l'animal vieillit; on en voit quelquefois qui n'en ont qu'une, parce qu'ils ont perdu l'autre en se battant ou seulement en vieillissant; la bouche du morse ressemble à celle d'un bœuf, elle est garnie en haut et en bas de poils creux, pointus et de l'épaisseur d'un tuyau de paille; au-dessus de la bouche il y a deux naseaux desquels ces animaux soufflent de l'eau comme la baleine, sans cependant faire beaucoup de bruit; leurs yeux sont étincelans, rouges et enflammés pendant les chaleurs de l'été; et comme ils ne peuvent souffrir alors l'impression que l'eau fait sur leurs yeux, ils se tiennent plus volontiers dans les plaines en été que dans tout autre temps.»

«On voit beaucoup de Morses vers le Spitzberg; on les tue sur-tout avec des lances; on les chasse pour le profit qu'on tire de leurs dents et de leur graisse; l'huile en est plus estimée que celle de la baleine; leurs deux dents valent autant que toute leur graisse; l'intérieur de ces dents a plus de valeur que l'ivoire, sur-tout dans les grosses dents qui sont d'une substance plus compacte et plus dure que les petites; une dent médiocre pèse trois livres, et un morse ordinaire fournit une demi-tonne d'huile; ainsi l'animal entier

produit trente-six florins, savoir, dix-huit pour ses dents à trois florins la livre, et autant pour sa graisse. Autrefois on trouvoit de grands troupeaux de ces animaux sur terre; mais nos vaisseaux, qui vont tous les ans dans ce pays pour la pêche de la baleine, les ont tellement épouvantés, qu'ils se sont retirés dans des lieux écartés, et que ceux qui y restent ne vont plus sur la terre en troupes, mais demeurent dans l'eau, ou dispersés çà et là sur les glaces; lorsqu'on a joint un de ces animaux sur la glace ou dans l'eau, on lui jette un harpon fort et fait exprès, et souvent ce harpon glisse sur sa peau dure et épaisse; mais lorsqu'il a pénétré, on tire l'animal avec un cable vers le timon de la chaloupe, et on le tue en le perçant avec une forte lance faite exprès; on l'amène ensuite sur la terre la plus voisine ou sur un glaçon plat; il est ordinairement plus pesant qu'un bœuf. On commence par l'écorcher, et on jette sa peau parce qu'elle n'est bonne à rien; on sépare de la tête avec une hache les deux dents, ou l'on coupe la tête pour ne pas endommager les dents, et on la fait bouillir dans une chaudière; après cela on coupe la graisse en longues tranches, et on la porte au vaisseau. »

« Anciennement et avant d'avoir été persécutés, les Morses s'avançoient fort avant dans les terres, de sorte que dans les hautes marées ils étoient assez loin de l'eau, et que dans les temps de la basse mer la distance étoit encore beaucoup plus grande. On les abordoit aisément; on marchoit de front vers ces animaux, pour leur couper la retraite du côté de la mer. Ils voyoient tous ces préparatifs sans aucune crainte, et souvent

chaque chasseur en tuoit un avant qu'il pût regagner l'eau. On faisoit une barrière de leurs cadavres, et on laissoit quelques gens à l'affût pour assommer ceux qui restoient; on en tuoit quelquefois trois ou quatre cents. »

« On voit par la prodigieuse quantité d'ossemens de ces animaux dont la terre est jonchée, qu'ils ont été autrefois très-nombreux. Quand ils sont blessés, ils deviennent furieux, frappant de côté et d'autre avec leurs dents : ils brisent les armes ou les font tomber des mains de ceux qui les attaquent; et à la fin, enragés de colère, ils mettent leur tête entre leurs pattes ou nageoires, et se laissent ainsi rouler dans l'eau. Quand ils sont en grand nombre, ils deviennent si audacieux, que pour se secourir les uns les autres, ils entourent les chaloupes, cherchant à les percer avec leurs dents ou à les renverser en frappant contre le bord. Au reste, cet éléphant de mer, avant de connoître les hommes, ne craignoit aucun ennemi, parce qu'il avoit su dompter les ours cruels qui se tiennent dans le Groenland, qu'on peut mettre au nombre des voleurs de mer. »

En ajoutant à ces observations, celles qui se trouvent dans le recueil des voyages du nord (1), et les autres

---

(1) « Le cheval-marin (Morse) ressemble assez au veau-marin (Phoque), si ce n'est qu'il est beaucoup plus gros, puisqu'il est de la grosseur d'un bœuf; ses pattes sont comme celles du veau-marin, et celles du devant, aussi bien que celles du derrière, ont cinq doigts ou griffes, mais les ongles en sont plus courts; il a aussi la tête plus grosse, plus ronde

qui sont éparses dans différentes relations, nous aurons une histoire assez complète de cet animal. Il paroît que l'espèce des Morses étoit autrefois beaucoup plus répandue qu'elle ne l'est aujourd'hui; on la trouvoit dans

---

et plus dure que le veau-marin. Sa peau a bien un pouce d'épaisseur, sur-tout autour du cou : les uns l'ont couverte d'un poil de couleur de souris, les autres ont très-peu de poil : ils sont ordinairement pleins de galles et d'écorchures, de sorte qu'on diroit qu'on leur auroit enlevé la peau, sur-tout autour des jointures où elle est fort ridée; ils ont à la mâchoire d'en haut, deux grandes et longues dents, qui ont deux pieds de long et quelquefois davantage; les jeunes n'ont point ces défenses, mais elles leur viennent avec l'âge. Ces deux dents sont plus estimées et plus chères que l'ivoire; elles sont solides en dedans, mais la racine en est creuse. Ces animaux ont l'ouverture de la gueule aussi large que celle d'un bœuf, et au-dessus et au-dessous des babines, ils ont plusieurs soies qui sont creuses en dedans et de la grosseur d'une paille; ils ont au-dessus de la barbe d'en haut, deux naseaux en forme de demi-cercle, par où ils rejettent l'eau comme les baleines, mais avec bien moins de bruit; leurs yeux sont assez élevés au-dessus du nez. Ces yeux sont aussi rouges que du sang, lorsque l'animal ne les tourne pas, et je n'ai point observé de différence lorsqu'il les tournoit : leurs oreilles sont peu éloignées de leurs yeux et ressemblent à celles des veaux-marins : leur langue est pour le moins aussi grosse que celle d'un bœuf; ils ont le cou si épais, qu'ils ont de la peine à tourner la tête, ce qui les oblige à tourner extrêmement les yeux; ils ont la queue courte comme celle des veaux-marins; on ne peut point leur enlever la graisse comme l'on fait aux veaux-marins, parce qu'elle est entrelardée avec la chair; leur membre génital est un os dur, de la longueur d'environ deux pieds, qui va en diminuant par le bout, et

les mers des zônes tempérées, dans le golfe du Canada, sur les côtes de l'Arcadie; mais elle est maintenant confinée dans les mers arctiques. On ne trouve de morses que dans cette zône froide, et même il y en a peu dans les endroits fréquentés. L'espèce qui se trouve sous la zône torride et dans les mers des Indes est différente de nos morses du nord. Ceux-ci craignent vraisemblablement ou la chaleur ou la salure des mers méridionales, et comme ils ne les ont jamais traversées, on ne les a pas trouvés vers l'autre pôle, tandis qu'on y voit les grands et les petits phoques de notre nord, et que même ils y sont plus nombreux que dans nos terres arctiques. Cependant le Morse peut vivre quelque temps dans un climat tempéré. Evrard Worst dit avoir vu

---

qui est un peu courbe par le milieu; tout près du ventre, ce membre est plat, mais hors de-là il est rond et tout couvert de nerfs. Il y a apparence que ces animaux vivent d'herbes et de poisson; leur fiente ressemble à celle du cheval; quand ils plongent, ils se jettent la tête la première dans l'eau, comme les veaux-marins; ils dorment et ronflent, non-seulement sur la glace, mais aussi dans l'eau, de sorte qu'ils paroissent souvent comme s'ils étoient morts; ils sont furieux et courageux; tant qu'ils sont en vie, ils se défendent les uns les autres; ils font tous leurs efforts pour délivrer ceux qu'on a pris; ils se jettent à l'envi sur la chaloupe, mordant et faisant des mugissemens épouvantables; et si par leur grand nombre ils obligent les hommes à prendre la fuite, ils poursuivent fort bien la chaloupe jusqu'à ce qu'ils la perdent de vue. On ne les prend que pour leurs dents, mais entre cent, on n'en trouvera quelquefois qu'un qui ait les dents bonnes, parce que les uns sont encore trop jeunes, et que les autres ont les dents gâtées. » *Recueil des voyages du nord.*

en Angleterre un de ces animaux vivant et âgé de trois mois, que l'on ne mettoit dans l'eau que pendant un petit espace de temps chaque jour, et qui se traînoit et rampoit sur la terre : il ne dit pas qu'il fut incommodé de la chaleur de l'air; il dit au contraire que lorsqu'on le touchoit il avoit la mine d'un animal furieux et robuste, et qu'il respiroit très-fortement par les narines. Cet animal grondoit comme un sanglier et quelquefois crioit d'une voix grosse et forte. On l'avoit apporté de la nouvelle Zemble; il n'avoit point encore les grandes dents ou défenses, mais on voyoit à la mâchoire supérieure les bosses d'où elles devoient sortir; on le nourrissoit avec de la bouillie d'avoine ou de mil, il suçoit lentement plutôt qu'il ne mangeoit; il approchoit de son maître avec grand effort et en grondant; cependant il le suivoit lorsqu'on lui présentoit à manger.

Cette observation, qui donne une idée assez juste du Morse, fait voir en même temps qu'il peut vivre dans un climat tempéré; néanmoins il ne paroît pas qu'il puisse supporter une grande chaleur, ni qu'il ait jamais fréquenté les mers du midi pour passer d'un pôle à l'autre; plusieurs voyageurs parlent de vaches marines qu'ils ont vues dans les Indes, mais elles sont d'une autre espèce; celle du Morse est toujours aisée à reconnoître par ses longues défenses : l'éléphant est le seul animal qui en ait de pareilles. Cette production est un effet rare dans la Nature, puisque de tous les animaux terrestres et amphibies, l'éléphant et le Morse, auxquels elle appartient, sont des espèces isolées, uni-

ques dans leur genre, et qu'il n'y a aucune autre espèce d'animal qui porte ce caractère.

On assure que les Morses ne s'accouplent pas à la manière des autres quadrupèdes, mais à rebours; il y a, comme dans les baleines, un gros et grand os dans le membre du mâle; la femelle met bas en hiver sur la terre ou sur la glace, et ne produit ordinairement qu'un petit, qui est, en naissant, déjà gros comme un cochon d'un an : nous ignorons la durée de la gestation; mais, à en juger par celle de l'accroissement, et aussi par la grandeur de l'animal, elle doit être de plus de neuf mois; les Morses ne peuvent pas toujours rester dans l'eau, ils sont obligés d'aller à terre, soit pour allaiter leurs petits, soit pour d'autres besoins : lorsqu'ils se trouvent dans la nécessité de grimper sur des rivages quelquefois escarpés, et sur des glaçons, ils se servent de leurs défenses pour s'accrocher, et de leurs mains pour faire avancer la lourde masse de leur corps. On prétend qu'ils se nourrissent de coquillages qui sont attachés au fond de la mer, et qu'ils se servent aussi de leurs défenses pour les arracher; d'autres disent qu'ils ne vivent que d'une certaine herbe à larges feuilles qui croît dans la mer, et qu'ils ne mangent ni chair ni poisson; mais je crois ces opinions mal fondées, et il y a apparence que le Morse vit de proie comme le phoque, et sur-tout de harengs et d'autres petits poissons : car il ne mange pas lorsqu'il est sur la terre, et c'est le besoin de nourriture qui le contraint de retourner à la mer.

Frédéric Martens qui a observé les habitudes naturelles de ces animaux, assure qu'ils sont forts et cou-

rageux, et qu'ils se défendent les uns les autres avec une résolution extrême. « Lorsque j'en blessois un, dit-il, les autres s'assembloient autour du bateau, et le perçoient à coups de défenses ; d'autres s'élevoient hors de l'eau, et faisoient tout leur possible pour s'élancer dedans; nous en tuâmes plusieurs centaines. On se contente ordinairement d'en emporter la tête pour arracher les défenses. »

On voit par les relations de tous les voyageurs qui ont fréquenté les mers du nord, qu'on a fait une énorme destruction de ces grands animaux et que l'espèce en est maintenant bien moins nombreuse qu'elle ne l'étoit jadis; ils se sont retirés vers le nord et dans les lieux les moins fréquentés par les pêcheurs qui n'en rencontrent plus dans les mêmes endroits où ils étoient autrefois en si grand nombre. Il en est de même des phoques et de tous ces amphibies marins dont le naturel les porte à se réunir en troupeaux et former une espèce de société : l'homme a rompu toutes ces sociétés, et la plupart de ces animaux vivent actuellement dans un état de dispersion et ne peuvent se rassembler qu'auprès des lieux déserts et inconnus.

DU LAMANTIN (1).

DANS le règne animal c'est ici que finissent les peuples de la terre et que commencent les peuplades de la mer ; le Lamantin, qui n'est plus quadrupède, n'est pas entièrement cétacée ; il retient des premiers deux pieds ou plutôt deux mains ; mais les jambes de derrière qui, dans les phoques et les morses, sont presqu'entièrement engagées dans le corps, et raccourcies autant qu'il est possible, se trouvent absolument nulles et oblitérées dans le Lamantin ; au lieu de deux pieds courts et d'une queue étroite encore plus courte, que les morses portent à leur arrière dans une direction horizontale, les Lamantins n'ont pour tout cela qu'une grosse queue qui s'élargit en éventail dans cette même direction, en sorte qu'au premier coup d'œil il sembleroit que les premiers auroient une queue divisée en trois, et que, dans les derniers, ces trois parties se seroient réunies pour n'en former qu'une seule ; mais, par une inspection plus attentive, et surtout par la dissection, l'on voit qu'il ne s'est point fait de réunion, et qu'il n'y a nul vestige des os, des cuisses et des jambes, et que ceux qui forment la queue des Lamantins sont de simples vertèbres isolées et semblables à celles des cétacées qui n'ont point de pieds ; ainsi, ces

(1) On a prétendu que ce mot venoit de ce que cet animal faisoit des cris lamentables : c'est une fable. Ce mot est une corruption du nom de cet animal dans la langue des Galibis, habitans de la Guiane, et des Caribes ou Caraïbes habitans des Antilles.

animaux sont cétacées par ces parties de l'arrière de leur corps, et ne tiennent plus aux quadrupèdes que par les deux pieds ou deux mains qui sont en avant à côté de leur poitrine. Oviédo me paroît être le premier auteur qui ait donné une espèce d'histoire et de description du Lamantin; « on le trouve assez fréquemment, dit-il, sur les côtes de Saint-Domingue; c'est un très-gros animal d'une figure informe, qui a la tête plus grosse que celle d'un bœuf, les yeux petits, deux pieds ou deux mains près de la tête, qui lui servent à nager; il n'a point d'écailles, mais il est couvert d'une peau ou plutôt d'un cuir épais; c'est un animal fort doux; il remonte les fleuves, et mange les herbes du rivage, auxquelles il peut atteindre sans sortir de l'eau; il nage à la surface. Il est si pesant, qu'il faut une voiture attelée de deux bœufs pour le transporter; sa chair est excellente, et quand elle est fraîche, on la mangeroit plutôt comme du bœuf que comme du poisson; en la découpant et la faisant sécher et mariner, elle prend, avec le temps, le goût de la chair du thon, et elle est encore meilleure. Il y a de ces animaux qui ont plus de quinze pieds de longueur, sur six pieds d'épaisseur; la partie de l'arrière du corps est beaucoup plus menue, et va toujours en diminuant jusqu'à la queue, qui ensuite s'élargit à son extrémité. Comme les Espagnols donnent le nom de mains aux pieds de devant de tous les quadrupèdes, et comme cet animal n'a que des pieds de devant, ils lui ont donné la dénomination d'animal à mains, manati; il n'a point d'oreilles externes, mais seulement deux trous par lesquels il entend; sa peau n'a que

quelques poils assez rares ; elle est d'un gris cendré et de l'épaisseur d'un pouce ; on en fait des semelles de souliers et des baudriers. La femelle a deux mamelles sur la poitrine, et elle produit ordinairement deux petits qu'elle allaite. » Tous ces faits, rapportés par Oviédo, sont vrais, et il est singulier que Cieça, et plusieurs autres après lui, aient assuré que le Lamantin sort souvent de l'eau pour aller paître sur la terre ; ils lui ont faussement attribué cette habitude naturelle, induits en erreur par l'analogie du morse et des Phoques, qui sortent en effet de l'eau et séjournent à terre ; mais il est certain que le Lamantin ne quitte jamais l'eau, et qu'il préfère le séjour des eaux douces à celui de l'eau salée.

Clusius dit avoir vu et mesuré la peau d'un de ces animaux, et l'avoir trouvée de seize pieds et demi de longueur et de sept pieds et demi de largeur. Gomara assure qu'il s'en trouve quelquefois qui ont vingt pieds de longueur, et il ajoute que ces animaux fréquentent aussi-bien les eaux des fleuves que celles de la mer ; il raconte qu'on en avoit élevé et nourri un jeune dans un lac à S. Domingue, pendant vingt-six ans ; qu'il étoit si doux et si privé qu'il prenoit doucement la nourriture qu'on lui présentoit ; qu'il entendoit son nom, et que quand on l'appeloit il sortoit de l'eau et se traînoit en rampant jusqu'à la maison pour y recevoir sa nourriture ; qu'il sembloit se plaire à entendre la voix humaine et le chant des enfans ; qu'il n'en avoit nulle peur ; qu'il les laissoit asseoir sur son dos, et qu'il les passoit du bord d'un lac à l'autre sans se plonger dans l'eau et sans leur faire aucun mal. Ce fait ne peut être

vrai dans toutes ses circonstances; il paroît accommodé à la fable du dauphin des anciens; car le Lamantin ne peut absolument se traîner sur la terre.

La Condamine parle plus précisément et mieux que tous les autres des habitudes naturelles du Lamantin. « Sa chair, dit-il, et sa graisse ont assez de rapport à celle du veau; il n'est pas amphibie à proprement parler, puisqu'il ne sort jamais de l'eau entièrement et n'en peut sortir n'ayant que deux nageoires assez près de la tête, plates et en forme d'ailerons, de quinze à seize pouces de long, qui lui tiennent lieu de bras et de mains; il ne fait qu'avancer sa tête hors de l'eau pour atteindre l'herbe sur le rivage. Celui que je dessinai étoit femelle; sa longueur étoit de sept pieds et demi, et sa plus grande largeur de deux pieds. J'en ai vu depuis de plus grands. Les yeux de cet animal n'ont aucune proportion avec la grandeur de son corps; ils sont ronds et n'ont que trois lignes de diamètre. L'ouverture de ses oreilles est encore plus petite et ne paroît qu'un trou d'épingle. Le manati n'est pas particulier à la rivière des Amazones; il n'est pas moins commun dans l'Orénoque; il se trouve aussi, quoique moins fréquemment, dans l'Oyapoc et dans plusieurs autres rivières des environs de Cayenne et des côtes de la Guiane; il ne se rencontre pas en haute mer; il est même rare près des embouchures des rivières; mais on le trouve à plus de mille lieues de la mer, dans la plupart des grandes rivières qui descendent dans celle des Amazones. »

Ces êtres mitoyens placés au-delà des limites de chaque classe, nous paroissent imparfaits, quoiqu'ils

ne soient qu'extraordinaires et anomaux ; car en les considérant avec attention, l'on s'aperçoit bientôt qu'ils possèdent tout ce qui leur étoit nécessaire pour remplir la place qu'ils doivent occuper dans la chaîne des êtres. Aussi les Lamantins, quoiqu'informes à l'extérieur, sont à l'intérieur très-bien organisés; et si l'on peut juger de la perfection d'organisation par le résultat du sentiment, ces animaux seront peut-être plus parfaits que les autres à l'intérieur; car leur naturel et leurs mœurs semblent tenir quelque chose de l'intelligence et des qualités sociales; ils ne craignent pas l'aspect de l'homme; ils affectent même de s'en approcher et de le suivre avec confiance et sécurité. Cet instinct pour toute société est au plus haut degré pour celle de leurs semblables; ils se tiennent presque toujours en troupes et serrés les uns contre les autres avec leurs petits au milieu d'eux, comme pour les préserver de tout accident; tous se prêtent dans le danger des secours mutuels; on en a vu essayer d'arracher le harpon du corps de leurs compagnons blessés, et souvent l'on voit les petits suivre de près le cadavre de leurs mères jusqu'au rivage, où les pêcheurs les amènent en les tirant avec des cordes; ils montrent autant de fidélité dans leurs amours que d'attachement à leur société; le mâle n'a communément qu'une seule femelle qu'il accompagne constamment avant et après leur union; ils s'accouplent dans l'eau, la femelle renversée sur le dos, car ils ne viennent jamais à terre et ne peuvent même se traîner dans la vase; ils ont le trou ovale du cœur ouvert, et par conséquent la femelle peut rester sous l'eau pendant la copulation.

Ces animaux ne se trouvent pas dans les hautes mers à une grande distance des terres ; ils habitent au voisinage des côtes et des îles, et particulièrement sur les plages qui produisent les fucus et les autres herbes marines dont ils se nourrissent.

Nous connoissons cinq espèces de Lamantins; la première est le grand lamantin de Kamtschatka ; elle se trouve en assez grand nombre dans les mers orientales au-delà de Kamtschatka, sur-tout aux environs de l'île Bering , où Steller en a décrit et même disséqué quelques individus. Ce grand lamantin paroît aimer les plages vaseuses des bords de la mer; il se tient aussi volontiers à l'embouchure des rivières; mais il ne les remonte pas pour se nourrir de l'herbe qui croît sur leurs bords, car il habite constamment les eaux salées ou saumâtres.

Ces grands lamantins que l'on voit en troupes autour de l'île Bering , sont si peu farouches qu'ils se laissent approcher et toucher avec la main ; ils veillent si peu à leur sûreté, qu'aucun danger ne les émeut, et qu'à peine lèvent-ils la tête hors de l'eau lorsqu'ils sont menacés ou frappés , sur-tout dans le temps qu'ils prennent leur nourriture : il faut les frapper très-rudement pour qu'ils prennent le parti de s'éloigner ; mais un moment après , on les voit revenir au même lieu ; ils semblent avoir oublié le mauvais traitement qu'ils viennent d'essuyer ; et si la plupart des voyageurs ne disoient pas à peu près la même chose des autres espèces de lamantins, on croiroit que ceux-ci ne sont si confians et si peu sauvages autour de l'île déserte de Bering, que parce que l'expérience ne leur a pas en-

core appris ce qu'il en coûte à tous ceux qui se familiarisent avec l'homme.

Chaque mâle ne paroît s'attacher qu'à une seule femelle, et tous deux sont ordinairement accompagnés ou suivis d'un petit de la dernière portée, et d'un autre plus grand de la portée précédente ; ainsi, dans cette espèce, le produit n'est que d'un; et comme le temps de la gestation est d'environ un an, on peut en inférer que les jeunes ne quittent leurs père et mère, que quand ils sont assez forts pour se conduire eux-mêmes, et peut-être assez âgés pour devenir à leur tour les chefs d'une nouvelle famille.

Ces animaux s'accouplent au printemps, et plus souvent vers le déclin du jour qu'à toute autre heure; ils profitent cependant des momens où la mer est la plus tranquille, et préludent à leur union par des signes et des mouvemens qui annoncent leurs desirs ; la femelle nage doucement, en faisant plusieurs circonvolutions comme pour inviter le mâle qui bientôt s'en approche, la suit de très-près et attend impatiemment quelle se renverse sur le dos pour le recevoir; dans ce moment, il la couvre avec des mouvemens très-vifs ; ils sont non-seulement susceptibles des sentimens d'un amour fidèle et mutuel, mais aussi d'un fort attachement pour leur famille et même pour leur espèce entière; ils se donnent des secours réciproques lorsqu'ils sont blessés ; ils accompagnent ceux qui sont morts et que les pêcheurs traînent au bord de la mer. « J'ai vu, dit Steller, l'attachement de ces animaux l'un pour l'autre, et sur-tout celui du mâle pour sa femelle; en ayant harponé une, le mâle la suivit à mesure qu'on

l'entraînoit au rivage, et les coups qu'on lui donnoit de toutes parts ne purent le rebuter; il ne l'abandonna pas même après sa mort, car le lendemain, comme les matelots alloient pour mettre en pièces la femelle, qu'ils avoient tuée la veille, ils trouvèrent le mâle au bord de la mer, qui ne l'avoit pas quittée. »

On harpone les lamantins d'autant plus aisément qu'ils ne s'enfoncent presque jamais en entier sous l'eau; mais il est plus aisé d'avoir les adultes que les petits ou les jeunes, parce que ces derniers nagent beaucoup plus vîte, et que souvent ils s'échappent en laissant le harpon teint de leur sang ou chargé de leur chair. Le harpon, dont la pointe est de fer, est attaché à une longue corde; quatre ou cinq hommes se mettent sur une barque; le premier qui est en avant tient et lance le harpon, et lorsqu'il a frappé et percé le lamantin, vingt-cinq ou trente hommes qui tiennent l'extrémité de la corde sur le rivage, tâchent de le tirer à terre; ceux qui sont sur la barque tiennent aussi une corde qui est attachée à la première, et ils ne cessent de tirer l'animal jusqu'à ce qu'il soit tout-à-fait hors de l'eau.

Le lamantin rend beaucoup de sang par ses blessures; « j'ai remarqué, dit Steller, que le sang jaillissoit comme une fontaine, et qu'il s'arrêtoit dès que l'animal avoit la tête plongée dans l'eau; mais que le jet se renouveloit toutes les fois qu'il l'élevoit au-dessus pour respirer; d'où j'ai conclu que dans ces animaux, comme dans les phoques, le sang avoit une double voie de circulation; savoir, sous l'eau, par le trou ovale du cœur, et dans l'air, par le poumon. »

C'est avec leurs lèvres, dont la substance est très-dure, qu'ils coupent la tige des herbes dont ils se nourrissent; ils enfoncent la tête dans l'eau pour les saisir, et ne la relèvent que pour rendre l'air et en prendre de nouveau; en sorte que, pendant qu'ils mangent, ils ont toujours la partie antérieure du corps dans l'eau, la moitié des flancs et toute la partie postérieure au-dessus de l'eau; lorsqu'ils sont rassasiés, ils se couchent sur le dos, sans sortir de l'eau, et dorment dans cette situation fort profondément; leur peau, qui est continuellement lavée, n'est pas plus nette, elle produit et nourrit une grande quantité de vermines, que les mouettes et quelques autres oiseaux viennent manger sur leur dos. Au reste, ces lamantins, qui sont très-gras au printemps et en été, sont si maigres en hiver, qu'on voit aisément, sous la peau, le dessin de leurs vertèbres et de leurs côtes; et c'est dans cette saison qu'on en rencontre quelques-uns qui ont péri entre les glaces flottantes.

La graisse, épaisse de plusieurs pouces, enveloppe tout le corps de l'animal; lorsqu'on l'expose au soleil, elle y prend la couleur jaune du beurre; elle est de très-bon goût et même de bonne odeur; on la préfère à celle de tous les quadrupèdes, et la propriété qu'elle a d'ailleurs de pouvoir être conservée longtemps, même pendant les chaleurs de l'été, lui donne encore un plus grand prix; on peut l'employer aux mêmes usages que le beurre, et la manger de même; celle de la queue sur-tout est très-délicate; elle brûle aussi très-bien sans odeur forte ni fumée désagréable; la chair a le goût de celle du bœuf; seulement elle est moins tendre

et exige une plus forte cuisson, sur-tout celle des vieux, qu'il faut faire bouillir longtemps pour la rendre mangeable.

La peau est un espèce de cuir d'un pouce d'épaisseur, plus ressemblante à l'extérieur à l'écorce rude d'un arbre, qu'à la peau d'un animal; elle est de couleur noirâtre et sans poil; il y a seulement quelques soies rudes et longues autour des nageoires, autour de la gueule et dans l'intérieur des narines, ce qui doit faire présumer que le Lamantin ne les a pas aussi souvent ni aussi longtemps fermées que les phoques, dont l'intérieur des narines est dénué de poil; cette peau du Lamantin est si dure, sur-tout lorsqu'elle est sèche, qu'on a peine à l'entamer avec la hache. Les Tschutchis s'en servent pour faire des nacelles, comme d'autres peuples du nord en font avec la peau des grands phoques.

Le lamantin décrit par Steller pesoit environ huit milliers; sa longueur étoit de vingt-trois pieds; la tête fort petite en comparaison du corps, est de figure oblongue, elle est aplatie au sommet, et va toujours en diminuant jusqu'à l'extrémité du museau qui est rabattu, de manière que la gueule se trouve tout-à-fait au-dessous; l'ouverture en est petite et environnée de doubles lèvres tant en haut qu'en bas; les lèvres supérieures et inférieures externes sont spongieuses, épaisses et très-gonflées; l'on voit à leur surface un grand nombre de tubercules, et c'est de ces tubercules que sortent des soies blanches ou moustaches de quatre ou cinq pouces de longueur : ces lèvres font les mêmes mouvemens que celles des chevaux lorsque l'animal mange.

La mâchoire inférieure est plus courte que la supérieure ; mais ni l'une ni l'autre ne sont garnies de dents ; il y a seulement deux os durs et blancs, dont l'un est fixé au palais supérieur, et l'autre à la mâchoire inférieure ; ces os sont criblés de plusieurs petits trous ; leur surface extérieure est néanmoins solide et crénelée de manière que la nourriture se broye entre ces deux os en assez peu de temps.

Les yeux sont fort petits, et sont situés précisément dans les points milieux, entre l'extrémité du museau et les petits trous qui tiennent lieu d'oreilles ; il n'y a point de sourcils ; mais dans le grand angle de chaque œil il se trouve une membrane cartilagineuse en forme de crête, qui peut, comme dans la loutre-marine (saricovienne), couvrir le globe de l'œil en entier, à la volonté de l'animal.

Il n'y a point d'oreilles externes ; ce ne sont que deux trous de figure ronde, si petits, que l'on pourroit à peine y faire entrer une plume à écrire ; et, comme ces conduits auditifs ont échappé à l'œil de la plupart des voyageurs, ils ont cru que les lamantins étoient sourds, d'autant qu'ils semblent être muets, car Steller assure que ceux de Kamtschatka ne font jamais entendre d'autre bruit que celui de leur forte respiration ; cependant Kracheninnikow dit qu'il brait ou qu'il beugle.

Dans le lamantin de Kamtschatka, le cou ne se distingue presque pas du corps ; il est seulement un peu moins épais auprès de la tête que sur le reste de sa longueur ; mais un caractère singulier par lequel cet animal diffère de tous les autres animaux terrestres

ou marins, c'est que les bras qui partent des épaules auprès du cou, et qui ont plus de deux pieds de longueur, sont formés et articulés comme le bras et l'avant-bras dans l'homme; cet avant-bras du Lamantin finit avec le métacarpe et le carpe, sans aucun vestige de doigts ni d'ongles : caractère qui éloigne encore cet animal de la classe des Quadrupèdes.

Le membre du mâle qui ressemble beaucoup à celui du cheval, mais dont le gland est encore plus gros, a deux pieds et demi de longueur; il est situé dans un fourreau adhérent à la peau du ventre, et il s'étend jusqu'au nombril; dans la femelle, la vulve est située à huit pouces de distance au-dessus de l'anus; le clitoris est apparent, il est presque cartilagineux et long de six lignes; les deux mamelles sont placées sur la poitrine, elles ont environ six pouces de diamètre dans le temps de la gestation, et tant que la mère allaite son petit; mais dans tout autre temps elles n'ont que l'apparence d'une grosse verrue ou d'un simple bouton; le lait est gras et d'un goût à peu près semblable à celui de la brebis.

La seconde espèce est celle du grand lamantin des Antilles, que nous appelons de ce nom, parce qu'elle paroît se trouver encore aujourd'hui aux environs de ces îles, quoiqu'elle y soit néanmoins devenue rare depuis qu'elles sont bien peuplées. Sa peau rude et épaisse est parsemée de quelques poils qui sont de couleur d'ardoise ainsi que la peau; il a dans les mains cinq ongles apparens assez semblables à ceux de l'homme. Ces ongles sont fort courts; il a de plus non-seulement une callosité osseuse au-devant de chaque mâchoire,

mais encore trente-deux dents molaires au fond de la gueule ; et, au contraire, il paroît certain que, dans le lamantin de Kamtschatka, la peau est absolument dénuée de poil, les mains sans phalanges, ni doigts, ni ongles, et les mâchoires sans dents ; toutes ces différences sont plus que suffisantes pour en faire deux espèces distinctes et séparées ; ces lamantins sont d'ailleurs très-différens par les proportions et par la grandeur du corps ; celui des Antilles est moins grand que celui de Kamtschatka ; il a aussi le corps moins épais. Malgré toutes ces différences, ces deux espèces de lamantins se ressemblent par tout le reste de leur conformation ; ils ont aussi les mêmes habitudes naturelles ; tous deux également aiment la société de leur espèce, et sont d'un naturel doux, tranquille et confiant ; ils semblent ne pas craindre la présence de l'homme.

Le grand lamantin des Antilles a, comme celui de Kamtschatka, le cou fort court, le corps très-gros et très-épais jusqu'à l'endroit où commence la queue, qui va toujours en diminuant jusqu'à la pinne qui la termine ; tous deux ont encore les yeux fort petits et de très-petits trous au lieu d'oreilles ; tous deux se nourrissent de fucus et d'autres herbes qui croissent dans la mer, et leur chair et leur graisse, lorsqu'ils ne sont pas trop vieux, sont également bonnes à manger ; tous deux ne produisent qu'un seul petit, que la mère embrasse et porte souvent entre ses mains ; elle l'allaite pendant un an, après quoi il est en état de se pourvoir lui-même et de manger de l'herbe.

Le grand lamantin de la mer des Indes, qui est le troisième lamantin, nous paroît avoir plusieurs rap-

ports

ports de ressemblance avec celui des Antilles; cependant nous ne le croyons pas de la même espèce; car il n'est guère possible que ces animaux aient fait la traversée de l'Amérique aux grandes Indes.

La quatrième espèce, plus petite que les trois précédentes, est en même temps plus nombreuse et plus répandue que la seconde dans les climats chauds du nouveau monde. Nous la distinguons sous le nom de petit lamantin d'Amérique.

Les grands lamantins des Antilles ne quittent pas la mer; mais le petit lamantin préfère les eaux douces et remonte dans les fleuves à mille lieues de distance de la mer. C'est cette espèce que la Condamine a vue dans la rivière des Amazones; on ne les rencontre jamais dans les endroits voisins des côtes escarpées où les eaux sont profondes, ni dans les hautes mers à de grandes distances des terres, car ils n'y pourroient vivre, puisqu'il ne paroît pas qu'ils mangent du poisson. Les voyageurs s'accordent à dire que le petit lamantin d'Amérique dont il est ici question, se nourrit non-seulement des herbes qui croissent sous les eaux, mais qu'il broute encore celles qui bordent les rivages lorsqu'il peut les atteindre, en avançant sa tête sans sortir entièrement de l'eau; car il n'a pas plus que les autres lamantins la faculté de marcher sur la terre, ni même de s'y traîner.

Les femelles, dans cette espèce, produisent ordinairement deux petits, au lieu que les grands lamantins n'en produisent qu'un : la mère porte ces deux petits sous chacun de ses bras et serrés contre ses mamelles, dont ils ne se séparent point, quelque mouvement

qu'elle puisse se donner ; et lorsqu'ils sont devenus assez forts pour nager, ils la suivent constamment, et ne l'abandonnent pas lorsqu'elle est blessée, ni même après sa mort; car ils persistent à l'accompagner lorsque les pêcheurs la tirent avec des cordes pour l'amener au rivage. La peau de ces petits lamantins adultes est, comme celle des grands, rude et fort épaisse; leur chair est aussi très-bonne à manger.

La cinquième espèce, le petit lamantin du Sénégal, est de la même grandeur que celui d'Amérique, mais il paroit en différer, en ce qu'il a des dents molaires et quelques poils rares sur le corps. Adanson rapporte que les plus grands de ceux qu'il a vus au Sénégal n'avoient que huit pieds de longueur, et pesoient environ huit cents livres. Leur couleur est cendrée-noire; la tête est conique et d'une grosseur médiocre relativement au volume du corps : les yeux sont ronds et très-petits; la queue est horizontale comme celle des baleines, et elle a la forme d'une pelle à four. Les femelles ont deux mamelles plus elliptiques que rondes, placées près de l'aisselle des bras ; la peau est un cuir épais de six lignes sous le ventre, de neuf lignes sur le dos, et d'un pouce et demi sur la tête ; la graisse est blanche et épaisse de deux ou trois pouces. La chair est d'un rouge pâle, et plus délicate que celle du veau; il vit d'herbe et se trouve à l'embouchure du fleuve Niger.

NOTICES.

I.

Quadrupèdes propres au nouveau continent.

1. *Le Tapeti.* Le Tapeti me paroît être une espèce très-voisine, et peut-être une variété de celle du lièvre ou du lapin. On le trouve au Brésil et dans plusieurs autres endroits de l'Amérique; il ressemble au lapin d'Europe par la figure, au lièvre par la grandeur, et par le poil qui seulement est un peu plus brun. Il a les oreilles très-longues et de la même forme; son poil est roux sur le front et blanchâtre sous la gorge. Quelques-uns ont un cercle de poil blanc autour du cou. Tous sont blancs sous la gorge, la poitrine et le ventre. Ils ont les yeux noirs et des moustaches comme nos lapins, mais ils n'ont point de queue. Le Tapeti ressemble encore au lièvre par sa manière de vivre, par sa fécondité et par la qualité de sa chair, qui est très-bonne à manger; il demeure dans les champs ou dans les bois comme le lièvre, et ne se creuse pas un terrier comme le lapin.

2. *L'Akouchi.* Ce quadrupède diffère de l'agouti, en ce qu'il a une queue et que l'agouti n'en a point. Il en diffère encore beaucoup par la grandeur, n'étant

guère plus gros qu'un lapereau de six mois ; voilà les seules différences que nous connoissions entre ces deux animaux, qui néanmoins nous paroissent suffisantes pour constituer deux espèces distinctes et séparées. Il ne se trouve que dans les grands bois; il vit des mêmes fruits, et il a presque les mêmes habitudes que l'agouti. Dans les îles de Sainte-Lucie et de la Grenade, on l'appelle Agouti ; sa chair est un des meilleurs gibiers de l'Amérique méridionale; elle est blanche et a du fumet comme celle du lapereau. Lorsque les Akouchis sont poursuivis par les chiens, ils se laissent prendre plutôt que de se jeter à l'eau. On prétend qu'ils ne produisent qu'un petit ou deux tout au plus ; mais je doute de ce fait. On les apprivoise aisément dans les maisons ; ils ont un petit cri qui ressemble à celui du cochon-d'Inde ; mais ils ne le font entendre que rarement.

5. *L'Apéréa*. Cet animal qui se trouve au Brésil, n'est ni lapin ni rat, et paroît tenir quelque chose de tous deux. Il a environ un pied de long, sur sept pouces de circonférence. Le poil de la même couleur que nos lièvres, et blanc sous le ventre ; il a aussi la lèvre fendue de même. L'Apéréa n'a point de queue ; sa tête est un peu plus alongée que celle du lièvre, et sa chair est comme celle du lapin, auquel il ressemble par la manière de vivre ; il se recèle aussi dans les trous, mais il ne creuse pas la terre comme le lapin ; c'est plutôt dans des fentes de rochers et de pierres, que dans des sables qu'il se retire, aussi est-il bien aisé à prendre dans sa retraite; on le chasse comme un

très-bon gibier, ou du moins aussi bon que nos meilleurs lapins.

4. *Le Coquallin.* Quoique cet animal ressemble assez à l'écureuil par la figure et par le panache de sa queue, ce n'est point un écureuil, car il est beaucoup plus grand, et il en diffère non-seulement par plusieurs caractères extérieurs, mais aussi par le naturel et les mœurs. C'est un joli animal et très-remarquable par ses couleurs; il a le ventre d'un beau jaune, et la tête aussi-bien que le corps variés de blanc, de noir, de brun et d'orangé; il se couvre de sa queue comme l'écureuil, mais il n'a pas comme lui des pinceaux de poil à l'extrémité des oreilles; il ne monte pas sur les arbres; il habite comme l'écureuil de terre, que nous avons appelé le suisse, dans des trous et sous les racines des arbres; il y fait sa bauge, et y élève ses petits; il remplit aussi son domicile de grains et de fruits pour s'en nourrir pendant l'hiver; il est défiant et rusé, et même assez farouche pour ne jamais s'apprivoiser. Il paroît que le Coquallin ne se trouve que dans les parties méridionales de l'Amérique: les écureuils blonds ou orangés des Indes orientales sont bien plus petits, et leurs couleurs sont uniformes; ce sont de vrais écureuils qui grimpent sur les arbres et y font leurs petits, au lieu que le Coquallin et le suisse d'Amérique se tiennent sous terre comme les lapins, et n'ont d'autre rapport avec l'écureuil que de lui ressembler par la figure.

5. *Les Guerlinguets.* Il y a deux espèces ou varié-

tés constantes de ces petits animaux à la Guiane où on leur donne ce nom ; la première est de plus du double plus grande que la seconde. J'ai eu raison de croire que cet animal n'étoit point un véritable écureuil ; il n'y a point de vrais écureuils à la Guiane ; l'animal qu'on y appelle Guerlinguet ressemble à la vérité à l'écureuil d'Europe par la forme de la tête, par les dents et par l'habitude de relever la queue sur le dos ; mais il en diffère en ce qu'il l'a plus longue et moins touffue ; et en général son corps n'a pas la même forme ni les mêmes proportions que celui de notre écureuil ; la petite espèce en est encore plus éloignée. On lui a même donné à Cayenne un autre nom ; car on l'appelle rat des bois, parce qu'il n'est pas en effet plus gros qu'un rat. L'autre guerlinguet est à peu près de la même taille que nos écureuils de France, mais il a le poil moins long et moins roux, et le petit guerlinguet a le poil encore plus court et la queue moins fournie que le premier ; tous deux vivent des fruits du palmier ; ils grimpent très-lestement sur les arbres, où néanmoins ils ne se tiennent pas constamment, car on les voit souvent courir à terre.

6. *Le Lérot à queue dorée.* « Ce petit Lérot a été envoyé de Surinam en Hollande, dit M. le professeur Allamand, sans aucune notice ni du nom qu'on lui donne dans le pays, ni des lieux où il habite. C'est par la singularité et la beauté de ses couleurs que cet animal se fait remarquer. Son corps est de couleur de marron tirant sur le pourpre, plus foncée aux côtés de la tête et sur le dos, et plus claire sous le ventre. Cette

couleur s'étend sur la queue à une petite distance de son origine. Là, les poils fins et courts qui la couvrent deviennent tout-à-fait noirs jusqu'à la moitié de sa longueur où ils sont plus longs, et où ils prennent, sans aucune nuance intermédiaire, une belle couleur d'orange approchant de celle de l'or, et qu'ils gardent jusqu'à l'extrémité de la queue. Une longue tache de cette même couleur jaune orne aussi le front. Elle prend son origine au-dessus du nez; là elle est fort étroite, ensuite elle va en s'élargissant jusqu'à la hauteur des oreilles où elle finit. Cet assemblage de couleurs si fort tranchantes et si rares dans les Quadrupèdes, offre un coup-d'œil très-frappant. »

C'est dommage qu'un si joli animal ne soit connu que par ce seul échantillon, dont les couleurs ont sans doute perdu une partie de leur beauté. Il paroît être fait pour grimper sur les arbres dont il mange les fruits.

7. *La Taupe du Canada*. Le voyageur à qui l'on doit la connoissance de cet animal singulier, dit qu'il n'a de la taupe vulgaire que quelques parties; dans d'autres il porte un caractère qui le rapproche beaucoup plus de la classe des rats; il en a la forme et la légèreté; sa queue, longue de trois pouces, est noueuse et presque nue; ses yeux sont cachés sous le poil; le museau est relevé d'une moustache qui lui est particulière, et ce museau n'est pas pointu ni terminé par un cartilage propre à fouiller la terre, mais il est bordé de muscles charnus et très-déliés qui ont l'air d'autant d'épines; toutes ces pointes sont nuancées d'une belle couleur de rose et

jouent à la volonté de l'animal, de façon qu'elles se rapprochent et se réunissent au point de ne former qu'un corps aigu et très-délicat. Quelquefois aussi ces muscles épineux s'ouvrent et s'épanouissent à la manière du calice des fleurs; ils enveloppent et renferment le conduit nazal auquel ils servent d'abri : il seroit difficile de décider à quels autres usages qu'à fouiller la terre cette taupe fait servir une partie aussi extraordinaire. Elle se trouve au Canada où cependant elle n'est pas fort commune.

8. *Le Tucan.* Fernandès donne le nom de Tucan à un petit quadrupède de la Nouvelle Espagne, dont la grandeur, la figure et les habitudes naturelles approchent plus de celle de la taupe que d'aucun autre animal; il me paroît que c'est le même qu'à décrit Seba, sous le nom de taupe rouge d'Amérique; au moins les descriptions de ces auteurs s'accordent assez pour qu'on doive le présumer. Le Tucan est peut-être un peu plus grand que notre taupe; il est comme elle gras et charnu, avec des jambes si courtes que le ventre touche à terre; il a la queue courte, les oreilles petites et rondes, les yeux si petits qu'ils lui sont, pour ainsi dire, inutiles; mais il diffère de la taupe par la couleur du poil, qui est d'un jaune-roux, et par le nombre des doigts, n'en ayant que trois aux pieds de devant et quatre à ceux de derrière, au lieu que la taupe a cinq doigts à tous les pieds; il paroît en différer encore, en ce que sa chair est bonne à manger, et qu'il n'a pas l'instinct de la taupe pour retrouver sa retraite lorsqu'il en est sorti; il creuse à chaque fois un nouveau

trou, en sorte que dans de certaines terres qui lui conviennent, les trous que font ces animaux sont en si grand nombre et si près les uns des autres, qu'on ne peut y marcher qu'avec précaution.

9. *Le Loup du Mexique.* Comme le Loup est originaire des pays froids, il a passé par les terres du nord et se trouve également dans les deux continens; il paroît que cette espèce s'est répandue jusqu'à la Nouvelle Espagne et au Mexique, et que dans ce climat plus chaud elle a subi des variétés, sans cependant avoir changé ni de nature ni de naturel. Le Loup du Mexique ou plutôt de la Nouvelle Espagne, où on le trouve bien plus communément qu'au Mexique, a cinq doigts aux pieds de devant, quatre à ceux de derrière; les oreilles longues et droites et les yeux étincelans comme nos loups; mais il a la tête un peu plus grosse, le cou plus épais et la queue moins velue. Au-dessus de la gueule il a quelques piquans aussi gros, mais moins roides que ceux du hérisson, sur un fond de poil gris son corps est marqué de quelques taches jaunes; la tête, de la même couleur que le corps, est traversée de raies brunes et le front est taché de fauve; la queue est grise et marquée d'une tache fauve dans son milieu; les jambes sont rayées de haut en bas de gris et de brun. Ce Loup est comme l'on voit le plus beau des loups, et sa fourrure doit être recherchée par la variété des couleurs; mais au reste rien n'indique qu'il soit d'une espèce différente des nôtres, qui varient du gris au blanc, du blanc au noir et au mêlé, sans pour cela changer d'espèce; et l'on voit par le témoignage de Fernandès,

que ces loups de la Nouvelle Espagne dont nous venons de donner la description, d'après Recchi et Fabri, varient comme le loup d'Europe, puisque dans ce pays même ils ne sont pas tous marqués comme nous venons de le dire, et qu'il s'en trouve qui sont de couleur uniforme et même tout blancs.

10. *Le Pekan et le Vison.* Le Pekan ressemble si fort à la marte et le Vison à la fouine, que nous croyons qu'on peut les regarder comme des variétés dans chacune de ces espèces. Ils ont non-seulement la même forme de corps, les mêmes proportions, les mêmes longueurs de queue, la même qualité de poil, mais encore le même nombre de dents et d'ongles, le même instinct, les mêmes habitudes naturelles; ainsi nous nous croyons fondés à regarder le Pekan comme une variété dans l'espèce de la marte, et le Vison comme une variété dans celle de la fouine, ou du moins comme des espèces si voisines qu'elles ne présentent aucune différence réelle : le Pekan et le Vison ont seulement le poil plus brun, plus lustré et plus soyeux que la marte et la fouine; mais cette différence, comme l'on sait, leur est commune avec le castor, la loutre et les autres animaux du nord de l'Amérique, dont la fourrure est plus belle que celle de ces mêmes animaux dans le nord de l'Europe. Nous ignorons l'origine des deux noms de ces animaux, et nous savons seulement qu'ils appartiennent à l'Amérique septentrionale.

11. *La grande Marte de la Guiane.* Cet animal, qui nous a été envoyé de Cayenne, est plus grand que

notre marte de France. Il a deux pieds de long; son poil est noir à l'exception de celui de la tête et du cou qui est grisâtre; sa queue est plus longue à proportion que celle de notre marte, car elle est des trois quarts de la longueur du corps, tandis que dans cette dernière elle n'est que de la moitié.

12. *Le Grison.* Voici une espèce voisine de celle de la belette, et que nous ne connoissions pas. « Le nom de grison, dit M. Allamand, indique assez bien sa couleur. La tête de cet animal est fort grosse à proportion de son corps, qui n'a que sept pouces de longueur; ses oreilles sont plus larges que hautes; ses yeux sont grands; le museau, tout le dessous du corps et les jambes sont d'un noir qui contraste singulièrement avec sa couleur grise; les pieds sont partagés en cinq doigts armés de forts ongles jaunâtres. Il a été envoyé de Surinam sous le nom de belette grise; cependant ce n'est pas une belette quoiqu'il lui ressemble par le nombre et la forme de ses dents; il n'a pas le corps aussi alongé et ses pieds sont beaucoup plus hauts. »

13. *Le Touan.* Nous ne pouvons rapporter qu'au genre de la belette le petit quadrupède qui nous a été envoyé de Cayenne sous le nom de Touan. Il est dit seulement dans la notice qu'il étoit adulte; qu'il se tient dans des troncs d'arbres et qu'il se nourrit de vers et d'insectes. La femelle produit deux petits qu'elle porte sur le dos. Ce Touan adulte est plus petit que la belette d'Europe; mais il lui ressemble par la forme de la tête et par celle de son corps alongé sur ses petites jambes, et il en diffère par les couleurs du poil.

14. *Le Tayra ou le Galera.* Cet animal, dont Brown nous a donné la description et la figure, est de la grandeur d'un petit lapin, et ressemble assez à la belette ou à la fouine; il se creuse un terrier; il a beaucoup de force dans les pieds de devant, qui sont considérablement plus courts que ceux de derrière; son museau est alongé, un peu pointu et garni d'une moustache; la mâchoire inférieure est beaucoup plus courte que la supérieure; il a six dents incisives et deux canines à chaque mâchoire, sans compter les mâchelières; ses oreilles sont plates et assez semblables à celles de l'homme; ses pieds sont forts et faits pour creuser; le corps est oblong et ressemble beaucoup à celui d'un gros rat; il est couvert de poils bruns, dont les uns sont assez longs et les autres beaucoup plus courts. Cet animal nous paroît être une petite espèce de fouine ou de putois.

15. *Le Rat d'eau blanc.* On trouve au Canada, le Rat d'eau d'Europe, mais avec des couleurs différentes; il n'est brun que sur le dos, presque tout le reste du corps est blanc et fauve; la tête et le museau même sont blancs, ainsi que l'extrémité de la queue. Le poil paroît plus doux et plus lustré que celui de notre rat d'eau; mais au reste tout est semblable, et on ne peut pas douter que ces deux animaux ne soient de la même espèce. Le blanc du poil vient du froid du climat, et l'on peut présumer qu'en cherchant les animaux dans le nord de l'Europe, on y trouvera comme au Canada ce Rat d'eau blanc.

16. *La Musaraigne du Brésil.* Nous indiquons cet animal par la dénomination de Musaraigne du Brésil, parce que nous en ignorons le nom, et qu'il ressemble plus à la musaraigne qu'à aucun autre animal; il est cependant considérablement plus grand, ayant environ cinq pouces depuis l'extrémité du museau jusqu'à l'origine de la queue, qui n'a pas deux pouces, et qui par conséquent est plus courte à proportion que celle de la musaraigne commune; il a le museau pointu et les dents très-aiguës : sur un fond de poil brun, on remarque trois bandes noires assez larges, qui s'étendent longitudinalement depuis la tête jusqu'à la queue, au-dessous de laquelle on remarque aussi la bourse avec les testicules qui sont pendans entre les pieds de derrière : cet animal, dit Marcgrave, jouoit avec les chats, qui d'ailleurs ne se soucient pas de le manger; et c'est encore une chose qu'il a de commun avec la musaraigne d'Europe, que les chats tuent mais qu'ils ne mangent pas.

17. *Le Crabier.* Le nom Crabier ou Chien crabier, que l'on a donné à cet animal, vient de ce qu'il se nourrit principalement de crabes. Il a très-peu de rapport au chien ou au renard, auxquels les voyageurs ont voulu le comparer; il auroit plus de rapport avec les sarigues; mais il est beaucoup plus gros, et d'ailleurs la femelle du Crabier ne porte pas, comme la femelle du sarigue, ses petits dans une poche sous le ventre : ainsi le Crabier nous paroît être d'une espèce isolée et différente de toutes celles que nous avons décrites. Comme cet animal est fort bas de jambes, il a de loin

quelques ressemblances avec le chien basset : la longueur du corps est d'environ dix-sept pouces, et sa hauteur de six à sept pouces ; la queue qui est grisâtre, écailleuse et sans poil, a quinze pouces et demi de longueur, et elle est très-menue à son extrémité. Le poil du corps est laineux et parsemé d'autres grands poils roides et noirâtres qui vont en augmentant sur l'épine du dos ; ce qui forme à cet animal une espèce de crinière depuis le milieu du dos jusqu'au commencement de la queue.

Un de nos correspondans m'a écrit qu'il est fort commun à Cayenne, et qu'il habite toujours les palétuviers et autres endroits marécageux. « Il est, dit-il, fort leste pour grimper sur les arbres, sur lesquels il se tient plus souvent qu'à terre, sur-tout pendant le jour. Il a de bonnes dents et se défend contre les chiens ; les crabes font sa principale nourriture et lui profitent, car il est toujours gras. Quand il ne peut pas tirer les crabes de leur trou avec sa patte, il y introduit sa queue dont il se sert comme d'un crochet ; le crabe, qui lui serre quelquefois la queue, le fait crier ; ce cri ressemble assez à celui d'un homme et s'entend de fort loin, mais sa voix ordinaire est une espèce de grognement semblable à celui des petits cochons ; il produit quatre ou cinq petits, et les dépose dans des vieux arbres creux : les naturels du pays en mangent la chair, qui a quelque rapport à celle du lièvre. Au reste, ces animaux se familiarisent aisément, et on les nourrit à la maison comme les chiens et les chats, c'est-à-dire avec toutes sortes d'alimens ; ainsi leur goût pour la chair du crabe n'est point du tout un goût exclusif. »

18. *Le Raton crabier*. Ce quadrupède qui nous a été envoyé de Cayenne sous la dénomination impropre de chien crabier, n'a d'autre rapport avec le crabier que l'habitude de manger également des crabes; mais il tient beaucoup du Raton par la grandeur, la forme et les proportions de la tête, du corps et de la queue; et comme nous ignorons le nom qu'il porte dans son pays natal, nous lui donnerons, en attendant que nous en soyons informés, la dénomination de Raton crabier, pour le distinguer du raton et du crabier. La queue de ce Raton crabier est environnée de six anneaux noirs, dont les intervalles sont d'un fauve-grisâtre, ce qui établit encore une différence entre cet animal et le vrai raton, dont la queue longue, grosse et touffue est seulement annelée sur la face supérieure; elle est d'ailleurs beaucoup plus courte et beaucoup plus mince que celle du raton. Ces deux espèces de raton diffèrent encore entr'elles par la couleur du poil, qui dans le raton est sur le corps d'un noir mêlé de gris et de fauve pâle, et sur les jambes de couleur blanchâtre, au lieu que dans celui-ci il est d'un fauve mêlé de noir et de gris sur le corps, et d'un brun noirâtre sur les jambes. Ainsi, quoique ces deux animaux aient plusieurs rapports entr'eux, leurs différences nous paroissent suffisantes pour en faire deux espèces distinctes.

19. « *Le Kinkajou*. Cet animal, qui a été apporté vivant de la Nouvelle Espagne, a quelque ressemblance avec le coati; mais il en diffère par plusieurs caractères et sur-tout par sa queue prenante, avec

laquelle il se suspend et s'accroche à tout ce qu'il rencontre lorsqu'il veut descendre ; il ne la redresse même que quand ses pieds sont assurés ; il s'en sert heureusement pour saisir et approcher de lui les choses auxquelles il ne peut atteindre ; il se couche et dort dès qu'il voit le jour, et s'éveille à l'approche de la nuit. Alors il est d'une vivacité extraordinaire. Il grimpe avec une grande facilité, et furete par-tout. Il arrache tout ce qu'il trouve, soit en jouant, soit en cherchant des insectes ; sans cela on pourroit le laisser en liberté ; et même, avant d'être en France, on ne l'attachoit pas du tout ; il sortoit et alloit où il vouloit pendant la nuit, et le lendemain matin on le retrouvoit toujours couché à la même place. On vient à bout de l'éveiller en l'excitant pendant le jour ; mais il semble que le soleil ou sa réverbération l'effraie ou le suffoque. Il est assez caressant, sans cependant être docile, il sait seulement distinguer son maître et le suivre. Il boit de tout, de l'eau, du café, du lait, du vin et même de l'eau-de-vie, sur-tout s'il y a du sucre, et il en boit jusqu'à s'enivrer, ce qui le rend malade pendant plusieurs jours ; il mange aussi de tout indistinctement, du pain, de la viande, des légumes, des racines, principalement des fruits ; on lui a donné longtemps pour nourriture ordinaire du pain trempé de lait, des légumes et des fruits ; il aime passionnément les odeurs et est très-friand de sucre et de confitures ; son attitude favorite est d'être assis d'à-plomb sur son cul et ses pattes de derrière, le corps droit avec un fruit dans les pattes de devant, et la queue roulée en volute horizontale. Il se jette sur les

volailles,

volailles, et c'est toujours sous l'aile qu'il les saisit ; il paroît en boire le sang, et il les laisse sans les déchirer ; quand il a le choix, il préfère un canard à une poule, et cependant il craint l'eau ; il a différens cris ; quand il est seul pendant la nuit, on l'entend très-souvent jeter des sons qui ressemblent assez en petit à l'aboiement d'un chien, et il commence toujours par éternuer ; quand il joue et qu'on lui fait du mal, il se plaint par un petit cri pareil à celui d'un jeune pigeon ; quand il menace, il siffle à peu près comme une oie ; quand il est en colère, ce sont des cris confus et éclatans. Il ne se met guère en colère que quand il a faim ; il tire une langue d'une longueur démesurée lorsqu'il bâille ; c'étoit une femelle, et l'on a cru remarquer que, depuis trois ans qu'elle est en France, elle n'a été qu'une fois en chaleur ; elle étoit alors presque toujours furieuse. » *Note communiquée.*

20. *Le Cayopollin.* Le premier auteur qui ait parlé de cet animal, est Fernandès ; le Cayopollin, dit-il, est un petit animal un peu plus grand qu'un rat, ressemblant au sarigue par le museau, les oreilles et la queue, qui est plus épaisse et plus forte que celle d'un rat, et de laquelle il se sert comme d'une main ; il a les oreilles minces et diaphanes ; le ventre, les jambes et les pieds blancs. Les petits, lorsqu'ils ont peur, tiennent la mère embrassée ; elle les élève sur les arbres : cette espèce s'est trouvée dans les montagnes de la Nouvelle Espagne. Celui que nous avons vu étoit plus grand, et il avoit le museau moins pointu et la queue plus longue que la marmose ; en tout il nous a

paru approcher encore plus que la marmose de l'espèce du sarigue. Ces trois animaux se ressemblent beaucoup par la conformation des parties intérieures et extérieures, par les os surnuméraires du bassin, par la forme des pieds, par la naissance prématurée, la longue et continuelle adhérence des petits aux mamelles, et enfin par les autres habitudes de nature; ils sont aussi tous trois du nouveau monde et du même climat; on ne les trouve point dans les pays froids de l'Amérique : ils sont naturels aux contrées méridionales de ce continent, et peuvent vivre dans les régions tempérées; au reste, ce sont tous des animaux très-laids; leur gueule fendue comme celle d'un brochet, leurs oreilles de chauve-souris, leur queue de couleuvre et leurs pieds de singe, présentent une forme bizarre, qui devient encore plus désagréable par la mauvaise odeur qu'ils exhalent, et par la lenteur et la stupidité dont leurs actions et tous leurs mouvemens paroissent accompagnés.

21. *Le Philandre de Surinam.* Cet animal est du même climat et d'une espèce voisine de celle du sarigue, de la marmose, du cayopollin et du phalanger; il a, dit Séba, les yeux très-brillans et environnés d'un cercle de poil brun foncé, et le corps couvert d'un poil doux ou plutôt d'une espèce de laine, et d'un jaune roux ou rouge, clair sur le dos; les petits de ces animaux ont un grognement assez semblable à celui d'un petit cochon de lait; les mamelles de la mère ressemblent à celles de la marmose; ces Philandres produisent cinq ou six petits; ils ont la queue très-longue et prenante

comme celles des sapajous; les petits montent sur le dos de leur mère, et s'y tiennent en accrochant leur queue à la sienne : dans cette situation, elle les porte et transporte avec autant de sûreté que de légéreté.

22. *Le Coendou.* Dans chaque article que nous avons à traiter, il se présente toujours plus d'erreurs à détruire que de vérités à exposer; cela vient de ce que l'histoire des animaux n'a, dans ces derniers temps, été traitée que par des gens à préjugés, à méthode, et qui prenoient la liste de leurs petits systèmes pour les registres de la Nature. Il n'existe en Amérique aucuns des animaux du climat chaud de l'ancien continent, et, réciproquement, il ne se trouve sous la zône brûlante de l'Afrique et de l'Asie, aucun de ceux de l'Amérique méridionale. Le porc-épic, est, comme nous l'avons dit, originaire des pays chauds de l'ancien monde; et ne l'ayant pas trouvé dans le nouveau, on n'a pas laissé de donner son nom aux animaux qui ont paru lui ressembler, particulièrement à celui dont il est ici question. Mais le Coendou n'est point le porc-épic; il est de beaucoup plus petit; il a la tête à proportion moins longue et le museau plus court; il n'a point de panache sur la tête, ni de fente à la lèvre supérieure; ses piquans sont trois ou quatre fois plus courts et beaucoup plus menus; il a une longue queue, et celle du porc-épic est très-courte; il est carnassier plutôt que frugivore (1) et cherche à surprendre les

(1) Ce fait assuré par Marcgrave et Pison n'est pas certain. Hermandès dit au contraire que le Coendou se nourrit de fruits.

oiseaux, les petits animaux, les volailles, au lieu que le porc-épic ne se nourrit que de légumes, de racines et de fruits. Il dort pendant le jour comme le hérisson, et court pendant la nuit; il monte sur les arbres et se retient aux branches avec sa queue, ce que le porc-épic ne fait ni ne pourroit faire; sa chair, disent tous les voyageurs, est très-bonne à manger; on peut l'apprivoiser; il demeure ordinairement dans les lieux élevés, et on le trouve dans toute l'étendue de l'Amérique, depuis le Brésil et la Guiane jusqu'à la Louisiane et aux parties méridionales du Canada; au lieu que le porc-épic ne se trouve que dans les pays chauds de l'ancien continent. La Guiane fournit deux espèces de Coendous; les plus grands pèsent douze à quinze livres. Ils se tiennent sur le haut des arbres et sur les lianes qui s'élèvent jusqu'aux plus hautes branches. Ils ne mangent pas le jour. Leur odeur est très-forte, et on les sent de fort loin. Ils font leurs petits dans des trous d'arbre, au nombre de deux. Les femelles ne quittent jamais l'arbre où elles font leurs petits. Ceux de la petite espèce peuvent peser six livres.

23. *Le Coendou à longue queue.* Il est couvert de piquans noirs et blancs à la tête, sur le corps, les jambes et une partie de la queue; et sa longue queue le distingue de toutes les autres espèces de ce genre: elle n'a pas de houpe ou bouquet de piquans à son extrémité comme celle des autres porcs-épics.

24. *L'Urson.* Cet animal n'a jamais été nommé. Placé par la Nature dans les terres désertes du nord

de l'Amérique, il existoit indépendant, éloigné de l'homme, et ne lui appartenoit pas même par le nom qui est le premier signe de son empire. Hudson ayant découvert la terre où il se trouve, nous lui donnerons un nom qui rappelle celui de son premier maître, et qui indique en même temps sa nature poignante et hérissée. L'Urson auroit pu s'appeler le castor épineux ; il est du même pays, de la même grandeur, et à peu près de la même forme de corps ; il a comme lui à l'extrémité de chaque mâchoire, deux dents incisives, longues, fortes et tranchantes ; indépendamment de ces piquans qui sont assez courts et presque cachés dans le poil, l'Urson a comme le castor une double fourrure, la première de poils longs et doux, et la seconde d'un duvet ou feutre encore plus doux et plus mollet. Dans les jeunes, les piquans sont à proportion plus grands, plus apparens, et les poils plus courts et plus rares que dans les adultes ou les vieux. Cet animal fuit l'eau et craint de se mouiller, il se retire et fait sa bauge sous les racines des arbres creux, il dort beaucoup, et se nourrit principalement d'écorce de genièvre ; en hiver, la neige lui sert de boisson ; en été, il boit de l'eau et lappe comme un chien. Les sauvages mangent sa chair, et se servent de sa fourrure, après en avoir arraché les piquans qu'ils emploient au lieu d'épingles et d'aiguilles.

25. *La Chauve-souris fer-de-lance.* Cette Chauve-souris tire sa dénomination d'une crête ou membrane qu'elle présente en forme de trèfle très-pointu et qui ressemble parfaitement à un fer de lance garni de ses

oreillons. Quoique ce caractère suffise seul pour la faire reconnoître et distinguer de toutes les autres, on peut encore ajouter qu'elle n'a presque point de queue; qu'elle est à peu près du même poil et de la même grosseur que la chauve-souris commune; mais qu'au lieu d'avoir comme elle et comme la plupart des autres chauve-souris, six dents incisives à la mâchoire inférieure, elle n'en a que quatre. Les chauve-souris qui ont déjà de grands rapports avec les oiseaux par leur vol, par leurs ailes et par la force des muscles pectoraux, paroissent s'en approcher encore par ces membranes ou crêtes qu'elles ont sur la face; ces parties excédantes, qui ne se présentent d'abord que comme des difformités superflues, sont les caractères réels et les nuances visibles de l'ambiguité de la Nature entre ces quadrupèdes volans et les oiseaux; car la plupart de ceux-ci ont aussi des membranes et des crêtes autour du bec et de la tête, qui paroissent tout aussi superflues que celles des chauve-souris.

26. *La grande Serotine de la Guiane.* C'est à la chauve-souris que nous avons appelée Serotine de notre climat, que cette grosse chauve-souris de la Guiane ressemble le plus; mais elle en diffère beaucoup par la grandeur; elle a aussi le museau plus long, et indépendamment de la très-grande différence de grandeur, elle ne peut pas être regardée comme une variété dans l'espèce de la serotine de notre climat. On voit ces grandes chauve-souris se rassembler en nombre le soir et voltiger dans les endroits découverts, sur-tout au-dessus des prairies. Les tette-chèvres ou engoulevents se mê-

lent avec ces légions de chauve-souris, et quelquefois ces troupes mêlées d'oiseaux et de quadrupèdes volans sont si nombreuses et si serrées, que l'horizon en paroît couvert.

I I.

Quadrupèdes qui ont rapport aux Babouins et aux Guenons.

1. *Le Babouin des bois.* Ce Babouin a le museau alongé et semblable à celui d'un chien; sa face est couverte d'une peau noire un peu luisante; les pieds et les mains sont unis et noirs comme la face, mais les ongles sont blancs; son poil est très-long et agréablement mélangé de noir et de brun. Le babonin des bois se trouve en Guinée, où les Anglois l'ont appelé l'homme des bois.

2. *Le Babouin à longues jambes.* Ce Babouin est plus haut monté sur ses jambes qu'aucun autre babouin, et même qu'aucune guenon; il a la face incarnate, le front noir et avancé en forme de bourlet, le poil très-long et très-touffu sur le cou; la queue très-courte, très-relevée et presqu'entièrement dénuée de poil, sur-tout dans sa partie inférieure. Ce quadrumane tient ordinairement ses pouces et ses gros orteils écartés de manière à former un angle droit avec les autres doigts. Il se nourrit, ainsi que les autres babouins, de fruits, de feuilles de tabac, d'oranges, d'insectes, et particulièrement de scarabées, de fourmis et de mouches, qu'il saisit avec beaucoup d'adresse pendant

qu'elles volent. Lorsqu'on lui donne de l'avoine, il en remplit ses abajoues, dont il retire les grains l'un après l'autre pour les peler. Il aime à boire de l'eau-de-vie, du vin, de la bière même jusqu'à s'enivrer. M. Hermann, professeur d'Histoire Naturelle à Strasbourg, a vu vivans un mâle et une femelle de cette espèce. La femelle étoit fort douce; elle se laissoit toucher sans peine, et paroissoit se plaire à être caressée; elle aimoit beaucoup les enfans; mais elle paroissoit haïr les femmes.

3. *Le Choras.* Ce grand et gros Babouin, qu'on trouve dans les parties méridionales des grandes Indes, et particulièrement dans l'île de Ceylan, suivant quelques voyageurs, peut se distinguer des autres babouins par une touffe de poil qui se relève en forme de houpe au-dessus de sa tête, et par la couleur de sa peau sur le nez, qui forme une bande d'un rouge très-vif, et sur le milieu de sa face dont les joues sont violettes. Les oreilles de ce Babouin sont petites et nues; son museau est très-alongé, et son nez paroît tronqué par le bout, ce qui lui donne de la ressemblance avec le boutoir d'un sanglier. On a observé que cet animal se nourrissoit de fruits, de citrons, d'avoine, de noix, qu'il écrasoit entre ses dents et qu'il avaloit avec la coque; il les serroit dans ses abajoues qui pouvoient en contenir jusqu'à huit sans paroître très-remplies. Il mangeoit la viande cuite, et refusoit la crue; il aimoit les boissons fermentées, telles que le vin et l'eau-de-vie. On a observé aussi qu'il étoit moins agile, plus grave et moins malpropre que la plupart des autres singes.

Tous les Naturalistes qui ont vu ce Babouin, s'accordent à dire qu'il est très-ardent en amour, même pour les femmes.

4. *Le Babouin à museau de chien.* Ce Babouin a le museau très-alongé, très-épais, et semblable à celui du chien; ce qui lui a fait donner sa dénomination. Sa face est couverte d'une peau rouge, garnie de poils gris très-clair-semés, et la plupart fort courts; le bout du museau est violet, les yeux sont petits; les oreilles sont pointues et cachées dans le poil. La tête est couverte, tout autour de la face, de poils touffus d'un gris plus ou moins mêlé d'un vert-jaunâtre, dirigés en arrière, beaucoup plus longs au-dessus de chaque oreille, et y formant une houpe bien fournie; le corps est gros et couvert d'un poil épais de la même couleur que celui de la tête, et très-long sur le devant et au milieu du corps; la queue est velue, plus mince vers l'extrémité qu'à son origine, presqu'aussi longue que le corps, et communément relevée. Ce Babouin se trouve en Arabie, en Abyssinie, en Guinée, et en général dans tout l'intérieur de l'Afrique, jusqu'au cap de Bonne-Espérance. Edwards avoit reçu un individu de cette espèce, qui avoit près de cinq pieds de hauteur, et qui avoit été pris dans l'Arabie. Ces animaux s'y rassemblent par centaines; ce qui oblige les propriétaires des plantations de café, à être continuellement sur leurs gardes contre leurs déprédations. Celui qu'Edwards a vu vivant, étoit fier, indomptable, et si fort, qu'il auroit terrassé aisément un homme fort et vigoureux. Son inclination pour les femmes

s'exprimoit d'une manière très-violente et très-énergique. Quelqu'un étant allé le voir avec une jeune fille, et l'ayant embrassée devant ce Babouin pour exciter sa jalousie, l'animal devint furieux, il saisit un pot d'étain qui étoit à sa portée, et le jeta avec tant de force contre son prétendu rival, qu'il lui fit une blessure très-considérable à la tête.

5. *Le Macaque à queue courte.* Nous ne donnons cette dénomination à l'animal dont il s'agit que faute d'un nom propre, et parce qu'il nous paroît approcher un peu plus du macaque que des autres guenons : cependant il en diffère par un grand nombre de caractères même essentiels. Il a la face moins large et plus effilée, la queue beaucoup plus courte, les fesses nues, couleur de sang, aussi bien que toutes les parties voisines de la génération. Il n'a du macaque que la queue, très-grosse à son origine, où la peau forme des rides profondes, ce qui le rend différent du maimon ou singe à queue de cochon, avec lequel il a néanmoins beaucoup de rapport par le caractère de la queue courte ; et comme ce macaque et le singe à queue de cochon ont tous deux la queue beaucoup plus courte que les autres guenons, on peut les regarder comme faisant à cet égard la nuance entre le genre des babouins qui ont la queue courte, et celui des guenons qui l'ont très-longue. Tout le bas du corps de ce macaque qui étoit femelle, est couvert depuis les reins de grandes rides qui forment des inégalités sur cette partie et jusqu'à l'origine de la queue. Il a des abajoues et des callosités sur les fesses qui sont d'un rouge très-

vif, aussi bien que le dedans des cuisses, le bas du ventre, l'anus, la vulve; mais on pourroit croire que l'animal ne porte cette belle couleur rouge que lorsqu'il est vivant et en bon état de santé; car étant tombé malade, elle disparut entièrement, et après sa mort (le 7 février 1778) il n'en paroissoit plus aucun vestige. Il étoit aussi doux qu'un petit chien; il accueilloit tous les hommes, mais il refusoit les caresses des femmes, et lorsqu'il étoit en liberté, il se jetoit après leurs jupons. Ce macaque femelle n'avoit que quinze pouces de longueur.

6. *Le Mangabey*. Nous avons eu deux individus de cette espèce de guenon ou singe à longue queue; tous deux nous ont été donnés sous la dénomination de singe de Madagascar : il est facile de les distinguer de tous les autres par un caractère très-apparent. Les Mangabeys ont les paupières nues et d'une blancheur frappante; ils ont aussi le museau gros, large et alongé, et un bourlet saillant autour des yeux. Ils varient pour les couleurs.

7. *La Guenon à long nez*. Cette Guenon ou singe à longue queue nous a été envoyée des grandes Indes, et n'étoit connue d'aucun Naturaliste, quoique très-remarquable par un trait apparent, et qui n'appartient à aucune des autres espèces de guenons, ni même à aucun autre animal; ce trait est un nez large proéminent, assez semblable par la forme à celui de l'homme, mais encore plus long, mince à son extrémité, et sur le milieu duquel règne un sillon qui semble le diviser

en deux lobes. Les narines sont posées et ouvertes horizontalement comme celles de l'homme; leur ouverture est grande et la cloison qui les sépare est mince; et comme le nez est très-alongé en avant, les narines sont éloignées des lèvres, étant situées à l'extrémité du nez. La face entière est dénuée de poil comme le nez; la peau est d'un brun mêlé de bleu et de rougeâtre. La bouche est grande et garnie de fortes dents canines et de quatre incisives à chaque mâchoire, semblables à celle de l'homme. Le corps est gros et couvert d'un poil d'un brun marron plus ou moins foncé sur le dos et sur les flancs, orangé sur la poitrine, et d'un fauve mêlé de grisâtre sur le ventre, les cuisses et les bras, tant au dedans qu'au dehors. Il y a sous le menton, autour du col et sur les épaules, des poils bien plus longs que ceux du corps, et qui forment une espèce de camail dont la couleur contraste avec celle de la peau nue de la face. La longueur du corps du museau à l'anus, est d'un pied onze pouces neuf lignes.

Des Cochinchinois qui sont venus au cabinet, ont reconnu ce quadrumane dont on y conserve la dépouille; ils ont dit qu'il étoit très-commun dans leur pays, où on le nomme *khì dôc*, c'est-à-dire grand singe. Il devient en effet très-grand et très-gros; il va par troupes nombreuses; il ne se nourrit que de fruits. Son naturel est cependant presque féroce, et lorsqu'on l'attaque, il se défend avec beaucoup de force et de courage.

8. *La Guenon à museau alongé.* Cette Guenon a en effet le museau très-long, très-délié et couvert d'une peau nue et rougeâtre. Son poil est très-long sur tout

le corps, mais principalement sur les épaules, la poitrine et la tête; la couleur en est d'un gris-de-fer mêlé de noir, excepté sur la poitrine et le ventre où elle est d'un cendré-clair; la queue est très-longue. Cet animal a deux pieds de haut lorsqu'il est assis : son naturel est fort doux. On croit qu'il a été apporté d'Afrique.

Cette espèce ressemble beaucoup, par sa conformation, à celle dont nous avons parlé sous le nom de babouin à museau de chien; mais indépendamment de ses habitudes qui sont plus douces que celles des babouins, elle en diffère par les couleurs de son poil et sur-tout par la longueur de sa queue.

9. *La Guenon couronnée.* Ce quadrumane, dont l'espèce nous paroît très-voisine de celle du malbrouck et encore plus de celle du bonnet chinois, étoit à la foire Saint-Germain en 1774; ses maîtres l'appeloient singe couronné, à cause du toupet en hérisson qui étoit au-dessus de sa tête. Ce toupet formoit une espèce de couronne qui, quoiqu'interrompue par derrière, paroissoit assez régulière en le regardant de face; il étoit mâle, et une femelle de même espèce que nous avons eu occasion de voir aussi, avoit également sur la tête des poils hérissés, mais plus courts que ceux du mâle; ce qui prouve que si ce n'est pas une espèce, c'est au moins une variété constante.

10. *La Guenon à camail.* Le sommet de la tête, le tour de la face, le cou, les épaules et la poitrine de cette Guenon sont couverts d'un poil long, touffu, flot-

tant, d'un jaune mêlé de noir, qui lui forme une sorte de camail. Elle a trois pieds de hauteur lorsqu'elle est debout; elle a la face noire; le corps, les bras et les jambes sont garnis d'un poil très-court, luisant et d'un beau noir; ce qui fait ressortir la couleur de la queue qui est d'un blanc de neige, et qui se termine par une touffe de poils également blancs : tous les membres de cette Guenon sont très-déliés. Elle habite dans les forêts de Sierra-Leone et de Guinée, où les nègres lui donnent le nom de roi des singes, apparemment à cause de la beauté de ses couleurs, et à cause de son camail qui représente une sorte de diadème. Ils estiment fort sa fourrure dont ils se font des ornemens, et qu'ils emploient aussi à différens usages.

11. *Le Blanc-nez.* C'est le nom que les Hollandois ont donné à cette Guenon, que je croyois être de la même espèce que le moustac, mais qui est d'une espèce très-différente. « J'ai actuellement chez moi, dit le professeur Allamand, une Guenon de cette espèce, qui m'a été envoyée de Surinam, où elle avoit été apportée des côtes de Guinée. Son nez est couvert d'un poil court, d'un blanc très-éclatant, tandis que le reste de sa face est d'un beau noir, ce qui rend saillante cette partie, et fait qu'elle frappe d'abord plus que toute autre. C'est le plus aimable animal que j'aie jamais vu. Il est extrêmement familier avec tout le monde, et on ne se lasse point de jouer avec lui, parce que jamais singe n'a joué de meilleure grâce. Il ne déchire ni ne gâte jamais rien; s'il mord, c'est en badinant, et de façon que la main la plus délicate

n'en rapporte aucune marque. Cependant il n'aime pas qu'on l'interrompe quand il mange, ou qu'on se moque de lui quand il a manqué ce qu'il médite de faire; alors il se met en colère, mais sa colère dure peu, et il ne garde point de rancune. Il marche sur quatre pieds, excepté quand il veut examiner quelque chose qu'il ne connoît pas; alors il s'en approche en marchant sur ses deux pieds seulement. La longueur de son corps et de sa tête, pris ensemble, est d'environ treize pouces, et celle de sa queue de vingt. La couleur de la partie supérieure de son corps et de sa queue, est un agréable mélange d'un vert couleur d'olive et de noir, mais où le vert domine; les pieds sont sans poils et tout-à-fait noirs, de même que les ongles qui sont plats; la racine du nez et les yeux sont un peu enfoncés, ce qui fait paroître le museau alongé, quoiqu'il soit aplati. Les poils du menton sont plus longs que ceux des autres parties, et forment une barbe, qui est surtout visible quand l'animal a ses abajoues remplies de manger : il n'aime pas à l'avoir mouillée, et il a soin de l'essuyer, dès qu'il a bu, contre quelque corps sec. Cette Guenon est d'une légéreté étonnante, et tous ses mouvemens sont si prestes, qu'elle semble voler plutôt que sauter. Quand elle est tranquille, son attitude favorite est de reposer et soutenir sa tête sur un de ses pieds de derrière, et alors on la diroit occupée de quelque profonde méditation. Quand on lui offre quelque chose de bon à manger, avant que de le goûter, elle le roule avec ses mains, comme un pâtissier roule sa pâte.»

12. *Le Mona.* Cet animal mâle, apporté de la côte

de Guinée, doit être regardé comme une variété dans l'espèce de la mone, à laquelle il ressemble assez par sa grosseur et la couleur du poil : il a seulement plus de légèreté dans les mouvemens et dans la forme de ses membres; la tête a aussi plus de finesse, ce qui lui rend la physionomie agréable; les oreilles n'ont point, comme celles de la mone, une échancrure sur le bord supérieur, et ce sont-là les caractères par lesquels il diffère de la mone; mais au reste il a comme elle des abajoues et des callosités sur les fesses. Les joues sont garnies de grands poils grisâtres et jaunes-verdâtres, qui lui forment comme une barbe épaisse, qui s'étend jusque sous le menton. La queue est longue de plus de vingt pouces, et garnie de poils courts et noirâtres On remarque de chaque côté de l'origine dela queue, une tache blanche de figure oblongue. Les pieds et les mains sont tout noirs, ainsi que le poignet. Le naturel de cette Guenon paroît être fort doux; elle est même craintive et semble peureuse. Elle mange volontiers du pain, des fruits et des racines; elle a seize à dix-sept pouces de longueur, depuis le museau jusqu'à l'anus.

13. *Le Roloway, ou la Palatine.* Cette Guenon qui a été envoyée sous le nom de Roloway, des côtes de Guinée à Amsterdam, dit M. Allamand, n'a point encore été décrite. C'est un fort joli animal, doux et caressant pour son maître; mais il se défie de ceux qu'il ne connoît pas, et il se met en posture de défense quand ils veulent s'en approcher ou le toucher. Sa longueur est d'environ un pied et demi; le poil qui couvre son dos est d'un brun très-foncé; les poils qui couvrent

vrent la poitrine, le ventre, le contour des fesses et la partie inférieure des bras et des cuisses, sont blancs; mais on assure que cette couleur ne leur est pas naturelle, et qu'en Guinée ils sont d'une belle couleur orangée qui se perd en Europe et se change en blanc, soit par l'influence du climat, soit par la qualité de la nourriture. Ces guenons ont la face noire et de forme presque triangulaire; leurs yeux sont assez grands et bien fendus; leurs oreilles sont sans poil et peu éminentes; un cercle de poils blanchâtres leur environne le sommet de la tête; leur cou ou plutôt le contour de la face, est aussi recouvert d'une raie de longs poils blancs qui s'étend jusqu'aux oreilles. Elles ont au menton une barbe de la même couleur, longue de trois ou quatre pouces, qui se termine en deux pointes, et qui contraste singulièrement avec le poil de la face. Quand elles sont dans une situation où cette barbe repose sur la poitrine et se confond avec ses poils, on la prendroit pour la continuation de ceux qui forment le collier, et alors ces animaux vus à une certaine distance, paroissent avoir autour du cou une palatine semblable à celles que les dames portent en hiver, et même je leur en ai d'abord donné le nom. Leurs fesses sont nues et calleuses.

14. *La Guenon à face pourpre.* Elle est remarquable par sa face et ses mains qui sont d'un violet pourpre, et par une grande barbe blanche et triangulaire, courte et pointue sur la poitrine, mais s'étendant de chaque côté en forme d'aile jusqu'au-delà des oreilles. Le poil du corps est noir; la queue est très-longue et se termine par une houpe de poils blancs

très-touffus. Cette espèce habite dans l'île de Ceylan. Ses habitudes sont très-douces ; elle demeure dans les bois où elle se nourrit de fruits et de bourgeons ; lorsqu'on l'a prise, elle devient bientôt privée et familière.

15. *La Guenon à crinière.* Nous donnons cette dénomination à une Guenon qui nous étoit inconnue, et qui a une crinière autour du cou et un flocon de poils au bout de la queue comme le lion. Nous conjecturons que cette espèce de grande Guenon à crinière se trouve en Abyssinie, sur le témoignage d'Alvarès, qui dit qu'aux environs de Bernacasso, il rencontra de grands singes aussi gros que des brebis, qui ont une crinière comme le lion, et qui vont par nombreuses compagnies.

16. *La Guenon nègre.* Cette Guenon a été ainsi nommée à cause d'une sorte de ressemblance des traits de la face avec ceux du visage des nègres ; sa face est aplatie et présente des rides qui s'étendent obliquement depuis le nez jusqu'au bas des joues ; la queue est aussi longue que le corps, et le poil qui la garnit est noirâtre comme celui du dos. Au reste, l'espèce de cette Guenon est peut-être la plus petite de toutes celles de l'ancien continent, car elle n'est guère plus grosse qu'un sagoin, et n'a communément que six ou sept pouces de longueur de corps. Edwards et d'autres Naturalistes, qui l'ont vue vivante, s'accordent sur la petitesse de sa taille : celle que cite Edwards étoit très-agile, assez douce, amusante par la légéreté de ses mouvemens, et aimoit beaucoup à jouer, sur-tout avec les petits chats. Son pays natal est la Guinée.

III.

Quadrupèdes qui ont rapport aux Sapajous et Sagoins.

1. *Le Saï.* Les voyageurs ont indiqué ces animaux sous le nom de pleureurs, parce qu'ils ont un cri plaintif, et que pour peu qu'on les contrarie, ils ont l'air de se lamenter; d'autres les ont appelés singes musqués, parce qu'ils ont, comme le macaque, une odeur de faux musc. Les saïs n'ont ni abajoues ni callosités sur les fesses; ils n'ont qu'un pied ou quatorze pouces de grandeur; leur queue est plus longue que le corps et la tête pris ensemble; ils marchent à quatre pieds. Les femelles ne sont pas sujettes à l'écoulement périodique; elles n'ont que deux mamelles et ne produisent qu'un ou deux petits. Ces animaux sont doux, dociles et si craintifs, que leur cri ordinaire qui ressemble à celui du rat, devient un gémissement dès qu'on les menace. Dans ce pays-ci ils mangent des hannetons et des limaçons de préférence à tous les autres alimens qu'on peut leur présenter; mais au Brésil, dans leur pays natal, ils vivent principalement de graines et de fruits sauvages qu'ils cueillent sur les arbres où ils demeurent, et d'où ils ne descendent que rarement à terre.

2. *Le Saïmiri.* Le Saïmiri est connu vulgairement sous le nom de sapajou aurore. Il est assez commun à la Guiane. Par la gentillesse de ses mouvemens, par sa petite taille, par la couleur brillante de sa robe, par la grandeur et le feu de ses yeux, par son petit visage arrondi, le Saïmiri a toujours eu la préférence sur tous

les autres sapajous ; et c'est en effet le plus joli, le plus mignon de tous ; mais il est aussi le plus délicat, le plus difficile à transporter et à conserver : par tous ces caractères, et particulièrement encore par celui de la queue, il paroît faire la nuance entre les sapajous et les sagoins ; car la queue, sans être absolument inutile et lâche comme celle des sagoins, n'est pas aussi musclée que celle des sapajous ; elle n'est, pour ainsi dire, qu'à demi prenante ; et quoiqu'il s'en serve pour s'aider à monter et descendre, il ne peut ni s'attacher fortement, ni saisir avec fermeté, ni amener à lui les choses qu'il desire ; et l'on ne peut plus comparer cette queue à une main, comme nous l'avons fait pour les autres sapajous. Il n'a guère que dix à onze pouces de longueur.

3. *Le Saki.* Le Saki, qu'on appelle vulgaîrement singe à queue de renard, parce qu'il a la queue garnie de poils très-longs, est le plus grand des sagoins. Lorsqu'il est adulte, il a environ dix-sept pouces de longueur, au lieu que le plus grand des autres sagoins n'en a que neuf ou dix. Le Saki a le poil très-long sur le corps, et encore plus long sur la queue. Il a la face rousse et couverte d'un duvet blanchâtre.

4. *L'Ouistiti*, ainsi nommé d'un son articulé qu'il fait entendre. Il est plus petit que le tamarin, et n'a pas un demi-pied de longueur, le corps et la tête compris ; sa queue a plus d'un pied de long ; elle est marquée comme celle du moccoco par des anneaux alternativement noirs et blancs ; l'Ouistiti a la face nue et d'une couleur de chair assez foncée ; il est coiffé

fort singulièrement par deux toupets de longs poils blancs au-devant des oreilles; en sorte que, quoiqu'elles soient grandes, on ne les voit pas en regardant l'animal en face. Edwards dit en avoir vu plusieurs, et que les plus gros ne pesoient guère que six onces, et les plus petits quatre onces et demie; il dit encore que cet animal lorsqu'il est en bonne santé a le poil très-fourni et très-touffu; que l'un de ceux qu'il a vus, et qui étoit des plus vigoureux, se nourrissoit de plusieurs choses, comme de biscuits, fruits, légumes, insectes, limaçons; et qu'un jour étant déchaîné, il se jeta sur un petit poisson doré de la Chine qui étoit dans un bassin, qu'il le tua et le dévora avidement; qu'ensuite on lui donna de petites anguilles qui l'effrayèrent d'abord en s'entortillant autour de son cou, mais que bientôt il s'en rendit maitre et les mangea; enfin Edwards ajoute un exemple qui prouve que ces petits animaux pourroient peut-être se multiplier dans les contrées méridionales de l'Europe; ils ont, dit-il, produit des petits en Portugal, où le climat leur est favorable; ces petits sont d'abord fort laids, n'ayant presque point de poil sur le corps; ils s'attachent fortement aux tettes de leur mère; quand ils sont devenus un peu plus grands, ils se cramponnent fortement sur son dos ou sur ses épaules, et quand elle est lasse de les porter, elle s'en débarrasse en se frottant contre la muraille; lorsqu'elle les a écartés, le mâle en prend soin sur le champ, et les laisse grimper sur son dos pour soulager la femelle.

5. *Le Marikina.* Le Marikina est assez vulgaire-

ment connu sous le nom de petit singe-lion; nous n'admettons pas cette dénomination composée, parce que le Marikina n'est point un singe mais un sagoin, et que d'ailleurs il ne ressemble pas plus au lion qu'une alouette ne ressemble à une autruche, et qu'il n'a de rapport avec lui que par l'espèce de crinière qu'il porte autour de la face et par le petit flocon de poils qui termine sa queue; il a le poil touffu, long, soyeux et lustré. Cet animal a les mêmes manières, la même vivacité et les mêmes inclinations que les autres sagoins, et il paroît être d'un tempérament un peu plus robuste; car nous en avons vu un qui a vécu cinq ou six ans à Paris, avec la seule attention de le garder pendant l'hiver dans une chambre, où tous les jours on allumoit du feu.

6. *Le Pinche.* C'est le nom qu'on donne aux petites espèces de sagouins dans les terres de l'Orénoque. Le Pinche, quoique fort petit, l'est cependant moins que l'ouistiti, et même que le tamarin; il a environ neuf pouces de long, la tête et le corps compris, et sa queue est au moins une fois plus longue. Il est remarquable par l'espèce de chevelure blanche et lisse qu'il porte au-dessus et au côté de la tête, d'autant que cette couleur tranche merveilleusement sur celle de la face qui est noire et ombrée par un petit duvet gris. C'est encore un joli animal et d'une figure très-singulière; sa voix est douce, et ressemble plus au chant d'un petit oiseau qu'au cri d'un animal; il est très-délicat, et ce n'est qu'avec de grandes précautions qu'on peut le transporter d'Amérique en Europe.

7. *Le Mico.* C'est à la Condamine que nous devons la connoissance de cet animal, et ainsi nous ne pouvons mieux faire que de rapporter ce qu'il en écrit dans la relation de son voyage sur la rivière des Amazones: « Celui-ci, dont le gouverneur du Para m'avoit fait présent, étoit l'unique de son espèce qu'on eût vu dans le pays; le poil de son corps étoit argenté et de la couleur des plus beaux cheveux blonds, celui de sa queue étoit d'un marron-lustré approchant du noir. Il avoit une autre singularité plus remarquable; ses oreilles, ses joues et son museau étoient teints d'un vermillon si vif, qu'on avoit peine à se persuader que cette couleur fût naturelle; je l'ai gardé pendant un an; malgré les précautions continuelles que je prenois pour le préserver du froid, la rigueur de la saison l'a vraisemblablement fait mourir. »

8. *Le Sagoin*, vulgairement appelé *Singe de nuit.* Il ressemble au saki par la grandeur des yeux, les narines et la forme de la face, et par sa longue queue touffue, mais il en diffère par la distribution et la teinte des couleurs du poil

I V.

Quadrupède qui a rapport au Morse.

Le Dugon. Le Dugon est un animal de la mer d'Afrique et des Indes orientales, qui par la tête ressemble plus au morse qu'à tout autre animal. Il a à la mâchoire supérieure deux dents longues d'un demi-

pied, mais qui ne s'étendent pas directement hors de la gueule comme celles du morse, et qui sont beaucoup plus courtes et plus minces. Les dents mâchelières du Dugon diffèrent aussi des dents du morse tant pour le nombre que pour la position et la forme. Ainsi nous ne doutons pas qu'il ne soit d'espèce différente.

Il y auroit bien encore quelques espèces d'animaux à ajouter à ceux qui sont compris dans les notices précédentes, mais ils sont si mal indiqués qu'elles deviendroient trop incertaines; et j'aime mieux me borner à ce que l'on sait avec certitude, que de me livrer à des conjectures, et tomber dans l'inconvénient de donner pour existans des êtres fabuleux, et pour des espèces réelles des animaux défigurés : avec cette limite, et malgré ce retranchement que j'ai cru nécessaire, les personnes instruites s'apercevront aisément que notre histoire des animaux est aussi complète qu'on pouvoit l'espérer : elle contient un grand nombre d'animaux nouveaux; et il n'y en a aucun de ceux qui étoient anciennement connus, dont il ne soit fait mention dans le cours de cet ouvrage.

FIN DE L'HISTOIRE DES QUADRUPÈDES.

